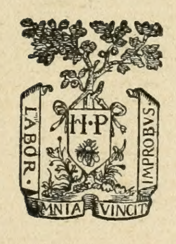
Mme DE STAËL

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

PAUL GAUTIER



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

MME DE STAËL



ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER

BARONNE DE STAËL-HOLSTEIN

en 1789

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXe SIÈCLE

Mme DE STAËL

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

PAUL GAUTIER



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique*.

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

MADAME DE STAËL

CHAPITRE PREMIER

MADAME DE STAËL AVANT LA RÉVOLUTION

Anne-Louise-Germaine Necker naquit à Pâris le 22 avril 1766, trois ans avant Napoléon, deux ans avant Chateaubriand.

Il y a des existences qu'un simple rapprochement éclaire. Mme de Staël avait vingt-trois ans à l'aurore de la Révolution ; trente-quatre, au début du Consulat ; trente-six, quand parut *le Génie du christianisme*. Comme Napoléon, comme Chateaubriand, elle a eu la bonne fortune de naître à son heure, à la veille du plus formidable conflit d'intérêts et d'idées.

Elle était née à Paris, mais elle n'était pas Française. Son père, le banquier Necker, était Genevois ; sa mère, Suzanne Curchod, Vaudoise. Étrangère elle était par sa naissance, étrangère elle resta par son mariage ; et on le lui fit bien voir en l'exilant, sous la République, d'abord, et ensuite sous l'Empire. Ce fut la cause de beaucoup de ses malheurs. Elle s'en étonna, s'en indigna, non sans raison, disant qu'elle écrivait assez bien le français pour être Française, et qu'elle faisait quelque honneur à la France. Mais, en revanche, elle doit à son caractère d'étrangère la liberté, l'originalité de ses jugements sur nos mœurs, notre politique, notre littérature ; et elle a servi de trait d'union entre les autres nations et la France.

Deux influences ont été toutes-puissantes sur sa jeunesse

et sur sa vie : celle de son père et celle, je ne dirai pas de sa mère, mais du salon de sa mère.

M. Necker, entre autres rares bonheurs, a eu celui d'être un grand homme pour sa femme et pour sa fille. Il n'est point de vertu que celle-ci lui ait refusée : excellent époux, père incomparable, il est, de plus, un « grand génie », une « grande âme », un « être supérieur », un écrivain plein « d'éclat et de magnificence (1) ». Ministre du roi Louis XVI, il eût mené la Révolution à bien, si on l'eût laissé faire. Cette illusion naïve sur les mérites politiques de son père a été fatale à Mme de Staël : tous les hommes politiques qu'elle rencontre, elle les compare, dans le secret de son cœur, à M. Necker ; et tous elle les juge, même Napoléon, et surtout Napoléon, inférieurs à son modèle.

De plus, il a rendu Mme Necker heureuse. La jeune Germaine a vu l'exaltation de ce bonheur conjugal, les élans mystiques de l'une, les soins tendres de l'autre, et elle en est restée toute pénétrée. Dans le mariage, hors du mariage, elle a cherché sa vie entière inutilement un second M. Necker. Que de pleurs, que de sanglots lui a coûtés le souvenir doux et torturant de cette félicité entrevue, qu'elle ne devait jamais connaître ! On en trouve l'écho dans cette page :

Depuis le moment où (mon père) s'est marié jusqu'à sa mort, la pensée de ma mère a dominé sa vie : ce n'était point à la manière des hommes publics qu'il s'occupait de bonheur de sa femme ; ce n'était point par quelques actions éparses qui doivent suffire, dit-on, à la destinée subordonnée des femmes ; c'était par l'expression continuelle du sentiment le plus tendre et le plus délicat. Ma mère, dont toutes les affections étaient passionnées, aurait été très malheureuse, si elle n'avait fait que ce qu'on appelle communément un excellent mariage ; si elle avait été liée à un homme seulement bon, seulement généreux. Il lui fallait trouver dans le cœur de son premier ami cette sensibilité sublime qui n'appartient qu'aux esprits supérieurs, et que l'esprit supérieur détruit presque toujours, parce qu'il inspire d'autres désirs, d'autres penchants que la vie domes-

(1) *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, passim.

tique. Il lui fallait l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé sa vie avec lui : Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre : paix et respect à sa cendre ! *Elle a plus mérité que moi d'être heureuse.* (*Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, t. XVII, p. 10-11, des *Œuvres complètes* de Mme de Staël.)

Voilà pour l'influence paternelle. L'autre influence de sa jeunesse, c'est le salon de sa mère. Mme Necker, personne grave et fort guindée, « trempée en dedans et au dehors dans un baquet d'empois (1), » donna à sa fille une éducation singulière. Elle avait le salon le plus célèbre de la fin du dix-huitième siècle : elle l'éleva dans ce salon, pour et par le monde. Dès qu'elle eut dix ou douze ans, Germaine entendit parler Diderot, Suard, Grimm, Galiani, Buffon, Marmontel, d'Alembert, Thomas, Helvétius, Raynal. Elle fut enfant prodige : à douze ans, elle avait les honneurs de la *Correspondance* de Grimm (2) ; elle écrivait des comédies ; elle faisait pleurer Marmontel ! Le bon M. Necker, inquiet de tant de précocité, l'avait baptisée *Mme de Sainte-Écritoire*. Le résultat de cette éducation, le voici : Germaine Necker prit, de bonne heure, un goût très vif des choses de l'esprit, la passion de la gloire, qui est une chose très noble, mais aussi le besoin de la représentation, des suffrages du monde et des applaudissements du monde : elle a vécu toute sa vie sur un théâtre. « Il y a du saltimbanque dans sa conduite, » s'écriait un jour Benjamin Constant (3). Le mot est dur ; il n'est pas tout à fait injuste.

Mais il faut marier cette jeune fille : entreprise difficile ! Les Necker voulaient l'oiseau rare : un gendre protestant, comme eux, homme de qualité, digne de la haute situation de M. Necker, ancien contrôleur général des finances, en passe de le redevenir, et digne aussi des mérites de Germaine. La France n'offrant rien qui vaille, on jette les yeux

(1) Baronne d'OBERKIRCH, *Mémoires*, t. I, p. 13.

(2) T. XII, p. 165, septembre 1778 (édit. Tourneux), pour une comédie en deux actes, jouée à Saint-Ouen, *les Inconvénients de la vie de Paris*. Grimm en publie l'extrait.

(3) *Journal intime.*

sur l'Angleterre. Mme Necker pense à William Pitt, le futur ennemi de Napoléon ; mais il fallait vivre en Angleterre ; sa fille refuse. Force est de se retourner d'autre côté. Depuis 1776 vivait à Paris un gentilhomme suédois, attaché à la légation de Suède à Paris, le baron Eric-Magnus de Staël-Holstein. Aimable, insinuant, de jolie figure et fort apprécié des femmes, mais joueur et prodigue, le baron avait besoin de refaire sa fortune. Ses amies, Mmes de La Marck, de Luxembourg, de Boufflers, pensèrent pour lui à Mlle Necker. Ce fut un siège qui dura sept années, de 1779 à 1786. Mais enfin d'habiles négociations firent tomber la place ; le 14 janvier 1786, M. de Staël épousa Germaine Necker, avec promesse de l'ambassade de Suède « à perpétuité ».

Le monde fut d'avis qu'il faisait une « excellente affaire » : en réalité, pour lui comme pour elle, l'affaire était détestable : ils furent tous deux très malheureux. M. de Staël était fort honnête homme et fort galant homme : il ne manquait ni d'intelligence, ni de cœur ; il poussait à l'extrême le désir de concilier ; il lui arriva d'aimer sa femme et de souffrir de ses infidélités. Quelle est la cause de leur désunion? On l'ignore ; elle est peut-être dans mille circonstances de la vie conjugale, qui révèlent le désaccord des âmes et deviennent, à la longue, de pesantes chaînes. Ce qu'on peut dire de certain, c'est que la jeune Mme de Staël était « fort gâtée sur l'opinion de son esprit (1) » ; elle traînait à sa suite un cortège d'admirateurs. Elle jugea, sans doute un peu vite, que son mari lui était par trop inégal : n'a-t-elle pas écrit que le mariage, pour être dans toute sa beauté, doit être fondé sur une « admiration réciproque (2) »? Elle n'admira pas M. de Staël ; le souvenir de M. Necker, le « génie » domestique exalté, insensé, adulé dans sa propre famille, fit grand tort dans l'esprit de sa fille au pauvre M. de Staël.

Donc, voici Mme de Staël ambassadrice, fêtée, adulée,

(1) Le mot est de Mme de Boufflers, une des négociatrices du mariage.

(2) Préface à l'édition de 1814 des *Lettres sur J.-J. Rousseau.*

dans tout l'éclat de son triomphe. Elle est reçue à la cour ; elle reçoit à l'hôtel de la rue du Bac la fleur de cette aristocratie, qu'elle a tant aimée ; elle est la correspondante du roi de Suède, Gustave III ; elle trousse lestement l'anecdote grivoise, en femme du monde qui sait conter et peindre.

Le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre et chargé du département de la Comédie-Française, reçut, il y a quelques jours, visite d'une demoiselle qui voulait débuter : « Eh bien, mademoiselle, lui dit-il, de quels rôles voulez-vous vous charger? — Monsieur, cela m'est égal ; je sais déclamer des vers comiques, tragiques, tout comme on veut. — Et qui est-ce qui vous a appris à déclamer? — Ah, monsieur, c'est un abbé qui prenait intérêt à moi. Je puis dire qu'il a mis un soin extrême, mais cependant ce n'est pas lui qui m'a été le plus utile. — Et qui donc, mademoiselle? — Un grand vicaire, monsieur, avec qui j'ai passé quelque temps, et qui, je puis le dire, m'aimait véritablement et a contribué beaucoup à former mon talent. — Parbleu ! dit le maréchal, cela monte par grade. Est-ce tout, mademoiselle? — Ah ! monsieur, répondit-elle, celui qui s'intéresse le plus sincèrement à moi et me donne encore des leçons, c'est un évêque, qui me recommandera, si vous le désirez (1).

Telle est, en 1786, la jeune Mme de Staël : une femme à la mode, qui écrit des lettres pleines d'esprit, des comédies (*Sophie ou les sentiments secrets*), des tragédies (*Jeanne Grey*), qui se divertit dans son salon à jouer au jeu des *Synonymes* ou des *Folles* (2), enfin qui savoure avec ivresse, en ces années bénies, ce que l'abbé de Périgord, le futur Talleyrand, un de ses amis, appelle « le plaisir de vivre ».

C'est en 1786 qu'elle écrit ses *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau* ; c'est en 1788 seulement qu'elle les publie (3). Ce sont ses vrais débuts en littérature.

(1) *Lady Blennerhassett*, t. Ier, p. 265-266.

(2) Voir dans la *Correspondance*, de Grimm, t. XIV, p. 351, avril 1786, les synonymes *véracité, franchise*, et juin 1786, *la Folle de la forêt de Sénart*, de Mme DE STAËL.

(3) *Correspondance littéraire*, compte rendu de Meister, janvier 1789.

bien timides encore. L'ouvrage n'est tiré qu'à une vingtaine d'exemplaires, distribués à quelques intimes ; mais il est réimprimé dès 1789 ; il le sera en 1814 (1), et il figure au tome Ier des *Œuvres complètes*. Le livre, dit-elle, fut publié « sans mon aveu, et ce hasard m'entraîna dans la carrière littéraire (2) ». Heureux hasard, qui répondit au plus cher désir de la jeune ambassadrice.

Il ne faudrait pas voir dans ce petit livre uniquement l'admiration du temps et des femmes de ce temps pour celui qui fut leur idole. Il est très personnel, tout plein de l'auteur, de son enthousiasme, de son exaltation, de ses passions, de son impatience de la gloire ; c'est, comme tous les ouvrages de Mme de Staël, un prétexte à parler d'elle-même, une sorte de confession, la confession de la vingtième année. On y sent enfin l'ivresse de la liberté, l'espoir radieux de la Révolution qui commence.

(1) Voir no 21 de la Bibliographie.
(2) Préface de 1814.



LETTRES SUR LES OUVRAGES ET LE CARACTÈRE DE J.-J. ROUSSEAU

J.-J. ROUSSEAU ET LES FEMMES

Quoique Rousseau ait tâché d'empêcher les femmes de se mêler des affaires publiques, de jouer un rôle éclatant, qu'il a su leur plaire en parlant d'elles ! Ah ! s'il a voulu les priver de quelques droits étrangers à leur sort, comme il leur a rendu tous ceux qui leur appartiennent à jamais ! S'il a voulu diminuer leur influence sur les délibérations des hommes, comme il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur ! S'il les a fait descendre d'un trône usurpé, comme il les a replacées sur celui que la nature leur a destiné ! S'il s'indigne contre elles lorsqu'elles veulent ressembler aux hommes, combien il les adore quand elles se présentent à lui avec les charmes, les faiblesses, les vertus et les torts de leur sexe ! Enfin il croit à l'amou ; sa grâce est obtenue : qu'importe aux femmes que sa raison leur dispute l'empire, quand son cœur leur est soumis? Qu'importe même à celles que la nature a douées d'une âme tendre, qu'on leur ravisse le faux honneur de gouverner celui qu'elles aiment? Non, il leur est plus doux de sentir sa supériorité, de l'admirer, de le croire mille fois au-dessus d'elles, de dépendre de lui, parce qu'elles l'adorent ; de se soumettre volontairement, d'abaisser tout à ses pieds, d'en donner elles-mêmes l'exemple, et de ne pas demander d'autre retour que

celui du cœur dont en aimant elles se sont rendues dignes. Cependant le seul tort qu'au nom des femmes je reprocherais à Rousseau, c'est d'avoir avancé, dans une note de sa *Lettre sur les spectacles*, qu'elles ne sont jamais capables de peindre la passion avec chaleur et vérité. Qu'il leur refuse, s'il veut, ces vains talents littéraires, qui, loin de les faire aimer des hommes, les mettent en lutte avec eux : qu'il leur refuse cette puissante force de tête, cette profonde faculté d'attention dont les grands génies sont doués : leurs faibles organes s'y opposent, et leur cœur, trop souvent occupé, s'empare sans cesse de leur pensée et ne la laisse pas se fixer sur des méditations étrangères à leur idée dominante : mais qu'il ne les accuse pas de ne pouvoir écrire que froidement, de ne savoir pas même peindre l'amour. C'est par l'âme, l'âme seule qu'elles sont distinguées : c'est elle qui donne du mouvement à leur esprit : c'est elle qui leur fait trouver quelque charme dans une destinée dont les sentiments sont les seuls événements, et les affections les seuls intérêts ; c'est elle qui les identifie au sort de ce qu'elles aiment, et leur compose un bonheur dont l'unique source est la félicité des objets de leur tendresse : c'est elle enfin qui leur tient lieu d'instruction et d'expérience, et les rend dignes de sentir ce qu'elles sont incapables de juger. Sapho, seule entre toutes les femmes, dit Rousseau, a su faire parler l'amour. Ah ! quand elles rougiraient d'employer ce langage brûlant, signe d'un délire insensé plutôt que d'une passion profonde, elles sauraient du moins exprimer ce qu'elles éprouvent : et cet abandon sublime, cette mélancolique douleur, ces sentiments tout-puissants, qui les font vivre et mourir, porteraient peut-être plus avant l'émotion dans le cœur des lecteurs, que tous les transports nés de l'imagination exaltée des poètes. (*Lettre I.*)

LES DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION

Je l'aime aussi, de toute la force et de toute la vivacité de mes premiers sentiments, cette liberté qui ne met entre les hommes d'autre distinction que celles marquées par la nature ; et, m'exaltant avec l'auteur des *Lettres de la Montagne*, je la voudrais telle qu'on la conçoit sur le sommet des Alpes, ou dans leurs vallées inaccessibles. Maintenant un sentiment plus fort, sans être contraire, suspend toutes mes idées : je crois, au lieu de penser ; j'adopte, au lieu de réfléchir ; mais cependant

je n'ai sacrifié mon jugement qu'après en avoir fait un noble usage : j'ai vu que le génie le plus étonnant était uni au cœur le plus pur et à l'âme la plus forte ; j'ai vu que les passions ni le caractère n'égareraient jamais les facultés les plus sublimes dont un homme ait été doué ; et, après avoir osé faire cet examen, je me suis livré à la foi, pour m'épargner la peine d'un raisonnement qui la justifierait toujours. Vous, grande nation, bientôt rassemblée pour consulter sur vos droits, étonnée de vous retrouver après deux siècles, et peu faite encore peut-être à l'exercice du pouvoir que vous avez obtenu de nouveau, je ne vous demande pas ce sentiment aveugle dont j'ai fait ma lumière : mais ne vous défiez pas de la raison ; et puisque la succession d'événements qui ont agité ce royaume depuis deux années vous a enfin amenée à devoir au progrès seul des lumières les avantages que les nations n'ont jamais acquis que par des flots de sang, n'effacez point le sceau de raison et de paix que le destin veut apposer sur votre constitution ; et quand l'accord unanime vous permet de compter sur le but que vous voulez atteindre, prétendez à la gloire de l'obtenir sans l'avoir passé (1). Et toi, Rousseau, grand homme si malheureux, qu'on ose à peine te regretter sur cette terre que tes larmes ont tant de fois arrosée ! que n'es-tu le témoin du spectacle imposant que va donner la France, d'un grand événement préparé d'avance, et dont, pour la première fois, le hasard ne se mêlera point ! C'est là peut-être, c'est là que les hommes te paraîtraient plus dignes d'estime ! Ou je me trompe, ou nulle passion personnelle ne doit maintenant les animer. Ils ne mettront en commun que ce qu'ils ont de céleste. Ah ! Rousseau, quel bonheur pour toi, si ton éloquence se faisait entendre dans cette auguste assemblée ! Quelle inspiration pour le talent, que l'espoir d'être utile ! Quelle émotion différente, quand la pensée, cessant de tomber sur elle-même, peut voir au-devant d'elle un but qu'elle peut atteindre, une action qu'elle produira ! Les peines du cœur seraient suspendues dans de si grandes circonstances ; l'homme occupé des idées générales disparaît à ses propres yeux. Renais donc, ô Rousseau ! renais donc de ta cendre ! Parais, et que tes vœux efficaces encouragent dans sa carrière celui qui part de l'extrémité des maux, en

(1) Cette prière (hélas ! inutile) a été publiée six mois avant l'ouverture des états généraux, en 1789. (Note de l'édition des *Œuvres complètes*.)

ayant pour but la perfection des biens : celui que la France a nommé son ange tutélaire, et qui n'a vu dans ses transports pour lui que ses devoirs envers elle ; celui que tous doivent seconder, comme s'ils secouraient la chose publique : enfin celui qui devait avoir un juge, un admirateur, un citoyen comme toi (1). (*Lettre IV.*)

Mais enfin, jusqu'en 1788, Mme de Staël n'est, malgré ces *Lettres*, qu'une femme du monde, de beaucoup d'esprit et d'éloquence. De grands événements approchent qui vont exciter son ambition, mûrir son intelligence, lui donner ce qui lui manque encore : la connaissance approfondie des passions, de la vie et des hommes.

(2) M. Necker, alors premier ministre. (Note de l'édition des *Œuvres complètes.*)

CHAPITRE II

DES ÉTATS GÉNÉRAUX (1789) AU CONSULAT (1800)

Quels sont les sentiments de Mme de Staël à l'égard de la Révolution?

Ils ont beaucoup varié, non dans ses écrits comme les *Considérations sur la Révolution française* où, postérieurement, elle a essayé de mettre une unité de vues qui peut faire illusion, mais dans sa conduite réelle.

1° Comme tous ses amis, les Narbonne, les Talleyrand, les Jaucourt, les Montmorency, etc., tous ceux qu'on appela les constitutionnels, elle débute par l'enthousiasme : c'est l'âge d'or de la liberté et des « lumières ». On travaille au bonheur de l'humanité et de la France ; on veut réformer la monarchie, introduire la Constitution anglaise, mettre de l'ordre dans les finances. Mme de Staël exulte : l'artisan de ce grand œuvre, le ministre populaire qui sauvera la France et la monarchie, c'est son père, c'est M. Necker. La première désillusion lui vient de la chute et de la disgrâce définitive de ce père tant adoré (septembre 1790).

2° A l'enthousiasme succèdent des alternatives d'inquiétude et d'espérance. La Constitution règne en France, mais ce n'est pas la Constitution anglaise. « Que la Constitution d'Angleterre est plus habilement combinée! Et quelles misérables têtes que celles de nos Français! » écrit-elle à Nils de Rosenstein (16 septembre 1791). Les Français paraissent se soucier assez peu de la Constitution et beaucoup plus de l'égalité et de l'abolition des privilèges. Cela étonne et chagrine Mme de Staël : mais elle pense que la monarchie « tirera son épingle du jeu ». Il ne s'agit que

de l'aider, au besoin par un changement de personnes, en appelant, à la place du prisonnier de Varennes, un d'Orléans, ou un prince de Prusse ou d'Espagne. Le salon de Mme de Staël est la forteresse des constitutionnels. Elle est l'amie, l'Égérie de M. de Narbonne, le chef du parti. En décembre 1791, Narbonne est nommé ministre de la guerre. C'est le plus beau moment de la puissance de Mme de Staël.

Mais la chute est rapide : 1792 voit s'évanouir le rêve de Mme de Staël et de ses amis. Les événements se précipitent : le 20 juin, le 10 août, les massacres de septembre. Il ne s'agit plus de sauver la Constitution, mais de sauver sa propre vie. Mme de Staël cache ses amis à l'ambassade de Suède, les aide à passer la frontière ; elle-même se décide à partir en pompeux équipage, est arrêtée, conduite à l'Hôtel de Ville, relâchée sur l'intervention de Manuel, procureur de la Commune, libre enfin de continuer son voyage (1).

3° Elle arrive à Coppet dans un état de trouble indicible. « Je me serais reprochée jusqu'à la pensée, dira-t-elle plus tard, comme trop indépendante de la douleur (2). » Le profond sentiment du malheur est entré en son âme, lui donne une gravité, un sérieux, qui font contraste avec la joyeuse agitation d'autrefois. Elle arrive à Coppet enceinte. A peine délivrée, elle vole en Angleterre où ses amis l'attendent, et le plus cher d'entre tous, Narbonne. Elle y séjourne de janvier à juin 1793. Elle fait de vains efforts pour sauver le roi, revient à Coppet en août 1793 et publie ses *Réflexions sur le procès de la reine.*

En cette fin d'année 1793 et en 1794, jusqu'au 9 thermidor, pendant la Terreur, un sentiment la domine, annihile tous les autres : la pitié. Elle a toujours été du parti des victimes ; de là, certaines contradictions de sa vie politique, qu'on lui a durement reprochées avec quelque injustice. Coppet devient une fabrique de faux passeports et l'asile des proscrits. Elle arrache à la mort les Montmorency, les Jaucourt, les du Chayla, la famille de Ma-

(1) Voir les *Considérations sur la Révolution française.*

(2) Préface des *Réflexions sur la paix.*

louet, Mme de Laval et vingt autres, qui la payèrent souvent de la plus noire ingratitude. Comme témoignage de ses sentiments à cette époque, nous avons, en dehors de sa correspondance et des *Réflexions sur le procès de la reine*, certaine *Épître au malheur*, écrite en 1794, imprimée seulement en 1795 (1) :

> Je ne puis, ô malheur, repousser ton image :
> Par quel effort lutter contre ton ascendant,
> Et d'un esprit captif reconquérir l'usage?
> Je ne vois que toi seul : et j'accrois mon tourment,
> Si je veux me soustraire à ta sombre puissance...

Ce profond sentiment du malheur, on le retrouve dans un petit roman que Mme de Staël publia à Londres, en mars 1794, *Zulma*, « fragment d'un ouvrage, » dit-elle, qui n'est autre que le livre *De l'influence des Passions*, auquel elle travaille dès cette époque ; *Zulma* était destiné à illustrer le chapitre de l'amour. Chateaubriand, qui, à cette époque, vit à Londres, pauvre, ignoré, proscrit, a certainement lu *Zulma* ; il s'est peut-être inspiré de ce petit roman, dont la scène se passe chez les sauvages du bord de l'Orénoque, pour écrire son *Atala* ; comme *Zulma*, *Atala* n'est qu'un chapitre détaché d'un plus grand ouvrage et, comme *Zulma*, il sera publié avant le livre définitif.

4° La Terreur est finie. Mme de Staël s'éveille d'un rêve douloureux ; elle se reprend à la vie, à l'action. La liberté renaît en France, les relations avec la Suède s'améliorent ; en mars 1795, le baron de Staël revient officiellement à Paris comme ambassadeur ; Mme de Staël le suit en mai. Mais, auparavant, elle publie deux ouvrages de caractère très différent.

Le premier, qui paraît à Genève et à Londres, en février 1795 (2), est un ouvrage politique : ce sont les *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français*.

(1) Voir n° 10 de la Bibliographie des ouvrages de Mme de Staël.

(2) Voir les *Papiers de Barthélemy*, t. IV, p. 620, à la date du 21 février : « Elle vient de publier sa brochure à M. Pitt et aux Français. »

Il faut que l'étranger se persuade de la force de la France et fasse la paix avec elle ; il faut que tous les Français se rallient à la République : voilà les deux idées de cette brochure, qu'inspire le plus grand amour de la France et de la liberté. Mais il ne suffit pas d'écrire, même avec éloquence, que la paix est souhaitable pour qu'elle se fasse ; il ne suffit pas de prêcher la concorde entre les citoyens pour chasser de l'esprit du vainqueur la crainte d'un retour offensif des vaincus, et de la pensée de ceux-ci le souvenir cuisant de tant de maux et le secret désir de la vengeance. On aurait pu répondre à Mme de Staël par ce beau mot de Necker aux impatients de l'Assemblée constituante : « Ne soyez pas envieux du temps ! »

Le second ouvrage, qui paraît à Lausanne vers le mois de mai 1795 (1) sous le titre *Recueil de morceaux détachés*, est purement littéraire. Il contient l'*Epître au malheur* dont il a été question, ou *Adèle et Edouard ;* l'*Essai sur les fictions* et trois nouvelles, *Mirza* ou *Lettre d'un voyageur ; Adélaïde et Théodore ; Histoire de Pauline* (2). Ces trois nouvelles sont des œuvres de jeunesse de Mme de Staël : « Je n'avais pas vingt ans quand je les ai écrites, » dit-elle. Cela se voit. *Mirza* est une histoire de nègres, sentimentale et larmoyante, dans la note du temps. Les deux autres valent mieux : la jeune Mme de Staël excelle déjà dans la peinture des gens du monde, de la société et de l'amour. *Adélaïde et Théodore*, c'est l'histoire d'une jeune personne sensible, romanesque, pupille d'un certain baron d'Orville, homme à la mode, qui se débarrasse d'elle en la mariant contre son gré.

ADÉLAÏDE ET THÉODORE

C'est dans cette disposition qu'à quatorze ans elle (Adélaïde) arriva chez le baron d'Orville ; il l'avait fait venir seule, sans une

(1) Cf. Philippe Godet, *Mme de Charrière*, t. II, p. 187-188, une lettre de Mme de Charrière du 19 mai 1795.

(2) *Zulma* ne fait pas partie du recueil dans l'exemplaire existant à la bibliothèque de Zurich.

femme même pour l'accompagner; mais tout ce que le luxe invente l'attendait avec profusion. Les amies du baron d'Orville s'empressèrent autour de la jeune Adélaïde, et chacune d'elles, pour lui prouver son attachement, se chargea de diriger une partie de sa toilette. On ne lui donna ni bons ni mauvais conseils; ces dames s'en rapportèrent au hasard sur la conduite qu'elle tiendrait; mais elles s'occupèrent beaucoup de son amour-propre, parce qu'elles attachaient du prix à ses succès. Quand les femmes d'un certain âge ne sont pas jalouses d'une jeune personne, elles placent leur vanité sur elle; il faut qu'un succès leur appartienne d'une manière ou d'une autre pour qu'elles le voient avec plaisir. Adélaïde était étourdie de tout ce qu'elle voyait : elle voulait parler d'amour; ces dames lui répondaient que le vrai moyen d'en inspirer, c'était de ne jamais mettre des couleurs fortes quand on était brune, ni douces lorsqu'on était blonde. Elle voulait être dévote; le baron d'Orville l'accablait de plaisanteries. Elle voulait lire; on ne lui en laissait pas le temps. Enfin ces dames, sans être malhonnêtes, étaient tellement frivoles, qu'elles avaient l'art de faire disparaître la journée sans qu'on s'en aperçût ni par la peine, ni par le bonheur.

Cependant le baron s'ennuyait des égards qu'il fallait avoir pour une jeune fille; il était inquiet d'en répondre, lorsqu'un matin M. de Linières, honnête homme, mais aussi sot qu'on en puisse trouver en France, vint lui dire qu'il avait quatre-vingt mille livres de rente, soixante ans, et beaucoup d'amour pour sa nièce, et qu'il l'épouserait, si on le voulait, dans les huit jours. Le baron ne vit pas une objection à faire à la convenance de cette proposition, et sa parole fut donnée. Adélaïde, à qui cependant on en parla, en fut désespérée; son roman de bonheur était détruit; elle combattit plus longtemps qu'on ne devait l'attendre d'une fille de quinze ans; mais au milieu d'un bal on obtint enfin son aveu. Le lendemain du jour fatal, elle écrivit une lettre pleine de mélancolie à sa tante : « Il n'y a plus pour moi d'espérance, lui disait-elle, ils ont fini mon avenir. Le bonheur d'aimer m'est pour jamais interdit; je mourrai sans avoir senti la vie; il ne peut plus rien m'arriver qui m'intéresse, tout m'est égal. » Quelques jours après, elle lui mandait : « Il faut s'étourdir, il faut se laisser emporter par le tourbillon. Je n'ai ni malheur ni bonheur; je ne puis rêver avec plaisir; je cède au torrent, j'aime tout ce qui me dérobe le temps. »

Heureusement, Adélaïde devient veuve; elle rencontre le comte Théodore, dont elle s'éprend. La peinture de cet amour rappelle certaines pages de la *Princesse de Clèves*.

Adélaïde était avide de voir un homme que les gens de la cour citaient comme le plus aimable, et sa tante comme le plus sensible : l'un et l'autre avantage peut-être étaient nécessaires à son esprit et à son cœur. Jamais donc le projet de plaire ne l'occupa si fortement. Mme d'Orfeuil et Mme de Linières entrent dans un château simplement mais noblement arrangé : en approchant du salon, elles entendent rire aux éclats deux vieilles femmes, amies de la princesse de Rostain : en ouvrant la porte, elles voient son fils qui causait avec elles. Adélaïde ne savait pas se résoudre à parler aux vieilles femmes : mais comme elle sentait que c'était bien de s'en occuper, elle en estima le comte Théodore : il vint au-devant d'elle : sa figure était noble et intéressante, toutes ses manières avaient de la grâce et de la dignité : elles invitaient à l'aisance et rendaient la familiarité impossible. Il avait surtout dans le regard quelque chose de sensible et de rêveur, qui succédait presque à l'instant même à l'expression de la gaieté, et semblait indiquer qu'elle n'était pas l'état habituel de son âme. Mme de Linières fit beaucoup de frais pour lui ; il y répondit sans aucun empressement de se montrer, mais avec celui de la faire valoir : au lieu de s'occuper de sa réponse, il préparait celle d'Adélaïde ; et si elle avait eu moins d'esprit, elle s'en serait cru plus qu'à lui. La visite finit : le comte demanda la permission de les accompagner ; il revint le lendemain, et tous les jours qui suivirent : aucune affaire ne le retenait jamais : il donnait toute sa vie. Sans cesse aux ordres d'Adélaïde, prévenant ses heures, devançant ses désirs, sans parler de son sentiment, il l'exprimait tantôt par son dévouement, tantôt par le culte qu'il rendait aux charmes d'Adélaïde. Appellera-t-on flatterie l'enchantement qu'il exprimait pendant qu'elle lui parlait? C'est un autre art que celui de la louange, c'est le don de l'amour. Théodore possédait ce charme d'une manière irrésistible : il semblait vivre dans ce qu'il aimait, servir l'amour-propre en s'abandonnant aux mouvements de son cœur, agir involontairement comme la réflexion aurait pu le conseiller, et tel qu'Émile en portant sa maîtresse au but, il criait victoire pour elle ; enfin, il embellissait tant l'existence de celle qu'il préférait ; plaisir, gloire, bonheur, tout était si bien son ouvrage, qu'à son départ on perdait à la fois lui et soi-

même : on ne retrouvait plus ni ses agréments, ni ceux qu'il savait faire naître : le néant succédait à la vie : les jouissances qui semblaient indépendantes de lui, disparaissaient pendant son absence.

En mai 1795, Mme de Staël est de retour à Paris avec Benjamin Constant, cet ami de Mme de Charrière, cet ancien chambellan du duc de Brunswick, dont elle a fait la connaissance en Suisse, à la fin de 1794. Elle tombe en pleine réaction thermidorienne : les émigrés rentrent en France, complotent contre la République. La situation de Mme de Staël est délicate : elle est prise entre ses sympathies pour l'aristocratie et ses convictions républicaines. Elle est persuadée, comme elle l'a dit dans les *Réflexions à M. Pitt et aux Français*, que la République est le seul gouvernement possible en France ; mais elle veut que cette République soit ouverte à tous, aux émigrés comme aux républicains. Le résultat le plus clair de cette attitude est que les deux partis l'accusent de trahison. En horreur aux royalistes, suspecte aux républicains, elle se promène entre ces frères ennemis agitant en vain le rameau d'olivier.

De mai à août 1795, elle écrit ses *Réflexions sur la paix intérieure*, éloquent appel à la concorde qu'elle n'a pas publié alors parce que les événements devaient le rendre inutile.

RÉFLEXIONS SUR LA PAIX INTÉRIEURE

C'est un projet presque puéril aux yeux des politiques profonds qu'une réunion quelconque contre des partis différents. Tous les livres, tous les discours se terminent par une invitation à la concorde, que l'on est à peu près convenu de considérer comme une formule d'usage ; et le seul effet de cet avant-coureur de la péroraison est le plaisir qu'éprouvent les lecteurs en prévoyant à ce signal la fin prochaine de l'ouvrage.

Mais cette invitation à la concorde est aussi un élo-

quent appel à la justice, à la pitié, à l'enthousiasme, aux plus nobles facultés humaines :

Qu'on est las d'entendre parler de justice modifiée par les circonstances, de déprédations iniques qu'il n'est pas encore temps de réparer ! Ah ! le malheur est-il relatif, et peut-on suspendre aussi les irréparables effets de la douleur? Il est si peu de souffrances particulières utiles au bonheur public, que les ressources du génie suppléeraient heureusement à tous les moyens tirés du mal ; et l'on se plaît à penser que les grandes facultés de l'esprit pourraient accomplir tous les vœux du cœur.

Découvrez, rendez-nous le plaisir de l'admiration ! Il y a trop longtemps que, dans la carrière du beau, l'homme n'a étonné l'homme ; il y a trop longtemps que l'âme froissée n'éprouve plus la seule jouissance céleste restée sur cette triste terre, cet abandon complet d'enthousiasme, cette émotion intellectuelle qui vous fait connaître, par la gloire d'un autre, tout ce que vous avez vous-même de facultés pour juger et pour sentir.

Mais la défiance, ce germe de mort des états populaires ; la défiance, qui met à l'aise l'envie, veut écarter toutes les classes d'hommes, anciens ou nouveaux, qu'elle se plaît à soupçonner ; veut écarter tous les constitutionnels, surtout en révoquant en doute leur amour pour la liberté...

Quel fatal sentiment que celui de la défiance ! et que les craintes qu'il inspire, les jugements qu'il fait porter sont à la fois misérables et funestes ! combien il écarte d'hommes distingués, combien il donne d'amis perfides ! Un esprit défiant est si naturellement borné, il suppose si peu de grandeur dans l'âme, qu'il ne s'attache jamais aux véritables dangers qui menacent la patrie. Un homme honnête, de quelque opinion qu'il soit, ne peut être l'objet du soupçon ; ses moyens sont purs, sa force est calculée ; il existe des principes dont il ne peut s'écarter ; il a un caractère qu'il doit conserver ; ce qu'il dit, il faut qu'il le soutienne ; s'il manquait à sa parole, il serait plus nul, plus avili le lendemain que l'homme méprisé, qui, n'ayant pris aucun engagement, conserve toujours la seule espèce de puissance qu'il puisse avoir, les ressources de l'intrigue.

Comment se défier de l'esprit qui raisonne? Il trace sa route, il montre son but. Un gouvernement fondé sur les principes peut-il craindre les armes de la pensée?

Enfin, un caractère distingué, une âme élevée, voilà ce qui met le comble aux inquiétudes des défiants, et voilà cependant les véritables républicains. Quel gouvernement est plus favorable à l'ascendant du talent qu'une république? Que faire du mérite personnel dans les routines de la monarchie? et quelle serait donc enfin la république qui n'appellerait pas à son secours, à son établissement, l'exaltation des plus hautes vertus? (Chap. II.)

Vendémiaire survient ; les royalistes sont vaincus, en déroute ; les *Réflexions* ne sont pas publiées. Mme de Staël, à son tour, est menacée à la tribune de la Convention, forcée de quitter la France. En 1796, un arrêté du Directoire est pris contre elle ; elle est décrétée d'arrestation, au cas où elle rentrerait en France (1). Elle y rentrera cependant chaque année, mais simplement tolérée, et toujours sous le coup d'une expulsion qui la met au désespoir. C'est une erreur de croire que les malheurs de Mme de Staël datent du Consulat et de l'Empire ; Napoléon n'a fait que suivre la tradition républicaine établie avant lui (2).

De cette époque date le livre de Mme de Staël intitulé : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Elle y travaille dès 1794, puisque *Zulma* en est un fragment détaché ; mais c'est en octobre 1796 seulement que le livre voit le jour à Lausanne chez le libraire Jean Mourer. Il est incomplet, d'ailleurs ; la seconde partie, le « bonheur des nations », n'a jamais été publiée (3). C'est le premier grand livre et l'un des plus séduisants de Mme de Staël : nulle part, elle ne nous montre mieux le fond de son âme passionnée et malheureuse. On est étonné de voir ce

(1) Paul GAUTIER, *le Premier exil de Mme de Staël* (*Revue des Deux Mondes*, juin 1906) et *Mme de Staël et la police du Directoire* (*Revue Bleue*, 1898).

(3) C'est une erreur de penser, comme on l'a dit parfois, que le livre qui suit, *Des circonstances actuelles*, est la seconde partie des *Passions*. Il forme à lui seul un tout. Il est possible, d'ailleurs, que Mme de Staël ait utilisé dans cet ouvrage les fragments de la partie politique des *Passions* « à peine commencée », dit-elle, en 1796.

que Chateaubriand doit à cet ouvrage, en particulier dans *le Génie du christianisme*, chapitre des passions. (Seconde partie, livre III.)

Que s'est donc proposé Mme de Staël?

1º Tout d'abord de donner une « idée vraie des habitudes de sa vie et de la nature de son caractère ». (Préface.) Elle est diffamée, persécutée, chassée de France. En ce moment même (octobre 1796), elle est exilée. Elle veut rentrer à Paris, tête haute, montrer à tous par un ouvrage qui la peigne au naturel ce qu'elle est : une femme malheureuse, calomniée, extraordinaire par sa faculté de penser et de sentir.

2º En deuxième lieu, c'est un livre de psychologie révolutionnaire, inspiré par les événements tragiques dont l'auteur a été le témoin. La Révolution a fait ce livre et la Révolution en est l'âme. Il est très vrai que l'homme, en son fond, ne varie guère. Mais les manifestations des forces qu'il porte en lui varient à l'infini suivant le temps, la société, les passions mises en jeu. Le livre de La Bruyère était la représentation exacte de l'homme, du Français, de la cour et de la ville à la fin du dix-septième siècle, sous le règne de Louis XIV ; il n'est pas, il ne peut être le portrait du Français de la Révolution. *De l'amour de la gloire*, *De l'ambition*, *De la vanité*, *De l'envie et de la vengeance*, *De l'esprit de parti*, *Du crime* : ces titres seuls montrent la nouveauté du livre de Mme de Staël ; ils sont les reflets éclatants ou sinistres de la grande éruption révolutionnaire.

3º C'est aussi la première tentative philosophique, critique, impartiale autant qu'on pouvait l'être au lendemain de la Terreur, pour juger la Révolution avec équité, jusque dans ses fureurs et dans ses crimes. Rien ne sert de maudire, il faut comprendre ; de tels événements sont l'indice de forces secrètes, dont on n'avait pas calculé la puissance. Ces forces, Mme de Staël les étudie, les décrit ; tel un clinicien, au chevet du malade, observe les symptômes de son mal.

4º La conclusion, c'est que le salut est en avant, non

en arrière. Il faut que la France persiste dans cette grande expérience, « dont le désastre est passé, dont l'espoir est à venir »; il faut se rallier à la République. C'est la conclusion des *Réflexions sur la paix* et des *Réflexions sur la paix intérieure;* c'est celle de l'opuscule de Benjamin Constant, *De la force du gouvernement actuel et de la nécessité de s'y rallier*, qui paraît cette année même (1796). Conviction profonde, qui n'était pas dénuée de courage, et dans laquelle il serait injuste de ne voir que l'intérêt de Mme de Staël et de ses amis.



DE L'INFLUENCE DES PASSIONS

SUR LE BONHEUR DES INDIVIDUS

ET DES NATIONS

INTRODUCTION

DÉFENSE DE L'AUTEUR. — BUT DU LIVRE

Je m'attends aux diverses objections de sentiment et de raisonnement qu'on pourra faire contre le système développé dans cette première partie. Rien n'est plus contraire, il est vrai, aux premiers mouvements de la jeunesse, que l'idée de se rendre indépendant des affections des autres ; on veut d'abord consacrer sa vie à être aimé de ses amis, à captiver la faveur publique. Il semble qu'on ne s'est jamais assez mis à la disposition de ceux qu'on aime ; qu'on ne leur ait jamais assez prouvé qu'on ne pouvait exister sans eux ; que l'occupation, les services de tous les jours ne satisfassent pas assez au gré de la chaleur de l'âme, le besoin qu'on a de se dévouer, de se livrer en entier aux autres. On se fait un avenir tout composé des liens qu'on a formés ; on se confie d'autant plus à leur durée que l'on est soi-même plus incapable d'ingratitude ; on se sait des droits à la reconnaissance ; on croit à l'amitié ainsi fondée plus qu'à aucun autre lien de la terre : tout est moyen, elle seule est le but. L'on veut aussi de l'estime publique, mais il semble que vos amis vous en sont les garants ; on n'a rien fait que pour eux,

ils le savent, ils le diront : comment la vérité, et la vérité du sentiment, ne persuaderait-elle pas? comment ne finirait-elle pas par être reconnue? Les preuves sans nombre qui s'échappent d'elle de toutes parts doivent enfin l'emporter sur la fabrication de la calomnie. Vos paroles, votre voix, vos accents, l'air qui vous environne, tout vous semble empreint de ce que vous êtes réellement, et l'on ne croit pas à la possibilité d'être longtemps mal jugé : c'est avec ce sentiment de confiance qu'on vogue à pleines voiles dans la vie. Tout ce qu'on a su, tout ce qu'on vous a dit de la mauvaise nature d'un grand nombre d'hommes, s'est classé dans votre tête comme l'histoire, comme tout ce qu'on apprend en morale sans l'avoir éprouvé. On ne s'avise d'appliquer aucune de ces idées générales à sa situation particulière ; tout ce qui vous arrivera, tout ce qui vous entoure doit être une exception. Ce qu'on a d'esprit n'a point d'influence sur la conduite : là où il y a un cœur, il est seul écouté. Ce qu'on n'a pas senti soi-même est connu de la pensée, sans jamais diriger les actions.

Mais à vingt-cinq ans, à cette époque précise où la vie cesse de croître, il se fait un cruel changement dans votre existence : on commence à juger votre situation ; tout n'est plus avenir dans votre destinée ; à beaucoup d'égards votre sort est fixé ; et les hommes réfléchissent alors s'il leur convient d'y lier le leur. S'ils y voient moins d'avantages qu'ils n'avaient cru, si de quelque manière leur attente est trompée, au moment où ils sont résolus à s'éloigner de vous, ils veulent se motiver à eux-mêmes leur tort envers vous ; ils vous cherchent mille défauts pour s'absoudre du plus grand de tous : les amis qui se rendent coupables d'ingratitude vous accablent pour se justifier ; ils nient le dévouement, ils supposent l'exigence, ils essaient enfin de moyens séparés, de moyens contradictoires pour envelopper votre conduite et la leur d'une sorte d'incertitude que chacun explique à son gré. Quelle multitude de peines assiège alors le cœur qui voulait vivre dans les autres, et se voit trompé dans cette illusion ! La perte des affections les plus chères n'empêche pas de sentir jusqu'au plus faible tort de l'ami qu'on aimait le moins. Votre système de vie est attaqué, chaque coup ébranle l'ensemble : *celui-là aussi s'éloigne de moi*, est une pensée douloureuse, qui donne au dernier lien qui se brise un prix qu'il n'avait pas auparavant. Le public aussi, dont on avait éprouvé la faveur, perd toute son indulgence ; il aime les succès qu'il prévoit, il devient l'adversaire de ceux dont il est lui-même la cause ; ce qu'il a dit, il l'attaque ; ce qu'il encourageait, il

veut le détruire ; cette injustice de l'opinion fait souffrir aussi de mille manières en un jour. Tel individu qui vous déchire n'est pas digne que vous regrettiez son suffrage ; mais vous souffrez de tous les détails d'une grande peine dont l'histoire se déroule à vos yeux ; et déjà certain de ne point éviter son pénible terme, vous éprouvez cependant la douleur de chaque pas. Enfin le cœur se flétrit, la vie se décolore ; on a des torts à son tour qui dégoûtent de soi comme des autres, qui découragent du système de perfection dont on s'était d'abord enorgueilli ; on ne sait plus à quelle idée se reprendre, quelle route suivre désormais ; à force de s'être confié sans réserve, on serait prêt à soupçonner injustement. Est-ce la sensibilité, est-ce la vertu qui n'est qu'un fantôme? Et cette plainte sublime échappée à Brutus dans les champs de Philippes, doit-elle égarer la vie, ou commander de se donner la mort? C'est à cette époque funeste où la terre semble manquer sous nos pas, où, plus incertains sur l'avenir que dans les nuages de l'enfance, nous doutons de tout ce que nous croyions savoir, et recommençons l'existence avec l'espoir de moins : c'est à cette époque où le cercle des jouissances est parcouru, et le tiers de la vie à peine atteint, que ce livre peut être utile ; il ne faut pas le lire avant, je ne l'ai moi-même ni commencé, ni conçu qu'à cet âge.

On m'objectera, peut-être aussi, qu'en voulant dompter les passions, je cherche à étouffer le principe des plus belles actions des hommes, des découvertes sublimes, des sentiments généreux : quoique je ne sois pas entièrement de cet avis, je conviens qu'il y a quelque chose de grand dans la passion ; qu'elle ajoute, pendant qu'elle dure, à l'ascendant de l'homme ; qu'il accomplit alors presque tout ce qu'il projette, tant la volonté ferme et suivie est une force active dans l'ordre moral. L'homme, alors emporté par quelque chose de plus puissant que lui, use sa vie, mais s'en sert avec plus d'énergie. Si l'âme doit être considérée seulement comme une impulsion, cette impulsion est plus vive quand la passion l'excite. S'il faut aux hommes sans passions l'intérêt d'un grand spectacle, s'ils veulent que les gladiateurs s'entre-détruisent à leurs yeux, tandis qu'ils ne seront que les témoins de ces affreux combats, sans doute il faut enflammer de toutes les manières ces êtres infortunés dont les sentiments impétueux animent ou renversent le théâtre du monde ; mais quel bien en résultera-t-il pour eux? quel bonheur général peut-on obtenir par ces encouragements donnés aux passions de l'âme? Tout ce qu'il faut de mouvement à la vie

sociale, tout l'élan nécessaire à la vertu existerait sans ce mobile destructeur. Mais, dira-t-on, c'est à diriger les passions et non à les vaincre qu'il faut consacrer ses efforts. Je n'entends pas comment on dirige ce qui n'existe qu'en dominant ; il n'y a que deux états pour l'homme : ou il est certain d'être le maître au dedans de lui, et alors il n'a point de passions ; ou il sent qu'il règne en lui-même une puissance plus forte que lui, et alors il dépend entièrement d'elle. Tous ces traités avec la passion sont purement imaginaires : elle est, comme les vrais tyrans, sur le trône ou dans les fers. Je n'ai point imaginé cependant de consacrer cet ouvrage à la destruction de toutes les passions ; mais j'ai tâché d'offrir un système de vie qui ne fût pas sans quelques douceurs, à l'époque où s'évanouissent les espérances de bonheur positif dans cette vie : ce système ne convient qu'aux caractères naturellement passionnés, et qui ont combattu pour reprendre l'empire ; plusieurs de ces jouissances n'appartiennent qu'aux âmes jadis ardentes, et la nécessité de ces sacrifices ne peut être sentie que par ceux qui ont été malheureux. En effet, si l'on n'était pas né passionné, qu'aurait-on à craindre, de quel effort aurait-on besoin, que se passerait-il en soi qui pût occuper le moraliste et l'inquiéter sur la destinée de l'homme? Pourrait-on aussi me reprocher de n'avoir pas traité séparément les jouissances attachées à l'accomplissement de ses devoirs, et les peines que font éprouver le remords qui suit le tort, ou le crime de les avoir bravées? Ces deux idées premières dans l'existence s'appliquent également à toutes les situations, à tous les caractères : et ce que j'ai voulu montrer seulement, c'est le rapport des passions de l'homme avec les impressions agréables ou douloureuses qu'il ressent au fond de son cœur. En suivant ce plan, je crois de même avoir éprouvé qu'il n'est point de bonheur sans la vertu ; revenir à ce résultat par toutes les routes est une nouvelle preuve de sa vérité. Dans l'analyse des diverses affections morales de l'homme, il se rencontrera quelquefois des allusions à la révolution de France ; nos souvenirs sont tous empreints de ce terrible événement : d'ailleurs, j'ai voulu que cette première partie fût utile à la seconde ; que l'examen des hommes un à un pût préparer au calcul des effets de leur réunion en masse. J'ai espéré, je le répète, qu'en travaillant à l'indépendance morale de l'homme, on rendrait sa liberté politique plus facile, puisque chaque restriction qu'il faut imposer à cette liberté est toujours commandée par l'effervescence de telle ou telle passion.

Enfin, de quelque manière que l'on juge mon plan, ce qui est certain, c'est que mon unique but a été de combattre le malheur sous toutes ses formes, d'étudier les pensées, les sentiments, les institutions qui causent de la douleur aux hommes, pour chercher quelle est la réflexion, le mouvement, la combinaison, qui pourraient diminuer quelque chose de l'intensité des peines de l'âme : l'image de l'infortune, sous quelque aspect qu'elle se présente, et me poursuit, et m'accable. Hélas ! j'ai tant éprouvé ce que c'était que souffrir, qu'un attendrissement inexprimable, une inquiétude douloureuse s'emparent de moi, à la pensée des malheurs de tous et de chacun ; des chagrins inévitables et des tourments de l'imagination ; des revers de l'homme juste, et même aussi des remords du coupable ; des blessures du cœur, les plus touchantes de toutes, et des regrets dont on rougit sans les éprouver moins ; enfin, de tout ce qui fait verser des larmes, ces larmes que les anciens recueillaient dans une urne consacrée, tant la douleur de l'homme était auguste à leurs yeux. Ah ! ce n'est pas assez d'avoir juré que, dans les limites de son existence, de quelque injustice, de quelque tort qu'on fût l'objet, on ne causerait jamais volontairement une peine, on ne renoncerait jamais volontairement à la possibilité d'en soulager une : il faut essayer encore si quelque ombre de talent, si quelque faculté de méditation ne pourrait pas faire trouver la langue dont la mélancolie ébranle doucement le cœur, ne pourrait pas aider à découvrir à quelle hauteur philosophique les larmes qui blessent n'atteindraient plus. Enfin, si le temps et l'étude apprenaient comment on peut donner aux principes politiques assez d'évidence pour qu'ils ne fussent plus l'objet de deux religions, et par conséquent des plus sanglantes fureurs, il semble que l'on aurait du moins offert un examen complet de tout ce qui livre la destinée de l'homme à la puissance du malheur.

DE L'AMBITION

Dans les temps de révolution, c'est l'ambition seule qui peut obtenir des succès. Il reste encore des moyens d'acquérir du pouvoir, mais l'opinion qui distribue la gloire n'existe plus : le peuple commande au lieu de juger ; jouant un rôle actif dans tous les événements, il prend parti pour ou contre tel ou tel homme. Il n'y a plus dans une nation que des combattants ;

l'impartial pouvoir, qu'on appelle le public, ne se montre nulle part. Ce qui est grand et juste, d'une manière absolue, n'est donc plus reconnu : tout est évalué suivant son rapport avec les passions du moment : les étrangers n'ont aucun moyen de connaître l'estime qu'ils doivent à une conduite que tous les témoins ont blâmée : aucune voix même, peut-être, ne la rapportera fidèlement à la postérité. Au milieu d'une révolution, il faut en croire ou l'ambition ou la conscience : nul autre guide ne peut conduire à son but. Et quelle ambition ! quel horrible sacrifice elle impose ! quelle triste couronne elle promet ! Une révolution suspend toute autre puissance que celle de la force : l'ordre social établit l'ascendant de l'estime, de la vertu : les révolutions mettent tous les hommes aux prises avec leurs moyens physiques : la sorte d'influence morale qu'elles admettent, c'est le fanatisme de certaines idées qui n'étant susceptibles d'aucune modification, ni d'aucune borne, sont des armes de guerre, et non des calculs de l'esprit. Pour être donc ambitieux dans une révolution, il faut marcher toujours en avant de l'impulsion donnée : c'est une descente rapide où l'on ne peut s'arrêter : vainement on voit l'abîme : si l'on se jette à bas du char, on est brisé par cette chute : éviter le péril est plus dangereux que de l'affronter : il faut conduire soi-même dans le sentier qui doit vous perdre, et le moindre pas rétrograde renverse l'homme sans détourner l'événement. Il n'est rien de plus insensé que de se mêler dans des circonstances tout à fait indépendantes de la volonté individuelle : c'est attacher bien plus que sa vie, c'est livrer toute la moralité de sa conduite à l'entraînement d'un pouvoir matériel. On croit influer dans les révolutions, on croit agir, être cause, et l'on n'est jamais qu'une pierre de plus lancée par le mouvement de la grande roue : un autre aurait pris votre place, un moyen différent eût amené le même résultat : le nom de chef signifie le premier précipité par la troupe qui marche derrière et pousse en avant.

Les revers et les succès de tout ce qu'on voit dominer dans une révolution, ne sont que la rencontre heureuse ou malheureuse de tel homme avec telle période de la nature des choses. Il n'est point de factieux de bonne foi qui puisse prédire ce qu'il fera le lendemain ; car c'est la puissance qu'il importe à une faction d'obtenir, plutôt que le but d'abord poursuivi : on peut triompher en faisant le contraire de ce qu'on a projeté, si c'est le même parti qui gouverne : et les fanatiques seuls retiennent les factieux dans la même route : ces derniers ne cherchent que le

pouvoir, et jamais ambition ne coûta tant au caractère. Dans ces temps, pour dominer à un certain degré les autres hommes, il faut qu'ils n'aient pas de données sûres pour calculer à l'avance votre conduite ; dès qu'ils vous savent inviolablement attaché à tels principes de moralité, ils se postent en attaque sur la route que vous devez suivre. Pour obtenir, pour conserver quelques moments le pouvoir dans une révolution, il ne faut écouter ni son âme, ni son esprit même. Quel que soit le parti qu'on ait embrassé, la faction est démagogue dans son essence ; elle est composée d'hommes qui ne veulent pas obéir, qui se sentent nécessaires, et ne se croient point liés à ceux qui les commandent ; elle est composée d'hommes prêts à choisir de nouveaux chefs chaque jour, parce qu'il n'est question que de leur intérêt, et non d'une subordination antérieure, naturelle ou politique : il importe plus aux chefs de n'être pas suspects à leurs soldats, que d'êre redoutables à leurs ennemis. Des crimes de tout genre, des crimes inutiles aux succès de la cause, sont commandés par le féroce enthousiasme de la populace ; elle craint la pitié, quel que soit le degré de sa force ; c'est par de la fureur, et non de la clémence, qu'elle sent son pouvoir. Un peuple qui gouverne ne cesse jamais d'avoir peur, il se croit toujours au moment de perdre son autorité ; et disposé, par sa situation, au mouvement de l'envie, il n'a jamais pour les vaincus l'intérêt qu'inspire la faiblesse opprimée, il ne cesse pas de les redouter. L'homme donc qui veut acquérir une grande influence dans ces temps de crise, doit rassurer la multitude par son inflexible cruauté. Il ne partage point les terreurs que l'ignorance fait éprouver, mais il faut qu'il accomplisse les affreux sacrifices qu'elle demande ; il faut qu'il immole des victimes qu'aucun intérêt ne lui fait craindre, que son caractère souvent lui inspirait le désir de sauver ; il faut qu'il commette des crimes sans égarement, sans fureur, sans atrocité même, suivant l'ordre d'un souverain dont il ne peut prévoir les commandements, et dont son âme éclairée ne saurait adopter aucune des passions. Eh ! quel prix pour de tels efforts ! quelle sorte de suffrage on obtient ! combien est tyrannique la reconnaissance qui couronne ! On voit si bien les bornes de son pouvoir ; on sent si souvent qu'on obéit alors même qu'on a l'air de commander ; les passions des hommes sont tellement mises en dehors dans un temps de révolution, qu'aucune illusion n'est possible ; et la plus magique des émotions, celle que font éprouver les acclamations de tout un peuple, ne peut plus se renouveler

pour celui qui a vu ce peuple dans les mouvements d'une révolution. Comme Cromwell, il dit en traversant la foule dont les suffrages le couronnent : « Ils applaudiraient de même si l'on me conduisait à l'échafaud. » Cet avenir n'est séparé de vous par aucun intervalle : demain peut en être le jour ; vos juges, vos assassins sont dans la multitude qui vous entoure, et le transport qui vous exalte est l'impulsion même qui peut vous renverser. Quel danger vous menace, quelle rapidité dans la chute, quelle profondeur dans l'abîme ! Sans que le succès soit élevé plus haut, le revers vous fait tomber plus bas, vous enfonce plus avant dans le néant de votre destinée.

La diversité des opinions empêche aucune gloire de s'établir, mais ces mêmes opinions se réunissent toutes pour le mépris ; il prend un caractère d'acclamation, et le peuple, quand il abandonne l'ambitieux, s'éclairant sur les crimes qu'il lui a fait commettre, l'accable pour s'en absoudre : celui qui prend pour guide sa conscience est sûr de son but ; mais malheur à l'homme avide de pouvoir, qui s'est élancé dans une révolution ! Cromwell est resté usurpateur, parce que le principe des troubles qu'il avait fait naître était la religion, qui soulève sans déchaîner ; était un sentiment superstitieux, qui portait à changer de maître, mais non à détester tous les jougs. Mais quand la cause des révolutions est l'exaltation de toutes les idées de liberté, il ne se peut pas que les premiers chefs de l'insurrection conservent de la puissance : il faut qu'ils excitent le mouvement qui les renversera les premiers ; il faut qu'ils développent les principes qui servent à les juger ; enfin, ils peuvent servir leur opinion, mais jamais leur intérêt ; et dans une révolution le fanatisme est plus sensé que l'ambition. (Section I, chap. II.)

LICIDAS

Connaissez-vous Licidas? Il a vieilli dans les affaires sans y prendre une idée, sans atteindre à un résultat ; cependant il se croit l'esprit des places qu'il a occupées ; il vous confie ce qu'ont imprimé les gazettes ; il parle avec circonspection même des ministres du siecle dernier ; il achève ses phrases par une mine concentrée, qui ne signifie pas plus que ses paroles ; il a dans sa poche des lettres de ministres, d'hommes puissants, qui lui parlent du temps qu'il fait, et lui semblent une preuve de confiance ; il frémit à l'aspect de ce qu'il appelle une mauvaise

tête, et donne assez volontiers ce nom à tout homme supérieur ; il a une diatribe contre l'esprit, à laquelle la majorité d'un salon applaudit presque toujours : *C'est*, vous dit-il, *un obstacle à bien voir que l'esprit; les gens d'esprit n'entendent point les affaires.* Licidas, il est vrai que vous n'avez pas d'esprit, mais il n'est pas prouvé pour cela que vous soyez capable de gouverner un empire. (Chap. III, *De la vanité.*)

VANITÉ FÉMININE

VANITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Le bonheur des femmes perd à toute espèce d'ambition personnelle. Quand elles ne veulent plaire que pour être aimées, quand ce doux espoir est le seul motif de leurs actions, elles s'occupent plus de se perfectionner que de se montrer, de former leur esprit pour le bonheur d'un autre que pour l'admiration de tous ; mais quand elles aspirent à la célébrité, leurs efforts comme leurs succès éloignent le sentiment qui, sous des noms différents, doit toujours faire le destin de leur vie. Une femme ne peut exister par elle seule, la gloire même ne lui serait pas un appui suffisant ; et l'insurmontable faiblesse de sa nature et de sa situation dans l'ordre social l'a placée dans une dépendance de tous les jours dont un génie immortel ne pourrait encore la sauver. D'ailleurs, rien n'efface dans les femmes ce qui distingue particulièrement leur caractère. Celle qui se vouerait à la solution des problèmes d'Euclide voudrait encore le bonheur attaché aux sentiments qu'on inspire et qu'on éprouve : et quand elles suivent une carrière qui les en éloigne, leurs regrets douloureux, ou leurs prétentions ridicules, prouvent que rien ne peut les dédommager de la destinée pour laquelle leur âme était créée. Il semble que des succès éclatants offrent des jouissances d'amour-propre à l'ami de la femme célèbre qui les obtient : mais l'enthousiasme que ces succès font naître a peut-être moins de durée que l'attrait fondé sur les avantages les plus frivoles. Les critiques, qui suivent nécessairement les éloges, détruisent l'illusion à travers laquelle toutes les femmes ont besoin d'être vues. L'imagination peut créer, embellir par ses chimères un objet inconnu ; mais celui que tout le monde a jugé ne reçoit plus rien d'elle. La véritable valeur reste, mais l'amour est plus épris de ce qu'il donne que de ce qu'il trouve. L'homme se complaît dans la supériorité de sa nature, et, comme Pygmalion, il

ne se prosterne que devant son ouvrage. Enfin, si l'éclat de la célébrité d'une femme attire des hommages sur ses pas, c'est par un sentiment peut-être étranger à l'amour ; il en prend les formes, mais c'est comme un moyen d'avoir accès auprès de la nouvelle puissance qu'on veut flatter. On approche d'une femme distinguée comme d'un homme en place : la langue dont on se sert n'est pas semblable, mais le motif est pareil. Quelquefois enivrés par le concours des hommages qui environnent la femme dont ils s'occupent, les adorateurs s'exaltent mutuellement ; mais dans leur sentiment ils dépendent les uns des autres. Les premiers qui s'éloigneraient pourraient détacher ceux qui restent, et celle qui semble l'objet de toutes leurs pensées, s'aperçoit bientôt qu'elle retient chacun d'eux par l'exemple de tous.

De quels sentiments de jalousie et de haine les grands succès d'une femme ne sont-ils pas l'objet ! que de peines causées par les moyens sans nombre que l'envie prend pour la persécuter ! La plupart des femmes sont contre elle par rivalité, par sottise, ou par principe. Les talents d'une femme, quels qu'ils soient, les inquiètent toujours dans leurs sentiments. Celles à qui les distinctions de l'esprit sont à jamais interdites, trouvent mille manières de les attaquer quand c'est une femme qui les possède : une jolie personne, en déjouant ces distinctions, se flatte de signaler ses propres avantages. Une femme qui se croit remarquable par la prudence et la mesure de son esprit, et qui, n'ayant jamais eu deux idées dans la tête, veut passer pour avoir rejeté tout ce qu'elle n'a jamais compris, une telle femme sort un peu de sa stérilité accoutumée, pour trouver mille ridicules à celle dont l'esprit anime et varie la conversation : et les mères de famille pensant, avec quelque raison, que les succès mêmes du véritable esprit ne sont pas conformes à la destination des femmes, voient attaquer avec plaisir celles qui en ont obtenu.

D'ailleurs, la femme qui, en atteignant à une véritable supériorité, pourrait se croire au-dessus de la haine, et s'élèverait par sa pensée au sort des hommes les plus célèbres, cette femme n'aurait jamais le calme et la force de tête qui les caractérisent ; l'imagination serait toujours la première de ses facultés : son talent pourrait s'en accroître, mais son âme serait trop fortement agitée : ses sentiments seraient troublés par ses chimères, ses actions entraînées par ses illusions : son esprit pourrait mériter quelque gloire en donnant à ses écrits la justesse de la raison : mais les grands talents, unis à une imagination passionnée, éclairent sur les résultats généraux et trompent sur les relations

personnelles. Les femmes sensibles et mobiles donneront toujours l'exemple de cette bizarre union de l'erreur et de la vérité, de cette sorte d'inspiration de la pensée qui rend des oracles à l'univers et manque du plus simple conseil pour soi-même. En étudiant le petit nombre de femmes qui ont de vrais titres à la gloire, on verra que cet effort de leur nature fut toujours aux dépens de leur bonheur. Après avoir chanté les plus douces leçons de la morale et de la philosophie, Sapho se précipita du haut du rocher de Leucade ; Élisabeth, après avoir dompté les ennemis de l'Angleterre, périt victime de sa passion pour le comte d'Essex. Enfin, avant d'entrer dans cette carrière de gloire, soit que le trône des Césars ou les couronnes du génie littéraire en soient le but, les femmes doivent penser que, pour la gloire même, il faut renoncer au bonheur et au repos de la destinée de leur sexe, et qu'il est dans cette carrière bien peu de sorts qui puissent valoir la plus obscure vie d'une femme aimée et d'une mère heureuse.

En quittant un moment l'examen de la vanité, j'ai jugé jusqu'à l'éclat d'une grande renommée ; mais que dirai-je de toutes ces prétentions à de misérables succès littéraires pour lesquels on voit tant de femmes négliger leurs sentiments et leurs devoirs? Absorbées par cet intérêt, elles abjurent, plus que les guerrières du temps de la chevalerie, le caractère distinctif de leur sexe : car il vaut mieux partager dans les combats les dangers de ce qu'on aime que de se traîner dans les luttes de l'amour-propre, exiger du sentiment des hommages pour la vanité, et puiser ainsi à la source éternelle pour satisfaire le mouvement le plus éphémère et le désir dont le but est le plus restreint. L'agitation que fait éprouver aux femmes une prétention plus naturelle, puisqu'elle tient de plus près à l'espoir d'être aimées ; l'agitation que fait éprouver aux femmes le besoin de plaire par les agréments de leur figure, offre aussi le tableau le plus frappant des tourments de la vanité.

Regardez une femme au milieu d'un bal, désirant d'être trouvée la plus jolie, et craignant de n'y pas réussir. Le plaisir, au nom duquel on se rassemble, est nul pour elle : elle ne peut en jouir dans aucun moment : car il n'en est point qui ne soit absorbé et par sa pensée dominante, et par les efforts qu'elle fait pour la cacher. Elle observe les regards, les plus légers signes de l'opinion des autres, avec l'attention d'un moraliste et l'inquiétude d'un ambitieux : et voulant dérober à tous les yeux le tourment de son esprit, c'est à l'affectation de sa gaieté,

pendant le triomphe de sa rivale, à la turbulence de la conversation qu'elle veut entretenir pendant que cette rivale est applaudie, à l'empressement trop vif qu'elle lui témoigne, c'est au superflu de ses efforts enfin qu'on aperçoit son travail. La grâce, ce charme suprême de la beauté, ne se développe que dans le repos du naturel et de la confiance : les inquiétudes et la contrainte ôtent les avantages mêmes qu'on possède ; le visage s'altère par la contraction de l'amour-propre. On ne tarde pas à s'en apercevoir, et le chagrin que cause une telle découverte augmente encore le mal qu'on voudrait réparer. La peine se multiplie par la peine, et le but s'éloigne par l'action même du désir ; et dans ce tableau, qui semblerait ne devoir rappeler que l'histoire d'un enfant, se trouvent les douleurs d'un homme, les mouvements qui conduisent au désespoir et font haïr la vie ; tant les intérêts s'accroissent par l'intensité de l'attention qu'on y attache ! tant la sensation qu'on éprouve naît du caractère qui la reçoit bien plus que de l'objet qui la donne !

Eh bien, à côté du tableau de ce bal, où les prétentions les plus frivoles ont mis la vanité dans tout son jour, c'est dans le plus grand événement qui ait agité l'espèce humaine, c'est dans la révolution de France qu'il faut en observer le développement complet : ce sentiment, si borné dans son but, si petit dans son mobile, qu'on pouvait hésiter à lui donner une place parmi les passions : ce sentiment a été l'une des causes du plus grand choc qui ait ébranlé l'univers. Je n'appellerai point vanité le mouvement qui a porté vingt-quatre millions d'hommes à ne pas vouloir des privilèges de deux cent mille : c'est la raison qui s'est soulevée, c'est la nature qui a repris son niveau. Je ne dirai pas même que la résistance de la noblesse à la révolution ait été produite par la vanité : le règne de la Terreur a fait porter sur cette classe des persécutions et des malheurs qui ne permettent plus de rappeler le passé. Mais c'est dans la marche intérieure de la révolution qu'on peut observer l'empire de la vanité, du désir des applaudissements éphémères, *du besoin de faire effet*, de cette passion native de France, et dont les étrangers, comparativement à nous, n'ont qu'une idée très imparfaite. Un grand nombre d'opinions ont été dictées par l'envie de surpasser l'orateur précédent et de se faire applaudir après lui ; l'introduction des spectateurs dans la salle des délibérations a suffi seule pour changer la direction des affaires en France. D'abord on n'accordait aux applaudissements que des phrases ;

bientôt, pour obtenir ces applaudissements, on a cédé des principes, proposé des décrets, approuvé jusqu'à des crimes ; et par une double et funeste réaction, ce qu'on faisait pour plaire à la foule, égarait son jugement, et ce jugement égaré exigeait de nouveaux sacrifices. Ce n'est pas d'abord à satisfaire des sentiments de haine et de fureur que des décrets barbares ont été consacrés, c'est aux battements de mains des tribunes ; ce bruit enivrait les orateurs et les jetait dans l'état où les liqueurs fortes plongent les sauvages : et les spectateurs eux-mêmes qui applaudissaient, voulaient, par ces signes d'approbation, faire effet sur leurs voisins, et jouissaient d'exercer de l'influence sur leurs représentants. Sans doute, l'ascendant de la peur a succédé à l'émulation de la vanité, mais la vanité avait créé cette puissance qui a anéanti, pendant un temps, tous les mouvements spontanés des hommes. Bientôt après le règne de la Terreur, on voyait la vanité renaître : les individus les plus obscurs se vantaient d'avoir été portés sur des listes de proscription. La plupart des Français qu'on rencontre, tantôt prétendent avoir joué le rôle le plus important, tantôt assurent que rien de ce qui s'est passé en France ne serait arrivé, si l'on avait cru le conseil que chacun d'eux a donné dans tel lieu, à telle heure, pour telle circonstance. Enfin, en France, on est entouré d'hommes qui tous se disent le centre de cet immense tourbillon ; on est entouré d'hommes qui tous auraient préservé la France de ses malheurs, si on les avait nommés aux premières places du gouvernement : mais qui tous, par le même sentiment, se refusent à se confier à la supériorité, à reconnaître l'ascendant du génie ou de la vertu. C'est une importante question qu'il faut soumettre aux philosophes et aux publicistes, de savoir si la vanité sert ou nuit au maintien de la liberté dans une grande nation : elle met d'abord certainement un véritable obstacle à l'établissement d'un gouvernement nouveau ; il suffit qu'une constitution ait été faite par tels hommes, pour que tels autres ne veuillent pas l'adopter : il faut, comme après la session de l'Assemblée Constituante, éloigner les fondateurs pour faire adopter les institutions : et cependant les institutions périssent si elles ne sont pas défendues par leurs auteurs. L'envie, qui cherche à s'honorer du nom de défiance, détruit l'émulation, éloigne les lumières, ne peut supporter la réunion du pouvoir et de la vertu, cherche à les diviser pour les opposer l'un à l'autre, et crée la puissance du crime, comme la seule qui dégrade celui qui la possède. Mais quand de longs malheurs ont abattu les

passions, quand on a tellement besoin de lois, qu'on ne considère plus les hommes que sous ce rapport du pouvoir légal qui leur est confié, il est possible que la vanité, alors qu'elle est l'esprit général d'une nation, serve au maintien des institutions libres. Comme elle fait haïr l'ascendant d'un homme, elle soutient les lois constitutionnelles, qui, au bout d'un temps très court, ramènent les hommes les plus puissants à une condition privée ; elle appuie en général ce que veulent les lois, parce que c'est une autorité abstraite, dont tout le monde a sa part, et dont personne ne peut tirer de gloire. La vanité est l'ennemie de l'ambition ; elle aime à renverser ce qu'elle ne peut obtenir. La vanité fait naître une sorte de prétentions disséminées dans toutes les classes, dans tous les individus, qui arrête la puissance de la gloire, comme les brins de paille repoussent la mer des côtes de la Hollande. Enfin, la vanité de tous sème de tels obstacles, de telles peines dans la carrière publique de chacun, qu'au bout d'un certain temps le grand inconvénient des républiques, le besoin qu'elles donnent de jouer un rôle, n'existera peut-être plus en France : la haine, l'envie, les soupçons, tout ce qu'enfante la vanité, dégoûtera pour jamais l'ambition des places et des affaires ; on ne s'en approchera plus que par amour pour la patrie, par dévouement à l'humanité ; et ces sentiments généreux et philosophiques rendent les hommes impassibles comme les lois qu'ils sont chargés d'exécuter. Cette espérance est peut-être une chimère, mais je crois vrai que la vanité se soumet aux lois, comme un moyen d'éviter l'éclat personnel des noms propres, et préserve une nation nombreuse et libre, lorsque sa constitution est établie, du danger d'avoir un homme pour usurpateur. (Chap. III.)

NOTE QU'IL FAUT LIRE AVANT LE CHAPITRE DE L'AMOUR

De tous les chapitres de cet ouvrage, il n'en est point sur lequel je m'attende à autant de critiques que sur celui-ci. Les autres passions, ayant un but déterminé, affectent à peu près de la même manière tous les caractères qui les éprouvent ; le mot d'amour réveille dans l'esprit de ceux qui l'entendent, autant d'idées diverses que les impressions dont ils sont susceptibles. Un très grand nombre d'hommes n'ont connu ni l'amour de la gloire, ni l'ambition, ni l'esprit de parti, etc. ; tout le monde

croit avoir eu de l'amour, et presque tout le monde se trompe en le croyant. Les autres passions sont beaucoup plus naturelles, et par conséquent moins rares que celle-là ; car elle est celle où il entre le moins d'égoïsme. Ce chapitre, me dira-t-on, est d'une couleur trop sombre ; la pensée de la mort y est presque inséparable du tableau de l'amour : et l'amour embellit la vie, et l'amour est le charme de la nature. Non, il n'y a point d'amour dans les ouvrages gais, il n'y a point d'amour dans les pastorales gracieuses. Sans doute, et les femmes doivent en convenir, il est assez doux de plaire et d'exercer ainsi sur tout ce qui vous entoure une puissance due à soi seule, une puissance qui n'obtient que des hommages volontaires, une puissance qui ne se fait obéir que parce qu'on l'aime, et disposant des autres contre leur intérêt même, n'obtient rien que de l'abandon, et ne peut se défier du calcul. Mais qu'a de commun le jeu piquant de la coquetterie avec le sentiment de l'amour? Il se peut aussi que les hommes soient très intéressés, très amusés surtout, par l'attrait que leur inspire la beauté, par l'espoir ou la certitude de la captiver ; mais qu'a de commun ce genre d'impression avec le sentiment de l'amour? Je n'ai voulu traiter dans cet ouvrage que des passions ; les affections communes dont il ne peut n'ître aucun malheur profond n'entraient point dans mon sujet, et l'amour, quand il est une passion, porte toujours à la mélancolie ; il y a quelque chose de vague dans ses impressions, qui ne s'accorde point avec la gaieté ; il y a une conviction intime au dedans de soi, que tout ce qui succède à l'amour est du néant, que rien ne peut remplacer ce qu'on éprouve ; et cette conviction fait penser à la mort dans les plus heureux moments de l'amour. Je n'ai considéré que le sentiment dans l'amour, parce que lui seul fait de ce penchant une passion. Ce n'est pas le premier volume de *la Nouvelle Héloïse*, c'est le départ de Saint-Preux, la lettre de la Meillerie, la mort de Julie, qui caractérisent la passion dans ce roman. Il est si rare de rencontrer le véritable amour du cœur, que je hasarderai de dire que les anciens n'ont pas eu l'idée complète de cette affection (1). Phèdre est sous le joug de la fatalité, les sensations inspirent Anacréon, Tibulle mêle une sorte d'esprit madrigalique à ses peintures voluptueuses ; quelques vers de Didon, Ceyx et

(1) Cf. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, où il parle de l'amour dans des termes qui rappellent ceux dont se sert Mme de Stael et qui en sont vraisemblablement inspirés.

Alcyone dans *Ovide*, malgré la mythologie qui distrait l'intérêt en l'éloignant des situations naturelles, sont presque les seuls morceaux où le sentiment ait toute sa force, parce qu'il est séparé de toute autre influence. Les Italiens mettent tant de poésie dans l'amour, que tous leurs sentiments s'offrent à vous comme des images : vos yeux s'en souviennent plus que votre cœur. Racine, ce peintre de l'amour, dans ses tragédies sublimes à tant d'autres égards, mêle souvent aux mouvements de la passion des expressions recherchées qu'on ne peut reprocher qu'à son siècle : ce défaut ne se trouve point dans la tragédie de *Phèdre;* mais les beautés empruntées des anciens, les beautés de verve poétique, en excitant le plus vif enthousiasme, ne produisent pas cet attendrissement profond qui naît de la ressemblance la plus parfaite avec les sentiments qu'on peut éprouver. On admire la conception du rôle de Phèdre, on se croit dans la situation d'Aménaïde. La tragédie de Tancrède doit donc faire verser plus de larmes. Voltaire, dans ses tragédies ; Rousseau, dans *la Nouvelle Héloïse; Werther*, des scènes de tragédies allemandes ; quelques poètes anglais, des morceaux d'Ossian, etc. ont transporté la profonde sensibilité dans l'amour. On avait peint la tendresse maternelle, la tendresse filiale, l'amitié avec sensibilité, Oreste et Pylade, Niobé, la piété romaine, toutes les autres affections du cœur nous sont transmises avec les véritables sentiments qui les caractérisent : l'amour seul nous est représenté, tantôt sous les traits les plus grossiers, tantôt comme tellement inséparable ou de la volupté, ou de la frénésie, que c'est un tableau plutôt qu'un sentiment, une maladie plutôt qu'une passion de l'âme. C'est uniquement de cette passion que j'ai voulu parler : j'ai rejeté toute autre manière de considérer l'amour. J'ai recueilli, pour composer les chapitres précédents, ce que j'ai remarqué dans l'histoire ou dans le monde ; en écrivant celui-ci, je me suis laissée aller à mes seules impressions : j'ai rêvé plutôt qu'observé : que ceux qui se ressemblent se comprennent.

DE L'AMOUR CONJUGAL

S'il est dans l'univers deux êtres qu'un sentiment parfait réunisse, et que le mariage ait liés l'un à l'autre, que tous les jours, à genoux, ils bénissent l'Être suprême : qu'ils voient à leurs pieds l'univers et ses grandeurs : qu'ils s'étonnent, qu'ils

s'inquiètent même d'un bonheur qu'il a fallu tant de chances diverses pour assurer, d'un bonheur qui les place à une si grande distance du reste des hommes ; oui, qu'ils s'effrayent d'un tel sort. Peut-être, pour qu'il ne fût pas trop supérieur au nôtre, ont-ils déjà reçu tout le bonheur que nous espérons dans l'autre vie ; peut-être que pour eux il n'est pas d'immortalité.

J'ai vu, pendant mon séjour en Angleterre (1), un homme du plus rare mérite, uni depuis vingt-cinq ans à une femme digne de lui : un jour, en nous promenant ensemble, nous rencontrâmes ce qu'on appelle en anglais des *Gipsies*, des Bohémiens, errant souvent au milieu des bois, dans la situation la plus déplorable : je les plaignais de réunir ainsi tous les maux physiques de la nature. « Eh bien, me dit alors M. L...., si, pour passer ma vie avec elle, il avait fallu me résigner à cet état, j'aurais mendié depuis trente ans, et nous aurions encore été bien heureux ! — Ah ! oui, s'écria sa femme, même ainsi nous aurions été les plus heureux des êtres ! » Ces mots ne sont jamais sortis de mon cœur. Ah ! qu'il est beau ce sentiment qui, dans l'âge avancé, fait éprouver une passion peut-être plus profonde encore que dans la jeunesse ; une passion qui rassemble dans l'âme tout ce que le temps enlève aux sensations ; une passion qui fait de la vie un seul souvenir, et, dérobant à sa fin tout ce qu'a d'horrible l'isolement et l'abandon, vous assure de recevoir la mort dans les mêmes bras qui soutinrent votre jeunesse et vous entraînèrent aux liens brûlants de l'amour ! Quoi ! c'est dans la réalité des choses humaines qu'il existe un tel bonheur, et toute la terre en est privée ; et presque jamais l'on ne peut rassembler les circonstances qui le donnent ! Cette réunion est possible, et l'obtenir pour soi ne l'est pas ! Il est des cœurs qui s'entendent, et le hasard, et les distances, et la nature, et la société, séparent sans retour ceux qui se seraient aimés pendant tout le cours de leur vie ; et les mêmes puissances attachent l'existence à qui n'est pas digne de vous, ou ne vous entend pas, ou cesse de vous entendre (2) ! (Chap. IV, *De l'amour.*)

(1) En 1793.

(2) Cette admirable page est plus qu'une analyse de sentiment : c'est une confidence. Aucune ne nous fait mieux pénétrer la vraie nature de Mme de Staël et le regret de toute sa vie.

LA DESTINÉE DES FEMMES

O femmes ! vous, les victimes du temple où l'on vous dit adorées, écoutez-moi.

La nature et la société ont déshérité la moitié de l'espèce humaine ; force, courage, génie, indépendance, tout appartient aux hommes ; et s'ils environnent d'hommages les années de notre jeunesse, c'est pour se donner l'amusement de renverser un trône ; c'est comme on permet aux enfants de commander, certains qu'ils ne peuvent forcer d'obéir. Il est vrai, l'amour qu'elles inspirent donne aux femmes un moment de pouvoir absolu ; mais c'est dans l'ensemble de la vie, dans le cours même d'un sentiment, que leur destinée déplorable reprend son inévitable empire.

L'amour est la seule passion des femmes ; l'ambition, l'amour de la gloire même leur vont si mal, qu'avec raison un très petit nombre s'en occupent. Je l'ai dit, en parlant de la vanité : pour une qui s'élève, mille s'abaissent au-dessous de leur sexe, en en quittant la carrière. À peine la moitié de la vie peut-elle être intéressée par l'amour, il reste encore trente ans à parcourir quand l'existence est déjà finie. L'amour est l'histoire de la vie des femmes ; c'est un épisode dans celle des hommes : réputation, honneur, estime, tout dépend de la conduite qu'à cet égard les femmes ont tenue ; tandis que les lois de la moralité même, selon l'opinion d'un monde injuste, semblent suspendues dans les rapports des hommes avec les femmes ; ils peuvent passer pour bons, et leur avoir causé la plus affreuse douleur qu'il soit donné à l'être mortel de produire dans l'âme d'un autre ; ils peuvent passer pour vrais, et les avoir trompées ; enfin, ils peuvent avoir reçu d'une femme les services, les marques de dévouement qui lieraient ensemble deux amis, deux compagnons d'armes, qui déshonoreraient l'un des deux, s'il se montrait capable de les oublier ; ils peuvent les avoir reçus d'une femme, et se dégager de tout, en attribuant tout à l'amour, comme si un sentiment, un don de plus diminuait le prix des autres. Sans doute, il est des hommes dont le caractère est une honorable exception ; mais telle est l'opinion générale sous ce rapport, qu'il en est bien peu qui osassent, sans craindre le ridicule, annoncer dans les liaisons du cœur la délicatesse de principes qu'une femme se croirait obligée d'affecter, si elle ne l'éprouvait pas.

On dira que peu importe au sentiment l'idée du devoir, qu'il n'en a pas besoin tant qu'il existe, et qu'il n'existe plus dès qu'il en a besoin. Il n'est pas vrai du tout que, dans la moralité du cœur humain, un lien ne confirme pas un penchant ; il n'est pas vrai qu'il n'existe pas plusieurs époques dans le cours d'un attachement où la moralité resserre les nœuds qu'un écart de l'imagination pouvait relâcher. Les liens indissolubles s'opposent au libre attrait du cœur ; mais un complet degré d'indépendance rend presque impossible une tendresse durable ; il faut des souvenirs pour ébranler le cœur, et il n'y a point de souvenirs profonds, si l'on ne croit pas aux droits du passé sur l'avenir, si quelque idée de reconnaissance n'est pas la base immuable du goût qui se renouvelle : il y a des intervalles dans tout ce qui appartient à l'imagination, et si la moralité ne les remplit pas, dans l'un de ces intervalles passagers on se séparera pour toujours. Enfin, les femmes sont liées par les relations du cœur, et les hommes ne le sont pas : cette idée même est encore un obstacle à la durée de l'attachement des hommes ; car là où le cœur ne s'est point fait de devoir, il faut que l'imagination soit excitée par l'inquiétude ; et les hommes sont sûrs des femmes, par des raisons même étrangères à l'opinion qu'ils ont de leur plus grande sensibilité ; ils en sont sûrs, parce qu'ils les estiment ; ils en sont sûrs, parce que le besoin qu'elles ont de l'appui de l'homme qu'elles aiment se compose de motifs indépendants de l'attrait même. Cette certitude, cette confiance, si douce à la faiblesse, est souvent importune à la force ; la faiblesse se repose, la force s'enchaîne ; et dans la réunion des contrastes dont l'homme veut former son bonheur, plus la nature l'a fait pour régner, plus il aime à trouver d'obstacles : les femmes, au contraire, se défiant d'un empire sans fondement réel, cherchent un maître et se plaisent à s'abandonner à sa protection ; c'est donc presque une conséquence de cet ordre fatal, que les femmes détachent en se livrant, et perdent par l'excès même de leur dévouement.

Si la beauté leur assure des succès, la beauté n'ayant jamais une supériorité certaine, le charme de nouveaux traits peut briser les liens les plus doux du cœur ; les avantages d'un caractère élevé, d'un esprit remarquable, attirent par leur éclat, mais détachent à la longue tout ce qui leur serait inférieur. Et comme les femmes ont besoin d'admirer ce qu'elles aiment, les hommes se plaisent à exercer sur leur maîtresse l'ascendant des lumières, et souvent ils hésitent entre l'ennui de la médiocrité et l'importunité de la distinction.

L'amour-propre, que la société, que l'opinion publique a réuni fortement à l'amour, se fait à peine sentir dans la situation des hommes vis-à-vis des femmes : celle qui leur serait infidèle s'avilit en les offensant, et leur cœur est guéri par le mépris. La fierté vient encore aggraver dans une femme les malheurs de l'amour ; c'est le sentiment qui fait la blessure, mais l'amour-propre y jette des poisons. Le don de soi, ce sacrifice si grand aux yeux d'une femme, doit se changer en remords, en souvenir de honte, quand elle n'est plus aimée ; et lorsque la douleur, qui d'abord n'a qu'une idée, appelle enfin à son secours tous les genres de réflexions, les hommes, condamnés à souffrir l'inconstance, sont consolés par chaque pensée qui les attire vers un nouvel avenir ; les femmes sont replongées dans le désespoir par toutes les combinaisons qui multiplient l'étendue d'un tel malheur.

Il peut exister des femmes dont le cœur ait perdu sa délicatesse ; elles sont aussi étrangères à l'amour qu'à la vertu ; mais il est encore pour celles qui méritent seules d'être comptées parmi leur sexe, il est encore une inégalité profonde dans leurs rapports avec les hommes : les affections de leur cœur se renouvellent rarement ; égarées dans la vie, quand leur guide les a trahies, elles ne savent ni renoncer à un sentiment, qui ne laisse après lui que l'abîme du néant, ni renaître à l'amour dont leur âme est épouvantée. Une sorte de trouble sans fin, sans but, sans repos, s'empare de leur existence ; les unes se dégradent, les autres sont plus près d'une dévotion exaltée que d'une vertu calme ; toutes au moins sont marquées du sceau fatal de la douleur ; et pendant ce temps les hommes commandent les armées, dirigent les empires, et se rappellent à peine le nom de celles dont ils ont fait la destinée : un seul mouvement d'amitié laisse plus de traces dans leur cœur que la passion la plus ardente ; toute leur vie est étrangère à cette époque, chaque instant y rattache le souvenir des femmes ; l'imagination des hommes a tout conquis en étant aimés, le cœur des femmes est inépuisable en regrets ; les hommes ont un but dans l'amour, la durée de ce sentiment est le seul bonheur des femmes. Les hommes enfin sont aimés, parce qu'ils aiment ; les femmes doivent craindre, à chaque mouvement qu'elles éprouvent, et l'amour qui les entraîne, et l'amour qui va détruire le prestige qui enchaînait sur leurs pas.

Êtres malheureux ! êtres sensibles ! vous vous exposez, avec des cœurs sans défense, à ces combats où les hommes se pré-

sentent entourés d'un triple airain ; restez dans la carrière de la vertu, restez sous sa noble garde ; là il est des lois pour vous, là votre destinée a des appuis indestructibles : mais si vous vous abandonnez au besoin d'être aimées, les hommes sont maîtres de l'opinion, les hommes ont de l'empire sur eux-mêmes ; les hommes renverseront votre existence pour quelques instants de la leur.

Ce n'est pas en renonçant au sort que la société leur a fixé, que les femmes peuvent échapper au malheur ; c'est la nature qui a marqué leur destinée, plus encore que les lois des hommes ; et pour cesser d'être leurs maîtresses, faudrait-il devenir leurs rivaux, et mériter leur haine, parce qu'il faut sacrifier leur amour? Il reste des devoirs, il reste des enfants, il reste aux mères ce sentiment sublime dont la jouissance est dans ce qu'il donne, et l'espoir dans ses bienfaits.

Sans doute, celle qui a rencontré un homme dont l'énergie n'a point effacé la sensibilité ; un homme qui ne peut supporter la pensée du malheur d'un autre, et met l'honneur aussi dans la bonté ; un homme fidèle aux serments que l'opinion publique ne garantit pas, et qui a besoin de la constance pour jouir du vrai bonheur d'aimer ; celle qui serait l'unique amie d'un tel homme, pourrait triompher, au sein de la félicité, de tous les systèmes de la raison. Mais s'il est un exemple qui puisse donner à la vertu même des instants de mélancolie, quelle femme toutefois, quand l'époque des passions est passée, ne s'applaudit pas de s'être détournée de leur route? Qui pourrait comparer le calme qui suit le sacrifice, et le regret des espérances trompées? A quel prix ne voudrait-on pas n'avoir jamais aimé, n'avoir jamais connu ce sentiment dévastateur, qui, semblable au vent brûlant d'Afrique, sèche dans la fleur, abat dans la force, courbe enfin vers la terre la tige qui devait et croître et dominer ! (Chap. IV, *De l'amour*.)

CONFESSION

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter au milieu de cet ouvrage, m'étonnant moi-même de la constance avec laquelle j'analyse les affections du cœur, et repousse loin d'elles toute espérance de bonheur durable. Est-ce ma vie que je démens? pères, enfants, amis, amies, est-ce ma tendresse pour vous que je vais désavouer? Ah ! non ; depuis que j'existe, je n'ai cherché, je n'ai

voulu de bonheur que dans le sentiment, et c'est par mes blessures que j'ai trop appris à compter ses douleurs. Un jour heureux, un être distingué rattachent à ces illusions, et vingt fois on revient à cette espérance après l'avoir vingt fois perdue. Peut-être à l'instant où je parle, je crois, je veux encore être aimée ; je laisse encore ma destinée dépendre tout entière des affections de mon cœur ; mais celui qui n'a pu vaincre sa sensibilité n'est pas celui qu'il faut le moins croire sur les raisons d'y résister. Une sorte de philosophie dans l'esprit indépendante de la nature même du caractère, permet de se juger comme un étranger, sans que les lumières influent sur les résolutions ; de se regarder souffrir, sans que sa douleur soit allégée par le don de l'observer en soi-m´me ; et la justesse des méditations n'est point altérée par la faiblesse de cœur, qui ne permet pas de se dérober à la peine. (Section II, chap. II, *De l'amitié.*)

LE MALHEUR

Ce mot terrible, le malheur, s'entend dans les premiers jours de la jeunesse, sans que la pensée le comprenne. Les tragédies, les ouvrages d'imagination, vous représentent l'adversité comme un tableau où le courage et la beauté se déploient ; la mort, ou un dénouement heureux terminent, en peu d'instants, l'anxiété qu'on éprouve. Au sortir de l'enfance, l'image de la douleur est inséparable d'une sorte d'attendrissement qui mêle du charme à toutes les impressions qu'on reçoit ; mais il suffit souvent d'avoir atteint vingt-cinq années pour être arrivé à l'époque d'infortune marquée dans la carrière de toutes les passions.

Alors le malheur est long comme la vie ; il se compose de vos fautes et du sort ; il vous humilie et vous déchire. Les indifférents, les connaissances intimes même, vous représentent, par leurs manières avec vous, le tableau raccourci de vos infortunes. A chaque instant, les mots, les expressions les plus simples, vous apprennent de nouveau ce que vous savez déjà, mais ce qui frappe à chaque fois comme inattendu. Si vous faites des projets, ils retombent toujours sur la peine dominante ; elle est partout, il semble qu'elle rende impraticables les résolutions même qui doivent y avoir le moins de rapport : c'est contre cette peine alors qu'on dirige ses efforts, on adopte des plans insensés pour la surmonter, et l'impossibilité de chacun d'eux, démontrée par la réflexion, est un nouveau revers au dedans de soi. On se sent

saisi par une seule idée, comme sous la griffe d'un monstre tout-puissant : on contraint sa pensée, sans pouvoir la distraire : il y a un travail dans l'action de vivre qui ne laisse pas un moment de repos : le soir est la seule attente de tout le jour, le réveil est un coup douloureux qui vous représente chaque matin votre malheur avec l'effet de la surprise. Les consolations de l'amitié agissent à la surface, mais la personne qui vous aime le plus, n'a pas, sur ce qui vous intéresse, la millième partie des pensées qui vous agitent ; de ces pensées qui n'ont point assez de réalité pour être exprimées, et dont l'action est assez vive cependant pour vous dévorer. Excepté dans l'amour, où en parlant de vous celui qui vous aime s'occupe de lui, je ne sais comment on peut se résoudre à entretenir un autre de sa peine autant qu'on y pense : et quel bien, d'ailleurs, en pourrait-on retirer? La douleur est fixe, et rien ne peut la déplacer, qu'un événement ou le courage. Alors que le malheur se prolonge, il a quelque chose d'aride, de décourageant, qui lasse de soi-même, autant qu'il importune les autres. On se sent poursuivi par le sentiment de l'existence, comme par un dard empoisonné : on voudrait respirer un jour, une heure, pour reprendre des forces, pour recommencer la lutte au dedans de soi, et c'est sous le poids qu'il faut se relever, c'est accablé qu'il faut combattre ; on ne découvre pas un point sur lequel on puisse s'appuyer pour vaincre le reste. L'imagination a tout envahi, la douleur est au terme de toutes les réflexions, et il en arrive subitement de nouvelles qui découvrent de nouvelles douleurs. L'horizon recule devant soi à mesure que l'on avance ; on essaye de penser pour vaincre les sensations, et les pensées les multiplient ; enfin, l'on se persuade bientôt que ses facultés sont baissées ; la dégradation de soi flétrit l'âme, sans rien ôter à l'énergie de la douleur ; il n'est point de situation dans laquelle on puisse se reposer, on veut fuir ce qu'on éprouve, et cet effort agite encore plus. Celui qui peut être mélancolique, qui peut se résigner à la peine, qui peut s'intéresser encore à lui-même, n'est pas malheureux. Il faut être dégoûté de soi et se sentir lié à son être, comme si l'on était deux, fatigués l'un de l'autre ; il faut être devenu incapable de toutes les jouissances, de toutes les distractions, pour ne sentir qu'une douleur ; il faut, enfin, que quelque chose de sombre, desséchant l'émotion, ne laisse dans l'âme qu'une seule impression inquiète et brûlante. La souffrance est alors le centre de toutes les pensées, elle devient le principe unique de la vie, on ne se reconnaît que par sa douleur.

Si les paroles pouvaient transmettre ces sensations tellement inhérentes à l'âme qu'en les exprimant on leur ôte toujours quelque chose de leur intensité ; si l'on pouvait concevoir d'avance ce que c'est que le malheur, je ne crois pas que personne pût rejeter avec dédain le système qui a pour but seulement d'éviter de souffrir. Des hommes froids, qui veulent se donner l'apparence de la passion, parlent du charme de la douleur, des plaisirs qu'on peut trouver dans la peine : et le seul joli mot de cette langue, aussi fausse que recherchée, c'est celui de cette femme, qui, regrettant sa jeunesse, disait : *C'était le bon temps, j'étais bien malheureuse*. Mais jamais cette expression même n'eût été prononcée par un cœur passionné. Ce sont les caractères sans véritable chaleur qui parlent sans cesse des avantages des passions, du besoin de les éprouver ; les âmes ardentes les craignent ; les âmes ardentes accueilleront tous les moyens de se préserver de la douleur : c'est à ceux qui savent la craindre que ces dernières réflexions sont dédiées ; c'est surtout à ceux qui souffrent qu'elles peuvent apporter quelque consolation. (Section III, chap. 1er.)

. . .

Le livre *De l'influence des passions*, les démarches de Benjamin Constant, l'appui de Barras, qui est au Directoire, ont permis à Mme de Staël de rentrer en France à la fin de décembre 1796. Mais l'arrêté qui la concerne n'a jamais été rapporté ; il reste suspendu sur sa tête comme une menace. Haïe des royalistes pour son amour de la liberté, suspecte aux républicains à cause de ses intrigues, elle reparaît chaque printemps en France et disparaît à l'été, ou à l'automne, plus tôt même (ainsi en 1798), quand le Directoire l'exige. L'année 1797 est le moment de sa plus grande influence : elle réussit par un vrai tour de force à faire nommer son ami Talleyrand, revenu d'Amérique, ministre des Relations extérieures ; elle et ses amis, dont Benjamin Constant, fondent le *Cercle constitutionnel*. Elle reconnaît la « nécessité positive (1) » du coup d'État de

(1) Dans le livre des *Circonstances actuelles*.

Fructidor ; elle l'approuve en gémissant, quitte à sauver le lendemain les victimes. Il ne faut pas que les ennemis de Mme de Staël triomphent de ces contradictions ; le sens de la légalité n'existait plus en France. Pouvait-il exister? On était en pleine guerre, intérieure, extérieure. Nous sommes mal placés pour juger ces événements extraordinaires.

Ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que tout l'effort de Mme de Staël et de ses amis tend à faire cesser l'état révolutionnaire, à supprimer l'arbitraire, à organiser la liberté. La preuve de cet état d'esprit, nous la trouvons dans un ouvrage fort intéressant, qui a été écrit dans les derniers mois de 1798 et au commencement de 1799, mais qui, comme les *Réflexions sur la paix intérieure*, n'a jamais été publié du vivant de Mme de Staël ; la marche des événements était, en ce temps-là, si rapide, que la vérité de la veille devenait souvent l'erreur du lendemain. Le 18 Brumaire rendit inutile le livre *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France.* Mais il est presque complètement rédigé et reste comme le témoignage le plus intéressant des efforts d'un petit groupe d'idéologues, dont Mme de Staël était l'âme, pour organiser en France, aux environs de 1798, un gouvernement républicain fondé sur la justice, les « lumières » et la raison (1).

En voici quelques pages.

L'OPINION DE LA MASSE

Cette masse, qu'il est bien tentant d'opprimer, tant elle s'y prête de bonne grâce, pèse cependant à la longue dans un même sens, et du moment qu'il y a du calme, que tout danger est passé, murmure tout bas une sorte d'opinion publique... Il faut absolument que le vainqueur se l'attache, car le vaincu, se flattant toujours de la conquérir, recommencera ses efforts

(1) Cf. *Revue des Deux Mondes*, 1899, Paul GAUTIER : *Mme de Staël et la République.*

dans l'espoir de la soulever. Voici l'opinion de cette masse. Elle est assez éclairée par les écrivains et par la Révolution pour ne se soucier en aucune manière de la royauté ; mais elle n'est point assez enthousiaste pour vouloir de la République au prix de la tranquillité. Elle ne se soucie point des castes privilégiées, parce qu'elle n'en est pas et qu'elles ne lui ont fait aucun bien. Mais elle ne les hait point assez pour vouloir qu'on les persécute, parce qu'elle sait bien que la persécution trouble le repos de ceux mêmes qui ne sont ni persécutés ni persécuteurs, et cette masse de la nation veut le repos avant tout. L'agriculture, le commerce, la dette publique, les impôts, la paix et la guerre, voilà ce qui l'occupe, parce qu'elle n'a qu'un désir, l'aisance et la tranquillité. Les individus de cette masse ne se battront pas pour obtenir la tranquillité, parce que les hommes paisibles sont incapables de ce calcul, qu'ils ne sortiront pas du repos du jour par la crainte du lendemain. Mais, si vous ne le leur donnez pas, ce repos, si vous ne leur en assurez pas la durée, ils seront inquiets, mécontents, et, quoique aucun signe hostile ne le prouve, le voyageur qui traversera ce pays sentira que son gouvernement n'est pas établi, que rien n'y est fondé, que personne n'y calcule sur l'avenir, que rien de volontaire ne se passe entre les gouvernés et les gouvernants, que les partis peuvent tous spéculer sur la nation sans qu'elle s'y oppose, ni ne s'y prête. Le gouvernement est, pour ainsi dire, effrayé de ne pas rencontrer d'obstacles, comme, en marchant dans la nuit, on a peur de sentir le vide ; il voudrait qu'une résistance attestât la vie, qu'une opposition prononçât le nombre des amis et mît en mouvement des volontés quelconques. C'est une funeste disposition que celle-là dans une république. Elle est coupable dans les gouvernés, et les gouvernants doivent réunir tous leurs efforts pour la vaincre. (Bibl. Nat., Manuscrits, *Fonds français*, 1900, fol. 196 et 197.)

DE LA LIBERTÉ ET DE L'ESPRIT MILITAIRE

Rien n'est plus digne d'admiration que les succès des armes, que la valeur invincible des généraux et des soldats : mais rien n'est plus contraire à la liberté que l'esprit militaire. Une guerre longue et violente est à peine conciliable avec le maintien d'une constitution quelconque ; et tout ce qui assure les triomphes de la guerre est subversif du règne de la loi. L'en-

thousiasme d'une révolution ajoute extrêmement sans doute à la bravoure des soldats. La liberté succède à la guerre qu'on soutient pour elle, mais elle n'en est jamais contemporaine. L'esprit militaire est conquérant, la liberté est conservatrice. L'esprit militaire explique tout, marche à tout par la force : la liberté n'existe que par l'appui des lumières. L'esprit militaire sacrifie les hommes, la liberté multiplie leurs liens entre eux. L'esprit militaire fait haïr le raisonnement comme un commencement d'indiscipline ; la liberté fonde l'autorité sur la conviction. Enfin les armées, quoique composées de citoyens, prennent toujours à la longue un esprit de corporation qui les rend semblables à toutes les armées du monde. En effet, la plus grande analogie des hommes entre eux, c'est leur intérêt. Dans tous les siècles, dans tous les pays, une confédération de prêtres a donné des résultats pareils ; dans tous les siècles, dans tous les pays, les armées auront le même esprit, quoique leur but diffère. Celles de France ne serviront jamais la cause de la tyrannie, mais elles en aimeront toujours les moyens, et l'armée qui se bat pour la liberté doit avoir, pour triompher, des mœurs et des idées despotiques. (Bibl. Nat., Manuscrits, *Fonds français*, 1900, fol. 196 et 197.)

PORTRAIT DE Mme DE STAËL PAR ELLE-MÊME

Je vais dire la vérité une fois sur moi-même, comme si j'étais chargée de mon oraison funèbre. Je parle vivement sur tout parce que la nature m'a créée pour la conversation mais je n'ai de ma vie dirigé une affaire publique, parce que, pour être distinguée en conversation, il faut de l'esprit et que, pour influer, il faut de l'adresse. J'ai de l'un et point de l'autre. Aucun être vivant ne peut se plaindre de moi, parce que je n'ai de ma vie fait du mal. Je n'ai jamais, — par moralité peut-être, par fierté sûrement, — je n'ai jamais laissé un ressentiment s'approcher de moi. Je n'ai point fait de mal et j'ai employé tout ce que la nature m'avait donné de moyens pour être utile aux êtres malheureux. La passion de mon âme, c'est la pitié. On va voir que j'aime et professe avec quelque courage les républicains ; mais il est un point sur lequel les républicains ont bien fait de n'avoir pas de confiance en moi, c'est lorsqu'il s'agissait d'une mesure de rigueur quelconque. Mon âme les repousse toutes, et mon esprit, venant au secours de mon âme,

m'a toujours convaincue qu'avec un degré de génie de plus on arrivait au même but avec moins d'efforts, c'est-à-dire en causant moins de douleurs...

Voilà, je l'atteste, le vrai sur moi, et tellement vrai qu'il n'est pas un de mes amis que je n'appelle avec confiance en témoignage ; pas un ennemi qui, tout en m'attaquant, ne s'adressât à moi avec confiance si j'avais le pouvoir de le secourir. (Bibl. Nat., Manuscrits, *Fonds français*, 1900, fol. 128.

CHAPITRE III

LE CONSULAT

Surviennent les événements de brumaire 1799.

On connaît les sentiments de Mme de Staël : plus encore que le 18 Fructidor elle a approuvé le 18 Brumaire. Fructidor a sauvé la France de la réaction royaliste ; brumaire la sauve de l'anarchie. Toutes les dénégations postérieures de Mme de Staël ne tiennent pas contre les faits ; elle a admiré, courtisé le héros Bonaparte ; elle l'a cru l'homme « nécessaire », et nécessaire pour sauver la liberté. Cette fois encore, ne triomphons pas bruyamment de sa déconvenue, ne nous faisons pas les prophètes du passé. Son erreur, si erreur il y a, a été celle de tous les idéologues et de Benjamin Constant, qui croyaient que le général Bonaparte serait « leur général » et que, sous son égide, ils organiseraient la liberté.

Elle s'est ressaisie assez vite, d'ailleurs, et, alors qu'il lui aurait suffi, comme à tant d'autres, de quelques flatteries et d'un peu de complaisance pour vivre à Paris comblée de grâces et d'honneurs, elle eut la naïveté et le courage de poser ses conditions. Ce fut, en avril 1800, le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Remarquons le titre : *avec les institutions sociales* et non pas, comme on le dit parfois, *avec la société*. Ce n'est rien moins que la question des rapports de la littérature, entendez de la pensée humaine et des plus nobles aspirations de l'homme, désir du bonheur, amour de la gloire et de la liberté, avec la science du gouvernement et la politique ; c'est l'invitation à peine déguisée au Premier Consul de rester fidèle aux principes du dix-huitième siècle

et de la Révolution, à ce qu'on nommait alors d'un mot : la philosophie. Les écrivains de la contre-Révolution, les Fontanes et les Chateaubriand, ne s'y trompèrent pas, ils reconnurent l'ennemi abhorré, celui qu'ils poursuivaient de leurs sarcasmes et de leur haine dans le *Mercure* (1). « Mme de Staël a bien l'air, écrivait Chateaubriand, de ne pas aimer le gouvernement actuel et de regretter les jours d'une plus grande liberté. »

Mais ce serait une grave erreur et une injustice de ne voir dans cet ouvrage que le livre d'une heure et le reflet des inquiétudes politiques de Mme de Staël. Le présent l'inspire ; mais son regard s'étend plus loin. Par delà le présent, elle voit l'avenir de la France et la destinée de l'humanité.

Aujourd'hui, l'intérêt du livre a changé. Les historiens du romantisme savent gré surtout à Mme de Staël des idées nouvelles, qui annoncent le grand mouvement littéraire du commencement du siècle. Ils lui pardonnent la thèse de la « perfectibilité » indéfinie, difficile à soutenir en matière d'art, en faveur de ces idées : réhabilitation du moyen âge, tant décrié par Voltaire (chap. VIII de la première partie) ; jugement équitable du christianisme ; plaidoyer en faveur des littératures du Nord, de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui doivent régénérer la littérature française ; admiration enthousiaste du génie, préférable avec ses incorrections à la plate médiocrité. Que d'idées Chateaubriand dans *le Génie du christianisme*, qu'il écrit à la même époque, empruntera, sans le dire, à Mme de Staël (2) !

De la littérature, enfin, c'est toujours Mme de Staël avec son amour sincère de l'humanité, son enthousiasme, sa tristesse aussi et la profonde mélancolie de son âme.

(1) Cf. *Mercure de France*, messidor an VIII et nivôse an IX.

(2) Cf. Lettre de Benjamin Constant à Fauriel, citée par Sainte-Beuve dans son *Chateaubriand* (t. Ier, p. 194) : « Il a pillé les idées de l'ouvrage sur la *Littérature*. » Et Paul GAUTIER, thèse latine sur *Chateaubriand et Mme de Staël*, p. 54 et suiv.



DE LA LITTÉRATURE

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS

AVEC LES INSTITUTIONS SOCIALES

LA PERFECTIBILITÉ

Ce que je crois plutôt, c'est que les détracteurs du système de la perfectibilité de l'espèce humaine n'ont pas médité sur les véritables bases de cette opinion. En effet, ils conviennent que les sciences font des progrès continuels, et ils veulent que la raison n'en fasse pas. Mais les sciences ont une connexion intime avec toutes les idées dont se compose l'état moral et politique des nations. En découvrant la boussole, on a découvert le nouveau monde, et l'Europe morale et politique a depuis ce temps éprouvé des changements considérables. L'imprimerie est une découverte des sciences. Si l'on dirigeait un jour la navigation aérienne, combien les rapports de la société ne seraient-ils pas différents?

La superstition est à la longue inconciliable avec les progrès des sciences positives. Les erreurs en tout genre se rectifient successivement par l'esprit de calcul. Enfin, comment peut-on imaginer que l'on mettra les sciences tellement en dehors de la pensée, que la raison humaine ne se ressentira point des immenses progrès que l'on fait chaque jour dans l'art d'observer et de diriger la nature physique? Les lumières de l'expérience et de l'observation n'existent-elles pas aussi dans l'ordre moral, et ne donnent-elles pas aussi d'utiles secours aux développements

successifs de tous les genres de réflexions? Je dirai plus, les progrès des sciences rendent nécessaires les progrès de la morale ; car, en augmentant la puissance de l'homme, il faut fortifier le frein qui l'empêche d'en abuser. Les progrès des sciences rendent nécessaires aussi les progrès de la politique. L'on a besoin d'un gouvernement plus éclairé, qui respecte davantage l'opinion publique au milieu des nations où les lumières s'étendent chaque jour ; et quoiqu'on puisse toujours opposer les désastres de quelques années à des raisonnements qui ont pour base les siècles, il n'en est pas moins vrai que jamais aucune contrée de l'Europe ne supporterait maintenant la longue succession de tyrannies basses et féroces qui ont accablé les Romains. Il importe d'ailleurs de distinguer entre la perfectibilité de l'espèce humaine et celle de l'esprit humain. L'une se manifeste encore plus clairement que l'autre. Chaque fois qu'une nation nouvelle, telle que l'Amérique, la Russie, etc., fait des progrès vers la civilisation, l'espèce humaine s'est perfectionnée ; chaque fois qu'une classe inférieure est sortie de l'esclavage ou de l'avilissement, l'espèce humaine s'est encore perfectionnée. Les lumières gagnent évidemment en étendue, quand même on essayerait de leur disputer encore qu'elles croissent en élévation et en profondeur. Enfin il faudrait composer un livre pour réfuter tout ce qu'on se permet de dire dans un temps où les intérêts personnels sont encore si fortement agités. Mais ce livre, c'est le temps qui le fera ; et la postérité ne partagera pas plus la petite fureur qu'excitent aujourd'hui les idées philosophiques, que les atroces sentiments que la Terreur avait développés :

> Les fils sont plus grands que leurs pères,
> Et leurs cœurs n'en sont pas jaloux.

Ces vers, justement appliqués aux exploits militaires dont nous sommes les glorieux contemporains, ces vers seront vrais aussi pour les progrès de la raison ; et malheur à qui n'en aurait pas dans son cœur le noble pressentiment !

Pourquoi les esprits distingués, quelle que soit la carrière qu'ils suivent, ne réunissent-ils pas leurs efforts pour soutenir toutes les idées qui ont en elles de la grandeur et de l'élévation? Ne voient-ils pas de tous côtés les sentiments les plus vils, l'avidité la plus basse s'emparer chaque jour d'un caractère de plus, dégrader chaque jour quelques hommes sur lesquels on avait

reposé son estime? Que restera-t-il donc à ceux qui mettent encore de l'intérêt aux progrès de la pensée, ou qui, se bornant même aux arts d'imagination, veulent exclure tout le reste? Ils attaquent la philosophie, bientôt ils la regretteront; bientôt ils reconnaîtront qu'en dégradant l'esprit, ils affaiblissent ce ressort de l'âme qui fait aimer la poésie, qui fait partager son généreux enthousiasme.

Tous les vices se coalisent, tous les talents devraient se rapprocher; s'ils se réunissent, ils feront triompher le mérite personnel; s'ils s'attaquent mutuellement, les calculateurs heureux se placeront aux premiers rangs et tourneront en dérision toutes les affections désintéressées, l'amour de la vérité, l'ambition de la gloire, et l'émulation qu'inspire l'espoir d'être utile aux hommes et de perfectionner leur raison (1). (Préface de la seconde édition.)

LA VRAIE GLOIRE

Il n'est pas vrai qu'un grand homme ait plus d'éclat, en étant seul célèbre, qu'environné de noms fameux qui le cèdent au premier de tous, au sien (2). On a dit en politique qu'un roi ne

(1) Après avoir réfuté les diverses objections qui ont été faites contre mon ouvrage, je sais fort bien qu'il est un genre d'attaque qui peut éternellement se répéter; ce sont toutes les insinuations qui ont pour objet de me blâmer, comme femme, d'écrire et de penser. J'offre d'avance la traduction de toutes ces sortes de critiques dans les vers de Molière que je rappelle ici :

> Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut
> Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut;
> Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
> Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;
> Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
> Que savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.
>
> ARNOLPHE, dans l'*École des femmes*.

Je conçois qu'on puisse se plaire dans ces plaisanteries, quoiqu'elles soient un peu usées; mais je ne comprends pas comment il serait possible que mon caractère ou mes écrits inspirassent des sentiments amers. Un motif quelconque peut en suggérer le langage; mais, en vérité, je ne crois pas que personne les éprouve réellement. (*Note de l'auteur.*)

(2) Allusion au Premier Consul.

pouvait pas subsister sans noblesse ou sans pairie ; à la cour de l'opinion, il faut aussi que des gradations de rangs garantissent la suprématie. Qu'est-ce qu'un conquérant opposant des barbares à des barbares dans la nuit de l'ignorance? César n'est si fameux dans l'histoire que parce qu'il a décidé du destin de Rome, et que dans Rome étaient Cicéron, Salluste, Caton, tant de talents et tant de vertus que subjuguait l'épée d'un seul homme. Derrière Alexandre s'élevait encore l'ombre de la Grèce. Il faut, pour l'éclat même des guerriers illustres, que le pays qu'ils asservissent soit enrichi de tous les dons de l'esprit humain. Je ne sais si la puissance de la pensée doit détruire un jour le fléau de la guerre ; mais, avant ce jour, c'est encore elle, c'est l'éloquence et l'imagination, c'est la philosophie même qui relèvent l'importance des actions guerrières. Si vous laissez tout s'effacer, tout s'avilir, la force pourra dominer ; mais aucun éclat véritable ne l'environnera, les hommes seront mille fois plus dégradés par la perte de l'émulation que par les fureurs jalouses dont la gloire du moins était encore objet. (Discours préliminaire.)

LA LIBERTÉ DE PENSER ET D'ÉCRIRE, PRINCIPE DU GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN

Il est impossible que, dans un État libre, l'autorité publique se passe du consentement véritable des citoyens qu'elle gouverne. Le raisonnement et l'éloquence sont des liens naturels d'une association républicaine. Que pouvez-vous sur la volonté libre des hommes, si vous n'avez pas cette force, cette vérité de langage qui pénètre les âmes, et leur inspire ce qu'elle exprime? Si les hommes appelés à diriger l'État n'ont point le secret de persuader les esprits, la nation ne s'éclaire point, et les individus conservent, sur toutes les affaires publiques, l'opinion que le hasard a fait naître dans leur tête. Un des principaux motifs pour regretter l'éloquence, c'est qu'une telle perte isolerait les hommes entre eux, en les livrant uniquement à leurs impressions personnelles. Il faut opprimer lorsqu'on ne sait pas convaincre ; dans toutes les relations politiques des gouvernants et des gouvernés, une qualité de moins exige une usurpation de plus.

Des institutions nouvelles doivent former un esprit nouveau dans les pays qu'on veut rendre libres. Mais comment

pouvez-vous rien fonder dans l'opinion, sans le secours des écrivains distingués? Il faut faire naître le désir au lieu de commander l'obéissance; et lors même qu'avec raison le gouvernement souhaite que telles institutions soient établies, il doit ménager assez l'opinion publique pour avoir l'air d'accorder ce qu'il désire. Il n'y a que des écrits bien faits qui puissent à la longue diriger et modifier de certaines habitudes nationales. L'homme a, dans le secret de sa pensée, un asile de liberté impénétrable à l'action de la force; les conquérants ont souvent pris les mœurs des vaincus; la conviction a seule changé les anciennes coutumes. C'est par les progrès de la littérature qu'on peut combattre efficacement les vieux préjugés. Les gouvernements, dans les pays devenus libres, ont besoin, pour détruire les antiques erreurs, du ridicule qui en éloigne les jeunes gens, de la conviction qui en détache l'âge mûr; ils ont besoin, pour fonder de nouveaux établissements, d'exciter la curiosité, l'espérance, l'enthousiasme, les sentiments créateurs enfin, qui ont donné naissance à tout ce qui existe, à tout ce qui dure; et c'est dans l'art de parler et d'écrire que se trouvent les seuls moyens d'inspirer ces sentiments. (Discours préliminaire.)

DANGER DE L'ESPRIT MILITAIRE

L'influence trop grande de l'esprit militaire est aussi un imminent danger pour les États libres; et l'on ne peut prévenir un tel péril que par les progrès des lumières et de l'esprit philosophique. Ce qui permet aux guerriers de jeter quelque dédain sur les hommes de lettres, c'est que leurs talents ne sont pas toujours réunis à la force et à la vérité du caractère. Mais l'art d'écrire serait aussi une arme, la parole serait aussi une action, si l'énergie de l'âme s'y peignait tout entière, si les sentiments s'élevaient à la hauteur des idées, et si la tyrannie se voyait ainsi attaquée par tout ce qui la condamne, l'indignation généreuse et la raison inflexible; la considération alors ne serait pas exclusivement attachée aux exploits militaires, ce qui nécessairement expose la liberté.

La discipline bannit toute espèce d'opinion parmi les troupes. A cet égard, leur esprit de corps a quelques rapports avec celui des prêtres; il exclut de même le raisonnement, en admettant pour unique règle la volonté des supérieurs. L'exercice continuel de la toute-puissance des armes finit par inspirer du

mépris pour les progrès lents de la persuasion. L'enthousiasme qu'inspirent des généraux vainqueurs est tout à fait indépendant de la justice de la cause qu'ils soutiennent. Ce qui frappe l'imagination, c'est la décision de la fortune, c'est le succès de la valeur. En gagnant des batailles, on peut soumettre les ennemis de la liberté ; mais, pour faire adopter dans l'intérieur les principes de cette liberté même, il faut que l'esprit militaire s'efface ; il faut que la pensée, réunie à des qualités guerrières, au courage, à l'ardeur, à la décision, fasse naître dans l'âme des hommes quelque chose de spontané, de volontaire, qui s'éteint en eux lorsqu'ils ont vu pendant longtemps le triomphe de la force. L'esprit militaire est le même dans tous les siècles et dans tous les pays ; il ne caractérise point la nation, il ne lie point le peuple à telle ou telle institution : il est également propre à les défendre toutes. L'éloquence, l'amour des lettres et des beaux-arts, la philosophie, peuvent seuls faire d'un territoire une patrie, en donnant à la nation qui l'habite les mêmes goûts, les mêmes habitudes et les mêmes sentiments. La force se passe du temps et brise la volonté ; mais par cela même elle ne peut rien fonder parmi les hommes. L'on a souvent répété dans la révolution de France, qu'il fallait du despotisme pour établir la liberté. On a lié par des mots un contre-sens dont on a fait une phrase ; mais cette phrase ne change rien à la vérité des choses. Les institutions établies par la force imiteraient tout de la liberté, excepté son mouvement naturel ; les formes y seraient comme dans ces modèles qui vous effrayent par leur ressemblance : vous y retrouverez tout, hors la vie. (Discours préliminaire.)

LES GRECS N'ONT PAS CONNU L'AMOUR MODERNE

Tous les hommes, sans doute, ont connu les douleurs de l'âme, et l'on en voit l'énergique peinture dans Homère ; mais la puissance d'aimer semble s'être accrue avec les autres progrès de l'esprit humain, et surtout par les mœurs nouvelles qui ont appelé les femmes au partage de la destinée de l'homme. Quelques courtisanes sans pudeur, des esclaves que leur sort avilissait, et des femmes inconnues au reste du monde, renfermées dans leurs maisons, étrangères aux intérêts de leurs époux, élevées de manière à ne comprendre aucune idée, aucun sentiment, voilà tout ce que les Grecs connaissaient des liens de l'amour.

Les fils mêmes respectaient à peine leur mère. Télémaque ordonne à Pénélope de garder le silence : et Pénélope sort, pénétrée d'admiration pour sa sagesse. Les Grecs n'ont jamais exprimé, n'ont jamais connu le premier sentiment de la nature humaine. l'amitié dans l'amour. L'amour, tel qu'ils le peignaient, est une maladie, un sort jeté par les dieux, un genre de délire, qui ne suppose aucune qualité morale dans l'objet aimé. Ce que les Grecs entendaient par l'amitié existait entre les hommes : mais ils ne savaient pas, mais leurs mœurs leur interdisaient d'imaginer qu'on pût rencontrer dans les femmes un être égal par l'esprit et soumis par l'amour, une compagne de la vie, heureuse de consacrer ses facultés, ses jours, ses sentiments, à compléter une autre existence. La privation absolue d'une telle affection se fait apercevoir, non seulement dans la peinture de l'amour, mais dans tout ce qui tient à la délicatesse du cœur. Télémaque, en partant pour chercher Ulysse, dit *que s'il apprend la mort de son père, son premier soin, en revenant, sera de lui élever un tombeau et de faire prendre à sa mère un second mari*. Les Grecs honoraient les morts ; les dogmes de leur religion ordonnaient expressément de veiller sur la pompe des funérailles : mais la mélancolie, les regrets sensibles et durables ne sont point dans leur nature : c'est dans le cœur des femmes qu'habitent les longs souvenirs. J'aurai souvent l'occasion de faire remarquer les changements qui se sont opérés dans la littérature, à l'époque où les femmes ont commencé à faire partie de la vie morale de l'homme. (Première partie, chap. Ier.)

MÊME SUJET

L'amour est chez les Grecs, comme toutes les autres passions violentes, un simple effet de la fatalité. Dans les tragédies, comme dans les poèmes, on est sans cesse frappé de ce qui manquait aux affections du cœur, lorsque les femmes n'étaient point appelées à sentir ni à juger. Alceste donne sa vie pour Admète : mais, avant de s'y résoudre, que ne lui fait pas dire Euripide pour engager le père d'Admète à se dévouer à sa place ! Les Grecs peignaient une action généreuse : mais ils ne savaient pas quelles jouissances on peut trouver à braver la mort pour ce qu'on aime, quelle jalousie on peut attacher à n'avoir point de rivaux dans ce sacrifice passionné. On dit, avec raison, qu'on

ne pourrait pas mettre sur le théâtre français la plupart des pièces grecques, exactement traduites : ce ne sont point quelques négligences de l'art qui empêcheraient d'applaudir à tant de beautés originales ; mais on aurait de la peine à supporter maintenant un certain manque de délicatesse dans les expressions sensibles. En étudiant les deux Phèdre, il est surtout facile de se convaincre de cette vérité.

Racine a risqué sur le théâtre français un amour dans le genre grec, un amour qu'il faut attribuer à la vengeance des dieux. Mais combien on voit néanmoins dans le même sujet la différence des siècles et des mœurs ! Euripide aurait pu faire dire à Phèdre :

> Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ;
> C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ;

mais jamais un Grec n'aurait trouvé ce vers :

> Ils ne se verront plus ;
> Ils s'aimeront toujours.

(Chap. II.)

LE MOYEN AGE RÉHABILITÉ

On compte dans l'histoire plus de dix siècles pendant lesquels l'on croit assez généralement que l'esprit humain a rétrogradé. Ce serait une forte objection contre le système de progression dans les lumières, qu'un si long cours d'années, qu'une portion si considérable des temps qui nous sont connus, pendant lesquels le grand œuvre de la perfectibilité semblerait avoir reculé ; mais cette objection, que je regarderais comme toute-puissante si elle était fondée, peut se réfuter d'une manière simple. Je ne pense pas que l'espèce humaine ait rétrogradé pendant cette époque : je crois, au contraire, que des pas immenses ont été faits dans le cours de ces dix siècles, et pour la propagation des lumières, et pour le développement des facultés intellectuelles.

En étudiant l'histoire, il me semble qu'on acquiert la conviction que tous les événements principaux tendent au même but, la civilisation universelle. L'on voit que, dans chaque siècle, de nouveaux peuples ont été admis au bienfait de l'ordre social, et que la guerre, malgré tous ses désastres, a souvent étendu l'empire des lumières. Les Romains ont civilisé le monde qu'ils

avaient soumis. Il fallait que d'abord la lumière partît d'un point brillant, d'un pays de peu d'étendue, comme la Grèce; il fallait que, peu de siècles après, un peuple de guerriers réunît sous les mêmes lois une partie du monde pour la civiliser en la conquérant. Les nations du Nord, en faisant disparaître pendant quelque temps les lettres et les arts qui régnaient dans le Midi, acquirent néanmoins quelques-unes des connaissances que possédaient les vaincus; et les habitants de plus de la moitié de l'Europe, étrangers jusqu'alors à la société civilisée, participèrent à ses avantages. Ainsi le temps nous découvre un dessein dans la suite d'événements qui semblaient n'être que le pur effet du hasard; et l'on voit surgir une pensée, toujours la même, de l'abîme des faits et des siècles.

L'invasion des barbares fut sans doute un grand malheur pour les nations contemporaines de cette révolution; mais les lumières se propagèrent par cet événement même. Les habitants énervés du Midi, se mêlant avec les hommes du Nord, empruntèrent d'eux une sorte d'énergie, et leur donnèrent une sorte de souplesse qui devait servir à compléter les facultés intellectuelles. La guerre, pour de simples intérêts politiques, entre des peuples également éclairés est le plus funeste fléau que les passions humaines aient produit; mais la guerre, mais la leçon éclatante des événements peut quelquefois faire adopter de certaines idées par la rapide autorité de la puissance.

Plusieurs écrivains ont avancé que la religion chrétienne était la cause de la dégradation des lettres et de la philosophie; je suis convaincue que la religion chrétienne, à l'époque de son établissement, était indispensablement nécessaire à la civilisation et au mélange de l'esprit du Nord avec les mœurs du Midi. Je crois de plus que les méditations religieuses du christianisme, à quelque objet qu'elles aient été appliquées, ont développé les facultés de l'esprit pour les sciences, la métaphysique et la morale (1). (Chap. VIII.)

INFLUENCE SOCIALE DU CHRISTIANISME

La religion chrétienne a été le lien des peuples du Nord et du Midi; elle a fondu, pour ainsi dire, dans une opinion com-

(1) Cf. *le Génie du christianisme* pour les emprunts que Chateaubriand a faits à ce chapitre.

mune des mœurs opposées ; et, rapprochant des ennemis, elle en a fait des nations dans lesquelles les hommes énergiques fortifiaient le caractère des hommes éclairés, et les hommes éclairés développaient l'esprit des hommes énergiques.

Ce mélange s'est fait lentement, sans doute. La Providence éternelle prodigue les siècles à l'accomplissement de ses desseins, et notre existence passagère s'en irrite et s'en étonne : mais enfin les vainqueurs et les vaincus ont fini par n'être plus qu'un même peuple dans les divers pays de l'Europe, et la religion chrétienne y a puissamment contribué.

Avant d'analyser encore quelques autres avantages de la religion chrétienne, qu'il me soit permis de m'arrêter ici pour faire sentir un rapport qui m'a frappée entre cette époque et la Révolution française.

Les nobles, ou ceux qui tenaient à cette première classe, réunissaient en général tous les avantages d'une éducation distinguée ; mais la prospérité les avait amollis, et ils perdaient par degré les vertus qui pouvaient excuser leur prééminence sociale. Les hommes de la classe du peuple, au contraire, n'avaient encore qu'une civilisation grossière, et des mœurs que les lois contenaient, mais que la licence devait rendre à leur férocité naturelle. Ils ont fait, pour ainsi dire, une invasion dans les classes supérieures de la société, et tout ce que nous avons souffert, et tout ce que nous condamnons dans la Révolution, tient à la nécessité fatale qui a fait souvent confier la direction des affaires à ces conquérants de l'ordre civil : ils ont pour but et pour bannière une idée philosophique ; mais leur éducation est à plusieurs siècles en arrière de celle des hommes qu'ils ont vaincus. Les vainqueurs, à la guerre et dans l'intérieur, ont plusieurs caractères de ressemblance avec les hommes du Nord, les vaincus beaucoup d'analogie avec les lumières et les préjugés, les vices et la sociabilité des habitants du Midi. Il faut que l'éducation des vainqueurs se fasse, il faut que les lumières qui étaient renfermées dans un très petit nombre d'hommes s'étendent fort au delà, avant que les gouvernants de la France soient tous entièrement exempts de vulgarité et de barbarie. L'on doit espérer que la civilisation de nos hommes du Nord, que leur mélange avec nos hommes du Midi, n'exigera pas dix à douze siècles. Nous marcherons plus vite que nos ancêtres, parce qu'à la tête des hommes sans éducation il se trouve quelquefois des esprits remarquablement éclairés, parce que le siècle où nous vivons, la découverte de l'imprimerie

les lumières du reste de l'Europe, doivent hâter les progrès de la classe nouvellement admise à la direction des affaires politiques ; mais l'on ne saurait prévoir encore par quel moyen la guerre des anciens possesseurs et des nouveaux conquérants sera terminée.

Heureux si nous trouvions, comme à l'époque de l'invasion des peuples du Nord, un système philosophique, un enthousiasme vertueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la religion chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les vaincus pourraient se réunir !

Ce mélange, cette réconciliation du Nord et du Midi, qui fut un si grand soulagement pour le monde, n'est pas le seul résultat utile de la religion chrétienne. La destruction de l'esclavage lui est généralement attribuée. Il faut encore ajouter à cet acte de justice deux bienfaits dont on doit reconnaître en elle ou la source ou l'accroissement, le bonheur domestique et la sympathie de la société.

Tout se ressentait, chez les anciens, même dans les relations de famille, de l'odieuse institution de l'esclavage. Le droit de vie et de mort souvent accordé à l'autorité paternelle, les communs exemples du crime de l'exposition des enfants, le pouvoir des époux assimilé, sous beaucoup de rapports, à celui des pères, toutes les lois civiles enfin avaient quelque analogie avec le code abominable qui livrait l'homme à l'homme et créait entre les humains deux classes, dont l'une ne se croyait aucun devoir envers l'autre. Cette base une fois adoptée, on n'arrivait à la liberté que par gradation. Les femmes pendant toute leur vie, les enfants pendant leur jeunesse, étaient soumis à quelques-unes des conditions de l'esclavage.

Dans les siècles corrompus de l'empire romain, la licence la plus effrénée avait arraché les femmes à la servitude par la dégradation ; mais c'est le christianisme qui, du moins dans les rapports moraux et religieux, leur a accordé l'égalité. Le christianisme, en faisant du mariage une institution sacrée, a fortifié l'amour conjugal et toutes les affections qui en dérivent. Le dogme de l'enfer et du paradis annonce les mêmes peines, promet les mêmes récompenses aux deux sexes. L'Évangile, qui commande des vertus privées, une destinée obscure, une humilité pieuse, offrait aux femmes autant qu'aux hommes les moyens d'obtenir la palme de la religion. La sensibilité, l'imagination, la faiblesse disposent à la dévotion. Les femmes devaient donc souvent surpasser les hommes dans cette ému-

lation de christianisme qui s'empara de l'Europe durant les premiers siècles de l'histoire moderne.

La religion et le bonheur domestique fixèrent la vie errante des peuples du Nord : ils s'établirent dans une contrée, ils demeurèrent en société. La législation de la vie civile se réforma selon les principes de la religion. C'est donc alors que les femmes commencèrent à être de moitié dans l'association humaine ; c'est alors aussi que l'on connut véritablement le bonheur domestique. Trop de puissance déprave la bonté, altère toutes les jouissances de la délicatesse : les vertus et les sentiments ne peuvent résister d'une part à l'exercice du pouvoir, de l'autre à l'habitude de la crainte. La félicité de l'homme s'accrut de toute l'indépendance qu'obtint l'objet de sa tendresse : il put se croire aimé : un être libre le choisit ; un être libre obéit à ses désirs. Les aperçus de l'esprit, les nuances senties par le cœur, se multiplièrent avec les idées et les impressions de ces âmes nouvelles, qui s'essayaient à l'existence morale, après avoir longtemps langui dans la vie.

Les femmes n'ont point composé d'ouvrages véritablement supérieurs, mais elles n'en ont pas moins éminemment servi les progrès de la littérature, par la foule de pensées qu'ont inspirées aux hommes les relations entretenues avec ces êtres mobiles et délicats. Tous les rapports se sont doublés, pour ainsi dire, depuis que les objets ont été considérés sous un point de vue tout à fait nouveau. La confiance d'un lien intime en a plus appris sur la nature morale que tous les traités et tous les systèmes qui peignaient l'homme tel qu'il se montre à l'homme, et non tel qu'il est réellement.

La pitié pour la souffrance devait exister de tous les temps au fond du cœur : cependant une grande différence caractérise la morale des anciens et la distingue de celle du christianisme ; l'une est fondée sur la force, et l'autre sur la sympathie. L'esprit militaire, qui doit avoir présidé à l'origine des sociétés, se fait sentir encore jusque dans la philosophie stoïcienne : la puissance sur soi-même y est exercée, pour ainsi dire, avec une énergie guerrière. Le bonheur des autres n'est point l'objet de la morale des anciens ; ce n'est pas les servir, c'est se rendre indépendant d'eux, qui est le but principal de tous les conseils des philosophes. (Chap. VIII.)

LA RELIGION CHRÉTIENNE ET LE SENTIMENT DE LA SOLITUDE MORALE

La religion chrétienne, qui, séparée des inventions sacerdotales, est assez rapprochée du pur déisme, a fait disparaître ce cortège d'imagination qui environnait l'homme aux portes du tombeau. La nature, que les anciens avaient peuplée d'êtres protecteurs qui habitaient les forêts et les fleuves, et présidaient à la nuit comme au jour : la nature est rentrée dans sa solitude, et l'effroi de l'homme s'en est accru (1). La religion chrétienne, la plus philosophique de toutes, est celle qui livre le plus l'homme à lui-même. (Chap. XI.)

L'ALLEMAGNE, GARDIENNE DES IDÉES MORALES NÉCESSITÉ DE LA MORALE EN POLITIQUE

Les hommes éclairés de l'Allemagne ont pour la plupart un amour de la vertu, du beau dans tous les genres, qui donne à leurs écrits un grand caractère. Ce qui distingue leur philosophie, c'est d'avoir substitué l'austérité de la morale à la superstition religieuse. En France, on s'est contenté de renverser l'empire des dogmes. Mais quelle serait l'utilité des lumières pour le bonheur des nations, si ces lumières ne portaient avec elles que la destruction, si elles ne développaient jamais aucun principe de vie, et ne donnaient point à l'âme de nouveaux sentiments, de nouvelles vertus à l'appui d'antiques devoirs? Les Allemands sont éminemment propres à la liberté, puisque déjà, dans leur révolution philosophique, ils ont su mettre à la place des barrières usées qui tombaient de vétusté, les bornes immuables de la raison naturelle.

Si par quelques malheurs invincibles la France était un jour destinée à perdre pour jamais tout espoir de liberté, c'est en Allemagne que se concentrerait le foyer des lumières, et c'est dans son sein que s'établiraient, à une époque quelconque, les

(1) Cf. CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme* : « La mythologie, qui peuplait l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur, sa solitude et sa mélancolie. » (2e partie, livre V, chap. Ier de la 1re édition.)

principes de la philosophie politique. Nos guerres avec les Anglais ont dû les rendre ennemis de tout ce qui rappelle la France ; mais une impartialité plus équitable dirigerait les opinions des Allemands.

Ils s'entendent mieux que nous à l'amélioration du sort des hommes ; ils perfectionnent les lumières, ils préparent la conviction ; et nous, c'est par la violence que nous avons tout essayé, tout entrepris, tout manqué. Nous n'avons fondé que des haines, et les amis de la liberté marchent au milieu de la nation, la tête baissée, rougissant des crimes des uns et calomniés par les préjugés des autres. Vous, nation éclairée, vous, habitants de l'Allemagne, qui peut-être une fois serez, comme nous, enthousiastes de toutes les idées républicaines, soyez invariablement fidèles à un seul principe, qui suffit, à lui seul, pour préserver de toutes les erreurs irréparables. Ne vous permettez jamais une action que la morale puisse réprouver ; n'écoutez point ce que vous diront quelques raisonneurs misérables sur la différence qu'on doit établir entre la morale des particuliers et celle des hommes publics. Cette distinction est d'un esprit faux et d'un cœur étroit ; et si nous périssions, ce serait pour l'avoir adoptée.

Voyez ce que fait le crime au milieu d'une nation : des persécuteurs toujours agités, des persécutés toujours implacables ; aucune opinion qui paraisse innocente, aucun raisonnement qui puisse être écouté ; une foule de faits, de calomnies, de mensonges tellement accumulés sur toutes les têtes, que, dans la carrière civile, il reste à peine une considération pure, un homme auquel un autre homme veuille marquer de la condescendance ; aucun parti fidèle aux mêmes principes ; quelques hommes réunis par le lien d'une terreur commune, lien que rompt aisément l'espérance de pouvoir se sauver seul ; enfin une confusion si terrible entre les opinions généreuses et les actions coupables, entre les opinions serviles et les sentiments généreux, que l'estime errante ne sait où se fixer, et que la conscience se repose à peine avec sécurité sur elle-même.

Il suffit d'un jour où l'on ait pu prêter un appui par quelques pensées, par quelques discours, à des résolutions qui ont amené des cruautés et des souffrances ; il suffit de ce jour pour tourmenter la vie, pour détruire au fond du cœur et le calme et cette bienveillance universelle que faisait naître l'espoir de trouver des cœurs amis partout où l'on rencontrait des hommes. Ah ! que les nations encore honnêtes, que les hommes doués de talents

politiques, qui ne peuvent se faire aucun reproche, conservent précieusement un tel bonheur ! et si leur révolution commence, qu'ils ne redoutent au milieu d'eux que les amis perfides qui leur conseilleront de persécuter les vaincus.

La liberté donne des forces pour sa défense, le concours des intérêts fait découvrir toutes les ressources nécessaires, l'impulsion des siècles renverse tout ce qui veut lutter pour le passé contre l'avenir : mais l'action inhumaine sème la discorde, perpétue les combats, sépare en bandes ennemies la nation entière : et ces fils du serpent de Cadmus, auxquels un dieu vengeur n'avait donné la vie qu'en les condamnant à se combattre jusqu'à la mort, ces fils du serpent, c'est le peuple, au milieu duquel l'injustice a longtemps régné. (Chap. XVII.)

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — VOLTAIRE

La liberté des opinions a commencé, en France, par des attaques contre la religion catholique : d'abord, parce que c'étaient les seules hardiesses sans conséquence pour l'auteur, et, en second lieu, parce que Voltaire, le premier homme qui ait popularisé la philosophie en France, trouvait dans ce sujet un fonds inépuisable de plaisanteries, toutes dans l'esprit français, toutes dans l'esprit même des hommes de la cour (1).

Les courtisans, ne réfléchissant pas sur la connexion intime qui doit exister entre tous les préjugés, espéraient tout à la fois se maintenir dans une situation fondée sur l'erreur et se parer eux-mêmes d'un esprit philosophique : ils voulaient dédaigner quelques-uns de leurs avantages et néanmoins les conserver ; ils pensaient qu'on n'éclairerait sur les abus que leurs possesseurs, et que le vulgaire continuerait à croire, tandis qu'un petit nombre d'hommes jouissant, comme toujours, de la supériorité de leur rang, joindraient encore à cette supériorité celle de leurs lumières : ils se flattaient de pouvoir regarder longtemps leurs inférieurs comme des dupes, sans que ces inférieurs se lassassent jamais d'une telle situation. Aucun homme ne pou-

(1) Comparer ce jugement de Mme de Staël sur Voltaire avec celui d'André Chénier. Il montre qu'à la fin du dix-huitième siècle, et non pas seulement chez les apologistes du christianisme, la gloire de Voltaire avait baissé, tandis que celle de Rousseau était dans tout son éclat. (Cf. Firmin Roz, *André Chénier*, p. 148 et suiv.)

vait mieux que Voltaire profiter de cette disposition des nobles de France ; car il se peut que lui-même il la partageât.

Il aimait les grands seigneurs, il aimait les rois ; il voulait éclairer la société plutôt que la changer. La grâce piquante, le goût exquis qui régnaient dans ses ouvrages lui rendaient presque nécessaire d'avoir pour juge l'esprit aristocratique. Il voulait que les lumières fussent de bon ton, que la philosophie fût à la mode ; mais il ne soulevait point les sensations fortes de la nature : il n'appelait pas du fond des forêts, comme Rousseau, la tempête des passions primitives, pour ébranler le gouvernement sur ses antiques bases. C'est avec la plaisanterie et l'arme du ridicule que Voltaire affaiblissait par degrés l'importance de quelques erreurs : il déracinait tout autour ce que l'orage a depuis si facilement renversé ; mais il ne prévoyait pas, il ne voulait pas la révolution qu'il a préparée.

Une république fondée sur un système d'égalité philosophique n'étant point dans ses opinions, ne pouvait être son but secret. L'on n'aperçoit point dans ses écrits une idée lointaine, un dessein caché : cette clarté, cette facilité qui distinguent ses ouvrages permettent de tout voir et ne laissent rien à deviner.

Rousseau, portant dans son sein une âme souffrante, que l'injustice, l'ingratitude, les stupides mépris des hommes indifférents et légers avaient longtemps déchirée ; Rousseau, fatigué de l'ordre social, pouvait recourir aux idées purement naturelles. Mais la destinée de Voltaire était le chef-d'œuvre de la société, des beaux-arts, de la civilisation monarchique : il devait craindre même de renverser ce qu'il attaquait. Le mérite et l'intérêt de la plupart de ses plaisanteries tiennent à l'existence des préjugés dont il se moque.

Tous les ouvrages qui tirent un mérite quelconque des circonstances du moment ne conservent point une gloire inaltérable. On peut les considérer comme une action de tel jour, mais non comme des livres immortels. L'écrivain qui ne cherche que dans l'immuable nature de l'homme, dans la pensée et le sentiment, ce qui doit éclairer les esprits de tous les siècles, est indépendant des événements : ils ne changeront jamais rien à l'ordre des vérités que cet écrivain développe. Mais quelques-uns des ouvrages en prose de Voltaire sont déjà comme les *Lettres provinciales* : on en aime la tournure, on en délaisse le sujet. Que nous font à présent les plaisanteries sur les juifs ou sur la religion catholique? Le temps en est passé : les Philippiques de Démosthène, au contraire, sont toujours contem-

poraines, parce qu'il parlait à l'homme, et que l'homme est resté.

Dans le siècle de Louis XIV, la perfection de l'art même d'écrire était le principal objet des écrivains ; mais, dans le dix-huitième siècle, on voit déjà la littérature prendre un caractère différent. Ce n'est plus un art seulement, c'est un moyen : elle devient une arme pour l'esprit humain, qu'elle s'était contentée jusqu'alors d'instruire et d'amuser.

La plaisanterie était du temps de Voltaire, comme les apologues dans l'Orient, une manière allégorique de faire entendre la vérité sous l'empire de l'erreur. Montesquieu essaya ce genre de raillerie dans ses *Lettres persanes;* mais il n'avait point la gaieté naturelle de Voltaire, et c'est à force d'esprit qu'il y suppléa.

INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION
SUR LA LITTÉRATURE ET LA PHILOSOPHIE

J'ai suivi l'histoire de l'esprit humain depuis Homère jusqu'en 1789. Dans mon orgueil national, je regardais l'époque de la révolution de France comme une ère nouvelle pour le monde intellectuel. Peut-être n'est-ce qu'un événement terrible ! Peut-être l'empire d'anciennes habitudes ne permet-il pas que cet événement puisse amener de longtemps ni une institution féconde, ni un résultat philosophique. Quoi qu'il en soit, cette seconde partie contenant quelques idées générales sur les progrès de l'esprit humain, il peut être utile de développer ces idées, dussent-elles ne trouver leur application que dans un autre pays ou dans un autre siècle.

Je crois donc toujours intéressant d'examiner quel devrait être le caractère de la littérature d'un grand peuple, d'un peuple éclairé, chez lequel seraient établies la liberté, l'égalité politique, et les mœurs qui s'accordent avec ces institutions. Il n'est qu'une nation dans l'univers à laquelle puissent convenir, dès à présent quelques-unes de ces réflexions : ce sont les Américains. Ils n'ont point encore de littérature formée ; mais quand leurs magistrats sont appelés à s'adresser, de quelque manière, à l'opinion publique, ils possèdent éminemment le don de remuer toutes les affections de l'âme par l'expression des vérités simples et des sentiments purs ; et c'est déjà connaître les plus utiles secrets du style. Qu'il soit donc admis que

les considérations qu'on va lire, quoiqu'elles aient été composées pour la France en particulier, sont néanmoins suceptibles, sous divers rapports, d'une application plus générale.

Toutes les fois que je parle des modifications et des améliorations que l'on peut espérer dans la littérature française, je suppose toujours l'existence et la durée de la liberté et de l'égalité politique. En faut-il conclure que je croie à la possibilité de cette liberté et de cette égalité? Je n'entreprends point de résoudre un tel problème. Je me décide encore moins à renoncer à un tel espoir. Mon but est de chercher à connaître quelle serait l'influence qu'auraient sur les lumières et sur la littérature les institutions qu'exigent ces principes, et les mœurs que ces institutions amèneraient.

Il est impossible de séparer ces observations, lorsqu'elles ont la France pour objet, des effets déjà produits par la révolution même : ces effets, l'on doit en convenir, sont au détriment des mœurs, des lettres et de la philosophie. Dans le cours de cet ouvrage, j'ai montré comment le mélange des peuples du Nord et de ceux du Midi avait causé pendant un temps la barbarie, quoiqu'il en fût résulté par la suite de très grands progrès pour les lumières et la civilisation. L'introduction d'une nouvelle classe dans le gouvernement de France devait produire un effet semblable. Cette révolution peut à la longue éclairer une plus grande masse d'hommes : mais, pendant plusieurs années, la vulgarité du langage, des manières, des opinions, doit faire rétrograder, à beaucoup d'égards, le goût et la raison.

Personne ne conteste que la littérature n'ait beaucoup perdu depuis que la Terreur a moissonné, en France, les hommes, les caractères, les sentiments et les idées. Mais, sans analyser les résultats de ce temps horrible qu'il faut considérer comme tout à fait en dehors du cercle que parcourent les événements de la vie, comme un phénomène monstrueux que rien de régulier n'explique ni ne produit, il est dans la nature même de la révolution d'arrêter pendant quelques années les progrès des lumières et de leur donner ensuite une impulsion nouvelle. Il faut donc examiner d'abord les deux principaux obstacles qui se sont opposés au développement des esprits, la perte de l'urbanité des mœurs et celle de l'émulation que pouvaient exciter les récompenses de l'opinion. Quand j'aurai présenté les diverses idées qui tiennent à ce sujet, je considérerai de quelle perfectibilité la littérature et la philosophie sont susceptibles, si nous nous corrigeons des erreurs révolutionnaires, sans abjurer

avec elles les vérités qui intéressent l'Europe pensante à la fondation d'une république libre et juste. (Seconde partie, chap. 1er.)

LES LETTRES, LA GLOIRE ET LA LIBERTÉ

Certainement il est peu de carrières plus resserrées, plus étroites, que celle de la littérature, si on la considère, comme on le fait quelquefois, à part de toute philosophie, n'ayant pour but que d'amuser les loisirs de la vie et de remplir le vide de l'esprit. Une telle occupation rend incapable du moindre emploi qui exige des connaissances positives, ou qui force à rendre les idées applicables. Une vanité démesurée est le partage de ces littérateurs médiocres et bornés : leur raison est faussée par le prix qu'ils attachent à des mots sans idées, à des idées sans résultats : ce sont, de tous les hommes, les plus occupés d'eux-mêmes et les plus ignorants de ce qui intéresse les autres. Les lettres doivent souvent prendre un tel caractère, lorsque les hommes qui les cultivent sont éloignés de toutes les affaires sérieuses.

Ce qui dégradait les lettres, c'était leur inutilité : ce qui rendait les maximes du gouvernement si peu libérales, c'était la séparation absolue de la politique et de la philosophie : séparation telle, qu'on était jugé incapable de diriger les hommes, dès qu'on avait consacré ses talents à les instruire et à les éclairer. Il reste encore des traces de cette absurde opinion : mais elles doivent s'effacer chaque jour. La philosophie ne rend impropre qu'à gouverner arbitrairement, despotiquement, et d'une manière méprisante pour l'espèce humaine. Il ne faut pas prétendre, en apportant le vieil esprit des cours dans la république nouvelle, qu'il y ait en administration quelque chose de plus nécessaire que la pensée, de plus sûr que la raison, de plus énergique que la vertu (1).

L'on est un grand écrivain dans un gouvernement libre, non comme sous l'empire des monarques, pour animer une existence sans but, mais parce qu'il importe de donner à la vérité son expression persuasive, lorsqu'une résolution importante peut dépendre d'une vérité reconnue. On se livre à l'étude

(1) Pensée que Chateaubriand a souvent exprimée, en particulier dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

de la philosophie, non pour se consoler des préjugés de la naissance, qui, dans l'ancien régime, déshéritaient la vie de tout avenir, mais pour se rendre propre aux magistratures d'un pays qui n'accorde la puissance qu'à la raison.

Si le pouvoir militaire dominait seul dans un État, et dédaignait les lettres et la philosophie, il ferait rétrograder les lumières, à quelque degré d'influence qu'elles fussent parvenues ; il s'associerait quelques vils talents, chargés de commenter la force, quelques hommes qui se diraient penseurs pour s'arroger le droit de prostituer la pensée : mais la raison se changerait en sophisme, et les esprits deviendraient d'autant plus subtils que les caractères seraient plus avilis.

L'agitation inséparable d'un gouvernement républicain met souvent en péril la liberté : et si ses chefs n'offrent pas la double garantie du courage et des lumières, la force ignorante ou l'adresse perfide précipitent tôt ou tard le gouvernement dans le despotisme. Il faut, pour le bonheur du genre humain, que les grands hommes chargés de sa destinée possèdent presque également un certain nombre de qualités très différentes : un seul genre de supériorité ne suffit pas pour captiver les diverses classes d'opinions et d'estime ; un seul genre de supériorité ne personnifie point assez, si je puis m'exprimer ainsi, l'idée qu'on aime à se faire d'un homme célèbre.

Si les paroles n'ont pas éloquemment instruit du motif des actions, si les actions n'ont pas consacré la vérité des paroles, la mémoire garde un souvenir isolé des paroles et des actions. Le guerrier sans lumières ou l'orateur sans courage n'enchaîne point votre imagination ; il reste toujours en vous des sentiments qu'il n'a pas captivés, et des idées qui le jugent. Les anciens éprouvaient une admiration passionnée pour leurs illustres chefs, dont la grandeur native imprimait son caractère à des talents divers et à des gloires différentes. Le mélange des qualités supérieures, bien que plaçant plus haut celui qui les possède, établit cependant plus de rapports entre l'homme extraordinaire et les autres hommes. Une faculté quelconque qui serait en disproportion avec toutes les autres, paraîtrait une bizarrerie de la nature, tandis que la réunion de plusieurs facultés tranquillise la pensée et attire l'affection. L'être moral d'un grand homme doit présenter cette organisation, cette balance, cette compensation, qui seule donne l'idée, dans les caractères comme dans les gouvernements, du repos et de la stabilité.

Mais, dira-t-on, ce qu'on doit craindre avant tout dans une

république, c'est l'enthousiasme pour un homme; et loin de désirer cette parfaite réunion que vous croyez presque nécessaire, nous recherchons au contraire ces instruments de succès qui font des discours, des décrets ou des conquêtes, comme on exercerait une profession exclusive sans avoir une idée de plus que celles de leur métier.

Rien n'est moins philosophique, c'est-à-dire rien ne conduirait moins au bonheur, que ce système jaloux qui voudrait ôter aux nations leur rang dans l'histoire, en nivelant la réputation des hommes. On doit propager de tous ses efforts l'instruction générale; mais à côté du grand intérêt de l'avancement des lumières, il faut laisser le but de la gloire individuelle. La république doit donner beaucoup plus d'essor que tout autre gouvernement à ce mobile d'émulation; elle s'enrichit des travaux multipliés qu'il inspire. Un petit nombre d'hommes arrivent au terme : mais tous l'espèrent; et si la renommée ne couronne que le succès, les essais mêmes ont souvent une obscure utilité.

Il ne faut pas ôter aux grandes âmes leur dévotion à la gloire; il ne faut pas ôter aux peuples le sentiment de l'admiration. De ce sentiment dérivent tous les degrés d'affection entre les magistrats et les gouvernés. Qu'est-ce qu'un jugement appréciateur et calme dans nos nombreuses associations modernes! Des milliers d'hommes peuvent-ils se décider d'après leurs propres lumières! N'est-il pas nécessaire qu'une impulsion plus animée se communique à cette multitude qu'il est si difficile de réunir dans une même opinion? Si vous laissez la nation froide sur l'estime, vous brisez en elle aussi le ressort du mépris; et si quelques détracteurs libellistes confondent dans leurs écrits l'homme vertueux et le criminel, vous n'aurez point inspiré à tous les citoyens ce mouvement d'un saint amour pour leur bienfaiteur, ce mouvement qui repousse la calomnie comme un sacrilège.

Vous ne pouvez attacher le peuple à l'idée même de la vertu qu'en la lui faisant comprendre par les actions généreuses et le caractère moral de quelques hommes. On croit assurer davantage l'indépendance d'un peuple en s'efforçant de l'intéresser uniquement à des principes abstraits; mais la multitude ne saisit les idées que par les événements; elle exerce sa justice par des haines et des affections : il faut la dépraver pour l'empêcher d'aimer; et c'est par l'estime de ses magistrats qu'elle arrive à l'amour de son gouvernement.

La gloire des grands hommes est le patrimoine d'un pays libre : après leur mort, le peuple entier en hérite. L'amour de la patrie ne se compose que de souvenirs. (Chap. III.)

LES FEMMES CÉLÈBRES

Si la situation des femmes est très imparfaite dans l'ordre civil, c'est à l'amélioration de leur sort, et non à la dégradation de leur esprit, qu'il faut travailler. Il est utile aux lumières et au bonheur de la société que les femmes développent avec soin leur esprit et leur raison. Une seule chance véritablement malheureuse pourrait résulter de l'éducation cultivée qu'on doit leur donner : ce serait si quelques-unes d'entre elles acquéraient des facultés assez distinguées pour éprouver le besoin de la gloire ; mais ce hasard même ne porterait aucun préjudice à la société, et ne serait funeste qu'au très petit nombre de femmes que la nature dévouerait au tourment d'une importune supériorité.

S'il existait une femme séduite par la célébrité de l'esprit, et qui voulût chercher à l'obtenir, combien il serait aisé de l'en détourner s'il en était temps encore ! On lui montrerait à quelle affreuse destinée elle serait prête à se condamner. Examinez l'ordre social, lui dirait-on, et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes.

Dès qu'une femme est signalée comme une personne distinguée, le public en général est prévenu contre elle. Le vulgaire ne juge jamais que d'après certaines règles communes, auxquelles on peut se tenir sans s'aventurer. Tout ce qui sort de ce cours habituel déplaît d'abord à ceux qui considèrent la routine de la vie comme la sauvegarde de la médiocrité. Un homme supérieur déjà les effarouche : mais une femme supérieure, s'éloignant encore plus du chemin frayé, doit étonner et par conséquent importuner davantage. Néanmoins un homme distingué ayant presque toujours une carrière importante à parcourir, ses talents peuvent devenir utiles aux intérêts de ceux mêmes qui attachent le moins de prix aux charmes de la pensée. L'homme de génie peut devenir un homme puissant, et, sous ce rapport, les envieux et les sots le ménagent : mais une femme spirituelle n'est appelée à leur offrir que ce qui les intéresse le moins, des idées nouvelles ou des sentiments élevés : sa célébrité n'est qu'un bruit fatigant pour eux.

La gloire même peut être reprochée à une femme, parce qu'il y a contraste entre la gloire et sa destinée naturelle. L'austère vertu condamne jusqu'à la célébrité de ce qui est bien en soi, comme portant une sorte d'atteinte à la perfection de la modestie. Les hommes d'esprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, ne savent les juger, ni avec la générosité d'un adversaire, ni avec l'indulgence d'un protecteur : et dans ce combat nouveau, ils ne suivent ni les lois de l'honneur, ni celles de la bonté.

Si, pour comble de malheur, c'était au milieu des dissensions politiques qu'une femme acquît une célébrité remarquable, on croirait son influence sans bornes alors même qu'elle n'en exercerait aucune ; on l'accuserait de toutes les actions de ses amis ; on la haïrait pour tout ce qu'elle aime, et l'on attaquerait d'abord l'objet sans défense avant d'arriver à ceux que l'on pourrait encore redouter.

Rien ne prête davantage aux suppositions vagues que l'incertaine existence d'une femme dont le nom est célèbre et la carrière obscure. Si l'esprit vain de tel homme excite la dérision, si le caractère vil de tel autre le fait succomber sous le poids du mépris, si l'homme médiocre est repoussé, tous aiment mieux s'en prendre à cette puissance inconnue qu'on appelle une femme. Les anciens se persuadaient que le sort avait traversé leurs desseins quand ils ne s'accomplissaient pas. L'amour-propre aussi de nos jours veut attribuer ses revers à des causes secrètes, et non à lui-même ; et ce serait l'empire supposé des femmes célèbres qui pourrait, au besoin, tenir lieu de fatalité.

Les femmes n'ont aucune manière de manifester la vérité ni d'éclairer leur vie. C'est le public qui entend la calomnie, c'est la société intime qui peut seule juger de la vérité. Quels moyens authentiques pourrait avoir une femme de démontrer la fausseté d'imputations mensongères? L'homme calomnié répond par ses actions à l'univers ; il peut dire :

Ma vie est un témoin qu'il faut entendre aussi.

Mais ce témoin, quel est-il pour une femme? quelques vertus privées, quelques services obscurs, quelques sentiments renfermés dans le cercle étroit de sa destinée, quelques écrits qui la feront connaître dans les pays qu'elle n'habite pas, dans les années où elle n'existera plus.

Un homme peut, même dans ses ouvrages, réfuter les calom-

nies dont il est devenu l'objet : mais pour les femmes, se défendre est un désavantage de plus ; se justifier, un bruit nouveau. Les femmes sentent qu'il y a dans leur nature quelque chose de pur et de délicat, bientôt flétri par les regards mêmes du public : l'esprit, les talents, une âme passionnée, peuvent les faire sortir du nuage qui devrait toujours les environner ; mais sans cesse elles le regrettent comme leur véritable asile.

L'aspect de la malveillance fait trembler les femmes, quelque distinguées qu'elles soient. Courageuses dans le malheur, elles sont timides contre l'inimitié ; la pensée les exalte, mais leur caractère reste faible et sensible. La plupart des femmes auxquelles des facultés supérieures ont inspiré le désir de la renommée, ressemblent à Herminie revêtue des armes du combat ; les guerriers voient le casque, la lance, le panache étincelant ; ils croient rencontrer la force, ils attaquent avec violence, et dès les premiers coups ils atteignent au cœur.

Non seulement les injustices peuvent altérer entièrement le bonheur et le repos d'une femme, mais elles peuvent détacher d'elle jusqu'aux premiers objets des affections de son cœur. Qui sait si l'image offerte par la calomnie ne combat pas quelquefois contre la vérité des souvenirs? Qui sait si les calomniateurs, après avoir déchiré la vie, ne dépouilleront pas jusqu'à la mort des regrets sensibles qui doivent accompagner la mémoire d'une femme aimée?

Dans ce tableau, je n'ai encore parlé que de l'injustice des hommes envers les femmes distinguées : celle des femmes aussi n'est-elle point à craindre? N'excitent-elles pas en secret la malveillance des hommes? Font-elles jamais alliance avec une femme célèbre pour la soutenir, pour la défendre, pour appuyer ses pas chancelants?

Ce n'est pas tout encore : l'opinion semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur serait reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, sans que l'opinion se charge de la venger. *N'est-elle pas une femme extraordinaire?* Tout est dit alors ; on l'abandonne à ses propres forces, on la laisse se débattre avec la douleur. L'intérêt qu'inspire une femme, la puissance qui garantit un homme, tout lui manque souvent à la fois : elle promène sa singulière existence, comme les Parias de l'Inde, entre toutes les classes dont elle ne peut être, toutes les classes qui la considèrent comme devant exister par elle seule : objet de la

curiosité, peut-être de l'envie et ne méritant en effet que la pitié (1). (Chap. IV.)

CONCLUSION. — REGRETS

J'ai tâché de rassembler, dans cet ouvrage, tous les motifs qui peuvent faire aimer les progrès des lumières, convaincre de l'action nécessaire de ces progrès, et par conséquent engager les bons esprits à diriger cette force irrésistible, dont la cause existe dans la nature morale, comme dans la nature physique est renfermé le principe du mouvement. L'avouerai-je cependant? à chaque page de ce livre où reparaissait cet amour de la philosophie et de la liberté, que n'ont encore étouffé dans mon cœur ni ses ennemis, ni ses amis, je redoutais sans cesse qu'une injuste et perfide interprétation ne me représentât comme indifférente aux crimes que je déteste, aux malheurs que j'ai secourus de toute la puissance que peut avoir encore l'esprit sans adresse, et l'âme sans déguisement.

D'autres bravent la malveillance, d'autres opposent à ses calomnies, ou la froideur, ou le dédain : pour moi, je ne puis me vanter de ce courage, je ne puis dire à ceux qui m'accuseraient injustement, qu'ils ne troubleraient point ma vie. Non, je ne puis le dire : et soit que j'excite ou que je désarme l'injustice, en avouant sa puissance sur mon bonheur, je n'affecterai point une force d'âme que démentirait chacun de mes jours. Je ne sais quel caractère il a reçu du ciel, celui qui ne désire pas le suffrage des hommes, celui qu'un regard bienveillant ne remplit pas du sentiment le plus doux, et qui n'est pas contristé par la haine, longtemps avant de retrouver la force qu'il faut pour la mépriser.

Néanmoins cette faiblesse de cœur ne doit altérer en rien le jugement que l'on porte sur les idées générales. A quelque peine que l'on puisse s'exposer en l'exprimant, il faut la braver : l'on ne développe utilement que les principes dont on est intimement convaincu. Les opinions que vous voudriez soutenir contre votre persuasion, vous ne pourriez ni les approfondir par l'analyse, ni les animer par l'expression. Plus l'esprit est

(1) On sent dans tout ceci l'apologie personnelle et le besoin qu'éprouvait Mme de Staël de se défendre contre les attaques dont elle était l'objet à cette époque (1800).

naturel, plus il est incapable de conserver aucune force, quand l'appui de la conviction lui manque. L'on doit donc s'affranchir, s'il se peut, des craintes douloureuses qui pourraient troubler l'indépendance des méditations, confier sa vie à la morale, son bonheur à ceux qu'on aime, et ses pensées au temps, l'allié fidèle de la conscience et de la vérité.

Quel triste et douloureux appel toutefois pour les âmes qui auraient besoin d'obtenir chaque jour l'approbation constante de tous ceux qui les environnent ! Ah ! qu'on était heureux il y a dix années, lorsque, entrant dans le monde plein de confiance dans ses forces, dans les amis qui s'offraient à vous, dans la vie qui n'avait point encore démenti ses promesses, on ne rencontrait ni des partis injustes, ni des haines envenimées, ni des rivaux, ni des jaloux ! l'on n'était alors, aux regards de tous, qu'une espérance : et qui n'accueille pas l'espérance ! Mais, dix ans après, la route de l'existence est déjà profondément tracée, les opinions qu'on a montrées ont heurté des intérêts, des passions, des sentiments, et votre âme et votre pensée n'osent plus s'abandonner en présence de tous ces juges irrités : l'imagination peut-elle résister à cette foule de souvenirs pénibles qui vous assiègent à tous les moments? La réflexion les domine : mais je le crains bien, il n'est plus possible de conserver ce caractère jeune, ce cœur ouvert à l'amitié, cette âme, non encore blessée, qui colorait le style, quelque imparfait qu'il pût être, par des expressions sensibles et confiantes.

Tel qu'il est cependant, je le publie cet ouvrage : alors qu'on a cessé d'être inconnue, encore vaut-il mieux donner de ce qu'on peut être une idée vraie, que de s'en remettre au perfide hasard des inventions calomnieuses. Mais qu'on voudrait, au prix de la moitié de la vie qui reste à parcourir, ne pas être entrée dans la carrière des lettres et de la publicité qu'elles entraînent ! Les premiers pas qu'on fait dans l'espoir d'atteindre à la réputation sont pleins de charmes, on est satisfaite de s'entendre nommer, d'obtenir un rang dans l'opinion, d'être placée sur une ligne à part ; mais si l'on y parvient, quelle solitude, quel effroi n'éprouve-t-on pas ! on veut rentrer dans l'association commune, il n'est plus temps. L'on peut aisément perdre le peu d'éclat qu'on avait acquis ; mais il n'est plus possible de retrouver l'accueil bienveillant qu'obtiendrait l'être ignoré. Qu'il importe de veiller sur la première impulsion qu'on donne au cours de sa destinée ! c'est elle qui peut sans retour éloigner du bonheur. Vainement les goûts se modifient, les inclinations

changent ainsi que le caractère : il faut rester la même puisqu'on vous croit la même : il faut tâcher d'avoir quelques succès nouveaux puisqu'on vous hait encore pour les succès passés ; il faut traîner cette chaîne des souvenirs de vos premières années, des jugements qu'on a portés sur vous, de l'existence enfin telle qu'on vous la suppose, telle qu'on croit que vous la voulez. Vie malheureuse et trois fois malheureuse ! qui éloigne peut-être de vous des êtres que vous auriez aimés, qui se seraient attachés à vous, si de vains bruits n'avaient épouvanté les affections qui se nourrissent du calme et du silence (1). Il faut néanmoins user la trame de cette vie telle qu'elle est formée, puisque l'imprudence de la jeunesse en a tissé les premiers fils, et chercher dans les liens chéris qui nous restent et dans les plaisirs de la pensée, quelques secours contre les blessures du cœur. (Chap. IX.)

* *

Voilà Mme de Staël, non pas encore brouillée ouvertement, mais en lutte sourde avec le Premier Consul. Le livre *De la littérature* n'a fait que l'indisposer contre elle ; il lui attribue les attaques qui partent du Tribunat. M. Necker tremble pour sa fille ; il voit Bonaparte à Genève, en mai 1800, avant la campagne de Marengo et cherche à l'adoucir. Mais Mme de Staël néglige les conseils paternels ; elle s'agite, intrigue, lance contre son ennemi une pluie d'épigrammes, qui l'irrite. « Je prends tout au sérieux, moi ! » disait-il. D'ailleurs, elle est au mieux avec la famille du Premier Consul, Élisa, Lucien, Joseph ; elle se croit protégée ; elle pense qu'il *n'osera pas*. Le fait est qu'il n'ose pas : il la ménage encore. Ainsi se passe l'année 1801.

Mais le pouvoir du Premier Consul grandit. Il veut frapper un coup décisif et briser l'opposition du Tribunat. En janvier 1802, il « élimine » vingt membres, parmi lesquels le confident, l'ami, l'*alter ego* de Mme de Staël : Benjamin Constant. Voilà la guerre déclarée. Mme de Staël relève le gant : « Éliminer? il veut dire *écrémer* le

(1) Mme de Staël a repris plus tard et développé dans *Corinne* cette idée de la solitude du génie, qui effraye et écarte l'amour.

Tribunat ! » Le Concordat achève de l'exaspérer. Voilà donc ce que méditait celui qu'on appelait jadis « un philosophe à la tête des armées »! Il établit en France une religion d'État, et quelle religion? Le catholicisme! Bonaparte dira plus tard à Sainte-Hélène : « C'est l'acte pour lequel j'ai rencontré l'opposition la plus vive. » Cela est très juste, Mme de Staël et son parti ne le lui ont jamais pardonné (1).

Il semble bien qu'à cette époque (1802) Mme de Staël est l'âme d'un complot effectif contre le Premier Consul; Bernadotte en est le bras. Mais, au dernier moment, le prudent Béarnais se récuse : Mme de Staël reste seule, à découvert. Elle part pour la Suisse avec M. de Staël, qui meurt pendant le voyage ; il ne s'était réconcilié avec elle que pour mourir.

En août 1802, Bonaparte est proclamé consul à vie. M. Necker, dont les intentions sont excellentes, mais qui vit en Suisse, et qui ignore ce que l'on peut dire à Paris, l'appelle dans ses *Dernières vues de politique et de finances*, « l'homme nécessaire ». « Il veut donc me faire couper le cou ! » s'écrie Bonaparte. Point de doute : c'est Mme de Staël qui a inspiré ce mot ! Les Necker père et fille l'exaspèrent. Mme de Staël est en Suisse? Qu'elle y reste ! Défense de venir à Paris. Mme de Staël écrit, fait écrire, supplie, s'agite ; M. Necker rédige des lettres polies et cérémonieuses à Lebrun, au Premier Consul : peines perdues.

Cependant Mme de Staël, dans sa réclusion forcée, met la dernière main à son roman de *Delphine;* ce livre paraît en décembre 1802. Qu'est-ce que *Delphine?*

1° D'abord, comme tous les ouvrages de Mme de Staël, c'est un livre rempli d'elle, de ses passions, de ses rêves, de son amour de la gloire et de la liberté. L'éloge de la liberté « qui bouillonnait dans le sang du vieux Corneille », l'appel à la « France silencieuse (2) » dans ce Paris enfiévré

(1) Voir, dans le livre des *Circonstances actuelles*, le plaidoyer en faveur du protestantisme, que l'auteur eût voulu voir adopter comme religion d'Etat.

(2) Cf. Préface de *Delphine*.

de 1803, à la veille de la conspiration de Cadoudal, du procès de Moreau, retentissent comme un appel aux armes. Explique qui voudra la contradiction ; c'est au moment où elle sollicite son ennemi, qu'elle lance contre lui cet audacieux défi. Mais *Delphine*, c'est encore, c'est surtout le cri de douleur de la créature opprimée, qui souffre de ses passions, certes, mais aussi de l'état social, de l'asservissement de la femme, des préjugés de la morale mondaine. « Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme doit s'y soumettre. » C'est l'épigraphe du livre ; mais contre cette épigraphe tout le livre proteste.

2° *Delphine* est la première grande œuvre de Mme de Staël dans le domaine de l'imagination ; *Zulma*, *Mirza* n'étaient que des amusements de jeunesse ; *les Passions*, le livre *De la Littérature* sont des ouvrages de philosophie et de critique. On lui reconnaissait les dons supérieurs de l'intelligence ; on niait sa faculté créatrice. *Delphine* est un éloquent démenti aux jugements des envieux. Être vivant et souffrant, nature d'élite, née des larmes de l'auteur, elle est à certains égards sa vivante image ; mais elle est plus encore. Elle est l'image de toutes les âmes passionnées qui souffrent de la vie, parce qu'elle s'oppose à leurs élans, à leurs désirs, et qui succombent, mais non sans noblesse, dans cette lutte inégale.

3° Enfin *Delphine* est un roman mondain. C'est le livre d'une femme du monde qui décrit ce qu'elle connaît et ce qu'elle aime le mieux : la société. Ils sont rares dans notre littérature, les livres d'imagination, qui nous peignent au naturel la vie de la société aristocratique d'autrefois. Ils ne sont pas, en général, écrits par des personnes de cette société. Il faut être initié pour connaître les mystères, les rites, la franc-maçonnerie de la vie mondaine. A cet égard, les romans de Mme de La Fayette et ceux de Mme de Staël méritent notre confiance. La société du Consulat se reconnut dans *Delphine*; l'œuvre contient plus d'un portrait, plus d'une allusion. Mme de Vernon-Talleyrand, Lebensei-Benjamin Constant, Mme Récamier-Thérèse d'Ervins, le duc de Mendoce-Lucchesini, Serbellane-Melzi et

tant d'autres amusèrent, piquèrent, excitèrent la curiosité des salons d'alors. Mme de Staël était une femme d'infiniment d'esprit ; on l'oublie trop de nos jours. Cet esprit étincelant, parfois satirique et caustique, fit en partie le succès du livre ; il anime encore de nos jours ces figures un peu pâlies d'une des époques les plus curieuses de notre histoire.

Delphine d'Albémar, jeune veuve généreuse et romanesque, a abandonné une partie de l'héritage de son mari à une parente de celui-ci, Mme de Vernon, qui veut marier sa fille, Mathilde, avec un gentilhomme, Léonce de Mondoville. Mais Delphine s'éprend d'un intérêt passionné pour Léonce, qui bientôt ne pense plus à la froide et pieuse Mathilde et n'a d'yeux que pour Delphine. Sur ces entrefaites, l'imprudente Delphine permet à une amie mariée, Thérèse d'Ervins, de se rencontrer dans sa maison une dernière fois avec l'homme qu'elle aime. Le mari survient ; un duel a lieu, et voilà Delphine compromise ; elle laisse croire généreusement qu'elle est l'objet de ce duel. Léonce, induit en erreur par Mme de Vernon, abandonne celle qu'il aime et se résout à épouser Mathilde. Mais bientôt il découvre la vérité, prend sa femme en horreur et revient à Delphine. Celle-ci se réfugie en Suisse pour fuir cet amour et, après une série d'événements romanesques, se retire dans un couvent. Mais Léonce l'en arrache, après la mort de sa femme et de son enfant. Il l'emmène dans son pays natal, en Vendée ; mais il ne peut l'épouser, à cause de l'opinion qui ne lui permet pas de prendre pour femme une ancienne religieuse. Il se jette dans la guerre civile qui vient d'éclater (1793), il est fait prisonnier, condamné à être fusillé. Delphine l'accompagne sur le lieu de l'exécution, s'empoisonne et meurt entre ses bras.



DELPHINE

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

IMAGINATION ET RAISON

On a dit que ce qui avait surtout contribué à la splendeur de la littérature du dix-septième siècle, c'étaient les opinions religieuses d'alors, et qu'aucun ouvrage d'imagination ne pouvait être distingué sans les mêmes croyances. Un ouvrage, dont ses adversaires mêmes doivent admirer l'imagination originale, extraordinaire, éclatante, *le Génie du christianisme*, a fortement soutenu ce système littéraire. J'avais essayé de montrer quels étaient les heureux changements que le christianisme avait apportés dans la littérature : mais comme le christianisme date de dix-huit siècles, et nos chefs-d'œuvre en littérature seulement de deux, je pensais que les progrès de l'esprit humain en général devaient être comptés pour quelque chose dans l'examen des différences entre la littérature des anciens et celle des modernes.

Les grandes idées religieuses, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et l'union de ces belles espérances avec la morale, sont tellement inséparables de tout sentiment élevé, de tout enthousiasme rêveur et tendre, qu'il me paraîtrait impossible qu'aucun roman, aucune tragédie, aucun ouvrage d'imagination enfin pût émouvoir sans leur secours : et, en ne considérant un moment ces pensées, d'un ordre bien plus sublime, que sous le rapport littéraire, je croirais que ce qu'on a appelé dans les divers genres d'écrits l'inspiration poétique, est presque toujours ce pressentiment du cœur, cet essor du génie qui transporte

l'espérance au delà des bornes de la destinée humaine ; mais rien n'est plus contraire à l'imagination, comme à la pensée, que les dogmes de quelque secte que ce puisse être. La mythologie avait des images et non des dogmes ; mais ce qu'il y a d'obscur, d'abstrait et de métaphysique dans les dogmes, s'oppose invinciblement, ce me semble, à ce qu'ils soient admis dans les ouvrages d'imagination.

La beauté de quelques ouvrages religieux tient aux idées qui sont entendues par tous les hommes, aux idées qui répondent à tous les cœurs, même à ceux des incrédules : car ils ne peuvent se refuser à des regrets, lors même qu'ils ne conçoivent pas encore des espérances : ce qu'il y a de plus grand enfin dans la religion, ce sont toutes les pensées inconnues, vagues, indéfinies, au delà de notre raison, mais non en lutte avec elle.

On a voulu établir depuis quelque temps une sorte d'opposition entre la raison et l'imagination (1), et beaucoup de gens, qui ne peuvent pas avoir de l'imagination, commencent d'abord pas manquer de raison, dans l'espoir que cette preuve de zèle leur sera toujours comptée. Il faut distinguer l'imagination qui peut être considérée comme l'une des plus belles facultés de l'esprit, et l'imagination dont tous les êtres souffrants et bornés sont susceptibles. L'une est un talent, l'autre une maladie ; l'une devance quelquefois la raison, l'autre s'oppose toujours à ses progrès ; on agit sur l'une par l'enthousiasme, sur l'autre par l'effroi : je conviens que quand on veut dominer les têtes faibles, il faut pouvoir leur inspirer des terreurs que la raison proscrirait ; mais pour produire ce genre d'effet, les contes de revenants valent beaucoup mieux que les chefs-d'œuvre littéraires.

L'imagination qui a fait le succès de tous ces chefs-d'œuvre tient par des liens très forts à la raison : elle inspire le besoin de s'élever au delà des bornes de la réalité, mais elle ne permet de rien dire qui soit en contraste avec cette réalité même. Nous avons tous au fond de notre âme une idée confuse de ce qui est mieux, de ce qui est meilleur, de ce qui est plus grand que nous ; c'est ce qu'on appelle, en tout genre, le beau idéal, c'est l'objet auquel aspirent toutes les âmes douées de quelque dignité naturelle : mais ce qui est contraire à nos connaissances, à nos idées positives, déplait à l'imagination presque autant qu'à la raison même...

(1) Allusion à la polémique contre les idéologues et la philosophie du dix-huitième siècle, en particulier dans le *Mercure*.

Il y a en nous une force morale qui tend toujours vers la vérité : en opposant l'une à l'autre toutes les facultés de l'homme, le sentiment, l'imagination, la raison, on établirait au dedans de lui-même une division presque semblable à celle qui, en affaiblissant les empires, rend leur asservissement plus facile. Les facultés de l'homme doivent avoir toutes la même direction, et le succès de l'une ne peut jamais être aux dépens de l'autre ; l'écrivain qui, dans l'ivresse de l'imagination, croit avoir subjugué la raison, la verra toujours reparaître comme son juge, non seulement dans l'examen réfléchi, mais dans l'impression du moment, qui décide de l'enthousiasme...

La plupart des jugements littéraires que l'on publiera en France, ne seront, pendant longtemps encore, que des louanges de parti, ou des injures de calcul. Je pense donc que les écrivains qui, pour exprimer ce qu'ils croient bon et vrai, bravent ces jugements connus d'avance, ont choisi leur public : ils s'adressent à la France silencieuse mais éclairée, à l'avenir plutôt qu'au présent (1) : ils aspirent peut-être aussi, dans leur ambition, à l'opinion indépendante, au suffrage réfléchi des étrangers ; mais ils se rappelleront sans doute ce conseil que Virgile donnait au Dante, lorsqu'il traversait avec lui le séjour des hommes médiocres, agités tant qu'ils avaient vécu par des passions haineuses :

. . . .
Fama di loro il mondo esser non lassa,
. . . .
Non ragioniam di lor; ma guarda e passa (2).

(*Delphine*, préface de la 1re édition.)

LA DANSE DU « SCHALL »

M. d'Orsan, ce neveu de Mme du Marset, qui a toujours besoin de s'occuper de ses talents, parce qu'ils lui tiennent lieu d'esprit, pria Delphine de danser une polonaise qu'un Russe leur avait apprise à tous les deux, et dont on était très curieux dans le bal. Delphine fut comme forcée de céder à son impor-

(1) Cette phrase excita beaucoup de colères contre Mme de Staël et lui fut reprochée comme une sorte de manifeste politique.

(2) Le monde n'a pas même conservé le souvenir de leur nom ; ne nous arrêtons pas à en parler, mais jette un coup d'œil sur eux et passe.

tunité, mais il y avait quelque chose de bien aimable dans les regards qu'elle m'adressa (1); elle se plaignait à moi de l'ennui que lui causait M. d'Orsan : notre intelligence s'était établie d'elle-même : son sourire m'associait à ses observations doucement malicieuses.

Les hommes et les femmes montèrent sur les bancs pour voir danser Delphine : je sentis mon cœur battre avec une grande violence quand tous les yeux se tournèrent sur elle : je souffrais de l'accord même de toutes ces pensées avec la mienne ; j'eusse été plus heureux si je l'avais regardée seul.

Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée nombreuse un effet plus extraordinaire : cette danse étrangère a un charme dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée : c'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaieté tout à fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelques pas la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête ; mais bientôt, reprenant la danse vive et légère, elle s'entourait d'un schall indien, qui, dessinant sa taille, et retombant avec ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant.

Cette danse expressive, et, pour ainsi dire, inspirée, exerce sur l'imagination un grand pouvoir ; elle vous retrace les idées et les sensations poétiques que, sous le ciel de l'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire.

Quand Delphine eut cessé de danser, de si vifs applaudissements se firent entendre, qu'on put croire pour un moment tous les hommes amoureux et toutes les femmes subjuguées.

Quoique je sois encore faible et qu'on m'ait défendu tout exercice qui pourrait enflammer le sang, je ne sus pas résister au désir de danser une anglaise avec Delphine ; il s'en formait une de toute la longueur de la galerie : je demandai à Mme d'Albémar de la descendre avec moi. « Le pouvez-vous, me répondit-elle, sans risquer de vous faire mal? — Ne craignez rien pour moi, répondis-je, je tiendrai votre main. » La danse commença, et plusieurs fois mes bras serrèrent cette taille souple et légère qui enchantait mes regards : une fois, en tournant avec Delphine, je sentis son cœur battre sous ma main : ce cœur, que toutes les puissances divines ont doué, s'animait-il pour moi d'une émotion plus tendre?

(1) C'est Léonce qui parle.

J'étais si heureux, si transporté, que je voulus recommencer encore une fois la même contredanse. La musique était ravissante ; deux harpes mélodieuses accompagnaient les instruments à vent, et jouaient un air à la fois vif et sensible : la danse de Delphine prenait par degrés un caractère plus animé, ses regards s'attachaient sur moi avec plus d'expression : quand les figures de la danse nous ramenaient l'un vers l'autre, il me semblait que ses bras s'ouvraient presque involontairement pour me rappeler, et que, malgré sa légèreté parfaite, elle se plaisait souvent à s'appuyer sur moi. Les délices dont je m'enivrais me firent oublier que ma blessure n'était pas parfaitement guérie : comme nous étions arrivés au dernier couple qui terminait le rang, j'éprouvai tout à coup un sentiment de faiblesse qui faisait fléchir mes genoux : j'attirai Delphine, par un dernier effort, encore plus près de moi, et je lui dis à voix basse : « Delphine, Delphine ! si je mourais ainsi, me trouveriez-vous à plaindre? — Mon Dieu ! interrompit-elle d'une voix émue, mon Dieu ! qu'avez-vous? » L'altération de mon visage la frappa : nous étions arrivés à la fin de la danse : je m'appuyai contre la cheminée, et je portai, sans y penser, la main sur ma blessure, qui me faisait beaucoup souffrir. Delphine ne fut plus maîtresse de son trouble, et s'y livra tellement, qu'à travers ma faiblesse je vis que tous les regards se fixaient sur elle : la crainte de la compromettre me redonna des forces, et je voulus passer dans la chambre voisine de celle où l'on dansait. Il y avait quelques pas à faire : Delphine, n'observant que l'état où j'étais, traversa toute la salle sans saluer personne, me suivit et, me voyant chanceler en marchant, s'approcha de moi pour me soutenir : j'eus beau lui répéter que j'allais mieux, qu'en respirant l'air je serais guéri : elle ne songeait qu'à mon danger, et laissa voir à tout le monde l'excès de sa peine et la vivacité de son intérêt.

O Delphine ! dans ce moment, comme au pied de l'autel, j'ai juré d'être ton époux : j'ai reçu ta foi, j'ai reçu le dépôt de ton innocente destinée, lorsqu'un nuage s'est élevé sur ta réputation, à cause de moi ! (*Première partie*, lettre XXVII.)

UN JALOUX

Je parlais encore à Léonce, lorsque j'appris subitement qu'on emportait Mme d'Ervins sans connaissance ; je courus

après son mari qui la suivait, je montai dans sa voiture presque malgré lui, et je pris dans mes bras la pauvre Thérèse, qui était tombée dans un évanouissement si profond, qu'elle ne donnait plus un signe de vie. « Grand Dieu ! dis-je à M. d'Ervins, qui l'a mise en cet état? — Sa conscience, madame, me répondit-il ; sa conscience ! » Et il me raconta alors ce qui s'était passé, avec un tremblement de colère dans lequel il n'entrait pas un seul sentiment de pitié pour cette charmante figure, mourant devant ses yeux.

Placé derrière une porte au moment où sa femme passait d'une chambre à l'autre, il l'avait entendue faire à M. de Serbellane des reproches dont l'expression supposait une liaison intime : il s'était avancé alors, et prenant la main de sa femme, il lui avait dit à voix basse, mais avec fureur : « Regardez-le, ce perfide étranger ; regardez-le, car jamais vous ne le reverrez. » A ces mots, Thérèse était tombée comme morte à ses pieds ; M. d'Ervins était fier de la douleur qu'il lui avait causée ; son orgueil ne se reposait que sur cette cruelle jouissance.

Quand nous arrivâmes à la maison de Mme d'Ervins, sa fille Isore, la voyant rapporter dans cet état, jetait des cris pitoyables, auxquels M. d'Ervins ne daignait pas faire la moindre attention. On posa Thérèse sur son lit, revêtue, comme elle l'était encore, de guirlandes de fleurs et de toutes les parures du bal ; elle avait l'air d'avoir été frappée de la foudre au milieu d'une fête.

Mes soins la rappelèrent à la vie ; mais elle était dans un délire qui trahissait à chaque instant son secret. Je voulais que M. d'Ervins me laissât seule avec elle ; mais, loin qu'il y consentît, il s'approcha de moi pour me dire que ma voiture était arrivée, et que dans ce moment il désirait d'entretenir sa femme sans témoins. « Au nom de votre fille, lui dis-je, M. d'Ervins, ménagez Thérèse ; n'oubliez pas dix ans de bonheur ; n'oubliez pas... — Je sais, madame, interrompit-il, ce que je me dois à moi-même : croyez que j'aurai toujours présente à l'esprit ma dignité personnelle. — Et n'aurez-vous pas, repris-je, n'aurez-vous pas présent à l'esprit le danger de Thérèse? — Ce qui est convenable doit être accompli, répondit-il, quoi qu'il en coûte ; elle a l'honneur de porter mon nom, je verrai ce qu'exigent à ce titre et son devoir et le mien. » Je quittai cet homme odieux, cet homme incapable de rien voir dans la nature que lui seul, et dans lui-même que son orgueil. Je retournai encore une fois vers l'infortunée Thérèse ; je l'embrassai en lui jurant l'amitié la plus tendre, et lui recommandant la pru-

dence et le courage ; elle ne me répondit à demi-voix que ces seuls mots : « Faites que je le revoie. » Je partis le cœur déchiré. (Lettre XXIX, Delphine à Mlle d'Albémar.)

UNE EXÉCUTION MONDAINE

Nous attendions la reine dans le salon qui précède sa chambre, avec quarante femmes les plus remarquables de Paris : Mme de R... arriva : c'est une personne très inconséquente, et qui s'est perdue de réputation par des torts réels et par une inconcevable légèreté. Je l'ai vue trois ou quatre fois chez sa tante Mme d'Artenas ; j'ai toujours évité avec soin toute liaison avec elle, mais j'ai eu l'occasion de remarquer dans ses discours un fonds de douceur et de bonté : je ne sais comment elle eut l'imprudence de paraître sans sa tante aux Tuileries, elle qui doit si bien savoir qu'aucune femme ne veut lui parler en public. Au moment où elle entra dans le salon, Mmes de Sainte-Albe et de Tésin, qui se plaisent assez dans les exécutions sévères, et satisfont volontiers, sous le prétexte de la vertu, leur arrogance naturelle, Mmes de Sainte-Albe et de Tésin quittèrent la place où elles étaient assises, du même côté que Mme de R... ; à l'instant toutes les autres femmes se levèrent, par bon air ou par timidité, et vinrent rejoindre à l'autre extrémité de la chambre Mme de Vernon, Mme du Marset et moi. Tous les hommes bientôt suivirent cet exemple, car ils veulent, en séduisant les femmes, conserver le droit de les en punir.

Mme de R... restait seule l'objet de tous les regards, voyant le cercle se reculer à chaque pas qu'elle faisait pour s'en approcher, et ne pouvant cacher sa confusion. Le moment allait arriver où la reine nous ferait entrer, ou sortirait pour nous recevoir : je prévis que la scène deviendrait alors encore plus cruelle. Les yeux de Mme de R... se remplissaient de larmes ; elle nous regardait toutes, comme pour implorer le secours d'une de nous : je ne pouvais pas résister à ce malheur : la crainte de déplaire à Léonce, cette crainte toujours présente me retenait encore ; mais un dernier regard jeté sur Mme de R... m'attendrit tellement, que, par un mouvement complètement involontaire, je traversai la salle, et j'allai m'asseoir à côté d'elle. Oui, me disais-je alors, puisque encore une fois les convenances de la société sont en opposition avec la véritable volonté de l'âme, qu'encore une fois elles soient sacrifiées.

Mme de R... me reçut comme si je lui avais rendu la vie ; en effet, c'est la vie que le soulagement de ces douleurs que la société peut imposer quand elle exerce sans pitié toute sa puissance. A peine eus-je parlé à Mme de R... que je ne pus m'empêcher de regarder Léonce : je vis de l'embarras sur sa physionomie, mais point de mécontentement. Il me sembla que ses yeux parcouraient l'assemblée avec inquiétude, pour juger de l'impression que je produisais ; mais que la sienne était douce !

Mme de Vernon ne cessa point de causer avec M. de Fierville, et n'eut pas l'air d'apercevoir ce qui se passait ; je soutins assez bien jusqu'à la fin ce qu'il pouvait y avoir d'un peu gênant dans le rôle que je m'étais imposé. En sortant de l'appartement de la reine, Mme de R... me dit, avec une émotion qui me récompensa mille fois de mon sacrifice : « Généreuse Delphine ! vous m'avez donné la seule leçon qui pût faire impression sur moi ! Vous m'avez fait aimer la vertu, son courage et son ascendant. Vous apprendrez dans quelques années, qu'à compter de ce jour je ne serai plus la même. Il me faudra longtemps avant de me croire digne de vous voir ; mais c'est le but que je me proposerai, c'est l'espoir qui me soutiendra. » Je lui pris la main à ces derniers mots, et je la serrai affectueusement. Un sourire amer de Mme du Marset, un regard de M. de Fierville m'annoncèrent leur désapprobation ; ils parlaient tous les deux à Léonce, et je crus voir qu'il était péniblement affecté de ce qu'il entendait : je cherchai des yeux Mme de Vernon ; elle était encore chez la reine. Pendant ce moment d'incertitude, Léonce m'aborda et me demanda avec assez de sérieux la permission de me voir seule chez moi, dès qu'il aurait reconduit Mme de Vernon. J'y consentis par un signe de tête ; j'étais trop émue pour parler (1).

CATASTROPHE

Hier, à deux heures après midi, M. d'Ervins alla dîner à Saint-Germain chez un de ses amis, se croyant assuré du départ de M. de Serbellane. Mme d'Ervins arriva chez moi vers cinq heures, seule, à pied, dans un état déplorable ; et peu de mo-

(1) Aventure personnelle du temps du Consulat, où Mme de Staël s'est peinte elle-même sous le nom de Mme de R... Delphine, c'est Mme de Custine. (Cf. *Madame de Staël et Napoléon*, p. 44.)

ments après, M. de Serbellane vint très secrètement pour lui dire un adieu qui sera plus long, hélas ! qu'ils ne l'imaginaient alors. Ma porte était défendue pour tout le monde, et pour M. d'Ervins en particulier ; on disait chez moi que j'étais partie pour Bellerive, et tous mes volets fermés du côté de la cour servaient à le persuader. Je fus témoin, pendant trois heures, de la douleur la plus déchirante ; je versai beaucoup de larmes avec Thérèse, et j'étais déjà bien abattue lorsque la plus terrible épreuve tomba sur moi.

Au moment où j'avais obtenu de Thérèse et de M. de Serbellane qu'ils se séparassent, un de mes gens entra, et me dit qu'un domestique de Mme de Vernon m'apportait un billet d'elle et demandait à me parler ; je sors et je vois, jugez de ma terreur, je vois M. d'Ervins ! Il était déjà dans la chambre voisine, et se débarrassant d'une redingote à la livrée des gens de Mme de Vernon, dont il s'était revêtu pour se déguiser, il s'avance tout à coup, malgré mes efforts, se précipite sur la porte de mon salon, l'ouvre, et trouve M. de Serbellane à genoux devant Thérèse, la tête baissée sur sa main. Thérèse reconnaît son mari la première et tombe sans connaissance sur le plancher. M. de Serbellane la relève dans ses bras, avant d'avoir encore aperçu M. d'Ervins, et croyant que la douleur des adieux était la seule cause de l'état où il voyait Thérèse. M. d'Ervins arrache sa femme des bras de son amant, et la jette sur une chaise, en l'abandonnant à mes secours ; il se retourne ensuite vers M. de Serbellane et tire son épée, sans remarquer que son adversaire n'en avait pas ; les cris qui m'échappèrent attirèrent mes gens ; M. de Serbellane leur ordonna de s'éloigner, et, s'adressant à M. d'Ervins, il lui dit : « Vous devez croire à Mme d'Ervins, monsieur, des torts qu'elle n'a pas ; je la quittais, je la priais de recevoir mes adieux. »

M. d'Ervins alors entra dans une colère, dont les expressions étaient à la fois insolentes, ignobles et furieuses. A travers tous ses discours, on voyait cependant la plus ferme résolution de se battre avec M. de Serbellane. J'essayai de persuader à M. d'Ervins que cette scène pourrait être ignorée de tout le monde ; mais je compris par ses réponses une partie de ce que j'ai su depuis avec détail : c'est que M. de Fierville savait tout, avait tout dit, et que cette raison, plus qu'aucune autre encore, animait le courage de M. d'Ervins.

M. de Serbellane souffrait de la manière la plus cruelle ; je voyais sur son visage le combat de toutes les passions géné-

reuses et fières : il était immobile devant une fenêtre, mordant ses lèvres, écoutant en silence les folles provocations de M. d'Ervins, et regardant seulement quelquefois le visage pâle et mourant de Thérèse, comme s'il avait besoin de trouver dans ce spectacle des motifs pour se contenir.

Il me vint dans l'esprit, après avoir tout épuisé pour calmer M. d'Ervins, de détourner sa colère sur moi, et j'essayai de lui dire que c'était moi qui avais engagé Mme d'Ervins à venir ; je commençais à peine ces mots que, se rappelant ce qu'il avait oublié, que le rendez-vous s'était donné dans ma maison, il se permit sur ma conduite les réflexions les plus insultantes. M. de Serbellane alors ne se contint plus, et saisissant la main de M. d'Ervins, il lui dit : « C'en est assez, monsieur, c'en est assez ; vous n'aurez plus affaire qu'à moi, et je vous satisferai. » Thérèse revint à elle dans ce moment. Quelle scène pour elle, grand Dieu ! une épée nue, la fureur qui se peignait dans les regards de son amant et de son mari, lui apprirent bientôt de quel événement elle était menacée ; elle se jeta aux pieds de M. d'Ervins pour l'implorer.

Alors, soit que, prêt à se battre, il éprouvât un ressentiment plus âpre encore contre celle qui en était la cause, soit qu'il fût dans son caractère de se plaire dans les menaces, il lui déclara qu'elle devait s'attendre aux plus cruels traitements, qu'il lui retirerait sa fille, qu'il l'enfermerait dans une terre pour le reste de ses jours, et que l'univers entier connaîtrait sa honte, puisqu'il allait s'en laver lui-même dans le sang de son amant. A ces atroces discours, M. de Serbellane fut saisi d'une colère telle, que je frémis encore en me la rappelant : ses lèvres étaient pâles et tremblantes, son visage n'avait plus qu'une expression convulsive : il me dit à voix basse en s'approchant de moi : « Voyez-vous cet homme, il est mort : il vient de se condamner ; je perdrai Thérèse pour toujours, mais je la laisserai libre, et je lui conserverai sa fille. » A ces mots, avec une action plus prompte que le regard, il prit M. d'Ervins par le bras et sortit. (Lettre XXXII.)

DÉSESPOIR. — DELPHINE ASSISTE VOILÉE AU MARIAGE DE LÉONCE

Je ne sais par quel mouvement je pris tout à coup un parti dont l'idée me donna d'abord quelque soulagement. Je résolus

d'aller moi-même, couverte d'un voile, à cette église où ils devaient se marier (1), et d'être ainsi témoin de la cérémonie. Je ne comprends pas encore quel était mon projet ; je n'avais pas celui de m'opposer au mariage, d'oser faire un tel scandale ; j'espérais, je crois, que je mourrais ; ou plutôt, la réflexion ne me guidait pas : la douleur me poursuivait, et je fuyais devant elle.

Je sortis seule, et tellement enveloppée d'un voile et d'un vêtement blanc, qu'on ne me reconnut point à ma porte ; je marchais dans la rue rapidement ; je ne sais d'où me venait tant de force ; mais il y avait sans doute dans ma démarche quelque chose de convulsif, car je voyais ceux qui passaient s'arrêter en me regardant : une agitation intérieure me soutenait ; je craignais de ne pas arriver à temps, j'étais pressée de mon supplice ; il me semblait qu'en atteignant au plus haut degré de la souffrance, quelque chose se briserait dans ma tête ou dans mon cœur, et qu'alors j'oublierais tout.

J'entrai dans l'église sans avoir repris ma raison ; la fraîcheur du lieu me calma pendant quelques instants ; il y avait très peu de monde ; je pus choisir la place que je voulais ; et je m'assis derrière une colonne qui me dérobait aux regards, mais cependant, hélas ! me permettait de tout voir. J'aperçus quelques femmes âgées dans le fond de l'église, qui priaient avec recueillement ; et comparant le calme de leur situation avec la violence de la mienne, je haïssais ma jeunesse qui donnait à mon sang cette activité de malheur.

Des instruments de fête se firent entendre en dehors de l'église ; ils annonçaient l'arrivée de Léonce ; les orgues bientôt aussi la célébrèrent, et mon cœur seul mêlait le désespoir à tant de joie. Cette musique produisit sur mes sens un effet surnaturel ; dans quelque lieu que j'entendisse l'air que l'on a joué, il serait pour moi comme un chant de mort. Je m'abandonnai, en l'écoutant, à des torrents de larmes, et cette émotion profonde fut un secours du ciel ; j'éprouvai tout à coup un mouvement d'exaltation qui soutint mon âme abattue ; la pensée de l'Être suprême s'empara de moi ; je sentis qu'elle me relevait à mes propres yeux. Non, me dis-je à moi-même, je ne suis point coupable ; et lorsque tout bonheur m'est enlevé, le refuge de ma conscience, le secours d'une Providence miséricordieuse me restera. Je vivrai de larmes ; mais aucun remords ne pouvant

(1) Léonce et Mathilde.

s'y mêler, je ne verrai dans la mort que le repos. Ah ! que j'ai besoin de ce repos !

Je n'avais pas encore osé lever les yeux ; mais quand les sons eurent cessé, cette douleur déchirante qu'ils avaient un moment suspendue, me saisit de nouveau ; je vis Léonce à la clarté des flambeaux ; pour la dernière fois sans doute je le vis ! il donnait la main à Mathilde ; elle était belle, car elle était heureuse ; et moi, mon visage couvert de pleurs ne pouvait inspirer que de la pitié.

Léonce, est-ce encore une illusion de mon cœur? Léonce me parut plongé dans la tristesse ; ses traits me semblaient altérés, et ses regards erraient dans l'église, comme s'il eût voulu éviter ceux de Mathilde. Le prêtre commença ses exhortations, et lorsqu'il se tourna vers Léonce pour lui adresser des conseils sur le sentiment qu'il devait à sa femme, Léonce soupira profondément, et sa tête se baissa sur sa poitrine.

Vous le dirai-je ! un instant après je crus le voir qui cherchait dans l'ombre ma figure appuyée sur la colonne, et je prononçai dans mon égarement ces mots d'une voix basse : *C'était à Delphine, Léonce, que cette affection était promise; oui, Léonce la devait à Delphine; elle n'a point cessé de la mériter.* Il se troubla visiblement, quoiqu'il ne pût m'entendre ; Mme de Vernon se leva pour lui parler ; elle se mit entre lui et moi ; il s'avança cependant encore pour regarder la colonne ; son ombre s'y peignit encore une fois.

J'entendis la question solennelle qui devait décider de moi, un frissonnement glacé me saisit ; je me penchai en avant, j'étendis la main ; mais bientôt épouvantée de la sainteté du lieu, du silence universel, de l'éclat que ferait ma présence, je me retirai par un dernier effort, et j'allai tomber sans connaissance derrière la colonne. (Lettre XXXVII.)

MÉLANCOLIE DE DELPHINE

Je descendis vers le soir dans mon jardin, et je méditai pendant quelque temps, avec assez d'austérité, sur la destinée des âmes sensibles au milieu du monde. Je cherchais à repousser l'attendrissement que me causait l'image de Léonce ; je voulais le confondre avec les hommes injustes et cruels, avides de déchirer le cœur qui se livre à leurs coups. J'essayai d'étouffer les sentiments jeunes et tendres dont j'ai goûté le charme depuis

mon enfance. La vie, me disais-je, est une œuvre qui demande du courage et de la raison. Au sommet des montagnes, à l'extrémité de l'horizon, la pensée cherche un avenir, un autre monde, où l'âme puisse se reposer, où la bonté jouisse d'elle-même, où l'amour enfin ne se change jamais en soupçons amers, en ressentiments douloureux : mais dans la réalité, dans cette existence positive qui nous presse de toutes parts, il faut, pour conserver la dignité de sa conduite, la fierté de son caractère, réprimer l'entraînement de la confiance et de l'affection, irriter son cœur lorsqu'on le sent trop faible, et contenir dans son sein les qualités malheureuses qui font dépendre tout le bonheur des sentiments qu'on inspire.

Je me ferai, disais-je encore, une destinée fixe, uniforme, inaccessible aux jouissances comme à la douleur ; les jours qui me sont comptés seront remplis seulement par mes devoirs. Je tâcherai surtout de me défendre de cette rêverie funeste qui replonge l'âme dans le vague des espérances et des regrets : en s'y livrant, on éprouve une sensation d'abord si douce, et ensuite si cruelle ! on se croit attiré par une puissance surnaturelle : elle vous fait pressentir le bonheur à travers un nuage ; mais ce nuage s'éclaircit par degrés, et découvre enfin un abîme où vous aviez cru voir une route indéfinie de vertus et de félicités.

Oui, me répétais-je, j'étoufferai en moi tout ce qui me distinguait parmi les femmes, pensées naturelles, mouvements passionnés, élans généreux de l'enthousiasme ; mais j'éviterai la douleur, la redoutable douleur. Mon existence sera tout entière concentrée dans ma raison, et je traverserai la vie, ainsi armée contre moi-même et contre les autres.

Sans interrompre ces réflexions, je me levai, et je marchai d'un pas plus ferme, me confiant davantage dans ma force. Je m'arrêtai près des orangers que vous m'avez envoyés de Provence ; leurs parfums délicieux me rappelèrent le pays de ma naissance, où ces arbres du Midi croissent abondamment au milieu de nos jardins. Dans cet instant, un de ces orgues que j'ai si souvent entendus dans le Languedoc, passa sur le chemin et joua des airs qui m'ont fait danser quand j'étais enfant. Je voulais m'éloigner ; un charme irrésistible me retint : je me retraçai tous les souvenirs de mes premières années, votre affection pour moi, la bienveillante protection dont votre frère cherchait à m'environner, la douce idée que je me faisais, dans ce temps, de mon sort et de la société ; combien j'étais convaincue qu'il suffisait d'être aimable et bonne pour que tous

les cœurs s'ouvrissent à votre aspect, et que les rapports du monde ne fussent plus qu'un échange continuel de reconnaissance et d'affection. Hélas! en comparant ces délicieuses illusions avec la disposition actuelle de mon âme, j'éprouvai des convulsions de larmes; je me jetai sur la terre, avec des sanglots qui semblaient devoir m'étouffer : j'aurais voulu que cette terre m'ouvrît son repos éternel. (Seconde partie, lettre V.)

UNE FEMME DU MONDE : Mme DE VERNON

En revenant avec Mme de Vernon (1), je fus encore plus frappée que je ne l'avais été le matin de sa pâleur et de sa tristesse, et je lui demandai à quelle heure elle s'était couchée la nuit dernière. « A cinq heures du matin, me répondit-elle. — Vous avez donc joué? — Oui. - Mon Dieu! repris-je, comment pouvez-vous vous abandonner à ce goût funeste? vous y aviez renoncé depuis si longtemps! — Je m'ennuie dans la vie, me répondit-elle : je manque d'intérêt, de mouvement, et mon repos n'a point de charmes : le jeu m'anime sans m'émouvoir douloureusement; il me distrait de toute autre idée, et je consume ainsi quelques heures sans les sentir. — Est-ce à vous, lui dis-je, de tenir ce langage? votre esprit... — Mon esprit! interrompit-elle : vous savez bien que je n'en ai que pour causer, et point du tout pour lire, ni pour réfléchir : j'ai été élevée comme cela; je pense dans le monde; seule, je m'ennuie ou je souffre. » (Lettre VII.)

Mme de Vernon étant venue nous rejoindre, je rentrai dans le salon, et ne parlai plus à M. de Mondoville de la soirée, qu'un moment lorsque je m'en allais, et qu'il venait d'avoir un assez long entretien seul avec sa belle-mère. « N'écoutez pas trop Mme de Vernon, lui dis-je tout bas : je me méfie beaucoup, même de son amitié pour Mme d'Albémar : elle est bien fine, Mme de Vernon; elle n'est point dévote, elle n'a guère de principes sur rien, elle a beaucoup d'esprit; elle n'a point aimé son mari, et cependant elle n'a jamais eu d'amant. Défiez-vous de ces caractères-là, il faut que leur activité s'exerce de quelque

(1) A remarquer dans ce portrait de femme certains traits de ressemblance avec le caractère de Talleyrand, dont on fut frappé.

manière. Croyez-moi, les pauvres femmes qui, comme moi, se sont fait beaucoup de mal à elles-mêmes, ont été bien moins occupées d'en faire aux autres. — Hélas ! me répondit Léonce, en me donnant la main pour me reconduire jusqu'à ma voiture, il y a peut-être une vie dont le sort a été décidé par ce que vous dites si gaiement. » (Lettre XVII.)

LE SUPPLICE DE L'ATTENTE

J'ai pourtant encore une sorte de besoin de vous raconter les dernières heures dont je gardai l'idée, celles qui ont terminé l'histoire de ma vie : je ne veux pas que vous ignoriez ce que j'ai encore éprouvé pendant que j'existais : seulement ne me répondez pas sur ce sujet, ne me parlez que de vous et de ce que je peux faire pour vous ; ne me dites rien de moi : il n'y a plus de Delphine, puisqu'il n'y a plus de Léonce ! crainte, espoir, tout s'est évanoui avec mon estime pour lui ; le monde et mon cœur sont vides.

Il faut l'avouer pour m'en punir, le jour où je l'attendais il m'était plus cher que dans aucun autre moment de ma vie. Depuis l'instant où le soleil se leva, quel intérêt je mis à chaque heure qui s'écoulait ! de combien de manières je calculai quand il était vraisemblable qu'il viendrait ! D'abord il me parut qu'il devait arriver à l'heure qu'il supposait celle de mon réveil, afin d'être certain de me trouver seule. Quand cette heure fut passée, je pensai que j'avais eu tort d'imaginer qu'il la choisirait, et je comptai sur lui entre midi et trois heures ; à chaque bruit que j'entendais, je combinais par mille raisons minutieuses s'il viendrait à cheval ou en voiture. Je n'allai pas chez Thérèse, je n'ouvris pas un livre, je ne me promenai pas, je restai à la place d'où l'on voyait le chemin. L'horloge du village de Bellerive ne sonne que toutes les demi-heures : j'avais ma montre devant moi, et je la regardais quand mes yeux pouvaient quitter la fenêtre. Quelquefois je me fixais à moi-même un espace de temps que je me promettais de consacrer à me distraire ; ce temps était précisément celui pendant lequel mon âme était le plus violemment agitée.

Ce que j'éprouvai peut-être de plus pénible dans cette attente, ce fut l'instant où le soleil se coucha : je l'avais vu se lever lorsque mon cœur était ému par la plus douce espérance ; il me semblait qu'en disparaissant, il m'enlevait tous les sentiments dont j'avais

été remplie à son aspect. Cependant, à cette heure de découragement succéda bientôt une idée qui me ranima ; je m'étonnai de n'avoir pas songé que c'était le soir que Léonce choisirait pour s'entretenir plus longtemps avec moi, et je retombai dans cet état, le plus cruel de tous, où l'espoir même fait presque autant de mal que l'inquiétude. L'obscurité ne me permettait plus de distinguer de loin les objets ; j'en étais réduite à quelques bruits rares dans la campagne, et plus la nuit approchait, plus ma souffrance était uniforme et pesante ; combien je regrettais le jour, ce jour même dont toutes les heures m'avaient été si pénibles !

Enfin, j'entends une voiture, elle s'approche, elle arrive, je ne doute plus ; j'entends monter mon escalier, je n'ose avancer ; mes gens ouvrent les deux battants, apportent des lumières, et je vois entrer Mme de Mondoville et Mme de Vernon ! Non, vous ne pouvez pas vous peindre ce qu'on éprouve lorsque, après le supplice de l'attente, on passe par toutes les sensations qui en font espérer la fin, et que, trompé tout à coup, on se voit rejeté en arrière, mille fois plus désespéré qu'avant le soulagement passager qu'on vient d'éprouver. (Lettre XXIV.)

LA CONFESSION DE Mme DE VERNON

DISSIMULATION FÉMININE

Les circonstances qui présidèrent à mon éducation (1) ont altéré mon naturel ; il était doux et flexible ; on aurait pu, je crois, le développer d'une manière plus heureuse. Personne ne s'est occupé de moi dans mon enfance, lorsqu'il eût été si facile de former mon cœur à la confiance et à l'affection. Mon père et ma mère sont morts que je n'avais pas trois ans, et ceux qui m'ont élevée ne méritaient point mon attachement. Un parent très éloigné et très insouciant fut mon tuteur : il me donnait des maîtres en tout genre, sans prendre le moindre intérêt ni à ma santé, ni à mes qualités morales : il voulait être bien pour moi ; mais comme il n'était averti de rien par son cœur, sa conduite tenait au hasard de sa mémoire, ou de sa disposition : il regardait d'ailleurs les femmes comme des jouets, dans leur enfance, et, dans leur jeunesse, comme des maîtresses plus ou moins jolies,

(1) C'est Mme de Vernon qui parle.

que l'on ne peut jamais écouter sur rien de raisonnable.

Je m'aperçus assez vite que les sentiments que j'exprimais étaient tournés en plaisanterie, et que l'on faisait taire mon esprit, comme s'il ne convenait pas à une femme d'en avoir. Je renfermai donc en moi-même tout ce que j'éprouvais ; j'acquis de bonne heure ainsi l'art de la dissimulation, et j'étouffai la sensibilité que la nature m'avait donnée. Une seule de mes qualités, la fierté, échappa à mes efforts pour les contraindre toutes. Quand on me surprenait dans un mensonge, je n'en donnais aucun motif, je ne cherchais point à m'excuser, je me taisais ; mais je trouvais assez injuste que ceux qui comptaient les femmes pour rien, qui ne leur accordaient aucun droit et presque aucune faculté, que ceux-là même voulussent exiger d'elles les vertus de la force et de l'indépendance, la franchise et la sincérité.

Mon tuteur, assez fatigué de moi, parce que je n'avais point de fortune, vint me dire un matin qu'il fallait épouser M. de Vernon. Je l'avais vu pour la première fois la veille ; il m'avait souverainement déplu. Je m'abandonnai au seul mouvement involontaire que je me sois permis de montrer en ma vie : je résistai avec assez de véhémence ; mon tuteur me menaça de me faire enfermer pour le reste de mes jours dans un couvent, si je refusais M. de Vernon ; et comme je ne possédais rien au monde, je n'avais point l'espoir de m'affranchir de son despotisme. J'examinai ma situation ; je vis que j'étais sans force ; une lutte inutile me parut la conduite d'un enfant ; j'y renonçai, mais avec un sentiment de haine contre la société qui ne prenait pas ma défense, et ne me laissait d'autres ressources que la dissimulation. Depuis cette époque, mon parti fut irrévocablement pris d'y avoir recours chaque fois que je le jugerais nécessaire. Je crus fermement que le sort des femmes les condamnait à la fausseté ; je me confirmai dans l'idée conçue dès mon enfance, que j'étais, par mon sexe et par le peu de fortune que je possédais, une malheureuse esclave à qui toutes les ruses étaient permises avec son tyran. Je ne réfléchis point sur la morale, je ne pensais pas qu'elle pût regarder les opprimés. Je n'étouffai point ma conscience, car, en vérité, jusqu'au jour où je vous ai trompée, elle ne m'a rien reproché.

M. de Vernon n'était point un caractère insouciant comme mon tuteur, mais il avait, avant tout, la peur d'être gouverné, et néanmoins une si grande disposition à être dupe, qu'il donnait toujours la tentation de le tromper : cela était si facile, et il y

avait tant d'inconvénient à lui dire la vérité la plus innocente, qu'il aurait fallu, je vous l'atteste, une sorte de chevalerie dans le caractère, pour parler avec sincérité à un tel homme. J'ai pris pendant quinze ans l'habitude de ne devoir aucun de mes plaisirs qu'à l'art de cacher mes goûts et mes penchants, et j'ai fini par me faire, pour ainsi dire, un principe de cet art même, parce que je le regardais comme le seul moyen de défense qui restât aux femmes contre l'injustice de leurs maîtres.

J'engageai M. de Vernon avec tant d'adresse à passer plusieurs années à Paris, qu'il crut y aller malgré moi : j'aimais le luxe, et je ne connais personne qui, par son caractère, ses fantaisies et sa prodigalité, ait plus besoin que moi d'une grande fortune. M. de Vernon s'était enrichi par l'économie : je sus cependant exciter si bien son amour-propre, qu'à sa mort il était presque ruiné, et avait contracté, vous le savez, une dette assez forte avec la famille de Léonce. Je disposais de M. de Vernon, et cependant il me traitait toujours avec une grande dureté ; il ne se doutait pas que j'eusse de l'ascendant sur ses actions ; mais, pour mieux se prouver à lui-même qu'il était le maître, il me parlait toujours avec rudesse.

Ma fierté se révoltait souvent en secret de tout ce que j'étais obligée de faire pour alléger ma servitude ; mais si je m'étais séparée de M. de Vernon, je serais retombée dans la pauvreté, et j'étais convaincue que, de toutes les humiliations, la plus difficile à supporter au milieu de la société, c'était le manque de fortune, et la dépendance que cettte privation entraîne.

Je ne voulus point avoir d'amants, quoique je fusse jolie et spirituelle : je craignais l'empire de l'amour ; je sentais qu'il ne pouvait s'allier avec la nécessité de la dissimulation ; j'avais pris d'ailleurs tellement l'habitude de me contraindre, qu'aucune affection ne pouvait naître malgré moi dans mon cœur ; les inconvénients de la galanterie me frappèrent très vivement, et, ne me sentant pas les qualités qui peuvent excuser les torts d'entraînement, je résolus de conserver intacte ma considération au milieu de Paris. Je crois que personne n'a mieux jugé que moi le prix de cette considération, et les éléments dont elle se compose ; mais les liens d'amour, tels qu'on peut les former dans le monde, valent-ils mieux qu'elle? je ne le pense pas.

J'avais eu d'abord l'idée d'élever ma fille d'après mes idées et de lui inspirer mon caractère ; mais j'éprouvai une sorte de dégoût de former une autre à l'art de feindre : j'avais de la répugnance à donner les leçons de ma doctrine ; ma fille montrait

dans son enfance assez d'attachement pour moi : je ne voulais ni lui dire le secret de mon caractère, ni la tromper. Cependant j'étais convaincue, et je le suis encore, que les femmes étant victimes de toutes les institutions de la société, elles sont dévouées au malheur, si elles s'abandonnent le moins du monde à leurs sentiments, si elles perdent de quelque manière l'empire d'elles-mêmes. Je me déterminai, après y avoir bien réfléchi, à donner à Mathilde, dont le caractère, je vous l'ai dit, s'annonçait de bonne heure comme très âpre, le frein de la religion catholique : et je m'applaudis d'avoir trouvé le moyen de soumettre ma fille à tous les jougs de la destinée de femme, sans altérer sa sincérité naturelle. Vous voyez, d'après cela, que je n'aimais pas ma manière d'être, quoique je fusse convaincue que je ne pouvais m'en passer...

Enfin je vais mourir, et toute cette vie d'efforts et de combinaisons est déjà finie ; je jouis de ces derniers jours pendant lesquels mon esprit n'a plus rien à ménager. Je croyais, il y a quelque temps, que j'avais seule bien entendu la vie, et que tous ceux qui me parlaient de sentiments dévoués et de vertus exaltées étaient des charlatans ou des dupes : depuis que je vous connais, il m'est venu par intervalles d'autres idées ; mais je ne sais encore si mon aride système était complètement erroné, et s'il n'est pas vrai qu'avec toute autre personne que vous, les seules relations raisonnables sont les relations calculées.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas avoir été méchante : j'avais mauvaise opinion des hommes, et je m'armais à l'avance contre leurs intentions malveillantes ; mais je n'avais point d'amertume dans l'âme ; j'ai rendu fort heureux tous mes inférieurs, tous ceux qui ont été dans ma dépendance ; et lorsque j'ai usé de la dissimulation envers ceux qui avaient des droits sur moi, c'était encore en leur rendant la vie plus agréable. (Lettre XLI.)

LÉONCE A DELPHINE

IL N'Y A D'AUTRE LOI QUE L'AMOUR

Tu n'as pas l'idée, jamais tu ne peux l'avoir, que je me résigne à vivre sans toi ! Non, parce que la plus atroce combinaison m'a empêché d'être ton époux, je ne consentirai point à te voir un jour, une heure de moins que si nous étions unis l'un à l'autre : nous le sommes ; tout est mensonge dans mes autres liens, il n'y a de vrai que mon amour, que le tien ; car tu m'aimes,

Delphine ! Je t'en conjure, dis-moi, le jour, le jour où j'ai formé cet hymen qui ne peut exister qu'aux yeux du monde, cet hymen dont tous les serments sont nuls, puisqu'ils supposaient tous que tu avais cessé de m'aimer, n'étais-tu pas derrière une colonne, témoin de cette fatale cérémonie? Je crus alors que mon imagination seule avait créé cette illusion ; mais s'il est vrai que c'était toi-même que je voyais, comment ne t'es-tu pas jetée dans mes bras? pourquoi n'as-tu pas redemandé ton amant à la face du ciel? Ah ! j'aurais reconnu ta voix ; ton accent eût suffi pour me convaincre de ton innocence ; et, devant ce même autel, plaçant ta main sur mon cœur, c'est à toi que j'aurais juré l'amour que je ne ressentais que pour toi seule.

Mais qu'importe cette cérémonie ! elle est vaine, puisque c'est à Mathilde qu'elle m'a lié. Ce n'est pas Delphine, dont l'esprit supérieur s'affranchit à son gré de l'opinion du monde, ce n'est pas elle qui repoussera l'amour par un timide respect pour les jugements des hommes. Ton véritable devoir, c'est de m'aimer ; ne suis-je pas ton premier choix? ne suis-je pas le seul être pour qui ton âme céleste ait senti cette affection durable et profonde dont le sort de ta vie dépendra? Oh ! mon amie, quoique personne ne puisse te voir sans t'admirer, moi seul je puis jouir avec délices de chacune de tes paroles ; moi seul je ne perds pas le moindre de tes regards. Aime-moi, pour être adorée dans toutes les nuances de tes charmes. Aime-moi, pour être fière de toi-même ; car je t'apprendrai tout ce que tu vaux. Je te découvrirai des vertus, des qualités, des séductions que tu possèdes sans le savoir.

Oh Delphine ! les lois de la société ont été faites pour l'universalité des hommes ; mais quand un amour sans exemple dévore le cœur, quand une perfidie presque aussi rare a séparé deux êtres qui s'étaient choisis, qui s'étaient aimés, qui s'étaient promis l'un à l'autre, penses-tu qu'aucune de ces lois, calculées pour les circonstances ordinaires de la vie, doive subjuguer de tels sentiments? (Troisième partie, lettre I.)

MÊME SUJET

Ne va point, par de vaines subtilités, distinguer en toi-même la conscience de ton cœur : interroge-le ce cœur, repousse-t-il l'idée de me voir, comme il repousserait une action vile ou cruelle? non, il t'entraîne vers moi ; c'est ton Dieu, c'est la

nature, c'est ton amant qui te parle ; écoute une de ces puissances protectrices de ta destinée ; écoute-les, car c'est au fond de ton âme qu'elles exercent leur empire : oublie tout ce qui n'est pas nous ; nos âmes se suffisent, anéantissons l'univers dans notre pensée, et soyons heureux. (Lettre III.)

Ah ! mon amie, ne le sens-tu pas comme moi ! l'univers et les siècles se fatiguent à parler d'amour ; mais une fois, dans je ne sais combien de milliers de chances, deux êtres se répondent par toutes les facultés de leur esprit et de leur âme ; ils ne sont heureux qu'ensemble, animés que lorsqu'ils se parlent ; la nature n'a rien voulu donner à chacun des deux qu'à demi, et la pensée de l'un ne se termine que par la pensée de l'autre. (Lettre VII.)

DELPHINE A MADEMOISELLE D'ALBÉMAR

DRAMATIQUE RENCONTRE

La nuit était noire et le froid assez vif ; je jetai mon mouchoir sur ma tête, et m'enfonçant dans ma voiture, son mouvement m'emporta pendant trois heures sans me faire changer d'attitude. Étourdie par cette course rapide, je ne suivais aucune idée, je les repoussais toutes successivement : néanmoins c'était en vain que je cherchais à confondre, dans mon trouble, les souvenirs et les regrets qui se présentaient à moi ; je parvenais à obscurcir ce qui se passait dans mon esprit, mais rien ne calmait ma douleur. Je m'imagine que l'état de mon âme avait quelque ressemblance alors avec celui des malheureux condamnés à mort, lorsque, ne se sentant pas la force d'envisager cette idée, ils essayent d'étouffer en eux toute faculté de réflexion.

Un air glacé, dont je ne m'étais point garantie, me causait de temps en temps des sensations assez pénibles, et cette souffrance me faisait un peu de bien. Je pressais quelquefois mon mouchoir sur ma bouche, jusqu'au point de m'ôter la respiration pendant un moment, afin de détourner par un autre genre de douleur la pensée que je redoutais comme un fantôme persécuteur. Je ne sais ce qui me serait arrivé, lorsque, après de vains efforts pour échapper à moi-même, j'aurais considéré dans son entier le sort que je m'imposais. Mais j'étais parvenue, je crois, à cet excès de malheur qui fait descendre sur nous le secours de la clémence divine.

Un événement que je pourrais appeler surnaturel, du moins par l'impression que j'en ai reçue, vint tout à coup changer mon état et me délivrer des tourments du désespoir. J'entendis mes postillons qui criaient : *Pourquoi voulez-vous nous arrêter? Qui êtes-vous? Rangez-vous à l'instant, rangez-vous.* Je crus d'abord que des voleurs voulaient profiter de la nuit pour nous attaquer, et moi, que vous connaissez craintive, j'éprouvai une émotion presque douce. L'idée me vint que Dieu avait pitié de moi et m'envoyait la mort. J'avançai précipitamment ma tête à la portière, avide du péril, quel qu'il fût, qui devait m'arracher aux impressions que j'éprouvais.

Je ne pouvais rien voir, mais j'entendis une voix qui, depuis la première fois qu'elle m'a frappée, n'est jamais sortie de mon cœur, prononcer ces mots : *Faites avancer vos chevaux si vous voulez ; écrasez-moi, mais je ne reculerai pas.* « Arrêtez ! m'écriai-je, arrêtez ! » Les postillons ne distinguaient point mes paroles, et je crus qu'ils se préparaient à partir en renversant celui qui s'était placé devant eux ; je fis des efforts pour ouvrir la portière ; le tremblement de ma main m'empêchait d'y réussir ; ce tremblement augmentait à chaque seconde qu'il me faisait perdre. Je sentais que si je ne parvenais pas à descendre, les postillons, ne me comprenant pas, attribueraient mes cris à l'effroi et, prenant Léonce pour un assassin, pourraient l'écraser à l'instant sous les pieds des chevaux et les roues de ma voiture. Non, jamais un supplice de cette nature ne saurait se peindre ! Enfin je m'élançai hors de cette fatale portière : Léonce, qui m'avait entendue, s'était jeté en bas de son cheval, et courant vers moi, il me reçut dans ses bras.

Divinité des justes ! que ferez-vous de plus pour la vertu? Que réservez-vous pour elle dans les cieux, quand sur la terre vous nous avez donné l'amour? Je le retrouvais le jour même où je m'étais condamnée à le quitter pour toujours ; mon cœur reposait sur le sien, au moment où j'avais cru sentir la voiture qui me traînait se soulever en passant sur son corps : non, je n'aurais pas été un être sensible et vrai, si je n'avais pas été résolue dans cet instant à donner ma vie à celui dont la présence venait de me faire goûter de telles délices. Ah ! Louise, qui pourrait se replonger dans le désespoir, quand un coup du sort l'en a retiré? qui pourrait se rejeter volontairement dans l'abîme, reprendre toutes les sensations douloureuses, suspendues, effacées par la confiance que le bonheur inspire si rapidement? Non, j'ose l'affirmer, le cœur humain n'a pas cette force.

Léonce me porta pendant quelques pas ; il me croyait évanouie, je ne l'étais point ; j'avais conservé le sentiment de l'existence pour jouir de cet instant, peut-être marqué par le ciel, comme le dernier et le plus haut degré de la félicité qu'il me destine. Le premier mot que je dis à Léonce fut la promesse de renoncer à mon projet de départ ; ce départ m'était devenu désormais impossible, et je ne voulais pas qu'il pût en douter un instant, après que ma décision était prise. Ah ! Louise, quelle reconnaissance il m'exprima ! quel sentiment délicieux le bonheur de ce qu'on aime ne fait-il pas éprouver ! Je ne sais quelle terreur, créée par l'imagination, avait effrayé, troublé mon esprit depuis quinze jours. Pourquoi donc, pourquoi voulais-je me séparer de Léonce? N'existe-t-il pas des sœurs qui passent leur vie avec leurs frères? des hommes dont l'amitié honore et console les femmes les plus respectables? Pourquoi m'estimais-je si peu que de ne pas me croire capable d'épurer tous les sentiments de mon cœur, et de goûter à la fois la tendresse et la vertu?

Dès que Léonce me vit résolue à ne pas me séparer de lui, il s'établit entre nous la plus douce intelligence ; il donna avec une grâce charmante des ordres tout autour de moi, plaça ma femme de chambre dans le cabriolet d'Antoine, qui était venu me rejoindre, et se mêla enfin de tous les détails, avec la vivacité la plus aimable, comme s'il eût cru prendre ainsi possession de ma vie.

Après m'avoir fait remonter dans ma voiture, il me montra, par les soins les plus tendres, son inquiétude sur l'état de tremblement où j'étais ; il m'entoura de son manteau, ouvrit et referma les glaces plusieurs fois, pour essayer ce qui pourrait me faire du bien : je voyais en lui une activité de bonheur, une sorte d'impossibilité de contenir sa joie, qui me jetait dans une rêverie enchanteresse ; je me taisais, parce qu'il parlait ; j'étais calme, parce que l'expression de ses sentiments était vive. Oh, Louise ! personne, personne au monde, se faisant l'idée de cette félicité, ne renoncerait à l'éprouver ! (Lettre VIII.)

L'AMOUR RÉVÈLE DIEU ET L'IMMORTALITÉ

La puissance d'aimer me fait sentir en moi la source immortelle de la vie. Quoi ! mes cendres seraient près des tiennes sans se réveiller ! Nous serions pour jamais étrangers à cette nature qui parle si vivement à notre âme ! Ce beau ciel, dont l'aspect

fait naître tant de sentiments et de pensées, ces astres de la nuit et du jour se lèveraient sur notre tombe, comme ils se sont levés sur nos heures trop heureuses, sans qu'il restât rien de nous pour les admirer ! Non, Léonce, je n'ai pas moins d'horreur du néant que du crime, et la même conscience repousse loin de moi tous les deux.

Mais que ferai-je de mon espérance si tu ne la partages pas? Livrerai-je mon âme à un avenir que tu n'as pas reconnu pour le tien? Quelle idée mon imagination peut-elle me donner du bonheur, si ce n'est pas avec toi que je dois en jouir? Comment entretenir ces méditations solitaires que ta voix n'encourageait pas? Je ne puis plus rien à moi seule, j'ai besoin de t'interroger sur toutes mes pensées, pour les juger, pour les admettre, pour les rattacher à mon amour. O Léonce ! Léonce ! viens croire avec moi, pour que j'espère en paix, pour que je suive ta trace brillante dans le ciel, où mes regards cherchent ta place, avant d'aspirer à la mienne.

Oui, Léonce, il existe un monde où les liens factices sont brisés, où l'on n'a rien promis que d'aimer ce qu'on aime : ne sois pas impie envers cette espérance. Le bonheur que la sensibilité nous donne, loin de distraire comme tous les autres de la reconnaissance envers le Créateur, ramène sans cesse à lui ; plus notre être se perfectionne, plus un Dieu lui devient nécessaire ; et plus les jouissances du cœur sont vives et pures, moins il nous est possible de nous résigner aux bornes de cette vie. Léonce, je vous en conjure, ne plaisantez jamais sur le besoin que j'ai d'occuper votre âme des idées religieuses. Je douterais de votre amour pour moi, si je ne pouvais réussir à vous donner au moins du respect pour ces grandes questions qui ont intéressé tant d'esprits éclairés, et calmé tant d'âmes souffrantes. (Lettre XIV.)

LE BONHEUR DANS LE MARIAGE

MONSIEUR ET MADAME DE BELMONT

« Quand je vous ai connue (1), il y a dix ans, M. de Belmont m'aimait déjà depuis quelques années ; mais comme on craignait qu'il ne perdît la vue, mes parents s'opposaient à notre mariage : il devint entièrement aveugle, et je renonçai alors à

(1) C'est Mme de Belmont qui parle.

tous les ménagements que j'avais conservés avec ma famille. Chaque moment de retard, quand je lui étais devenue si nécessaire, me paraissait insupportable ; et n'ayant ni père ni mère, je me crus permis de me décider seule. Je me mariai à l'insu de mes parents, et j'eus pendant quelque temps assez à souffrir des menaces qu'ils me firent de rompre mon mariage : quand il fut bien prouvé qu'ils ne le pouvaient pas, ils travaillèrent à nous ruiner, ils y réussirent ; mais comme j'avais craint d'abord qu'ils ne parvinssent à me séparer de M. de Belmont, je ne fus presque pas sensible à la perte de notre fortune ; mon imagination n'était frappée que du malheur que j'avais évité.

« Mon mari, continua-t-elle, donne des leçons à son fils ; moi, j'élève ma fille ; et notre pauvreté, nous rapprochant naturellement beaucoup plus de nos enfants, nous donne de nouvelles jouissances. Quand on est parfaitement heureux par ses affections, c'est peut-être une faveur de la Providence que certains revers qui resserrent encore vos liens par la force même des choses. Je n'oserais pas le dire devant M. de Belmont, si je ne savais pas que sa cécité ne le rend point malheureux ; mais cet accident fixe sa vie au sein de sa famille, cet accident lui rend mon bras, ma voix, ma présence à tous les instants nécessaires ; il m'a vue dans les premiers jours de ma jeunesse, il conservera toujours le même souvenir de moi, et il me sera permis de l'aimer avec tout le charme, tout l'enthousiasme de l'amour, sans que la timidité causée par la perte des agréments du visage en impose à l'expression de mes sentiments. Je le dirai devant M. de Belmont, madame, il faut qu'il entende ce que je pense de lui, puisque je ne veux pas le quitter un instant, même pour me livrer au plaisir de le louer : le premier bonheur d'une femme, c'est d'avoir épousé un homme qu'elle respecte autant qu'elle l'aime ; qui lui est supérieur par son esprit et son caractère ; qui décide de tout pour elle, non parce qu'il opprime sa volonté, mais parce qu'il éclaire sa raison et soutient sa faiblesse. Dans les circonstances mêmes où elle aurait un avis différent du sien, elle cède avec bonheur, avec confiance, à celui qui a la responsabilité de la destinée commune, et peut seul réparer une erreur, quand même il l'aurait commise. Pour que le mariage remplisse l'intention de la nature, il faut que l'homme ait par son mérite réel un véritable avantage sur sa femme, un avantage qu'elle reconnaisse et dont elle jouisse : malheur aux femmes obligées de conduire elles-mêmes leur vie, de couvrir les défauts et les petitesses de leur mari, ou de s'en affranchir, en portant seules

le poids de l'existence ! Le plus grand des plaisirs, c'est cette admiration du cœur qui remplit tous les moments, donne un but à toutes les actions, une émulation continuelle au perfectionnement de soi-même, et place auprès de soi la véritable gloire, l'approbation de l'ami qui vous honore en vous aimant. Aimable Delphine, ne jugez pas le bonheur ou le malheur des familles par toutes les prospérités de la fortune ou de la nature ; connaissez le degré d'affection dont l'amour conjugal les fait jouir, et c'est alors seulement que vous saurez quelle est leur part de félicité sur la terre !

« Elle ne vous a pas tout dit, ma douce amie, reprit M. de Belmont : elle ne vous a pas parlé du plaisir qu'elle a trouvé dans l'exercice d'une générosité sans exemple ; elle a tout sacrifié pour moi, qui ne lui offrais qu'une suite de jours pendant lesquels il fallait tout sacrifier encore. Riche, jeune, brillante, elle a voulu consacrer sa vie à un aveugle sans fortune, et qui lui faisait perdre toute celle qu'elle possédait. Dans quelque trésor du ciel il existait un bien inestimable ; il m'a été donné, ce bien, pour compenser un malheur que tant d'infortunés ont éprouvé dans l'isolement. Et telle est la puissance d'une affection profonde et pure, qu'elle change en jouissances les peines les plus réelles de la vie : je me plais à penser que je ne puis faire un pas sans la main de ma femme, que je ne saurais pas même me nourrir, si elle n'approchait pas de moi les aliments qu'elle me destine. Aucune idée nouvelle ne ranimerait mon imagination, si elle ne me lisait pas les ouvrages que je désire connaître ; aucune pensée ne parvient à mon esprit sans le charme que sa voix lui prête : toute l'existence morale m'arrive par elle, empreinte d'elle, et la Providence, en me donnant la vie, a laissé à ma femme le soin d'achever ce présent, qui serait inutile et douloureux sans son secours.

« Je le crois, dit encore M. de Belmont, j'aime mieux que personne : car tout mon être est concentré dans le sentiment : mais comment se fait-il que tous les hommes ne cherchent pas à trouver le bonheur dans leur famille? Il est vrai que ma femme, et ma femme seule pouvait faire du mariage un sort si délicieux. Cependant, il me manque de n'avoir jamais vu mes enfants, mais je me persuade qu'ils ressemblent à leur mère : de toutes les images que mes yeux ont autrefois recueillies, il n'en est qu'une qui soit restée parfaitement distincte dans mon souvenir : c'est la figure de ma femme ; je ne me crois pas aveugle près d'elle, tant je me représente vivement ses traits ! Avez-vous

remarqué combien sa voix est douce? quand elle parle, elle accentue gracieusement et mollement, comme si elle aimait à soigner les plaisirs qui me restent : je sens tout, je n'oublie rien ; un serrement de main, une voix émue ne s'effacent jamais de mon souvenir. Ah ! c'est une existence heureuse que de savourer ainsi les affections et leur charme : d'en jouir sans éprouver jamais une de ces inconstances du cœur, qu'amènent quelquefois les splendeurs éclatantes de la fortune, ou les dons brillants de la nature.

« Néanmoins, quoique mon sort ne puisse se comparer à celui de personne, je le dis, continua-t-il, aux grands de la terre, aux plus beaux, aux plus jeunes, il n'est de bonheur pendant la vie que dans cette union du mariage, que dans cette affection des enfants, qui n'est parfaite que quand on chérit leur mère. Les hommes, beaucoup plus libres dans leur sort que les femmes, croient pouvoir aisément suppléer aux jouissances de la vie domestique ; mais je ne sais quelle force secrète la Providence a mise dans la morale : les circonstances de la vie paraissent indépendantes d'elle, et c'est elle seule cependant qui finit par en décider. Toutes les liaisons hors du mariage ne durent pas : des événements terribles, ou des dégoûts naturels brisent les liens qu'on croyait les plus solides : l'opinion vous poursuit ; l'opinion, de quelque manière, insinue ses poisons dans votre bonheur. Et quand il serait possible d'échapper à son empire, peut-on comparer le plaisir de se voir quelques heures au milieu du monde, quelques heures interrompues, avec l'intimité parfaite du mariage? Que serais-je devenu sans elle, moi qui ne devais porter mes malheurs qu'à celle qui pouvait s'enorgueillir de les partager? Comment aurais-je fait pour lutter contre l'ordre de la société, moi que la nature avait désarmé? Combien l'abri des vertus constantes et sûres ne m'était-il pas nécessaire à moi qui ne pouvais rien conquérir, et qui n'avais pour espoir que le bonheur qui viendrait me chercher ! Mais ce ne sont point des consolations que je possède, c'est la félicité même ; et je le répète avec assurance, celui qui n'est point heureux par le mariage est seul, oui, partout seul ; car il est tôt ou tard menacé de vivre sans être aimé. »

M. de Belmont prononça ces paroles avec tant de chaleur, qu'elles jetèrent mon âme dans une situation violente ; je vous l'avoue, ce que j'éprouve, quand une circonstance ranime en moi la douleur de n'avoir pas épousé Mme d'Albémar, ce que j'éprouve tient beaucoup de cet état que les anciens auraient

expliqué par la vengeance des furies. Quelquefois cette douleur semble dormir dans mon sein ; mais quand elle se réveille, je sens qu'elle ne m'a jamais quitté, et que tous les jours écoulés me sont retracés par les regrets les plus amers (1). (Lettre XIX.)

DELPHINE ET L'OPINION DU MONDE

Comme il était déjà tard, tout le monde était rassemblé chez Mme de Saint-Albe. Au moment où j'entrai dans la chambre, j'entendis autour de moi une espèce de murmure ; je ne vis pas Léonce qui était alors dans une pièce plus reculée. La maîtresse de la maison, la plus impitoyable femme du monde, quand elle croit que sa considération peut gagner à se montrer ainsi, fut longtemps sans s'avancer vers moi ; enfin, elle se leva et m'offrit une chaise, avec une froideur qu'elle désirait surtout faire remarquer ; les deux femmes à côté de qui j'étais assise parlèrent bas chacune à leurs voisins ; aucun homme ne s'approcha de moi, et toute l'assemblée semblait enchaînée par ce silence désapprobateur, mystérieux et glacé, que la conscience même ni la raison ne peuvent braver en public. Je conçus d'abord, tant ma tête était troublée, le plus injuste soupçon contre Mme d'Artenas ; mille idées se succédaient dans mon esprit et n'osant ni interroger personne, ni faire un mouvement pour me lever, pendant que tous les yeux étaient fixés sur moi, immobile à ma place, je sentais une sueur froide tomber de mon front.

Mme de R... m'aperçut, se leva promptement, me prit par la main, et me conduisit dans l'embrasure de la fenêtre ; je me crus sauvée, puisqu'un être vivant me parlait. « Il est arrivé cet après-midi même, me dit-elle, des lettres du régiment de M. de Valorbe, qui contiennent la nouvelle que des officiers de son corps, ayant appris qu'il avait reçu de M. de Mondoville une insulte très grave sans la venger, ont déclaré qu'ils ne serviraient plus avec lui ; il s'est battu avec deux d'entre eux, il a été blessé par le second ; mais l'on croit que, malgré cette courageuse conduite, il sera obligé de quitter son régiment et peut-être la France. Cet événement a produit un effet terrible contre vous, il a tout renouvelé, comme si l'on pouvait vous accuser

(1) Ces paroles de Léonce expriment un des sentiments les plus profonds et les plus douloureux de Mme de Staël.

le moins du monde du triste sort de M. de Valorbe ; on m'a tout raconté en arrivant ici, et j'allais envoyer chez vous pour vous conjurer de ne pas venir, lorsque malheureusement vous êtes entrée. »

Mon premier mouvement fut de m'informer de ce que savait Léonce. « Dans ce moment, me dit Mme de R..., une de ses parentes l'instruit, dans la chambre à côté, de cette cruelle aventure. Au nom du ciel, remettez-vous à votre place, restez-y une heure, si vous le pouvez, et partez après naturellement. » Pendant qu'elle me parlait, M. de Montalte, cousin de M. de Valorbe, qui est venu quelquefois me voir après lui, passa devant moi, me regarda avec affectation et ne me salua point ; il repassa deux minutes après, et, entendant Mme de R... nommer M. de Valorbe, il s'avança près de nous deux, et, s'adressant à Mme de R..., il dit assez haut pour que plusieurs personnes l'entendissent : « Mme d'Albémar a jugé à propos de déshonorer mon cousin pour plaire à M. de Mondoville ; mais si elle a disposé d'un fou à qui elle a tourné la tête, il lui sera plus difficile d'imposer silence à ses parents. » Je sentis à ce discours un mouvement de hauteur, une inspiration de fierté qui me rendit mes forces, et j'allais prononcer des paroles qui, pour un moment du moins, auraient fait triompher la vérité, lorsque je vis Léonce rentrer dans la chambre où j'étais ; je sentis à l'instant les conséquences d'un mot qui lui aurait appris que M. de Montalte m'avait offensée, et je me tus subitement.

Je cherchai des regards la place que j'avais occupée en arrivant, elle était prise ; je fis le tour de la chambre, dans une espèce d'agitation qui me faisait craindre à chaque instant de tomber sans connaissance : aucune femme ne m'offrit une chaise à côté d'elle, aucun homme ne se leva pour me donner la sienne. Je commençais à voir les objets doubles, tant mon agitation augmentait à chaque pas inutile que je faisais ; je me sentais regardée de toute part, quoique je n'osasse lever les yeux sur personne ; à mesure que j'avançais, on reculait devant moi ; les hommes et les femmes se retiraient pour me laisser passer, et je me trouvai seule au milieu du cercle, non telle qu'une reine respectueusement entourée, mais comme un proscrit dont l'approche serait funeste. J'aperçus, dans mon désespoir, que la porte du salon était ouverte, et qu'il n'y avait personne près de cette porte ; cette issue, qui s'offrait à moi, me parut un secours inespéré ; et, dans un égarement qui tenait de la folie, je sortis de la chambre, je descendis l'escalier, je traversai la cour,

et je me trouvai au milieu de la place Louis XV, sur laquelle demeurait Mme de Saint-Albe : seule, à pied, par le vent et la pluie, dans la parure d'une fête, sans avoir un instant réfléchi au mouvement qui m'entraînait, je fuyais devant la malveillance et la haine, comme devant des pointes de fer qui me repoussaient toujours plus loin.

A peine étais-je restée deux minutes sur la place à chercher autour de moi ce que j'avais fait et ce que j'allais devenir, que Léonce m'atteignit : son émotion était sombre et terrible ; il me prit le bras, le serra contre son cœur, et marcha avec moi sans que nous sussions, je crois, ni l'un ni l'autre, quel dessein nous faisait avancer. Nous étions déjà sur le pont Louis XVI, lorsque le saisissement du froid me força de m'arrêter, et je m'appuyai sur le parapet, incapable de faire un pas de plus. Léonce passa une de ses mains autour de moi. « Chère et noble infortunée, me dit-il, de quelle barbarie ils ont usé envers toi ! Veux-tu les fuir avec moi, ces cruels, dans le sein de la mort ? Dis un mot et nous nous précipiterons ensemble dans ces flots, plus secourables que les êtres que nous venons de voir. Pourquoi lutter plus longtemps contre la vie ? N'est-il pas certain que nous n'aurons plus que des douleurs ! Ce ciel, qui nous regarde, nous a marqués pour ses victimes ; sauvons-nous des hommes et de lui. » Alors il me souleva dans ses bras : je crus sa résolution prise : je penchai ma tête sur son sein, et je vous le jure, Louise, je n'éprouvai rien qui ne fût doux : tout à coup cependant il me remit à terre : et, reculant quelques pas, il dit, comme se parlant à lui-même : « Non, l'innocence ne doit pas périr ; c'est à ses vils accusateurs que la mort est réservée. Delphine, tu seras vengée, tu le seras. » (Quatrième partie, lettre XXIX.)

PLAIDOYER DE M. DE LEBENSEI
EN FAVEUR DU DIVORCE

C'est un grand mystère que l'amour ; peut-être est-ce un bien céleste qu'un ange a laissé sur la terre ; peut-être est-ce une chimère de l'imagination qu'elle poursuit jusqu'à ce que le cœur refroidi appartienne déjà plus à la mort qu'à la vie. N'importe ; si je ne voyais dans votre sentiment pour Léonce que de l'amour (1), si je ne croyais pas que sa femme disconvient à

(1) C'est M. de Lebensei qui écrit à Delphine.

son caractère et à son esprit sous mille rapports différents, je ne vous conseillerais pas de tout briser pour vous réunir ; mais écoutez-moi l'un et l'autre.

De quelque manière que l'on combine les institutions humaines, bien peu d'hommes, bien peu de femmes renonceront au seul bonheur qui console de vivre : l'intime confiance, le rapport des sentiments et des idées, l'estime réciproque, et cet intérêt qui s'accroît avec les souvenirs. Ce n'est pas pour les jours de délices placés par la nature au commencement de notre carrière, afin de nous dérober la réflexion sur le reste de l'existence ; ce n'est pas pour ces jours que la convenance des caractères est surtout nécessaire ; c'est pour l'époque de la vie où l'on cherche à trouver dans le cœur l'un de l'autre l'oubli du temps qui nous poursuit, et des hommes qui nous abandonnent. L'indissolubilité des mariages mal assortis prépare des malheurs sans espoir à la vieillesse ; il semble qu'il ne s'agisse que de repousser les désirs des jeunes gens, et l'on oublie que les désirs repoussés des jeunes gens deviendront les regrets éternels des vieillards. La jeunesse prend soin d'elle-même,on n'a pas besoin de s'en occuper ; mais toutes les institutions, toutes les réflexions doivent avoir pour but de protéger à l'avance ces dernières années, que l'homme le plus dur ne peut considérer sans pitié, ni le plus intrépide sans effroi.

Je ne nie point tous les inconvénients du divorce, ou plutôt de la nature humaine qui l'exige ; c'est aux moralistes, c'est à l'opinion à condamner ceux dont les motifs ne paraissent pas dignes d'excuse : mais au milieu d'une société civilisée qui introduit les mariages par convenance, les mariages dans un âge où l'on n'a nulle idée de l'avenir, lorsque les lois ne peuvent punir, ni les parents qui abusent de leur autorité, ni les époux qui se conduisent mal l'un envers l'autre ; en interdisant le divorce, la loi n'est sévère que pour les victimes, elle se charge de river les chaînes, sans pouvoir influer sur les circonstances qui les rendent douces ou cruelles ; elle semble dire : Je ne puis assurer votre bonheur, mais je garantirai du moins la durée de votre infortune. Certes, il faudra que la morale fasse de grands progrès, avant que l'on rencontre beaucoup d'époux qui se résignent au malheur, sans y échapper de quelque manière ; et si l'on y échappe, et si la société se montre indulgente en proportion de la sévérité même des institutions, c'est alors que toutes les idées de devoir et de vertu sont confondues, et que l'on vit, sous l'esclavage civil comme sous l'esclavage poli-

tique, dégagé par l'opinion des entraves imposées par la loi.

Ce sont les circonstances particulières à chacun qui déterminent si le divorce autorisé par la loi peut être approuvé par le tribunal de l'opinion et de notre propre cœur. Un divorce qui aurait pour motif des malheurs survenus à l'un des deux époux serait l'action la plus vile que la pensée pût concevoir ; car les affections du cœur, les liens de famille ont précisément pour but de donner à l'homme des amis indépendants de ses succès ou de ses revers, et de mettre au moins quelques bornes à la puissance du hasard sur sa destinée. Les Anglais, cette nation morale, religieuse et libre ; les Anglais ont dans la liturgie du mariage une expression qui m'a touché : *je l'accepte,* disent réciproquement la femme et le mari, *in health and in sickness, for better and for worse; dans la santé comme dans la maladie, dans ses meilleures circonstances comme dans ses plus funestes.* La vertu, si même il en faut pour partager l'infortune quand on a partagé le bonheur ; la vertu n'exige alors qu'un dévouement tellement conforme à une nature généreuse, qu'il lui serait tout à fait impossible d'agir autrement. Mais les Anglais, dont j'admire, sous presque tous les rapports, les institutions civiles, religieuses et politiques, les Anglais ont eu tort de n'admettre le divorce que pour cause d'adultère : c'est rendre l'indépendance au vice et n'enchaîner que la vertu ; c'est méconnaître les oppositions les plus fortes, celles qui peuvent exister entre les caractères, les sentiments et les principes.

L'infidélité rompt le contrat, mais l'impossibilité de s'aimer dépouille la vie du premier bonheur que lui avait destiné la nature : et quand cette impossibilité existe réellement, quand le temps, la réflexion, la raison même de nos amis et de nos parents la confirment, qui osera prononcer qu'un tel mariage est indissoluble? Une promesse inconsidérée, dans un âge où les lois ne permettent pas même de statuer sur le moindre des intérêts de fortune, décidera pour jamais du sort d'un être dont les années ne reviendront plus, qui doit mourir, et mourir sans avoir été aimé !...

De quelles bizarreries les hommes n'ont-ils pas été capables? Le Créateur les avait préservés de la cruauté par la sympathie, le fanatisme leur a fait braver cet instinct de l'âme, en leur persuadant que celui qui en avait doué leur nature leur commandait de l'étouffer. Un désir vif d'être heureux anime tous les hommes, des hypocrites ont représenté ce désir comme la ten-

tation du crime. Ils ont ainsi blasphémé Dieu, car toute la création repose sur le besoin du bonheur. Sans doute on pourrait abuser de cette idée comme de toutes les autres, en la faisant sortir de ses limites. Il y a des circonstances où les sacrifices sont nécessaires ; ce sont toutes celles où le bonheur des autres exige que vous vous immoliez vous-même à eux : mais c'est toujours dans le but d'une grande somme de félicité pour tous que quelques-uns ont à souffrir ; et le moyen de la nature, au moral comme au physique, ce sont les jouissances de la vie.

Si ces principes sont vrais, peut-on croire que la Providence exige des hommes de supporter la plus amère des douleurs, en les condamnant à rester liés pour toujours à l'objet qui les rend profondément infortunés? Ce supplice serait-il ordonné par la bonté suprême? et la miséricorde divine l'exigerait-elle pour expiation d'une erreur? (Quatrième partie, lettre XVII.)

CONFESSION DE Mme DE TERNAN

DÉSILLUSION DE FEMME

Je n'étais qu'à la moitié de la carrière que la nature nous destine, et je ne voyais plus un avenir, ni une espérance, ni un but qui pût me concerner moi-même. Un homme à l'âge que j'avais alors aurait pu commencer une carrière nouvelle ; jusqu'à la dernière année de la plus longue vie, un homme peut espérer une occasion de gloire, et la gloire, c'est, comme l'amour, une illusion délicieuse, un bonheur qui ne se compose pas, comme tous ceux que la simple raison nous offre, de sacrifices et d'efforts ; mais les femmes, grand Dieu ! les femmes ! que leur destinée est triste ! A la moitié de leur vie, il ne leur reste plus que des jours insipides, pâlissant d'année en année : des jours aussi monotones que la vie matérielle, aussi douloureux que l'existence morale.

Et vos enfants, me dira-t-on, vos enfants ! La nature, prodigue envers la jeunesse, nous a réservé les plus doux plaisirs de la maternité, pour l'époque de la vie qui permet encore les plus heureuses jouissances de l'amour ; nous sommes le premier objet de l'affection de nos enfants, à l'âge où nous pouvons l'être encore de l'époux, de l'amant qui nous préfère : mais quand notre jeunesse finit, celle de nos enfants commence, et tout l'attrait de l'existence nous les enlève au moment même où nous aurions le plus besoin de nous reposer sur leurs sentiments.

J'essayai de revenir à mon mari, il était bon pour moi : mais quand je voulais lui redemander ces soins, cet intérêt suivi, cet amour enfin que je lui inspirais vingt ans plus tôt, il ne me le refusait pas, mais il en avait aussi complètement perdu le souvenir que des jeux les plus frivoles de son enfance ; cependant, quel plaisir peut-on trouver dans la société d'un homme à qui vous n'êtes pas essentiellement nécessaire, qui pourrait vivre sans vous comme avec vous, et prend à votre existence un intérêt plus faible que celui que vous y prenez vous-mêmes?

Quand les autres ne s'occupent plus naturellement de vous, on est assez tenté de devenir exigeante, et de reprendre par ses défauts une sorte d'empire qu'on ne peut plus espérer de ses grâces ; moins j'inspirais d'amour, plus j'aurais voulu que mes enfants eussent, dans leur affection pour moi, cet entraînement et ce culte qui m'avaient rendu chers les hommages dont je m'étais vue l'objet ; moins je trouvais dans le monde d'intérêt et de plaisir, plus j'avais besoin d'une société continuelle et douce dans mon intérieur : mais plus un sentiment, un plaisir, un but quelconque nous devient nécessaire, plus il est difficile de l'obtenir ; la nature et la société suivent cette maxime connue de l'Évangile : *Elles donnent à ceux qui ont* ; mais ceux qui perdent éprouvent une contagion de peines qui se succèdent rapidement et naissent les unes des autres.

Je voulus essayer de m'occuper, mais aucun intérêt ne m'y excitait : mes enfants étaient élevés, mon mari occupé des affaires, et accoutumé à moi de telle sorte que je ne pouvais plus rien changer à nos relations : quel motif me restait-il donc pour une action quelconque? tout était égal, et je passais des heures entières dans l'incertitude sur les plus simples actions de la vie, parce qu'il n'y en avait aucune qui me fût plus commandée, plus agréable ou plus utile que l'autre. (Cinquième partie, lettre XI.)

ENTREVUE DE LÉONCE ET DE DELPHINE AU COUVENT

Comme Léonce entrait dans le parloir, Delphine parut, revêtue de son voile noir, derrière la fatale grille : à ce spectacle, un tremblement affreux saisit Léonce ; il regardait tour à tour Delphine et moi, avec des yeux dont l'expression appelait et repoussait la vérité presque en même temps : « Est-elle reli-

gieuse? s'écria-t-il ; l'est-elle? » A ces accents, Delphine reconnut Léonce : elle tendit les bras vers lui ; il s'élança vers la grille qu'il saisit, qu'il ébranla de ses deux mains, avec une contraction de nerfs impossible à voir sans frémir, et dit avec une voix dont les accents ne sortiront jamais de mon souvenir : « Mathilde est morte : Delphine, pouvez-vous être à moi? — Non, lui répondit-elle, mais je puis mourir! » Et elle tomba par terre, sans mouvement.

Léonce la considéra quelque temps avec un regard fixe et terrible ; puis, se retournant vers moi (1), il s'appuya sur mon bras et s'assit avec un calme apparent, que démentait l'affreuse altération de son visage ; il se mit à me parler alors, mais il m'était impossible de le comprendre, car ses dents frappaient les unes contre les autres avec une grande violence, et ses idées se troublaient tellement qu'il n'y avait plus aucun sens dans ce qu'il disait. Delphine, revenant à elle, fit demander à l'abbesse la permission d'entrer dans la chambre extérieure ; Mme de Ternan, effrayée de l'arrivée de son neveu, n'osa ni se montrer, ni refuser ce que lui demandait Delphine. Mon malheureux ami n'entendait ni ne voyait plus rien. Lorsqu'on ouvrit la grille à Delphine, elle se précipita dans l'instant aux genoux de Léonce et tint ses mains glacées dans les siennes, en lui prodiguant les noms les plus tendres. Léonce alors, sans revenir tout à fait à lui, reconnut cependant son amie, et la prenant dans ses bras, il la pressa sur son cœur avec un mouvement si passionné, des regards tellement enthousiastes, qu'involontairement je levai les mains au ciel pour le prier de les réunir tous les deux. Peut-être m'a-t-il exaucé! Léonce, serrant dans ses mains tremblantes les mains tremblantes de Delphine, et déjà dans le délire de la fièvre qui ne l'a point quitté depuis, lui disait : « D'où vient donc, mon amie, que tu m'apparais couverte de ce voile? quel présage m'annonce cet habit lugubre? N'est-ce pas avec des parures de fête que notre hymen doit être célébré? Oh! dégage-toi de ces ombres noires qui t'environnent : viens à moi vêtue de blanc, dans tout l'éclat de ta jeunesse et de ta beauté ; viens, l'épouse de mon cœur, toi sur qui je repose ma vie. Mais pourquoi pleures-tu sur mon sein? Tes larmes me brûlent : quelle est la cause de ta douleur? N'es-tu pas à moi, pour jamais à moi, à moi!... » Sa voix s'affaiblissait toujours plus ; en répétant ces paroles déchirantes, il pencha sa

(1) M. de Lebensei.

tête sur mon épaule, et perdit entièrement connaissance. Delphine me reconnut alors, et me dit : « Vous le voyez, je lui donne la mort : je ne sais quel être je suis ; je porte le malheur avec moi, je ne fais rien que de funeste. Sauvez-le ! sauvez-le ! – Écoutez-moi, lui dis-je, vos vœux ne sont point irrévocables : ils peuvent être brisés, ils le seront. » Ces paroles la firent frissonner, mais elle les entendit sans en conserver le souvenir : elle posa la tête défaillante de son ami sur son sein et m'envoya chercher du secours : je revins avec deux tourières du couvent. Tous nos efforts pour rappeler Léonce à la vie furent d'abord vains ; Delphine, dont l'effroi redoublait à chaque instant, pressant Léonce dans ses bras, cherchait à le soutenir, à le ranimer, et lui répétait, avec cet abandon de tendresse qui fait d'une femme un être céleste, un être qui n'exprime et ne respire que l'amour : « Mon ami, mon amant, ange de ma vie ! ouvre les yeux ; n'entends-tu donc plus cette voix d'amour qui t'appelle, cette voix de ta Delphine? Nous mourrons ensemble ; mais reviens à toi, pour me dire encore une fois que tu m'aimes ; ne sens-tu pas mon cœur sur ton cœur? ma main qui presse la tienne? Je ne sais ce que je suis, je ne sais quels liens m'enchaînent, mais mon âme est restée libre, et je t'adore. L'excès du sentiment que j'éprouve n'aurait-il donc aucune puissance? La vie qui me dévore, ne puis-je la faire passer dans tes veines? Léonce ! Léonce ! » Il ouvrit les yeux à ces accents, mais il les referma bientôt après, repoussant de sa main Delphine même, comme s'il ne se trouvait bien que dans l'engourdissement de la mort.

Je remarquai l'embarras des religieuses témoins de cette scène, et je résolus de faire transporter Léonce dans une maison voisine du couvent, où l'on pourrait le secourir. Delphine ne s'opposa point aux ordres que je donnai : et, quand on emporta l'infortuné Léonce, sans qu'il eût repris ses sens, elle se mit à genoux sur le seuil de la porte, le suivit de ses regards tant qu'elle put l'apercevoir, et, baissant ensuite son voile, elle se releva et rentra dans son couvent. (Sixième partie, lettre X.)



Cependant Mme de Staël revient en France en septembre 1803. Sa présence est tolérée aux environs de Paris, à Mafliers, où elle s'installe. Mais elle reçoit nombreuse société, recommence ses intrigues ; elle a pour le Premier

Consul, le « premier des bandits », disait-elle (1), une haine incroyable. Le résultat est que le 15 octobre, on lui fait signifier par la gendarmerie l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures et de se retirer à quarante lieues de Paris. Mme Récamier, Junot, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Joseph Bonaparte intercèdent en vain : il faut partir. Elle part, en larmes.

Mais ce départ est un coup de maître. A la pénitence qu'on lui impose, la retraite piteuse à quarante lieues de la capitale, elle préfère l'exil. Elle franchit la frontière, s'élance en Allemagne : Francfort, Weimar, Berlin sont les étapes de son voyage, de sa croisade, devrait-on dire. Elle va jouer supérieurement, pendant dix longues années, le rôle d'éternelle persécutée, d'« Oreste de l'exil » ; elle va soulever de sa parole enflammée l'Europe entière, Berlin, Vienne, Moscou, Pétersbourg, Stockholm, Londres, et l'Europe entière se fera sa complice ; car, d'instinct, elle sent dans cette femme une force, et cette force l'aidera à précipiter du faîte l'homme qui personnifie, contre l'Europe monarchique, l'esprit abhorré de la Révolution. Mme de Staël a fait plus de mal à Napoléon hors de France qu'elle ne lui en eût fait en France et à Paris même ; et, à ce jeu, elle a gagné la gloire.

En particulier, le voyage en Allemagne de 1803-1804, — l'Allemagne illustre de Gœthe, de Schiller, de Wieland, de Fichte, — a mûri son esprit. Par ce voyage, par le séjour en Autriche de 1809, par la connaissance qu'elle y acquiert de la littérature et de l'âme allemandes, par cette rapide, mais vaste enquête, ce coup d'œil de génie dont le résultat est en 1810 le livre *De l'Allemagne*, elle ouvre à la pensée française, à sa propre pensée des horizons nouveaux. Elle apprend à connaître cette littérature, dont elle n'avait fait en 1800 que pressentir l'importance ; elle en est, chez nous, sinon la première, du moins la véritable introductrice. En 1820 le livre qui sera le signe de ralliement du premier romantisme, celui de Victor Cousin revenu d'Alle-

(1) Lucie ACHARD, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, II, 268.

magne, de ses amis, les J.-J. Ampère, les Bastide et leur groupe, c'est l'*Allemagne* de Mme de Staël.

En avril 1804, elle fait un séjour triomphal à Berlin. Sur ce séjour et l'accueil qui lui est fait, nous avons une lettre d'elle, fort intéressante, adressée à sa cousine et sa confidente la plus chère, Mme Necker de Saussure ; elle donnera une juste idée des impressions de Mme de Staël et du charme de sa correspondance.

A Mme NECKER DE SAUSSURE

Berlin, ce 1er avril (1804).

« Quelle délicieuse lettre j'ai reçue de vous, chère amie, et que j'ai bien fait de vous donner uniquement et exclusivement tout ce sentiment qu'une seule femme peut inspirer à une autre femme ! Vous êtes une nouvelle preuve pour moi dans votre lettre de ce que je crois si vivement : c'est qu'en prose, c'est que dans les sujets individuels, les expressions peignent l'âme plus que le talent, réfléchissent tout notre être, et pas seulement l'esprit, la plus extérieure de nos facultés. Il faut avoir un caractère réel susceptible d'affections vraies et de réflexions profondes pour écrire comme vous, et il faut encore joindre à tout cela un esprit supérieur. J'ai donc raison de vous croire unique. Il en est ainsi, dans d'autres genres, de mon père, de Benjamin et de Mathieu (1), et la vaste moisson de nouvelles connaissances que j'ai fait (*sic*) en Allemagne donne une sanction de plus s'il est possible à mes premiers sentiments.

« Dans tout ce Berlin, qui m'a intéressée? Le fameux prince Louis (2)? Non. Quelques-uns des grands seigneurs qui abondent ici? Non. Un professeur, un professeur allemand (3) ! Que dites-vous de cela, chère amie? Et ne croyez-vous pas que déjà j'ai perdu quelque chose en Allemagne, et ne vous préparez-vous pas à me faire des plaisanteries comme si je n'étais plus une Parisienne? Si vous voulez un intérêt de coquetterie, il n'en est pas

(1) Mathieu de Montmorency.

(2) Le prince Louis-Ferdinand. (Cf. *Dix années*, chap. XIII.)

(3) Il s'agit d'Auguste-Guillaume Schlegel, que Gœthe avait proposé à Mme de Staël comme précepteur de ses enfants.

question, et le premier coup d'œil sur la figure vous en convaincra, quand vous ne croiriez pas, ce qui est pourtant bien vrai, que Benjamin m'en a rendu tout à fait incapable. Mais si vous voulez en littérature plus d'esprit et d'originalité que tout le monde et autant que vous, je vous le garantis. Comme je crois que je vous l'amène, je n'en parle plus.

« Il faut vous rendre compte de mon impression sur Berlin. Elle est beaucoup moins complète que celle de Weimar ; je ne sais si la présence de Benjamin faisait de tout un accessoire pour moi, et s'il me faut ici faire de l'extérieur le principal ; mais il est certain qu'en y trouvant beaucoup plus de mouvement, beaucoup plus de ce qui pourrait rappeler Paris en apparence, je sens que je ne m'y établirais pas volontiers et que le triomphe de l'Allemagne, c'est une université, et non un salon à la française. Les deux sociétés, celles des savants et de la cour, sont complètement séparées, et il en résulte que les savants ne savent pas causer et les hommes du monde pas du tout penser. La frivolité sans la grâce française est quelque chose de tout à fait insupportable, et comme les Allemands ne sont pas frivoles naturellement, il y a une tristesse dans leur gaieté qui porterait sans cesse à leur dire : « Mais pourquoi le faites-vous? » Il y a cependant toujours un fond de bonhomie et d'admiration pour la supériorité, qui n'oblige pas à se tenir sur ses gardes presque habituellement, comme on le fait habituellement (*sic*) en France. Mais aussi vous rencontrez très bien deux cents personnes à qui vous n'avez pas un mot à dire et tellement semblables entre elles, qu'il en est qu'on m'a présenté dix fois sans que je puisse parvenir à les reconnaître.

« Il y a au milieu de tout cela des personnes à rechercher parmi les savants et les étrangers, le corps diplomatique (1) ; mais parmi les Berlinois eux-mêmes la disette est extrême. Il y a tous les soirs des parties comme à Genève avec un immense souper très bon matériellement, où les hommes boivent autant que le leur permet leur dîner. Croiriez-vous que ce séduisant prince Louis, qui certainement a de l'esprit et une belle figure prussienne, a la parole toujours embarrassée après dîner et que

(1) Par exemple Brinckmann, jadis ministre de Suède à Paris, devenu ambassadeur de Suède à Berlin. Ce fut chez lui que Mme de Staël fit la connaissance de la célèbre Rahel Lewin. Parmi les écrivains et les philosophes, elle vit Ancillon, Jean de Muller, les Schlegel, Fichte, Spalding, etc.

je préfère avec soin de lui donner rendez-vous le matin : et c'est le Lovelace allemand ! La simplicité de Weimar, la grande instruction des femmes, le goût vif de tout le monde pour la littérature en faisaient un séjour beaucoup plus selon mon goût. J'ai compris là comment une petite ville pouvait plaire (1) ; ici je vois qu'en fait de grandes villes tout fait regretter Paris, hélas ! Cependant j'y trouve un accueil comme je devrais le recevoir dans ma patrie : mais cet accueil n'a encore rapproché personne de moi. On fait cercle autour de mes paroles, j'ai un succès qui ferait tourner la tête si elle pouvait l'être autrement que par le cœur : mais quand il n'y a rien là, rien du tout, la vie est triste. J'ai renoncé par exemple ce soir à un grand souper, pour me recueillir avec vous ; mais je ne me connais personne avec qui je voulusse être tête à tête.

« Il faut aussi vous parler de la princesse votre amie chez qui je soupe très souvent. Sa maison est arrangée avec un goût infini ; on y vit à la française en tout, excepté qu'il n'y a pas de Français. Elle a de la grâce dans la plaisanterie, quelque chose de bouffon dans la manière de conter, qui contraste avec le maintien et la volonté d'être princesse ; mais je ne puis pas dire que j'aie encore trouvé en elle un accent ni une parole réelle. Son bon goût en fait de romans m'est inexplicable ; car il me semble que ce qu'elle devrait aimer, c'est le *Roman comique* ou *Cléopâtre* (2). Elle est digne ou moqueuse, spirituelle dans les deux genres, mais sèche, et quoiqu'elle dise que je lui plais, je crains que cela ne dure pas, parce que je ne sais pas comment ni par où nous nous prendrions. Une preuve de son bon goût encore, c'est son enthousiasme pour vos lettres. Je verrai si je découvre quelque chose de nouveau et de plus en elle, et comme de raison tout ceci reste entre nous. Qui est charmante, c'est la reine (3) : elle a une douceur et une grâce irrésistibles. Le roi aussi est très bon, et il y a une nièce de la duchesse de Weimar (4)

(1) « Si je vivais en Allemagne, je ne m'établirais certainement pas dans une grande ville. Les Allemands ne savent pas tirer parti d'une grande ville : on n'y choisit pas sa société, on l'augmente. » (A Gœthe, 7 avril.)

(2) Le *Roman comique* de Scarron ; *Cléopâtre*, de La Calprenède. La personne qui répond à ce spirituel portrait est la princesse Louise de Prusse, fille du prince Ferdinand et sœur du prince Louis-Ferdinand.

(3) La reine Louise, femme de Frédéric-Guillaume III.

(4) Le prince Guillaume avait épousé le 12 janvier 1804 Amélie-Marie-Anne de Hesse-Hombourg, dont il s'agit ici.

nouvellement mariée au prince Guillaume, frère du roi, à laquelle je m'intéresse du fond du cœur. Mais on ne peut voir que bien rarement la famille royale ; la maison de la princesse Louise est la plus habituelle maison de Berlin. Hors de la société, il y a le spectacle, où je vais plus souvent par étude que par plaisir, et des concerts publics quelquefois très remarquables. Par exemple, le jour du Vendredi-Saint, il y a une cantate chantée sur la mort de Jésus-Christ, qui m'a attendrie plus profondément que rien de ce genre ne l'a jamais fait : je vous l'apporterai, cette cantate, car il faut que vous sachiez l'allemand, pour que nous parlions et que nous lisions ensemble cet été.

« J'ai écrit à Mathieu (1) pour lui proposer un rendez-vous de quinze jours à quarante lieues de Paris au mois d'octobre : s'il l'accepte, comme je l'espère, mon plan de cette année est entièrement fixé ; ce temps excepté, je passerai dix mois de suite avec vous. Vous savez déjà toutes mes dates de départ ; mon père s'en moque ; mais je n'y tiens pas moins jour pour jour. Vous n'avez pas idée du bien que cela me fait de compter les jours avec mon almanach ; car à présent je reste pour agrandir mon séjour, pour que tout paraisse naturel et pour être sûre du beau temps en voyageant ; mais je sens mon entreprise finie, et si vous m'écriviez une raison quelconque pour hâter mon retour, je n'hésiterais pas à partir.

« Ah ! comme je me confie dans vos promesses sur la santé de mon père (2) ! Je suis effrayée de ce que j'ai éprouvé à Weimar, et si le ciel ne m'avait pas donné je ne sais quelque peu de foi dans l'avenir, qui pour la première fois me fait du bien, je serais plus effrayée encore que je ne le suis ; car je ne crois pas que je puisse survivre à sa perte. J'ai sondé mon cœur de partout pendant ces trois jours, et j'ai tellement éprouvé que toute ma vie tenait à lui, que je n'avais pas un souvenir sans lui, pas une idée qui n'eût une connexion avec lui, qu'il m'a semblé qu'il ne me resterait rien ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir, enfin que je m'anéantirais pour tout, excepté pour le désespoir. C'est triste à penser ; car la nature ne veut pas qu'on aime ainsi ce qui nous a devancé de tant d'années. Mais il a trouvé le moyen de m'inspirer un si inexprimable attendrissement, que, quand je fais quelquefois des efforts sur moi-même pour se-

(1) Mathieu de Montmorency.

(2) Quelques jours après, le 10 avril, Necker mourait sans revoir sa fille.

couer cette impression, elle n'en revient qu'avec plus de force...
« Chère amie, sans fatuité, ma lettre a été interrompue par le prince Louis, qui a soupé tête à tête avec moi ; j'ai fait feu des quatre pieds, je suis lasse et je vais me coucher. Ah ! que j'ai envie de revenir ! » (*Lettre inédite* à Mme de Necker de Saussure, publiée dans l'*Appendice* des *Dix années d'exil*, édit. Paul Gautier, Plon, 1904.)

A Berlin, Mme de Staël est frappée d'une grande douleur : elle apprend que celui qui est l'objet de son culte, de son idolâtrie, son père, M. Necker, est dangereusement malade. En réalité, il y avait huit jours que Necker était mort, le 10 avril 1804. Ce fut pour sa fille un bouleversement profond, une crise qui renouvela et purifia son âme. Elle n'a pas dit, comme un autre écrivain célèbre, son contemporain : « Je pleurai et je crus. » Mais elle a senti pour la première fois la solitude immense de la vie ; elle a élevé son esprit plus haut que les succès passagers de la vanité, vers des mystères devant lesquels elle passait jadis indifférente. Elle écrit alors (automne de 1804), dans son grand château vide et triste, les quelques pages qui, au dire de ses intimes, sont celles qui donnent la plus juste idée de sa vraie nature, sensible, ardente, mélancolique et tendre. C'est la notice intitulée *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, qu'elle a publiée en tête des manuscrits laissés par son père.

LE RETOUR DE NECKER EN FRANCE (1789)

Quel moment de bonheur, que cette route de Bâle à Paris, telle que nous l'avons faite, lorsque mon père se fut décidé à revenir ! Je ne crois pas que rien de pareil soit jamais arrivé à un homme qui n'était pas le souverain du pays. La nation française, si animée dans l'expression de ses sentiments, se livrait pour la première fois à un espoir tout nouveau pour elle, et dont rien encore ne lui avait appris les bornes. La liberté n'était connue de la classe éclairée que par les sentiments nobles qu'elle rappelle, et du peuple, que par des idées analogues à ses besoins et à ses peines. M. Necker paraissait alors le précurseur de ce bien

tant attendu. Les acclamations les plus vives l'accompagnaient à chaque pas, les femmes se mettaient à genoux, de loin, dans les champs, quand sa voiture passait ; les premiers citoyens des lieux que nous traversions prenaient la place des postillons pour conduire nos chevaux sur la route, et dans les villes, les habitants les dételaient pour traîner eux-mêmes la voiture. L'un des généraux de l'armée française, renommé brave entre les braves (1), fut blessé par la foule, dans l'une des entrées triomphales ; enfin, aucun homme, parmi ceux qui ne sont pas sur le trône, n'a joui à ce point de l'affection du peuple. Hélas ! c'est moi surtout qui en ai joui pour lui, c'est moi qu'elle enivrait ; c'est moi qui ne dois pas être ingrate envers ces jours, quelles que soient maintenant les amertumes de ma vie ; mais mon père n'était dès lors occupé qu'à calmer une exaltation bien redoutable pour tous ceux qui composaient le parti vaincu.

La première démarche de M. Necker, en arrivant à Bâle, fut d'aller voir Mme de Polignac, qui s'était toujours montrée fort opposée à lui, mais qui l'intéressait dans ce moment, parce qu'elle était proscrite. Il ne cessa pas, sur sa route, de rendre service aux personnes de l'opinion aristocratique, qui s'échappaient en grand nombre de Paris : plusieurs lui demandèrent des lettres de sa main pour traverser les frontières sans danger. Il en donna à tous ceux qui étaient exposés ; il savait cependant combien, en agissant ainsi, il se compromettait ; car il faut remarquer, pour sentir tout le prix d'une telle conduite, que mon père, par réflexion et par nature, possédait une rare prudence, et qu'il ne faisait presque jamais rien par l'impulsion du moment. Son esprit avait un défaut pour l'action, c'était d'être susceptible d'incertitude ; il combinait toutes les chances et ne s'étourdissait jamais sur la possibilité d'un inconvénient : mais lorsque l'idée d'un devoir lui était présentée, toutes les puissances calculatrices de sa raison se courbaient devant cette loi suprême, et, quelles que pussent être les suites d'une résolution que la vertu lui commandait, c'était la seule circonstance dans laquelle il se décidait sans hésiter.

Dans presque tous les endroits où mon père s'arrêtait pendant son voyage, il parlait au peuple qui l'environnait sur la nécessité de respecter les propriétés et les personnes ; il demandait à ceux qui lui montraient tant d'amour de lui en donner pour preuve l'accomplissement de leurs devoirs : il acceptait son

(1) Le général Junot.

triomphe avec un sentiment religieux pour la vertu, religieux pour l'humanité, religieux pour le bien public. Qu'est-ce donc que les hommes, si ce n'est pas ainsi qu'on mérite leur estime et leur respect? Qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est pas sur une telle conduite que repose la protection divine?

A dix lieues de Paris, on vint nous dire que le baron de Besenval, l'un des hommes les plus menacés par la fureur populaire, était ramené prisonnier à Paris, ce qui l'aurait infailliblement fait massacrer dans les rues. On arrêta notre voiture au milieu de la route, pour demander à mon père d'écrire aux autorités qui conduisaient à Paris le baron de Besenval, qu'il prenait sur lui de les engager à suspendre l'exécution de l'ordre qu'elles avaient reçu de la commune de Paris, et à garder le baron de Besenval où il était. C'était beaucoup hasarder que de faire une telle demande, et mon père n'ignorait pas à quel point la faveur qu'on tient de la popularité est aisément détruite; c'est une sorte de puissance dont il faut jouir sans en user. Il écrivit cependant à l'instant même sur ses genoux, dans sa voiture; le moindre délai pouvait coûter la vie au baron de Besenval, et jamais mon père ne se serait pardonné de n'avoir pas empêché la mort d'un homme, quand il le pouvait. Je ne sais ce qu'on peut dire politiquement de ce profond respect pour la vie des hommes, mais il me s mble cependant que l'espèce humaine n'est pas intéressée à le dénigrer.

Arrivé à Versailles, il fallait que mon père allât à la commune de Paris, pour lui exposer sa conduite dans l'affaire de M. de Besenval; il s'y rendit, et ma mère et moi nous le suivîmes. Tous les habitants de Paris étaient dans les rues, aux fenêtres et sur les toits: tous criaient: *vive M. Necker!* Mon père entra à l'Hôtel de Ville au milieu de ces acclamations; il y prononça un discours qui avait pour unique but de demander la grâce de M. de Besenval, et que l'amnistie fût étendue à toutes les personnes de son opinion. Ce discours entraîna les nombreux auditeurs qui l'écoutaient; un sentiment de pur enthousiasme pour la vertu et la bonté, un sentiment qui n'était excité par aucun intérêt ni par aucune opinion politique, s'empara de près de deux cent mille Français qui se trouvaient rassemblés, soit dans l'Hôtel de Ville, soit sur la place qui l'environne. Ah! qui n'aurait pas en ce moment aimé la nation française avec passion? Jamais elle ne se montra plus grande que ce jour où elle ne songea qu'à être généreuse; jamais elle ne se montra plus aimable que ce jour où son impétuosité naturelle prenait un libre essor vers

le bien. Quinze ans se sont passés depuis ce jour, et rien n'a pu affaiblir cette impression, la plus vive de ma vie. Mon père aussi, dans les événements de tout genre qui sont arrivés depuis, avait conservé sur le nom de France cette indéfinissable émotion qu'on ne peut expliquer qu'aux Français ; car ce n'est pas assurément que plusieurs événements de la Révolution aient permis d'estimer constamment cette belle France ; mais elle est si favorisée du ciel, qu'on s'attend toujours à lui voir mériter les bénédictions qu'elle a reçues.

Il existe un bien petit nombre de femmes qui aient eu le bonheur d'entendre répéter à tout un peuple le nom de l'objet de leur tendresse ; mais celles-là ne me démentiront pas, quand je dirai que rien ne peut égaler l'émotion que font alors éprouver les acclamations de la multitude. Tous ces regards qui semblent un moment animés par le même sentiment que vous, ces voix sans nombre qui retentissent toutes à votre cœur, ce nom qui s'élève dans les airs et semble vous revenir du ciel après avoir passé par les hommages de la terre ; cette électricité tout à fait inconcevable, que les hommes se communiquent les uns aux autres par les sentiments vrais qu'ils éprouvent ensemble ; tous ces mystères de la nature et de la société viennent ajouter encore au plus grand de tous les mystères, à l'amour, à l'amour filial ou maternel, mais enfin à l'amour ; et notre âme succombe à des émotions plus puissantes qu'elle. Quand je revins à moi, je sentis que j'avais touché aux bornes du bonheur possible (1). (*Manuscrits de M. Necker*, publiés par sa fille, précédés de la *Vie privée de l'auteur*. Cf. *Œuv. compl.*, t. XVII.)

(1) Cette page, émouvante par sa sincérité, est extrêmement remarquable en ce qu'elle nous montre clairement chez Mme de Staël une des raisons de son amour pour la France, quoiqu'elle ne fût pas Française : la France avait aimé son père. C'est ce qu'elle n'a jamais oublié.

CHAPITRE IV

L'EMPIRE

En novembre 1804, Mme de Staël part pour l'Italie. L'Italie des romantiques commence à naître ; elle est remise à la mode depuis la fin du dix-huitième siècle par les archéologues et les poètes ; Chateaubriand, l'année précédente, a chanté magnifiquement les ruines de Rome et les splendeurs de l'horizon romain (1). Mme de Staël ne sent pas comme son illustre contemporain l'ardente poésie qui se dégage de cette terre « féconde en moissons et en héros » ; elle n'a pas osé le dire, mais, au fond, elle s'est ennuyée en Italie ; à la plus belle statue de Michel-Ange, aux madones de Raphaël elle préfère la conversation qui fouette l'intelligence, l'échange rapide des idées. Elle était, comme l'avaient remarqué Gœthe et Schiller, indifférente à la beauté. On sent, en lisant *Corinne*, que c'est par acquit de conscience qu'elle a visité en touriste, d'un pas pressé, églises et musées. « De l'Italie, disait Albertine de Staël, maman n'a aimé que le Vésuve et Monti. » Et le poète Monti, c'était encore le Vésuve.

En juin 1805, elle revient à Coppet, écrit *Corinne*, s'étourdit de réceptions, de représentations théâtrales, à Coppet ou à Genève. L'étrange femme a la nostalgie de Paris ; elle voudrait revenir en France, se mettre sous la griffe de son ennemi. Mais la gendarmerie a l'ordre de l'arrêter à la frontière. Malgré tout, en avril 1806, elle part : elle tournera dans le cercle fatal de quarante lieues autour de Paris. Elle s'installe à Auxerre, au château de

(1) Lettre à M. de Fontanes (1803).

Vincelles, où elle s'ennuie à mourir ; elle fait à Benjamin Constant des scènes atroces. Puis elle remonte à Rouen, redescend au château d'Acosta, près d'Aubergenville, d'où elle se prépare à forcer l'entrée de Paris. C'est le moment d'Eylau : elle se croit oubliée. Mais l'ennemi veille et, du fond de la Prusse, intime à Fouché l'ordre d'expédier cette « folle dans son Léman ».

Elle repart. Mais auparavant, en avril 1807, elle publie *Corinne*. Qu'est-ce que cet ouvrage?

1° C'est un roman, le plus célèbre de Mme de Staël. C'est l'histoire des amours de la poétesse Corinne avec un Anglais désabusé, triste et mélancolique, mais très épris de « respectability », timoré et soumis à son père, lord Nelvil. Les amoureux hommes ne sont guère intéressants dans les romans de Mme de Staël, pas plus lord Nelvil que Léonce. En revanche, Corinne a le beau rôle. C'est, a-t-on dit, Mme de Staël dans son âge mûr, comme Delphine était le portrait de sa jeunesse. Cela n'est vrai qu'en partie. Corinne est un personnage beaucoup plus idéalisé que Delphine ; elle vit à la fois de la vie réelle et de la vie poétique ; elle est la personnification du génie qui souffre de sa gloire et de sa solitude et pour qui la gloire ne peut remplacer l'amour. Elle annonce déjà le *Moïse* du poète :

Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant.

Elle est aussi le tragique symbole de la destinée humaine et de la lutte intérieure entre les forces de l'intelligence et de la sensibilité. La certitude de la souffrance, l'impossibilité du bonheur, voilà ce qui fait le fond de *Corinne*, la conclusion mélancolique de l'œuvre. Mais il est une autre conclusion : c'est que l'enthousiasme, la poésie, la gloire, l'amour, toutes les nobles passions humaines font seules la beauté de la vie et qu'il faut les laisser consumer notre âme, fût-ce au prix de la souffrance, du malheur et de la mort.

Nulle génération, plus que celle de l'Empire, enthousiaste, ardente, éprise de gloire, n'était capable de s'éprendre d'un

tel idéal. « Je viens de lire *Corinne*, écrit le jeune Lamartine à son ami Virieu : tous mes beaux sentiments nobles, désintéressés, ardents pour la gloire, purs, naturels, élevés, se sont réveillés à cette lecture (1) ! »

2° Mais *Corinne*, c'est aussi l'Italie chère à cette génération, l'Italie redécouverte comme au temps glorieux de la Renaissance, redevenue en partie française, parcourue depuis quinze ans par les soldats de la République et de l'Empire, gouvernée par des Français, un Joseph Bonaparte, un Murat, un prince Eugène, enivrant d'un charme magique un Stendhal, un Courier, comme elle avait jadis ensorcelé les rudes compagnons de Charles VIII ou de Louis XII. Qu'importe, si Mme de Staël n'a pas le pinceau de Chateaubriand? Elle n'est pas insensible à ces nobles paysages, à ces grands souvenirs ; elle a la passion, elle a la flamme : elle exprime le vœu ardent des Français de cette époque pour cette terre de gloire et d'amour, victime d'une si longue infortune, digne d'un si noble avenir.

3° Enfin, comme la peinture de la vie de société ne manque jamais dans les romans de Mme de Staël, sur le fond du tableau se détachent de spirituels croquis de mœurs et plus d'un trait de satire : le monde de l'émigration, insouciant et frivole (le comte d'Erfeuil) ; le cynisme élégant et immoral d'un Talleyrand (M. de Maltigues) ; la liberté, la bonhomie des mœurs romaines (liv. VI) ; le désœuvrement et le vide de la vie provinciale dans un comté d'Angleterre. Il ne manque même pas à *Corinne* l'attrait si puissant sur des lecteurs français et des lecteurs du temps de l'Empire, des allusions politiques.

Oswald, lord Nelvil, Écossais de vingt-cinq ans, voyage en Italie pour se distraire de son ennui et de la douleur qu'il éprouve de la mort de son père. Il rencontre le cortège triomphal de la poétesse Corinne, que l'on va couronner

(1) A Virieu, 1er juin 1809? (*Correspondance* de LAMARTINE.) Il est probable que la lettre est datée inexactement par l'éditeur. Il faut lire : 1807.

au Capitole, et s'éprend d'elle. Il devine dans sa vie un mystère qu'il respecte, mais sa passion devient chaque jour plus vive ; il visite Rome en sa compagnie, parcourt les environs du golfe de Naples, s'exalte aux accents de la poétesse improvisant au cap Misène devant le décor romantique du golfe et de ses rivages. Mais, hélas, il ne peut s'unir à celle qu'il aime ; par respect pour la mémoire de son père, il a juré de ne pas épouser une étrangère. Il est fiancé à une jeune Anglaise, Lucile Edgermond, qui se trouve être, par le plus étrange des hasards, la propre sœur de Corinne ; car celle-ci est fille d'un premier mariage de lord Edgermond avec une Romaine et Corinne n'est qu'un nom poétique sous lequel elle se cache. Après beaucoup de péripéties, l'indécis et mélancolique Oswald épouse Lucile. Quelques années après, il repasse les Alpes dans l'espoir de revoir Corinne. Celle-ci meurt et Lucile reçoit pour Oswald ses adieux.



CORINNE

PORTRAIT D'OSWALD

Oswald, lord Nelvil, pair d'Écosse, partit d'Édimbourg pour se rendre en Italie, pendant l'hiver de 1794 à 1795. Il avait une figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom, une fortune indépendante : mais sa santé était altérée par un profond sentiment de peine, et les médecins, craignant que sa poitrine ne fût attaquée, lui avaient ordonné l'air du Midi. Il suivit leurs conseils, bien qu'il mît peu d'intérêt à la conservation de ses jours. Il espérait du moins trouver quelque distraction dans la diversité des objets qu'il allait voir. La plus intime de toutes les douleurs, la perte d'un père, était la cause de sa maladie ; des circonstances cruelles, des remords inspirés par des scrupules délicats aigrissaient encore ses regrets, et l'imagination y mêlait ses fantômes. Quand on souffre, on se persuade aisément que l'on est coupable, et les violents chagrins portent le trouble jusque dans la conscience.

A vingt-cinq ans il était découragé de la vie ; son esprit jugeait tout d'avance, et sa sensibilité blessée ne goûtait plus les illusions du cœur. Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis, quand il pouvait leur rendre service ; mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisait : il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui ; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme, et l'on devait souvent l'attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettait plus de s'intéresser à son propre sort. Les indifférents jouissaient de ce caractère, et le trouvaient plein de grâce

et de charmes ; mais quand on l'aimait, on sentait qu'il s'occupait du bonheur des autres comme un homme qui n'en espérait pas lui-même, et l'on était presque affligé de ce bonheur, qu'il donnait sans qu'on pût le lui rendre.

Il avait cependant un caractère mobile, sensible et passionné ; il réunissait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même : mais le malheur et le repentir l'avaient rendu timide envers la destinée ; il croyait la désarmer en n'exigeant rien d'elle. Il espérait trouver dans le strict attachement à tous ses devoirs et dans le renoncement aux jouissances vives une garantie contre les peines qui déchirent l'âme : ce qu'il avait éprouvé lui faisait peur, et rien ne lui paraissait valoir dans ce monde la chance de ces peines ; mais quand on est capable de les ressentir, quel est le genre de vie qui peut en mettre à l'abri?

Lord Nelvil se flattait de quitter l'Écosse sans regret, puisqu'il y restait sans plaisir ; mais ce n'est pas ainsi qu'est faite la funeste imagination des âmes sensibles : il ne se doutait pas des liens qui l'attachaient aux lieux qui lui faisaient le plus de mal, à l'habitation de son père. Il y avait dans cette habitation des chambres, des places dont il ne pouvait approcher sans frémir ; et cependant, quand il se résolut à s'en éloigner, il se sentit plus seul encore (1). Quelque chose d'aride s'empara de son cœur ; il n'était plus le maître de verser des larmes quand il souffrait ; il ne pouvait plus faire renaître ces petites circonstances locales qui l'attendrissaient profondément ; ses souvenirs n'avaient plus rien de vivant ; ils n'étaient plus en relation avec les objets qui l'environnaient ; il ne pensait pas moins à celui qu'il regrettait, mais il parvenait plus difficilement à se retracer sa présence.

Quelquefois aussi, il se reprochait d'abandonner des lieux où son père avait vécu. « Qui sait, se disait-il, si les ombres des morts peuvent suivre partout les objets de leur affection? Peut-être ne leur est-il permis d'errer qu'autour des lieux où leurs cendres reposent ! Peut-être que dans ce moment mon père aussi me regrette ; mais la force lui manque pour me rappeler de si loin ! Hélas ! quand il vivait, un concours d'événements inouïs n'a-t-il pas dû lui persuader que j'avais trahi sa tendresse, que j'étais rebelle à ma patrie, à la volonté paternelle, à tout ce qu'il y a de sacré sur la terre? » Ces souvenirs causaient à lord

(1) Ces traits se rapportent aux propres sentiments de Mme de Staël, qui, lorsqu'elle partit pour l'Italie, venait de perdre son père.

Nelvil une douleur si insupportable, que non seulement il n'aurait pu les confier à personne, mais il craignait lui-même de les approfondir. Il est si facile de se faire avec ses propres réflexions un mal irréparable !

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie, quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner ; tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas : il semble qu'un abîme s'entr'ouvre derrière vous et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. D'ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde ; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. Oswald, appuyé sur le gouvernail, et les regards fixés sur les vagues, était calme en apparence, car sa fierté et sa timidité réunies ne lui permettaient presque jamais de montrer, même à ses amis, ce qu'il éprouvait ; mais des sentiments pénibles l'agitaient intérieurement. Il se rappelait le temps où le spectacle de la mer animait sa jeunesse, par le désir de fendre les flots à la nage, de mesurer sa force contre elle. « Pourquoi, se disait-il avec un regret amer, pourquoi me livrer sans relâche à la réflexion? Il y a tant de plaisir dans la vie active, dans ces exercices violents qui nous font sentir l'énergie de l'existence ! La mort elle-même alors ne semble qu'un événement peut-être glorieux, subit au moins, et que le déclin n'a point précédé. Mais cette mort qui vient sans que le courage l'ait cherchée, cette mort des ténèbres, qui vous enlève dans la nuit ce que vous avez de plus cher, qui méprise vos regrets, repousse votre bras, et vous oppose sans pitié les éternelles lois du temps et de la nature, cette mort inspire une sorte de mépris pour la destinée humaine, pour l'impuissance de la douleur, pour tous les vains efforts qui vont se briser contre la nécessité. »

Tels étaient les sentiments qui tourmentaient Oswald ; et ce qui caractérisait le malheur de sa situation, c'était la vivacité de la jeunesse unie aux pensées d'un autre âge. Il s'identifiait avec les idées qui avaient dû occuper son père, dans les derniers temps de sa vie, et il portait l'ardeur de vingt-cinq ans dans les réflexions mélancoliques de la vieillesse. Il était lassé de tout et regrettait cependant le bonheur, comme si les illusions lui étaient restées. Ce contraste, entièrement opposé aux volontés de la nature, qui met de l'ensemble et de la gradation dans le cours naturel des choses, jetait du désordre au fond de l'âme d'Oswald ; mais ses manières extérieures avaient toujours beaucoup de douceur et d'harmonie, et sa tristesse, loin de lui donner de

l'humeur, lui inspirait encore plus de condescendance et de bonté pour les autres. (Livre Ier, chap. Ier.)

LE PLAISIR DE VOYAGER

Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie ; mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité ; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous attend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspirent peu d'estime pour vous-même, jusqu'au moment où les objets nouveaux deviennent un peu anciens et créent autour de vous quelques doux liens de sentiment et d'habitude. (Livr. Ier, chap. II.)

UN ÉMIGRÉ FRANÇAIS : LE COMTE D'ERFEUIL

Le comte d'Erfeuil vint faire visite à lord Nelvil pour le remercier. Il avait des manières élégantes, une politesse facile et de bon goût, et dès l'abord il se montrait parfaitement à son aise. On s'étonnait, en le voyant, de tout ce qu'il avait souffert, car il supportait son sort avec un courage qui allait jusqu'à l'oubli, et il avait dans sa conversation une légèreté vraiment admirable, quand il parlait de ses propres revers ; mais moins admirable, il faut en convenir, quand elle s'étendait à d'autres sujets.

« Je vous ai beaucoup d'obligation, milord, dit le comte d'Erfeuil, de me retirer de cette Allemagne où je m'ennuyais à périr. — Vous y êtes cependant, répondit lord Nelvil, généralement aimé et considéré. — J'y ai des amis, reprit le comte d'Erfeuil, que je regrette sincèrement : car dans ce pays-ci l'on ne rencontre que les meilleurs gens du monde ; mais je ne sais pas un mot d'allemand, et vous conviendrez que ce serait un peu long et un peu fatigant pour moi de l'apprendre. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle, je ne sais que faire de mon temps : quand il fallait m'occuper de lui, cela remplissait ma journée ; à présent, les vingt-quatre heures me pèsent

beaucoup. — La délicatesse avec laquelle vous vous êtes conduit pour monsieur votre oncle, dit lord Nelvil, inspire pour vous, monsieur le comte, la plus profonde estime. — Je n'ai fait que mon devoir, reprit le comte d'Erfeuil : le pauvre homme m'avait comblé de biens pendant mon enfance ; je ne l'aurais jamais quitté, eût-il vécu cent ans ! mais c'est heureux pour lui d'être mort : ce le serait aussi pour moi, ajouta-t-il en riant, car je n'ai pas grand espoir dans ce monde. J'ai fait de mon mieux à la guerre pour être tué ; mais puisque le sort m'a épargné, il faut vivre aussi bien qu'on le peut. — Je me féliciterai de mon arrivée ici, répondit lord Nelvil, si vous vous trouvez bien à Rome, et si... — O mon Dieu ! interrompit le comte d'Erfeuil, je me trouverai bien partout ; quand on est jeune et gai, tout s'arrange. Ce ne sont pas les livres ni la méditation qui m'ont acquis la philosophie que j'ai, mais l'habitude du monde et des malheurs ; et vous voyez bien, milord, que j'ai raison de compter sur le hasard, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voyager avec vous. » En achevant ces mots, le comte d'Erfeuil salua lord Nelvil de la meilleure grâce du monde, convint de l'heure du départ pour le jour suivant, et s'en alla.

Le comte d'Erfeuil et lord Nelvil partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot ; mais, voyant que ce silence fatiguait son compagnon, il lui demanda s'il se faisait plaisir d'aller en Italie. « Mon Dieu, répondit le comte d'Erfeuil, je sais ce qu'il faut croire de ce pays-là ; je ne m'attends pas du tout à m'y amuser. Un de mes amis, qui y a passé six mois, m'a dit qu'il n'y avait pas de province de France où il n'y eût un meilleur théâtre et une société plus agréable qu'à Rome ; mais dans cette ancienne capitale du monde, je trouverai sûrement quelques Français avec qui causer, et c'est tout ce que je désire. — Vous n'avez pas été tenté d'apprendre l'italien? interrompit Oswald. — Non, du tout, reprit le comte d'Erfeuil, cela n'entrait pas dans le plan de mes études. » Et il prit, en disant cela, un air si sérieux, qu'on aurait pu croire que c'était une résolution fondée sur de graves motifs.

« Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d'Erfeuil, je n'aime, en fait de nation, que les Anglais et les Français : il faut être fiers comme eux, ou brillants comme nous : tout le reste n'est que de l'imitation. » Oswald se tut ; le comte d'Erfeuil, quelques moments après, recommença l'entretien par des traits d'esprit et de gaieté fort aimables. Il jouait avec les mots,

avec les phrases, d'une façon très ingénieuse : mais ni les objets extérieurs, ni les sentiments intimes n'étaient l'objet de ses discours. Sa conversation ne venait, pour ainsi dire, ni du dehors, ni du dedans ; elle passait entre la réflexion et l'imagination, et les seuls rapports de la société en étaient le sujet. (Chap. III.)

CORINNE AU CAPITOLE

Enfin les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et des jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs ; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate : tout le monde criait : *Vive Corinne! vive le génie, vive la beauté!* L'émotion était générale ; mais lord Nelvil ne la partageait point encore ; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsque enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle ; sa robe était blanche ; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein, et son costume était très pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus, pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée : mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie et semblait demander grâce pour son triomphe ; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté ; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur ; son regard avait quelque chose d'inspiré (1). L'on voyait dans sa manière de saluer et de remercier, pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation

(1) A remarquer le portrait idéalisé de Mme de Staël elle-même. C'est ainsi que l'ont représentée Mme Vigée-Lebrun et Gérard.

extraordinaire dans laquelle elle se trouvait ; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie ; enfin tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle allait toujours croissant, plus elle approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l'imagination d'Oswald : il avait vu souvent dans son pays des hommes d'État portés en triomphe par le peuple, mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie : son char de victoire ne coûtait de larmes à personne ; et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchait d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment et la pensée. (Livre II, chap. 1er.)

ENCORE LE COMTE D'ERFEUIL

Le comte d'Erfeuil avait assisté à la fête du Capitole ; il vint le lendemain chez lord Nelvil et lui dit : « Mon cher Oswald, voulez-vous que je vous mène ce soir chez Corinne? — Comment, interrompit Oswald, est-ce que vous la connaissez? — Non, répondit le comte d'Erfeuil ; mais une personne aussi célèbre est toujours flattée qu'on désire de la voir ; et je lui ai écrit ce matin pour lui demander la permission d'aller chez elle ce soir avec vous. — J'aurais souhaité, répondit Oswald en rougissant, que vous ne m'eussiez pas ainsi nommé sans mon consentement. — Sachez-moi gré, reprit le comte d'Erfeuil, de vous avoir épargné quelques formalités ennuyeuses : au lieu d'aller chez un ambassadeur, qui vous aurait mené chez un cardinal, qui vous aurait conduit chez une femme, qui vous aurait introduit chez Corinne, je vous présente, vous me présentez, et nous serons très bien reçus tous les deux. — J'ai moins de confiance que vous, et sans doute avec raison, reprit lord Nelvil ; je crains que cette demande précipitée n'ait pu déplaire à Corinne. — Pas du tout, je vous assure, dit le comte d'Erfeuil, elle a trop d'esprit pour cela, et sa réponse est très polie. — Comment ! elle vous a répondu, reprit lord Nelvil ; et que vous a-t-elle donc dit, mon cher comte? — Ah ! mon cher comte, dit en riant M. d'Er-

feuil, vous vous adoucissez donc depuis que vous savez que Corinne m'a répondu ; mais enfin *je vous aime, et tout est pardonné.* Je vous avouerai donc modestement que dans mon billet j'avais parlé de moi plus que de vous, et que dans sa réponse il me semble qu'elle vous nomme le premier ; mais je ne suis jamais jaloux de mes amis. — Assurément, répondit lord Nelvil, je ne pense pas que ni vous ni moi nous puissions nous flatter de plaire à Corinne ; et quant à moi, tout ce que je désire, c'est de jouir quelquefois de la société d'une personne aussi étonnante : à ce soir donc, puisque vous l'avez arrangé ainsi. — Vous viendrez avec moi? dit le comte d'Erfeuil. — Eh bien, oui, répondit lord Nelvil avec un embarras très visible. — Pourquoi donc, continua le comte d'Erfeuil, pourquoi s'être tant plaint de ce que j'ai fait? vous finissez comme j'ai commencé ; mais il fallait bien vous laisser l'honneur d'être plus réservé que moi, pourvu, toutefois, que vous n'y perdissiez rien. C'est vraiment une charmante personne que Corinne, elle a de l'esprit et de la grâce ; je n'ai pas bien compris ce qu'elle disait, parce qu'elle parlait italien ; mais, à la voir, je gagerais qu'elle sait très bien le français ; nous en jugerons ce soir. Elle mène une vie singulière ; elle est riche, jeune, libre, sans qu'on puisse savoir avec certitude si elle a des amants ou non. Il paraît certain néanmoins qu'à présent elle ne préfère personne ; au reste, ajouta-t-il, il se peut qu'elle n'ait pas rencontré dans ce pays un homme digne d'elle : cela ne m'étonnerait pas. »

Le comte d'Erfeuil continua quelque temps encore à discourir ainsi, sans que lord Nelvil l'interrompît. Il ne disait rien qui fût précisément inconvenable, mais il froissait toujours les sentiments délicats d'Oswald, en parlant trop fort ou trop légèrement sur ce qui l'intéressait. Il y a des ménagements que l'esprit même et l'usage du monde n'apprennent pas ; et, sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur. (Livre III, chap. Ier.)

MÊME SUJET

Le comte d'Erfeuil était dans un véritable enchantement, bien qu'il n'eût pas entendu tout ce que disait Corinne ; mais ses gestes, le son de sa voix, sa manière de prononcer le charmaient, et c'était la première fois qu'une grâce qui n'était pas française avait agi sur lui. Mais, à la vérité, le grand succès de

Corinne à Rome le mettait un peu sur la voie de ce qu'il devait penser d'elle, et il ne perdait pas, en l'admirant, la bonne habitude de se laisser guider par l'opinion des autres.

Il sortit avec lord Nelvil et lui dit en s'en allant : « Convenez, mon cher Oswald, que j'ai pourtant quelque mérite en ne faisant pas ma cour à une aussi charmante personne. — Mais, répondit lord Nelvil, il me semble qu'on dit généralement qu'il n'est pas facile de lui plaire. — On le dit, reprit le comte d'Erfeuil, mais j'ai de la peine à le croire. Une femme seule, indépendante, et qui mène à peu près la vie d'un artiste, ne doit pas être difficile à captiver. » Lord Nelvil fut blessé de cette réflexion. Le comte d'Erfeuil, soit qu'il ne s'en aperçût pas, soit qu'il voulût suivre le cours de ses propres idées, continua ainsi :

« Ce n'est pas cependant, dit-il, que, si je voulais croire à la vertu d'une femme, je ne crusse aussi volontiers à celle de Corinne qu'à toute autre. Elle a certainement mille fois plus d'expression dans le regard, de vivacité dans les démonstrations, qu'il n'en faudrait chez vous, et même chez nous, pour faire douter de la sévérité d'une femme ; mais c'est une personne d'un esprit si supérieur, d'une instruction si profonde, d'un tact si fin, que les règles ordinaires pour juger les femmes ne peuvent s'appliquer à elle. Enfin, croiriez-vous que je la trouve imposante, malgré son naturel et le *laisser-aller* de sa conversation? J'ai voulu hier, tout en respectant son intérêt pour vous, dire quelques mots au hasard pour mon compte : c'était de ces mots qui deviennent ce qu'ils peuvent ; si on les écoute, à la bonne heure ; si on ne les écoute pas, à la bonne heure encore : et Corinne m'a regardé froidement, d'une manière qui m'a tout a fait troublé. C'est pourtant singulier d'être timide avec une Italienne, un artiste, un poète, enfin tout ce qui doit mettre à l'aise. — Son nom est inconnu, reprit lord Nelvil, mais ses manières doivent la faire croire illustre. — Ah! c'est dans les romans, dit le comte d'Erfeuil, qu'il est d'usage de cacher le plus beau ; mais dans le monde réel on dit tout ce qui nous fait honneur, et même un peu plus que tout. — Oui, interrompit Oswald, dans quelques sociétés, où l'on ne songe qu'à l'effet que l'on produit les uns sur les autres : mais là où l'existence est intérieure, il peut y avoir des mystères dans les circonstances, comme il y a des secrets dans les sentiments, et celui-là seulement qui voudrait épouser Corinne pourrait savoir... — Épouser Corinne! interrompit le comte d'Erfeuil en riant aux éclats ; oh! cette idée-là ne me serait jamais venue! Croyez-moi, mon

cher Nelvil, si vous voulez faire des sottises, faites-en qui soient réparables ; mais pour le mariage, il ne faut jamais consulter que les convenances. Je vous parais frivole ; eh bien, néanmoins, je parie que dans la conduite de la vie je serai plus raisonnable que vous. — Je le crois aussi, » répondit lord Nelvil ; et il n'ajouta pas un mot de plus.

En effet, pouvait-il dire au comte d'Erfeuil qu'il y a souvent beaucoup d'égoïsme dans la frivolité, et que cet égoïsme ne peut jamais conduire aux fautes de sentiment, à ces fautes dans lesquelles on se sacrifie presque toujours aux autres? Les hommes frivoles sont très capables de devenir habiles dans la direction de leurs propres intérêts ; car, dans tout ce qui s'appelle la science politique de la vie privée, comme de la vie publique, on réussit encore plus souvent par les qualités qu'on n'a pas que par celles qu'on possède. Absence d'enthousiasme, absence d'opinion, absence de sensibilité, un peu d'esprit combiné avec ce trésor négatif, et la vie sociale proprement dite, c'est-à-dire la fortune et le rang, s'acquièrent ou se maintiennent assez bien. Les plaisanteries du comte d'Erfeuil cependant avaient fait de la peine à lord Nelvil. Il les blâmait, mais il se les rappelait d'une manière importune. (Liv. III, chap. III.)

A LA FONTAINE DE TREVI

Corinne était frappée de l'idée qu'elle ne reverrait plus Oswald ; qu'il s'en irait sans lui dire adieu. Elle s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de son départ, et cette crainte exaltait tellement son sentiment, qu'elle se sentit saisie tout à coup par la passion, par cette griffe de vautour, sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent. Ne pouvant rester dans sa maison, où lord Nelvil ne venait pas, elle errait quelquefois dans les jardins de Rome, espérant le rencontrer. Elle supportait mieux les heures pendant lesquelles, se promenant au hasard, elle avait une chance quelconque de l'apercevoir. L'imagination ardente de Corinne était la source de son talent ; mais, pour son malheur, cette imagination se mêlait à sa sensibilité naturelle et la lui rendait souvent très douloureuse.

Le soir du quatrième jour de cette cruelle absence, il faisait un beau clair de lune, et Rome est bien belle pendant le silence de la nuit ; il semble alors qu'elle n'est habitée que par ses illustres ombres. Corinne, en revenant de chez une femme de

ses amies, oppressée par la douleur, descendit de sa voiture et se reposa quelques instants près de la fontaine de Trevi, devant cette source abondante qui tombe en cascade au milieu de Rome et semble comme la vie de ce tranquille séjour. Lorsque pendant quelques jours cette cascade s'arrête, on dirait que Rome est frappée de stupeur. C'est le bruit des voitures que l'on a besoin d'entendre dans les autres villes ; à Rome, c'est le murmure de cette fontaine immense, qui semble comme l'accompagnement nécessaire à l'existence rêveuse qu'on y mène : l'image de Corinne se peignit dans cette onde, si pure, qu'elle porte, depuis plusieurs siècles, le nom de l'*eau virginale*. Oswald, qui s'était arrêté dans le même lieu peu de moments après, aperçut le charmant visage de son amie qui se répétait dans l'eau. Il fut saisi d'une émotion tellement vive, qu'il ne savait pas d'abord si c'était son imagination qui lui faisait apparaître l'ombre de Corinne, comme tant de fois elle lui avait montré celle de son père ; il se pencha vers la fontaine pour mieux voir, et ses propres traits vinrent alors se réfléchir à côté de ceux de Corinne. Elle le reconnut, fit un cri, s'élança vers lui rapidement, et lui saisit le bras comme si elle eût craint qu'il ne s'échappât de nouveau ; mais à peine se fut-elle livrée à ce mouvement trop impétueux, qu'elle rougit, en se ressouvenant du caractère de lord Nelvil, d'avoir montré si vivement ce qu'elle éprouvait ; et laissant tomber la main qui retenait Oswald, elle se couvrit le visage avec l'autre pour cacher ses pleurs.

« Corinne, dit Oswald, chère Corinne, mon absence vous a donc rendue malheureuse? — Oh ! oui, répondit-elle, et vous en étiez sûr ! Pourquoi donc me faire du mal? Ai-je mérité de souffrir par vous? — Non, s'écria lord Nelvil ; non, sans doute. Mais si je ne me crois pas libre, si je sens que je n'ai dans le cœur que des inquiétudes et des regrets, pourquoi vous associerais-je à cette tourmente de sentiments et de craintes? Pourquoi... — Il n'est plus temps, interrompit Corinne, il n'est plus temps, la douleur est déjà dans mon sein, ménagez-moi. — Vous, de la douleur? reprit Oswald ; est-ce au milieu d'une carrière si brillante, de tant de succès, avec une imagination si vive? — Arrêtez, dit Corinne, vous ne me connaissez pas ; de toutes mes facultés, la plus puissante, c'est la faculté de souffrir (1). Je suis née pour le bonheur ; mon caractère est confiant, mon imagination est animée ; mais la peine excite en moi je

(1) Trait du caractère de Mme de Staël.

ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort. Je vous le répète encore, ménagez-moi ; la gaieté, la mobilité ne me servent qu'en apparence ; mais il y a dans mon âme des abîmes dont je ne pouvais me défendre qu'en me préservant de l'amour. »

Corinne prononça ces mots avec une expression qui émut vivement Oswald. « Je reviendrai vous voir demain matin, reprit-il ; n'en doutez pas, Corinne. — Me le jurez-vous? dit-elle avec une inquiétude qu'elle s'efforçait en vain de cacher. — Oui ; je le jure, » s'écria lord Nelvil, et il disparut. (Liv. IV, chap. VI.)

LA TARENTELLE

Le comte d'Erfeuil entendit nommer Corinne dans la salle du bal, et il y entra pour savoir ce dont il s'agissait. Lord Nelvil s'avança jusqu'à la porte, et vit le prince d'Amalfi, Napolitain de la plus belle figure, qui priait Corinne de danser avec lui la *tarentelle*, une danse de Naples pleine de grâce et d'originalité. Les amis de Corinne le lui demandaient aussi. Elle accepta sans se faire prier, ce qui étonna assez le comte d'Erfeuil, accoutumé qu'il était aux refus par lesquels il est d'usage de faire précéder le consentement. Mais en Italie, on ne connaît pas ce genre de grâce, et chacun croit tout simplement plaire davantage à la société en s'empressant de faire ce qu'elle désire. Corinne aurait inventé cette manière naturelle, si déjà elle n'avait pas été en usage. L'habit qu'elle avait mis pour le bal était élégant et léger ; ses cheveux étaient rassemblés dans un filet de soie, à l'italienne, et ses yeux exprimaient un plaisir vif qui la rendait plus séduisante que jamais. Oswald en fut troublé ; il combattait contre lui-même ; il s'indignait d'être captivé par des charmes dont il devait se plaindre, puisque, loin de songer à lui plaire, c'était presque pour échapper à son empire que Corinne se montrait si ravissante. Mais qui peut résister aux séductions de la grâce? Fût-elle même dédaigneuse, elle serait encore toute-puissante ; et ce n'était assurément pas la disposition de Corinne. Elle aperçut lord Nelvil, rougit, et ses yeux avaient, en le regardant, une douceur enchanteresse.

Le prince d'Amalfi s'accompagnait en dansant avec des castagnettes. Corinne, avant de commencer, fit avec les deux mains un salut plein de grâce à l'assemblée, et, tournant légèrement sur

elle-même, elle prit le tambour de basque que le prince d'Amalfi lui présentait. Elle se mit à danser, en frappant l'air de ce tambour de basque, et tous ses mouvements avaient une souplesse, une grâce, un mélange de pudeur et de volupté, qui pouvaient donner l'idée de la puissance que les bayadères exercent sur l'imagination des Indiens, quand elles sont, pour ainsi dire, poètes avec leur danse, quand elles expriment tant de sentiments divers par les pas caractérisés et les tableaux enchanteurs qu'elles offrent aux regards. Corinne connaissait si bien toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, que, par un léger mouvement de ses bras, en plaçant son tambour de basque tantôt au-dessus de sa tête, tantôt en avant avec une de ses mains, tandis que l'autre parcourait les grelots avec une incroyable dextérité, elle rappelait les danseuses d'Herculanum, et faisait naître successivement une foule d'idées nouvelles pour le dessin et la peinture (1).

Ce n'était point la danse française, si remarquable par l'élégance et la difficulté des pas, c'était un talent qui tenait de beaucoup plus près à l'imagination et au sentiment. Le caractère de la musique était exprimé tour à tour par la précision et la mollesse des mouvements. Corinne, en dansant, faisait passer dans l'âme des spectateurs ce qu'elle éprouvait, comme si elle avait improvisé, comme si elle avait joué de la lyre, ou dessiné quelques figures ; tout était langage pour elle : les musiciens, en la regardant, s'animaient à mieux faire sentir le génie de leur art ; et je ne sais quelle joie passionnée et quelle sensibilité d'imagination électrisaient à la fois tous les témoins de cette danse magique et les transportaient dans une existence idéale, où l'on rêve un bonheur qui n'est pas de ce monde.

Il y a un moment dans cette danse napolitaine où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel était dans ce moment le charme de la dignité de Corinne ! Comme à genoux elle était souveraine ! Et quand elle se releva, en faisant retentir le son de son instrument, de sa cymbale aérienne, elle semblait animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devait persuader qu'elle n'avait besoin de personne pour être heureuse. Hélas ! il n'en était pas ainsi ; mais Oswald le craignait et soupirait en admirant Corinne, comme si chacun de ses

(1) C'est la danse de Mme Récamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre. (Note de Mme de Staël.)

succès l'eût séparée de lui. A la fin de la danse, l'homme se jette à genoux à son tour, et c'est la femme qui danse autour de lui. Corinne en cet instant se surpassa encore, s'il était possible ; sa course était si légère, en parcourant deux ou trois fois le même cercle, que ses pieds chaussés en brodequins volaient sur le plancher avec la rapidité de l'éclair ; et quand elle éleva une de ses mains, en agitant son tambour de basque, et que de l'autre elle fit signe au prince d'Amalfi de se relever, tous les hommes étaient tentés de se mettre à genoux comme lui ; tous, excepté lord Nelvil, qui se retira de quelques pas en arrière, et le comte d'Erfeuil, qui fit quelques pas en avant pour complimenter Corinne. Quant aux Italiens qui étaient là, ils ne pensaient point à se faire remarquer par leur enthousiasme ; ils s'y livraient, parce qu'ils l'éprouvaient. Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société et à l'amour-propre qu'elle excite, pour s'occuper de l'effet qu'ils produisent ; ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par les applaudissements.

Corinne était charmée de son succès et remerciait tout le monde avec une grâce pleine de simplicité. Elle était contente d'avoir réussi et le laissait voir en bonne enfant, si l'on peut s'exprimer ainsi : mais ce qui l'occupait surtout, c'était le désir de traverser la foule pour arriver jusqu'à la porte contre laquelle Oswald était appuyé. Elle y arriva enfin et s'arrêta un moment pour attendre un mot de lui. « Corinne, lui dit-il, en s'efforçant de cacher son trouble, son enchantement et sa peine, Corinne, voilà bien des hommages, voilà bien des succès ! Mais, au milieu de ces adorateurs si enthousiastes, y a-t-il un ami courageux et sûr? y a-t-il un protecteur pour la vie? et le vain tumulte des applaudissements devrait-il suffire à une âme telle que la vôtre? » (Liv. VI, chap. Ier.)

LE CARACTÈRE DES ITALIENS

Je ne sais si je m'abuse, mais les torts des Italiens ne font que m'inspirer un sentiment de pitié pour leur sort. Les étrangers de tout temps ont conquis, déchiré ce beau pays, l'objet de leur ambition perpétuelle ; et les étrangers reprochent avec amertume à cette nation les torts des nations vaincues et déchirées ! L'Europe a reçu des Italiens les arts et les sciences, et maintenant qu'elle a tourné contre eux leurs propres présents,

elle leur conteste souvent encore la dernière gloire qui soit permise aux nations sans force militaire et sans liberté politique, la gloire des sciences et des arts.

Il est si vrai que les gouvernements font le caractère des nations, que, dans cette même Italie, vous voyez des différences de mœurs remarquables entre les divers États qui la composent. Les Piémontais, qui formaient un petit corps de nation, ont l'esprit plus militaire que le reste de l'Italie ; les Florentins, qui ont possédé ou la liberté, ou des princes d'un caractère libéral, sont éclairés et doux ; les Vénitiens et les Génois se montrent capables d'idées politiques, parce qu'il y a chez eux une aristocratie républicaine ; les Milanais sont plus sincères, parce que les nations du Nord y ont apporté depuis longtemps ce caractère ; les Napolitains pourraient aisément devenir belliqueux, parce qu'ils ont été réunis depuis plusieurs siècles sous un gouvernement très imparfait, mais enfin sous un gouvernement à eux. La noblesse romaine, n'ayant rien à faire, ni militairement, ni politiquement, doit être ignorante et paresseuse ; mais l'esprit des ecclésiastiques, qui ont une carrière et une occupation, est beaucoup plus développé que celui des nobles ; et comme le gouvernement papal n'admet aucune distinction de naissance et qu'il est au contraire purement électif dans l'ordre du clergé, il en résulte une sorte de libéralité, non plus dans les idées, mais dans les habitudes, qui fait de Rome le séjour le plus agréable pour tous ceux qui n'ont plus ni l'ambition ni la possibilité de jouer un rôle dans le monde.

Les peuples du Midi sont plus aisément modifiés par les institutions que les peuples du Nord : ils ont une indolence qui devient bientôt de la résignation ; et la nature leur offre tant de jouissances, qu'ils se consolent facilement des avantages que la société leur refuse. Il y a sûrement beaucoup de corruption en Italie, et cependant la civilisation y est beaucoup moins raffinée que dans d'autres pays. On pourrait presque trouver quelque chose de sauvage à ce peuple, malgré la finesse de son esprit : cette finesse ressemble à celle du chasseur, dans l'art de surprendre sa proie. Les peuples indolents sont facilement rusés : ils ont une habitude de douceur qui leur sert à dissimuler, quand il le faut, même leur colère : c'est toujours avec ses manières accoutumées qu'on parvient à cacher une situation accidentelle.

Les Italiens ont de la sincérité, de la fidélité dans les relations privées. L'intérêt et l'ambition exercent un grand empire sur

eux, mais non l'orgueil ou la vanité : les distinctions de rang y font très peu d'impression ; il n'y a point de société, point de salon, point de mode, point de petits moyens journaliers de faire effet en détail. Ces sources habituelles de dissimulation et d'envie n'existent point chez eux : quand ils trompent leurs ennemis et leurs concurrents, c'est parce qu'ils se considèrent avec eux comme en état de guerre ; mais en paix, ils ont du naturel et de la vérité. C'est même cette vérité qui est cause du scandale dont vous vous plaignez ; les femmes entendant parler d'amour sans cesse, vivant au milieu des séductions et des exemples de l'amour, ne cachent pas leurs sentiments, et portent, pour ainsi dire, une sorte d'innocence dans la galanterie même ; elles ne se doutent pas non plus du ridicule, surtout de celui que la société peut donner. Les unes sont d'une ignorance telle, qu'elles ne savent pas écrire, et l'avouent publiquement ; elles font répondre à un billet du matin par leur procureur (*il paglietto*), sur du papier à grand format, et en style de requête. Mais en revanche, parmi celles qui sont instruites, vous en verrez qui sont professeurs dans les académies et donnent des leçons publiquement, en écharpe noire ; et si vous vous avisiez de rire de cela, l'on vous répondrait : *Y a-t-il du mal à savoir le grec? y a-t-il du mal à gagner sa vie par son travail? pourquoi riez-vous donc d'une chose aussi simple?*

Enfin, milord, aborderai-je un sujet plus délicat, chercherai-je à démêler pourquoi les hommes montrent souvent peu d'esprit militaire? Ils exposent leur vie pour l'amour et pour la haine avec une grande facilité ; et les coups de poignard donnés et reçus pour cette cause n'étonnent ni n'intimident personne : ils ne craignent point la mort quand les passions naturelles commandent de la braver ; mais souvent, il faut l'avouer, ils aiment mieux la vie que des intérêts politiques qui ne les touchent guère, parce qu'ils n'ont point de patrie. Souvent aussi l'honneur chevaleresque a peu d'empire au milieu d'une nation où l'opinion et la société qui la forme n'existent pas ; il est simple que, dans une telle désorganisation de tous les pouvoirs publics, les femmes prennent beaucoup d'ascendant sur les hommes, et peut-être en ont-elles trop pour les respecter et les admirer. Néanmoins leur conduite envers elles est pleine de délicatesse et de dévouement. Les vertus domestiques font en Angleterre la gloire et le bonheur des femmes ; mais s'il y a des pays où l'amour subsiste hors des

liens sacrés du mariage, parmi ces pays, celui de tous où le bonheur des femmes est le plus ménagé, c'est l'Italie. Les hommes s'y sont fait une morale pour des rapports hors de la morale ; mais du moins ont-ils été justes et généreux dans le partage des devoirs : ils se sont considérés eux-mêmes comme plus coupables que les femmes, quand ils brisaient les liens de l'amour, parce que les femmes avaient fait plus de sacrifices et perdaient davantage : ils ont pensé que, devant le tribunal du cœur, les plus criminels sont ceux qui font le plus de mal : quand les hommes ont tort, c'est par dureté ; quand les femmes ont tort, c'est par faiblesse. La société qui est à la fois rigoureuse et corrompue, c'est-à-dire impitoyable pour les fautes, quand elles entraînent des malheurs, doit être plus sévère pour les femmes ; mais dans un pays où il n'y a pas de société, la bonté naturelle a plus d'influence.

Les idées de considération et de dignité sont beaucoup moins puissantes et beaucoup moins connues, j'en conviens, en Italie que partout ailleurs. L'absence de société et d'opinion publique en est la cause : mais, malgré tout ce qu'on a dit de la perfidie des Italiens, je soutiens que c'est un des pays du monde où il y a le plus de bonhomie. Cette bonhomie est telle, dans tout ce qui tient à la vanité, que, bien que ce pays soit celui dont les étrangers aient dit le plus de mal, il n'en est point où ils rencontrent un accueil aussi bienveillant. On reproche aux Italiens trop de penchant à la flatterie : mais il faut aussi convenir que la plupart du temps ce n'est point par calcul, mais seulement par désir de plaire, qu'ils prodiguent leurs douces expressions, inspirées par une obligeance véritable : ces expressions ne sont point démenties par la conduite habituelle de la vie. Toutefois, seraient-ils fidèles à l'amitié dans des circonstances extraordinaires, s'il fallait braver pour elle les périls et l'adversité? Le petit nombre, j'en conviens, le très petit nombre en serait capable ; mais ce n'est pas à l'Italie seulement que cette observation peut s'appliquer.

Les Italiens ont une paresse orientale dans l'habitude de la vie : mais il n'y a point d'hommes plus persévérants ni plus actifs quand une fois leurs passions sont excitées. Ces mêmes femmes aussi, que vous voyez indolentes comme les odalisques du sérail, sont capables tout à coup des actions les plus dévouées. Il y a des mystères dans le caractère et l'imagination des Italiens, et vous y rencontrez tour à tour des traits inattendus de générosité et d'amitié, ou des preuves sombres et redoutables

de haine et de vengeance. Il n'y a ici d'émulation pour rien : la vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur sous un beau ciel ; mais donnez à ces hommes un but, et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir. Il en est de même des femmes ; pourquoi s'instruiraient-elles, puisque la plupart des hommes ne les entendraient pas? Elles isoleraient leur cœur en cultivant leur esprit ; mais ces mêmes femmes deviendraient bien vite dignes d'un homme supérieur, si cet homme supérieur était l'objet de leur tendresse. Tout dort ici : mais dans un pays où les grands intérêts sont assoupis, le repos et l'insouciance sont plus nobles qu'une vaine agitation pour les petites choses.

Les lettres elles-mêmes languissent là où les pensées ne se renouvellent point par l'action forte et variée de la vie. Mais dans quel pays cependant a-t-on jamais témoigné plus qu'en Italie de l'admiration pour la littérature et les beaux-arts? L'histoire nous apprend que les papes, les princes et les peuples ont rendu dans tous les temps aux peintres, aux poètes, aux écrivains distingués, les hommages les plus éclatants (1). Cet enthousiasme pour le talent est, je l'avouerai, milord, un des premiers motifs qui m'attachent à ce pays. On n'y trouve point l'imagination blasée, l'esprit décourageant, ni la médiocrité despotique, qui savent si bien ailleurs tourmenter ou étouffer le génie naturel. Une idée, un sentiment, une expression heureuse, prennent feu, pour ainsi dire, parmi les auditeurs. Le talent, par cela même qu'il tient ici le premier rang, excite beaucoup d'envie. Pergolèse a été assassiné pour son *Stabat;* Giorgione s'armait d'une cuirasse quand il était obligé de peindre dans un lieu public ; mais la jalousie violente qu'inspire le talent parmi nous est celle que fait naître ailleurs la puissance ; cette jalousie ne dégrade point son objet ; cette jalousie peut haïr, proscrire, tuer, et néanmoins, toujours mêlée au fanatisme de l'admiration, elle excite encore le génie tout en le persécutant. Enfin, quand on voit tant de vie dans un cercle si resserré,

(1) M. Roscoe, auteur de l'*Histoire des Médicis*, a fait paraître plus nouvellement, en Angleterre, une *Histoire de Léon X*, qui est un véritable chef-d'œuvre en ce genre, et il y raconte toutes les marques d'estime et d'admiration que les princes et le peuple d'Italie ont données aux hommes de lettres distingués ; il montre aussi avec impartialité qu'un grand nombre de papes ont eu, à cet égard, une conduite très libérale. (*Note de l'auteur.*)

au milieu de tant d'obstacles et d'asservissements de tout genre, on ne peut s'empêcher, ce me semble, de prendre un vif intérêt à ce peuple, qui respire avec avidité le peu d'air que l'imagination fait pénétrer à travers les bornes qui le renferment. (Liv. VI, chap. III.)

DISCUSSION LITTÉRAIRE

« Les peuples du Midi sont gênés par la prose et ne peignent leurs véritables sentiments qu'en vers. Il n'en est pas de même dans la littérature française, dit Corinne en s'adressant au comte d'Erfeuil, vos prosateurs sont souvent plus éloquents, et même plus poétiques que vos poètes. — Il est vrai, répondit le comte d'Erfeuil, que nous avons en ce genre les véritables autorités classiques : Bossuet, La Bruyère, Montesquieu, Buffon ne peuvent être surpassés ; surtout les deux premiers, qui appartiennent à ce siècle de Louis XIV, qu'on ne saurait trop louer, et dont il faut imiter, autant qu'on le peut, les parfaits modèles. C'est un conseil que les étrangers doivent s'empresser de suivre, aussi bien que nous. — J'ai de la peine à croire, répondit Corinne, qu'il fût désirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentiments et d'esprit, et j'oserai vous dire, monsieur le comte, que, dans votre pays même, cette orthodoxie littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature très stérile. Le génie est essentiellement créateur, il porte le caractère de l'individu qui le possède. La nature, qui n'a pas voulu que deux feuilles se ressemblassent, a mis encore plus de diversité dans les âmes, et l'imitation est une espèce de mort, puisqu'elle dépouille chacun de son existence naturelle. — Ne voudriez-vous pas, belle étrangère, reprit le comte d'Erfeuil, que nous admissions chez nous la barbarie tudesque, *les Nuits d'Young* des Anglais, les *Concetti* des Italiens et des Espagnols? Que deviendraient le goût, l'élégance du style français, après un tel mélange? » Le prince Castel-Forte, qui n'avait point encore parlé, dit : « Il me semble que nous avons tous besoin les uns des autres : la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connaître, une nouvelle sphère d'idées. C'est Charles-Quint lui-même qui a dit qu'*un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes*. Si ce grand génie politique en jugeait ainsi pour les affaires, combien cela n'est-il pas plus

vrai pour les lettres ! Les étrangers savent tous le français ; ainsi leur point de vue est plus étendu que celui des Français, qui ne savent pas les langues étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils pas plus souvent la peine de les apprendre? Ils conserveraient ce qui les distingue et découvriraient ainsi quelquefois ce qui peut leur manquer. » (Liv. VII, chap. Ier.)

L'OPINION ET L'AMOUR

Corinne et lord Nelvil, tous les deux rêveurs et pensifs, arrivèrent au milieu de ce tumulte (1). Ils en furent d'abord étourdis : car rien ne paraît plus singulier que cette activité des plaisirs bruyants, quand l'âme est tout entière recueillie en elle-même. Ils s'arrêtèrent à la place du Peuple, pour monter sur l'amphithéâtre près de l'obélisque, d'où l'on voit la course des chevaux. Au moment où ils descendirent de leur calèche, le comte d'Erfeuil les aperçut et prit à part Oswald, pour lui parler.

« Ce n'est pas bien, lui dit-il, de vous montrer ainsi publiquement, arrivant seul de la campagne avec Corinne : vous la compromettrez ; et qu'en ferez-vous après? — Je ne crois pas, répondit lord Nelvil, que je compromette Corinne en montrant l'attachement qu'elle m'inspire ; mais si cela était vrai, je serais trop heureux que le dévouement de ma vie... — Ah ! pour heureux, interrompit le comte d'Erfeuil, je n'en crois rien ; on n'est heureux que par ce qui est convenable. La société a, quoi qu'on fasse, beaucoup d'empire sur le bonheur, et ce qu'elle n'approuve pas, il ne faut jamais le faire. — On vivrait donc toujours pour ce que la société dira de vous, reprit Oswald ; et ce qu'on pense et ce qu'on sent ne servirait jamais de guide ! S'il en était ainsi, si l'on devait s'imiter constamment les uns les autres, à quoi bon une âme et un esprit pour chacun? La Providence aurait pu s'épargner ce luxe. — C'est très bien dit, reprit le comte d'Erfeuil, très philosophiquement pensé ; mais avec ces maximes-là l'on se perd, et quand l'amour est passé, le blâme de l'opinion reste. Moi qui vous parais léger, je ne ferai jamais rien qui puisse m'attirer la désapprobation du monde. On peut se permettre de petites libertés, d'aimables plaisanteries, qui annoncent de l'indépendance dans la manière de voir,

(1) Le carnaval à Rome.

pourvu qu'il n'y en ait pas dans la manière d'agir ; car, quand cela touche au sérieux... — Mais le sérieux, répondit lord Nelvil, c'est l'amour et le bonheur. — Non, non, interrompit le comte d'Erfeuil, ce n'est pas cela que je veux dire ; ce sont de certaines convenances établies qu'il ne faut pas braver, sous peine de passer pour un homme bizarre, pour un homme... enfin, vous m'entendez, pour un homme qui n'est pas comme les autres. » Lord Nelvil sourit ; et sans humeur, comme sans peine, il plaisanta le comte d'Erfeuil sur sa frivole sévérité ; il sentit avec joie que, pour la première fois, sur un sujet qui lui causait tant d'émotion, le comte d'Erfeuil n'avait pas eu la moindre influence sur lui. Corinne, de loin, avait deviné tout ce qui se passait ; mais le sourire de lord Nelvil remit le calme dans son cœur ; et cette conversation du comte d'Erfeuil, loin de troubler Oswald, ni son amie, leur inspira des dispositions plus analogues à la fête. (Livre IX, chap. Ier.)

BONHEUR D'AMOUR

Oswald et Corinne traversèrent ensuite les marais Pontins, campagne fertile et pestilentielle tout à la fois, où l'on ne voit pas une seule habitation, quoique la nature y semble féconde. Quelques hommes malades attellent vos chevaux et vous recommandent de ne pas vous endormir en passant les marais ; car le sommeil est là le véritable avant-coureur de la mort. Des buffles, d'une physionomie tout à la fois basse et féroce, traînent la charrue, que d'imprudents cultivateurs conduisent encore quelquefois sur cette terre fatale, et le plus brillant soleil éclaire ce triste spectacle. Les lieux marécageux et malsains, dans le Nord, sont annoncés par leur effrayant aspect ; mais, dans les contrées les plus funestes du Midi, la nature conserve une sérénité dont la douceur trompeuse fait illusion aux voyageurs. S'il est vrai qu'il soit très dangereux de s'endormir en traversant les marais Pontins, l'invincible penchant au sommeil qu'ils inspirent dans la chaleur est encore une des impressions perfides que ce lieu fait éprouver. Lord Nelvil veillait constamment sur Corinne : quelquefois elle penchait sa tête sur Thérésine, qui les accompagnait ; quelquefois elle fermait les yeux, vaincue par la langueur de l'air. Oswald se hâtait de la réveiller, avec une inexprimable terreur ; et, bien qu'il fût silencieux naturellement, il était inépuisable en sujets de conservation, toujours soutenus,

toujours nouveaux, pour l'empêcher de succomber un moment à ce fatal sommeil. Ah ! ne faut-il pas pardonner au cœur des femmes les regrets déchirants qui s'attachent à ces jours où elles étaient aimées, où leur existence était si nécessaire à l'existence d'un autre, lorsque à tous les instants elles se sentaient soutenues et protégées? Quel isolement doit succéder à ces temps de délices ! et qu'elles sont heureuses celles que le lien sacré du mariage a conduites doucement de l'amour à l'amitié, sans qu'un moment cruel ait déchiré leur vie ! (Livre XI, chap. Ier.)

UN VAISSEAU ANGLAIS

Il y avait alors dans le port de Naples un vaisseau de guerre anglais, où le service religieux se faisait tous les dimanches. Le capitaine et la société anglaise qui étaient à Naples proposèrent à lord Nelvil d'y venir le lendemain. Il accepta, sans songer d'abord s'il y conduirait Corinne, et comment il la présenterait à ses compatriotes. Il fut tourmenté par cette inquiétude toute la nuit. Comme il se promenait avec Corinne, le matin suivant, près du port, et qu'il était prêt à lui conseiller de ne pas venir sur le vaisseau, ils virent arriver une chaloupe anglaise conduite par dix matelots vêtus de blanc, portant sur leur tête un bonnet de velours noir et le léopard en argent brodé sur ce bonnet : un jeune officier descendit, et, saluant Corinne du nom de lady Nelvil, il lui proposa de monter dans la barque pour se rendre au grand vaisseau. A ce nom de lady Nelvil, Corinne se troubla, rougit et baissa les yeux. Oswald parut hésiter un moment ; puis, tout à coup lui prenant la main, il lui dit en anglais : « Venez, ma chère. » Et elle le suivit.

Le bruit des vagues et le silence des matelots qui, dans une discipline admirable, ne faisaient pas un mouvement, ne disaient pas une parole inutile et conduisaient rapidement la barque sur cette mer qu'ils avaient tant de fois parcourue, inspiraient la rêverie. D'ailleurs Corinne n'osait pas faire une question à lord Nelvil sur ce qui venait de se passer. Elle cherchait à deviner son projet, ne croyant pas (ce qui est toujours cependant le plus probable) qu'il n'en eût point et qu'il se laissât aller à chaque circonstance nouvelle. Un moment, elle imagina qu'il la conduisait au service divin pour la prendre là pour épouse ; et cette idée lui causa, dans ce moment, plus d'effroi que de

bonheur : il lui semblait qu'elle quittait l'Italie et retournait en Angleterre, où elle avait beaucoup souffert. La sévérité des mœurs et des habitudes de ce pays revenait à sa pensée, et l'amour même ne pouvait triompher entièrement du trouble de ses souvenirs. Combien, cependant, dans d'autres circonstances, elle s'étonnera de ces pensées, quelque passagères qu'elles fussent ! combien elle les abjurera !

Corinne monta sur le vaisseau dont l'intérieur était entretenu avec les soins et la propreté la plus recherchée. On n'entendait que la voix du capitaine, qui se prolongeait et se répétait d'un bord à l'autre par le commandement et l'obéissance. La subordination, le sérieux, la régularité, le silence qu'on remarquait dans ce vaisseau étaient l'image d'un ordre social libre et sévère, en contraste avec cette ville de Naples, si vive, si passionnée, si tumultueuse. Oswald était occupé de Corinne et de l'impression qu'elle recevait ; mais il était aussi quelquefois distrait d'elle par le plaisir de se trouver dans sa patrie. Et n'est-ce pas, en effet, une seconde patrie pour un Anglais, que les vaisseaux et la mer? Oswald se promenait avec les Anglais qui étaient à bord, pour savoir des nouvelles de l'Angleterre, pour causer de son pays et de la politique. Pendant ce temps, Corinne était auprès des femmes anglaises qui étaient venues de Naples pour assister au culte divin. Elles étaient entourées de leur enfants, beaux comme le jour, mais timides comme leurs mères, et pas un mot ne se disait devant une nouvelle connaissance. Cette contrainte, ce silence rendaient Corinne assez triste ; elle levait les yeux vers la belle Naples, vers ses bords fleuris, vers sa vie animée, et elle soupirait. Heureusement pour elle, Oswald ne s'en aperçut pas ; au contraire, en la voyant assise au milieu des femmes anglaises, ses paupières noires baissées comme leurs paupières blondes, et se conformant en tout à leurs manières, il éprouva un grand sentiment de joie. C'est en vain qu'un Anglais se plaît un moment aux mœurs étrangères ; son cœur revient toujours aux premières impressions de sa vie. Si vous interrogiez des Anglais voguant sur un vaisseau à l'extrémité du monde, et que vous leur demandiez où ils vont, ils vous répondront : « *Home* (chez nous) », si c'est en Angleterre qu'ils retournent. Leurs vœux, leurs sentiments, à quelque distance qu'ils soient de leur patrie, sont toujours tournés vers elle...

Rien ne parle plus à l'âme en effet que le service divin sur un vaisseau ; et la noble simplicité du culte des réformés semble

particulièrement adaptée aux sentiments que l'on éprouve alors. Un jeune homme remplissait les fonctions de chapelain : il prêchait avec une voix ferme et douce, et sa figure avait la sévérité d'une âme pure dans la jeunesse. Cette sévérité porte avec elle une idée de force qui convient à la religion prêchée au milieu des périls de la guerre. A des moments marqués, le ministre anglican prononçait des prières dont toute l'assemblée répétait avec lui les dernières paroles. Ces voix confuses, et néanmoins assez douces, venaient de distance en distance ranimer l'intérêt et l'émotion. Les matelots, les officiers, le capitaine se mettaient plusieurs fois à genoux, surtout à ces mots : « *Lord, have mercy upon us* (Seigneur, faites-nous miséricorde). » Le sabre du capitaine, qu'on voyait traîner à côté de lui, pendant qu'il était à genoux, rappelait cette noble réunion de l'humilité devant Dieu et de l'intrépidité contre les hommes, qui rend la dévotion des guerriers si touchante : et, pendant que tous ces braves gens priaient le Dieu des armées, on apercevait la mer à travers les sabords, et quelquefois le bruit léger de ses vagues, alors tranquilles, semblait seulement dire : « Vos prières sont entendues. » Le chapelain finit le service par la prière qui est particulière aux marins anglais. *Que Dieu*, disent-ils, *nous fasse la grâce de défendre au dehors notre heureuse constitution et de retrouver dans nos foyers, au retour, le bonheur domestique* (1) ! Que de beaux sentiments sont réunis dans ces simples paroles ! Les études préalables et continuelles qu'exige la marine, la vie austère d'un vaisseau, en font comme un cloître militaire au milieu des flots, et la régularité des opérations les plus sérieuses n'y est interrompue que par les périls et la mort. Souvent les matelots, malgré leurs habitudes guerrières, s'expriment avec beaucoup de douceur et montrent une pitié singulière pour les femmes et les enfants, quand il s'en trouve à bord avec eux. On est d'autant plus touché de ces sentiments, qu'on sait avec quel sang-froid ils s'exposent à ces effroyables dangers de la guerre et de la mer, au milieu desquels la présence de l'homme a quelque chose de surnaturel. (Livre XI, chap. III.)

(1) Tout cet éloge de l'Angleterre, de la constitution anglaise, des mœurs anglaises, en 1807, en plein blocus continental, devait déplaire et déplut effectivement à l'Empereur.

LORD NELVIL ET SON PÈRE

« Je passai près d'une année en Écosse avec mon père (1), et notre tendresse l'un pour l'autre devint chaque jour plus intime ; je pénétrai dans le sanctuaire de cette âme céleste, et je trouvais dans l'amitié qui m'unissait à lui ces sympathies du sang dont les liens mystérieux tiennent à tout notre être. Je recevais des lettres de Raimond pleines d'affection : il me racontait les difficultés qu'il trouvait à dénaturer sa fortune pour venir me joindre ; mais sa persévérance dans ce projet était la même. Je l'aimais toujours ; mais quel ami pouvais-je comparer à mon père ! Le respect qu'il m'inspirait ne gênait pas ma confiance. J'avais foi aux paroles de mon père comme à un oracle, et les incertitudes qui sont malheureusement dans mon caractère cessaient toujours, dès qu'il avait parlé. *Le ciel nous a formés*, dit un écrivain anglais, *pour l'amour de ce qui est vénérable*. Mon père n'a pas su, il n'a pu savoir à quel point je l'aimais, et ma fatale conduite a dû l'en faire douter. Cependant il a eu pitié de moi ; il m'a plaint, en mourant, de la douleur que me causerait sa perte. Ah ! Corinne, j'avance dans ce triste récit ; soutenez mon courage, j'en ai besoin. — Cher ami, lui dit Corinne trouvez quelque douceur à montrer votre âme si noble et si sensible, devant la personne du monde qui vous admire et vous chérit le plus.

« Il m'envoya pour ses affaires à Londres, reprit lord Nelvil, et je le quittai lorsque je ne devais plus le revoir, sans qu'aucun frémissement m'avertît de mon malheur. Il fut plus aimable que jamais dans nos derniers entretiens : on dirait que l'âme des justes donne, comme les fleurs, plus de parfums vers le soir. Il m'embrassa, les larmes aux yeux : il me disait souvent qu'à son âge tout était solennel ; mais moi je croyais à sa vie comme à la mienne : nos âmes s'entendaient si bien, il était si jeune pour aimer, que je ne songeais pas à sa vieillesse. La confiance comme la crainte sont inexplicables dans les affections vives. Mon père m'accompagna cette fois jusqu'au seuil de la porte de son château que j'ai revu depuis désert et dévasté, comme mon triste cœur (2). » (Livre XII, chap. II.)

(1) C'est Oswald qui parle.

(2) Ce sont ses propres souvenirs à l'égard de son père que Mme de Staël analyse dans ce passage.

M. DE MALTIGUES

C'était un homme pour qui j'avais un singulier éloignement (1) ; à peine âgé de trente ans, ses manières et son extérieur étaient d'une sécheresse remarquable. En Angleterre, où l'on nous accuse d'être froids, je n'ai rien vu de comparable au sérieux de son maintien, quand il entrait dans une chambre. Je ne l'aurais jamais pris pour un Français s'il n'avait eu le goût de la plaisanterie, et un besoin de parler, très bizarre dans un homme qui paraissait blasé sur tout, et qui mettait cette disposition en système. Il prétendait qu'il était né très sensible, très enthousiaste, mais que la connaissance des hommes, dans la révolution de France, l'avait détrompé de tout cela. Il avait aperçu, disait-il, qu'il n'y avait de bon dans ce monde que la fortune ou le pouvoir, ou tous les deux, et que les amitiés, en général, devaient être considérées comme des moyens qu'il faut prendre ou quitter, selon les circonstances. Il était assez habile dans la pratique de cette opinion : il n'y faisait qu'une faute, c'était de la dire ; mais bien qu'il n'eût pas, comme les Français d'autrefois, le désir de plaire, il lui restait le besoin de faire effet par la conversation, et cela le rendait très imprudent. Bien différent en cela de Mme d'Arbigny, qui voulait atteindre son but, mais qui ne se trahissait point comme M. de Maltigues, en cherchant à briller par l'immoralité même. Entre ces deux personnes, ce qui était bizarre, c'est que la plus vive cachait bien son secret, et que l'homme froid ne savait pas se taire.

... Enfin, une fois que j'étais resté trois jours chez moi, dévoré du remords, écrivant vingt lettres à mon père et les déchirant toutes, M. de Maltigues, qui ne venait guère me voir, parce que nous ne nous convenions pas, arriva, député par Mme d'Arbigny, pour m'arracher à ma solitude, mais s'intéressant assez peu, comme vous allez en juger, au succès de son ambassade. Il aperçut en entrant, avant que j'eusse le temps de le cacher, que j'avais le visage couvert de larmes. « A quoi

(1) Oswald, dans cette confession, raconte qu'il a aimé en France une certaine Mme d'Arbigny, cousine de M. de Maltigues. Il y a dans M. de Maltigues certains traits de Talleyrand, l'ancien ami de Mme de Staël.

bon cette douleur, mon cher? me dit-il ; quittez ma cousine, ou bien épousez-la : ces deux partis sont également bons, puisqu'ils en finissent. — Il y a des situations dans la vie, lui répondis-je, où, même en se sacrifiant, on ne sait pas encore comment remplir tous ses devoirs. — C'est qu'il ne faut pas se sacrifier, reprit M. de Maltigues ; je ne connais, quant à moi, aucune circonstance où cela soit nécessaire : avec de l'adresse on se tire de tout ; l'habileté est la reine du monde. — Ce n'est pas l'habileté que j'envie, lui dis-je : mais je voudrais au moins, je vous le répète, en me résignant à n'être pas heureux, ne pas affliger ce que j'aime. — Croyez-moi, dit M. de Maltigues, ne mêlez pas à cette œuvre difficile, qu'on appelle vivre, le sentiment qui la complique encore plus : c'est une maladie de l'âme : j'en suis atteint quelquefois tout comme un autre ; mais quand elle m'arrive, je me dis que cela passera, et je me tiens toujours parole. — Mais, lui répondis-je, en cherchant à rester comme lui dans les idées générales, car je ne pouvais ni ne voulais lui témoigner aucune confiance, quand on pourrait écarter le sentiment, il resterait toujours l'honneur et la vertu, qui s'opposent souvent à nos désirs en tout genre. — L'honneur ! reprit M. de Maltigues : entendez-vous par l'honneur se battre quand on est insulté? à cet égard il n'y a pas de doute, mais, sous tous les autres rapports, quel intérêt aurait-on à se laisser entraver par mille délicatesses vaines? — Quel intérêt ! interrompis-je ; il me semble que ce n'est pas là le mot dont il s'agit. — A parler sérieusement, continua M. de Maltigues, il en est peu qui aient un sens aussi clair. Je sais bien qu'autrefois l'on disait : *Un honorable malheur, un glorieux revers;* mais aujourd'hui que tout le monde est persécuté, les coquins comme ce qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens, il n'y a de différence dans ce monde qu'entre les oiseaux pris au filet et ceux qui y ont échappé. — Je crois à une autre différence, lui répondis-je, la prospérité méprisée, et les revers honorés par l'estime des hommes de bien. — Trouvez-les-moi donc, reprit M. de Maltigues, ces hommes de bien qui vous consolent de vos peines par leur courageuse estime ; il me semble, au contraire, que la plupart des personnes soi-disant vertueuses, si vous êtes heureux, vous excusent ; si vous êtes puissant, vous aiment. C'est très beau sans doute à vous de ne pas savoir contrarier un père qui devrait à présent ne plus se mêler de vos affaires, mais il ne faudrait pas pour cela perdre votre vie ici de toutes les façons. Quant à moi, quoi qu'il m'ar-

rive, je veux à tout prix épargner à mes amis le chagrin de me voir souffrir, et à moi le spectacle du visage allongé de la consolation. — Je croyais, interrompis-je vivement, que le but de la vie d'un honnête homme n'était pas le bonheur qui ne sert qu'à lui, mais la vertu qui sert aux autres. — La vertu, la vertu... » dit M. de Maltigues en hésitant un peu, puis se décidant à la fin, « c'est un langage pour le vulgaire, que les augures ne peuvent se parler entre eux sans rire. Il y a de bonnes âmes que de certains mots, de certains sons harmonieux remuent encore, c'est pour elles que l'on fait jouer l'instrument ; mais toute cette poésie que l'on appelle la conscience, le dévouement, l'enthousiasme, a été inventée pour consoler ceux qui n'ont pas su réussir dans le monde ; c'est comme un *De profundis* que l'on chante pour les morts. Les vivants, quand ils sont dans la prospérité, ne sont pas du tout curieux d'obtenir ce genre d'hommage. » (Livre XII, chap. II.)

CORINNE AU CAP MISÈNE (1)

Cependant Corinne souhaitait qu'Oswald l'entendît encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avait reçu du ciel ; si ce talent devait être perdu pour jamais, elle voulait que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimait. Ce désir lui fit trouver, dans l'agitation même de son âme, l'inspiration dont elle avait besoin. Tous ses amis étaient impatients de l'entendre ; le peuple même qui la connaissait de réputation, ce peuple qui, dans le Midi, est, par l'imagination, bon juge de la poésie, entourait en silence l'enceinte où les amis de Corinne étaient placés, et tous ces visages napolitains exprimaient par leur vive physionomie l'attention la plus animée. La lune se levait à l'horizon ; mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvrait parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les îles dont il est parsemé, et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaëte ; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui de-

(1) Gérard a peint cette scène célèbre.

mandèrent-ils de prendre pour sujet des vers qu'elle allait chanter *les souvenirs que ces lieux retraçaient*. Elle accorda sa lyre et commença d'une voix altérée. Son regard était beau ; mais qui la connaissait comme Oswald, pouvait y démêler l'anxiété de son âme. Elle essaya cependant de contenir sa peine et de s'élever, du moins pour un moment, au-dessus de sa situation personnelle.

IMPROVISATION DE CORINNE, DANS LA CAMPAGNE DE NAPLES

« La nature, la poésie et l'histoire rivalisent ici de grandeur ; ici l'on peut embrasser d'un coup d'œil tous les temps et tous les prodiges.

« J'aperçois le lac d'Averne, volcan éteint, dont les ondes inspiraient jadis la terreur : l'Achéron, le Phlégéton, qu'une flamme souterraine fait bouillonner, sont les fleuves de cet enfer visité par Énée.

« Le feu, cette vie dévorante qui crée le monde et le consume, épouvantait d'autant plus que ses lois étaient moins connues. La nature jadis ne révélait ses secrets qu'à la poésie.

« La ville de Cumes, l'antre de la sibylle, le temple d'Apollon étaient sur cette hauteur. Voici le bois où fut cueilli le rameau d'or. La terre de l'Énéide vous entoure ; et les fictions consacrées par le génie sont devenues des souvenirs dont on cherche encore les traces.

« Un Triton a plongé dans ces flots le Troyen téméraire qui osa défier les divinités de la mer par ses chants : ces rochers creux et sonores sont tels que Virgile les a décrits. L'imagination est fidèle, quand elle est toute-puissante. Le génie de l'homme est créateur, quand il sent la nature ; imitateur, quand il croit l'inventer.

« Au milieu de ces masses terribles, vieux témoins de la création, l'on voit une montagne nouvelle que le volcan a fait naître. Ici la terre est orageuse comme la mer, et ne rentre pas comme elle paisiblement dans ses bornes. Le lourd élément, soulevé par les tremblements de l'abîme, creuse les vallées, élève des monts, et ses vagues pétrifiées attestent les tempêtes qui déchirent son sein.

« Si vous frappez sur ce sol, la voûte souterraine retentit. On dirait que le monde habité n'est plus qu'une surface prête à

s'entr'ouvrir. La campagne de Naples est l'image des passions humaines : sulfureuse et féconde, ses dangers et ses plaisirs semblent naître de ces volcans enflammés qui donnent à l'air tant de charmes et font gronder la foudre sous nos pas.

« Pline étudiait la nature pour mieux admirer l'Italie ; il vantait son pays comme la plus belle des contrées, quand il ne pouvait plus l'honorer à d'autres titres. Cherchant la science, comme un guerrier les conquêtes, il partit de ce promontoire même pour observer le Vésuve à travers les flammes, et ces flammes l'ont consumé.

« O souvenir, noble puissance, ton empire est dans ces lieux ! De siècle en siècle, bizarre destinée ! l'homme se plaint de ce qu'il a perdu. L'on dirait que les temps écoulés sont tous dépositaires à leur tour d'un bonheur qui n'est plus ; et tandis que la pensée s'enorgueillit de ses progrès, s'élance dans l'avenir, notre âme semble regretter une ancienne patrie dont le passé la rapproche.

« Les Romains, dont nous envions la splendeur, n'enviaient-ils pas la simplicité mâle de leurs ancêtres ? Jadis ils méprisaient cette contrée voluptueuse, et ses délices ne domptèrent que leurs ennemis. Voyez dans le lointain Capoue, elle a vaincu le guerrier dont l'âme inflexible résista plus longtemps à Rome que l'univers.

« Les Romains, à leur tour, habitèrent ces lieux : quand la force de l'âme servait seulement à mieux sentir la honte et la douleur, ils s'amollirent sans remords. A Bayes, on les a vus conquérir sur la mer un rivage pour leurs palais. Les monts furent creusés pour en arracher des colonnes, et les maîtres du monde, esclaves à leur tour, asservirent la nature pour se consoler d'être asservis.

« Cicéron a perdu la vie près du promontoire de Gaëte qui s'offre à nos regards. Les triumvirs, sans respect pour la postérité, la dépouillèrent des pensées que ce grand homme aurait conçues. Le crime des triumvirs dure encore ; c'est contre nous encore que leur forfait est commis.

« Cicéron succomba sous le poignard des tyrans. Scipion, plus malheureux, fut banni par son pays encore libre. Il termina ses jours non loin de cette rive : et les ruines de son tombeau sont appelées *la Tour de la patrie*. Touchante allusion au souvenir dont sa grande âme fut occupée !

« Marius s'est réfugié dans ces marais de Minturnes, près de la demeure de Scipion. Ainsi, dans tous les temps, le nations ont

persécuté leurs grands hommes ; mais ils sont consolés par l'apothéose, et le ciel, où les Romains croyaient commander encore, reçoit parmi ses étoiles Romulus, Numa, César : astres nouveaux, qui confondent à nos regards les rayons de la gloire et la lumière céleste.

« Ce n'est pas assez des malheurs, la trace de tous les crimes est ici. Voyez, à l'extrémité du golfe, l'île de Caprée, où la vieillesse a désarmé Tibère, où cette âme à la fois cruelle et voluptueuse, violente et fatiguée, s'ennuya même du crime, et voulut se plonger dans les plaisirs les plus bas, comme si la tyrannie ne l'avait pas encore assez dégradée.

« Le tombeau d'Agrippine est sur ces bords, en face de l'île de Caprée ; il ne fut élevé qu'après la mort de Néron : l'assassin de sa mère proscrivit aussi ses cendres. Il habita longtemps à Bayes, au milieu des souvenirs de son forfait. Quels monstres le hasard rassemble sous nos yeux ! Tibère et Néron se regardent.

« Les îles que les volcans ont fait sortir de la mer servirent, presque en naissant, aux crimes du vieux monde : les malheureux relégués sur ces rochers solitaires, au milieu des flots, contemplaient de loin leur patrie, tâchaient de respirer ses parfums dans les airs, et quelquefois, après un long exil, un arrêt de mort leur apprenait que leurs ennemis du moins ne les avaient pas oubliés.

« O terre, toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des fleurs ! es-tu donc sans pitié pour l'homme? et sa poussière retourne-t-elle dans ton sein maternel sans le faire tressaillir? »

Ici, Corinne se reposa quelques instants. Tous ceux que la fête avait rassemblés jetaient à ses pieds des branches de myrte et de laurier. La lueur douce et pure de la lune embellissait son visage, le vent frais de la mer agitait ses cheveux pittoresquement, et la nature semblait se plaire à la parer. Corinne cependant fut tout à coup saisie par un attendrissement irrésistible : elle considéra ces lieux enchanteurs, cette soirée enivrante, Oswald qui était là, qui n'y serait peut-être pas toujours, et des larmes coulèrent de ses yeux. Le peuple même, qui venait de l'applaudir avec tant de bruit, respectait son émotion, et tous attendaient en silence que ses paroles fissent partager ce qu'elle éprouvait. Elle préluda quelque temps sur sa lyre et, ne divisant plus son chant en octaves, elle s'abandonna dans ses vers à un mouvement non interrompu.

« Quelques souvenirs du cœur, quelques noms de femmes,

réclament aussi vos pleurs. C'est à Misène, dans le lieu même où nous sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, conserva jusqu'à la mort son noble deuil ; Agrippine pleura longtemps Germanicus sur ces bords. Un jour, le même assassin qui lui ravit son époux la trouva digne de le suivre. L'île de Nisida fut témoin des adieux de Brutus et de Porcie.

« Ainsi, les femmes amies des héros ont vu périr l'objet qu'elles avaient adoré. C'est en vain que pendant longtemps elles suivirent ses traces ; un jour vint qu'il fallut le quitter. Porcie se donne la mort ; Cornélie presse contre son sein l'urne sacrée qui ne répond plus à ses cris ; Agrippine, pendant plusieurs années, irrite en vain le meurtrier de son époux : et ces créatures infortunées, errant comme des ombres sur les plages dévastées du fleuve éternel, soupirent pour aborder à l'autre rive ; dans leur longue solitude, elles interrogent le silence et demandent à la nature entière, à ce ciel étoilé, comme à cette mer profonde, un son d'une voix chérie, un accent qu'elles n'entendront plus.

« Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion ! qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare de celui qui avait le secret de notre âme, et nous avait donné la vie du cœur, la vie céleste? qu'arrive-t-il quand l'absence ou la mort isolent une femme sur la terre? Elle languit, elle tombe. Combien de fois ces rochers qui nous entourent n'ont-ils pas offert leur froid soutien à ces veuves délaissées, qui s'appuyaient jadis sur le sein d'un ami, sur le bras d'un héros !

« Devant vous est Sorrente ; là, demeurait la sœur du Tasse, quand il vint en pèlerin demander à cette obscure amie un asile contre l'injustice des princes ; ses longues douleurs avaient presque égaré sa raison ; il ne lui restait plus que du génie : il ne lui restait que la connaissance des choses divines, toutes les images de la terre étaient troublées. Ainsi le talent, épouvanté du désert qui l'environne, parcourt l'univers sans trouver rien qui lui ressemble. La nature pour lui n'a plus d'écho ; et le vulgaire prend pour de la folie ce malaise d'une âme qui ne respire pas dans ce monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir.

« La fatalité, continua Corinne avec une émotion toujours croissante, la fatalité ne poursuit-elle pas les âmes exaltées, les poètes dont l'imagination tient à la puissance d'aimer et de souffrir? Ils sont les bannis d'une autre région, et l'univer-

selle bonté ne devait pas ordonner toute chose pour le petit nombre des élus ou des proscrits. Que voulaient dire les anciens, quand ils parlaient de la destinée avec tant de terreur? Que peut-elle, cette destinée, sur les êtres vulgaire et paisibles? Ils suivent les saisons, ils parcourent docilement le cours habituel de la vie. Mais la prêtresse qui rendait les oracles se sentait agitée par une puissance cruelle. Je ne sais quelle force involontaire précipite le génie dans le malheur : il entend le bruit des sphères que les organes mortels ne sont pas faits pour saisir ; il pénètre des mystères du sentiment inconnus aux autres hommes, et son âme recèle un Dieu qu'elle ne peut contenir !

« Sublime Créateur de cette belle nature, protège-nous ! Nos élans sont sans force, nos espérances mensongères. Les passions exercent en nous une tyrannie tumultueuse, qui ne nous laisse ni liberté, ni repos. Peut-être ce que nous ferons demain décidera-t-il de notre sort, peut-être hier avons-nous dit un mot que rien ne peut racheter. Quand notre esprit s'élève aux plus hautes pensées, nous sentons, comme au sommet des édifices élevés, un vertige qui confond tous les objets à nos regards ; mais alors même la douleur, la terrible douleur, ne se perd point dans les nuages ; elle les sillonne, elle les entr'ouvre. O mon Dieu ! que veut-elle nous annoncer?... »

A ces mots, une pâleur mortelle couvrit le visage de Corinne ; ses yeux se fermèrent, et elle serait tombée à terre, si lord Nelvil ne s'était pas à l'instant trouvé près d'elle pour la soutenir. (Livre XIII, chap. IV.)

NULLITÉ PROVINCIALE

LA VIE DE PROVINCE EN ANGLETERRE

Il n'y a rien de si facile que de se donner l'air très moral en condamnant tout ce qui tient à une âme élevée (1). Le devoir, la plus noble destination de l'homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme offensive, dont les esprits étroits, les gens médiocres et contents de l'être, se

(1) Corinne, fille de lord Edgermond, raconte à Oswald sa jeunesse ; elle a été élevée en Italie jusqu'à l'âge de quinze ans et ensuite dans une petite ville du Northumberland. Mme de Staël connaissait les mœurs anglaises, ayant passé plusieurs mois, de janvier à juin 1793, en Angleterre, dans le comté de Surrey.

servent pour imposer silence au talent, et se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de tous leurs ennemis. On dirait, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l'on possède, et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent. Mais est-il vrai que le devoir prescrive à tous les caractères des règles semblables? Les grandes pensées, les sentiments généreux ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l'acquitter? Chaque femme, comme chaque homme, ne doit-elle pas se frayer une route d'après son caractère et ses talents? et faut-il imiter l'instinct des abeilles, dont les essaims se succèdent sans progrès et sans diversité?

Non, Oswald, pardonnez à l'orgueil de Corinne ; mais je me croyais faite pour une autre destinée : je me sens aussi soumise à ce que j'aime que ces femmes dont j'étais entourée, et qui ne permettaient ni un jugement à leur esprit, ni un désir à leur cœur : s'il vous plaisait de passer vos jours au fond de l'Écosse, je serais heureuse d'y vivre et d'y mourir auprès de vous ; mais loin d'abdiquer mon imagination, elle me servirait à mieux jouir de la nature ; et plus l'empire de mon esprit serait étendu, plus je trouverais de gloire et de bonheur à vous en déclarer le maître.

Ma belle-mère était presque aussi importunée de mes idées que de mes actions : il ne lui suffisait pas que je menasse la même vie qu'elle, il fallait encore que ce fût par les mêmes motifs, car elle voulait que les facultés qu'elle n'avait pas fussent considérées seulement comme une maladie. Nous vivions assez près du bord de la mer, et le vent du nord se faisait sentir souvent dans notre château : je l'entendais siffler la nuit à travers les longs corridors de notre demeure, et le jour il favorisait merveilleusement notre silence quand nous étions réunies. Le temps était humide et froid ; je ne pouvais presque jamais sortir sans éprouver une sensation douloureuse : il y avait dans la nature quelque chose d'hostile, qui me faisait regretter amèrement sa bienfaisance et sa douceur en Italie.

Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville, toutefois, qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux ; c'était un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis tout à la fois divers et monotones.

La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société, et ces trois événements différaient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à

thé plusieurs heures par jour après dîner, avec la société de ma belle-mère. Elle était composée de sept femmes, les plus graves de la province ; deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disait à l'autre : *Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé?* — *Ma chère*, répondait l'autre, *je crois que ce serait trop tôt, car ces messieurs ne sont pas encore prêts à venir.* — *Resteront-ils longtemps à table aujourd'hui?* disait la troisième ; *qu'en croyez-vous, ma chère?* — *Je ne sais pas*, répondait la quatrième ; *il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourrait qu'ils restassent pour s'en entretenir.* — *Non*, reprenait la cinquième ; *je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini.* — *Ah! je ne l'espère guère*, disait la sixième en soupirant, et le silence recommençait. J'avais été dans les couvents d'Italie, ils me paraissaient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savais qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevait une voix qui faisait la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide ; et l'ennui soulevé retombait avec un nouveau poids sur ces femmes, que l'on aurait pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenait pas à tout supporter. Enfin, les *messieurs* revenaient, et ce moment si attendu n'apportait pas un grand changement dans la manière d'être des femmes : les hommes continuaient leur conversation auprès de la cheminée, les femmes restaient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé ; et quand l'heure du départ arrivait, elles s'en allaient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différait de celle de la veille que par la date de l'almanach et par la trace des années qui venait enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps. (Livre XIV, chap. Ier.)

UN PRÉTENDANT A LA MAIN DE CORINNE

Ma belle-mère forma le projet de me marier au fils de son frère aîné, qui possédait une terre dans notre voisinage : c'était un homme de trente ans, riche, d'une belle figure, d'une naissance illustre et d'un caractère fort honnête, mais si parfaite-

ment convaincu de l'autorité d'un mari sur sa femme, et de la destination soumise et domestique de cette femme, qu'un doute à cet égard l'aurait autant révolté que si l'on avait mis en question l'honneur ou la probité. M. Maclinson (c'était son nom) avait assez de goût pour moi, et ce qu'on disait dans la ville de mon esprit et de mon caractère singulier ne l'inquiétait pas le moins du monde ; il y avait tant d'ordre dans sa maison, tout s'y faisait si régulièrement, à la même heure et de la même manière, qu'il était impossible à personne d'y rien changer. Les deux vieilles tantes qui dirigeaient le ménage, les domestiques, les chevaux même, n'auraient pas su faire une seule chose différente de la veille, et les meubles qui assistaient à ce genre de vie depuis trois générations, se seraient, je crois, déplacés d'eux-mêmes, si quelque chose de nouveau leur était apparu. M. Maclinson avait donc raison de ne pas craindre mon arrivée dans ce lieu ; le poids des habitudes y était si fort, que la petite liberté que je me serais donnée aurait pu le désennuyer un quart d'heure par semaine, mais n'aurait sûrement jamais eu d'autre conséquence.

C'était un homme bon, incapable de faire de la peine ; mais si, cependant, je lui avais parlé des chagrins sans nombre qui peuvent tourmenter une âme active et sensible, il m'aurait considérée comme une personne vaporeuse, et m'aurait simplement conseillé de monter à cheval et de prendre l'air : il désirait de m'épouser, précisément parce qu'il ne se doutait pas des besoins de l'esprit et de l'imagination, et que je lui plaisais sans qu'il me comprît. S'il avait eu seulement l'idée de ce que c'était qu'une femme distinguée, et des avantages et des inconvénients qu'elle peut avoir, il eût craint de ne pas être assez aimable à mes yeux ; mais ce genre d'inquiétude n'entrait pas même dans sa tête. Jugez de ma répugnance pour un tel mariage ! Je le refusai décidément ; mon père me soutint ; ma belle-mère en conçut un vif ressentiment contre moi : c'était une personne despotique au fond de l'âme, bien que sa timidité l'empêchât souvent d'exprimer sa volonté : quand on ne la devinait pas, elle en avait de l'humeur ; et quand on lui résistait, après qu'elle avait fait l'effort de s'exprimer, elle le pardonnait d'autant moins qu'il lui en avait plus coûté pour sortir de sa réserve accoutumée (1).

(1) Il y a dans ce portrait une ressemblance certaine avec Mme Necker et dans cette histoire un souvenir des mariages manqués de Mlle Necker.

Toute la ville me blâma de la manière la plus prononcée. Une union aussi convenable, une fortune si bien en ordre, un homme si estimable, un nom si considéré ! tel était le cri général. J'essayai d'expliquer pourquoi cette union si convenable ne me convenait pas ; j'y perdis ma peine. Quelquefois je me faisais comprendre quand je parlais ; mais dès que j'étais partie, ce que j'avais dit ne laissait aucune trace ; car les idées habituelles rentraient aussitôt dans les têtes de mes auditeurs, et ils recevaient avec un nouveau plaisir ces anciennes connaissances, que j'avais un moment écartées. (Livre XIV, chap. II.)

DOULEUR D'AMOUR

Un soir qu'elle (Corinne) se croyait prête à partir (1), une femme fit demander à la voir : elle la reçut, parce qu'on lui dit que cette femme paraissait le désirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contrefaite, le visage défiguré par une affreuse maladie, vêtue de noir et couverte d'un voile, pour dérober, s'il était possible, sa vue à ceux dont elle approchait. Cette femme ainsi maltraitée par la nature se chargeait de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement, et avec une sécurité touchante, des secours pour les pauvres ; Corinne lui donna beaucoup d'argent, en lui faisant promettre seulement de prier pour elle. La pauvre femme, qui s'était résignée à son sort, regardait avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie, riche, jeune, admirée, et qui semblait cependant accablée par le malheur. « Mon Dieu, madame, lui dit-elle, je voudrais bien que vous fussiez aussi calme que moi. » Quel mot adressé par une femme dans cet état, à la plus brillante personne d'Italie qui succombait au désespoir !

Ah ! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les âmes ardentes ! Qu'elles sont heureuses, celles qui consacrent à Dieu seul ce profond sentiment d'amour dont les habitants de la terre ne sont pas dignes ! Mais le temps n'en était pas encore venu pour Corinne ; il lui fallait encore des illusions, elle voulait encore du bonheur ; elle priait, mais elle n'était pas encore résignée. Ses rares talents, la gloire qu'elle avait acquise, lui

(1) Pour l'Écosse, afin de rejoindre Oswald, qui l'a quittée et que l'on veut marier avec Lucile Edgermond.

donnaient encore trop d'intérêt pour elle-même. Ce n'est qu'en se détachant de tout dans ce monde qu'on peut renoncer à ce qu'on aime ; tous les autres sacrifices précèdent celui-là, et la vie peut être depuis longtemps un désert, sans que le feu qui l'a dévastée soit éteint. (Livre XVII, chap. II.)

A HYDE-PARK. — JALOUSIE

A peine fut-elle dans Hyde-Park (1), qu'elle vit paraître Oswald à la tête de son régiment. Il avait dans son uniforme la plus belle et la plus imposante figure du monde ; il conduisait son cheval avec une grâce et une dextérité parfaites. La musique qu'on entendait avait quelque chose de fier et de doux tout à la fois, qui conseillait noblement le sacrifice de la vie. Une multitude d'hommes élégamment et simplement vêtus, des femmes belles et modestes, portaient sur leur visage, les uns l'empreinte des vertus mâles, les autres des vertus timides. Les soldats du régiment d'Oswald semblaient le regarder avec confiance et dévouement. On joua le fameux air : *Dieu, sauve le roi*, qui touche si profondément tous les cœurs en Angleterre ; et Corinne s'écria : « O respectable pays qui deviez être ma patrie, pourquoi vous ai-je quitté? Qu'importait plus ou moins de gloire personnelle, au milieu de tant de vertus ; et quelle gloire valait celle, ô Nelvil ! d'être ta digne épouse? »

Les instruments militaires qui se firent entendre retracèrent à Corinne les dangers qu'Oswald allait courir. Elle le regarda longtemps sans qu'il pût l'apercevoir, et se disait, les yeux pleins de larmes : « Qu'il vive, quand ce ne serait pas pour moi ! O mon Dieu ! c'est lui qu'il faut conserver. » Dans ce moment la voiture de lady Edgermond arriva ; lord Nelvil la salua respectueusement, en baissant devant elle la pointe de son épée. Cette voiture passa et repassa plusieurs fois. Tous ceux qui voyaient Lucile l'admiraient : Oswald la considérait avec des regards qui perçaient le cœur de Corinne. L'infortunée les connaissait, ces regards : ils avaient été tournés sur elle.

Les chevaux que lord Nelvil avait prêtés à Lucile parcouraient avec la plus brillante vitesse les allées de Hyde-Park, tandis que la voiture de Corinne s'avançait lentement, presque comme un

(1) Corinne est à Londres sans avoir prévenu lord Nelvil, qui ignore sa présence.

convoi funèbre, derrière les coursiers rapides et leur bruit tumultueux. « Ah ! ce n'était pas ainsi, pensait Corinne, non, ce n'était pas ainsi que je me rendais au Capitole, la première fois que je l'ai rencontré : il m'a précipitée du char de triomphe dans l'abîme des douleurs. Je l'aime, et toutes les joies de la vie ont disparu. Je l'aime, et tous les dons de la nature sont flétris. O mon Dieu ! pardonnez-lui quand je ne serai plus. » Oswald passait à cheval à côté de la voiture où était Corinne. La forme italienne de l'habit noir qui l'enveloppait le frappa singulièrement. Il s'arrêta, fit le tour de cette voiture, revint sur ses pas pour la revoir encore, et tâcha d'apercevoir quelle était la femme qui s'y tenait cachée. Le cœur de Corinne battait pendant ce temps avec une extrême violence, et tout ce qu'elle redoutait, c'était de s'évanouir et d'être ainsi découverte ; mais elle résista cependant à son émotion, et lord Nelvil perdit l'idée qui l'avait d'abord occupé. Quand la revue fut finie, Corinne, pour ne pas attirer davantage l'attention d'Oswald, descendit de voiture pendant qu'il ne pouvait la voir, et se plaça derrière les arbres et la foule, de manière à n'être pas aperçue. Oswald alors s'approcha de la calèche de lady Edgermond et, lui montrant un cheval très doux que ses gens avaient amené, il demanda pour Lucile la permission de monter ce cheval, à côté de la voiture de sa mère. Lady Edgermond y consentit, en lui recommandant beaucoup de veiller sur sa fille. Lord Nelvil était descendu de cheval ; il parlait chapeau bas, à la portière de lady Edgermond, avec une expression si respectueuse et si sensible en même temps, que Corinne n'y voyait que trop un attachement pour la mère, animé par l'attrait qu'inspirait la fille.

Lucile descendit de voiture. Elle avait un habit de cheval qui dessinait à ravir l'élégance de sa taille ; sur sa tête un chapeau noir, orné de plumes blanches, et ses beaux cheveux blonds, légers comme l'air, tombaient avec grâce sur son charmant visage. Oswald baissa la main de manière que Lucile pût y poser son pied pour monter sur le cheval. Lucile s'attendait que ce serait un de ses gens qui lui rendrait ce service ; elle rougit en le recevant de lord Nelvil. Il insista : Lucile enfin mit sur cette main un pied charmant, et s'élança si légèrement à cheval, que tous ses mouvements donnaient l'idée d'une de ces sylphides que l'imagination nous peint avec des couleurs si délicates. Elle partit au galop. Oswald la suivit et ne la perdit pas de vue. Une fois le cheval fit un faux pas. A l'instant lord Nelvil l'arrêta, examina la bride et le mors avec une aimable anxiété.

Une autre fois il crut à tort que le cheval s'emportait ; il devint pâle comme la mort ; et, poussant son propre cheval avec une incroyable ardeur, dans une seconde il atteignit celui de Lucile, descendit et se précipita devant elle. Lucile, ne pouvant plus retenir son cheval, frémissait à son tour de renverser Oswald ; mais d'une main il saisit la bride, et de l'autre il soutint Lucile, qui, en sautant, s'appuya légèrement sur lui.

Que fallait-il de plus pour convaincre Corinne du sentiment d'Oswald pour Lucile? Ne voyait-elle pas tous les signes d'intérêt qu'il lui avait autrefois prodigués? Et même, pour son éternel désespoir, ne croyait-elle pas apercevoir dans les regards de lord Nelvil plus de timidité, plus de réserve qu'il n'en avait dans le temps de son amour pour elle? Deux fois elle tira l'anneau de son doigt ; elle était prête à fendre la foule pour le jeter aux pieds d'Oswald ; et l'espoir de mourir à l'instant même l'encourageait dans cette résolution. Mais quelle est la femme, née même sous le soleil du Midi, qui peut, sans frissonner, attirer sur ses sentiments l'attention de la multitude? Bientôt Corinne frémit à la pensée de se montrer à lord Nelvil dans cet instant, et sortit de la foule pour rejoindre sa voiture. Comme elle traversait une allée solitaire, Oswald vit encore de loin cette même figure noire qui l'avait frappé, et l'impression qu'elle produisit sur lui cette fois fut beaucoup plus vive. Cependant il attribua l'émotion qu'il en ressentait au remords d'avoir été dans ce jour, pour la première fois, infidèle au fond de son cœur à l'image de Corinne ; et, rentré chez lui, il prit à l'instant la résolution de repartir pour l'Écosse, puisque son régiment ne s'embarquait pas encore de quelque temps. (Livre XVII, chap. VI.)

OU L'ON RETROUVE D'ERFEUIL

Le comte d'Erfeuil, après avoir passé quelque temps en Suisse et s'être ennuyé de la nature dans les Alpes, comme il s'était fatigué des beaux-arts à Rome, sentit tout à coup le désir d'aller en Angleterre, où on l'avait assuré que se trouvait la profondeur de la pensée ; et il s'était persuadé, un matin en s'éveillant, que c'était de cela qu'il avait besoin. Ce troisième essai ne lui ayant pas mieux réussi que les deux premiers, son attachement pour lord Nelvil se ranima tout à coup, et s'étant dit, aussi un matin, qu'il n'y avait de bonheur que dans l'amitié

véritable, il partit pour l'Écosse. Il alla d'abord chez lord Nelvil, et ne le trouva pas chez lui ; mais ayant appris que c'était chez lady Edgermond qu'on pourrait le rencontrer, il remonta sur-le-champ à cheval pour l'y chercher, tant il se croyait le besoin de le revoir. Comme il passait très vite, il aperçut sur le bord du chemin une femme étendue sans mouvement ; il s'arrêta, descendit de cheval et se hâta de la secourir, Quelle fut sa surprise en reconnaissant Corinne à travers sa mortelle pâleur ! Une vive pitié le saisit ; avec l'aide de son domestique il arrangea quelques branches pour la transporter, et son dessein était de la conduire ainsi au château de lady Edgermond, lorsque Thérésine, qui était restée dans la voiture de Corinne, inquiète de ne pas voir revenir sa maîtresse, arriva dans ce moment, et, croyant que lord Nelvil pouvait seul l'avoir plongée dans cet état, décida qu'il fallait la porter à la ville voisine. Le comte d'Erfeuil suivit Corinne, et pendant huit jours que l'infortunée eut la fièvre et le délire, il ne la quitta point ; ainsi c'était l'homme frivole qui la soignait, et l'homme sensible qui lui perçait le cœur.

Le dimanche Corinne partit d'Écosse avec le comte d'Erfeuil. « C'est aujourd'hui (1), dit-elle en se levant de son lit pour aller dans sa voiture, c'est aujourd'hui ! » Le comte d'Erfeuil voulut l'interroger, elle ne répondit point et retomba dans le silence. Ils passèrent devant une église, et Corinne demanda au comte d'Erfeuil la permission d'y entrer un moment : elle se mit à genoux devant l'autel, et s'imaginant qu'elle y voyait Oswald et Lucile, elle pria pour eux ; mais l'émotion qu'elle ressentit fut si forte qu'en voulant se relever elle chancela, et ne put faire un pas sans être soutenue par Thérésine et le comte d'Erfeuil, qui vinrent au-devant d'elle. On se levait dans l'église pour la laisser passer, et on lui montrait une grande pitié. « J'ai donc l'air bien malade ! dit-elle au comte d'Erfeuil ; il y a des personnes plus jeunes et plus brillantes que moi, qui à cette heure sortent de l'église d'un pas triomphant. »

Le comte d'Erfeuil n'entendit pas la fin de ces paroles ; il était bon, mais il ne pouvait être sensible ; aussi dans la route, tout en aimant Corinne, était-il ennuyé de sa tristesse, et il essayait de l'en tirer, comme si, pour oublier tous les chagrins de la vie, il ne fallait que le vouloir. Quelquefois il lui disait : *Je*

(1) C'est le jour où lord Nelvil doit épouser Lucile Edgermond, sœur de Corinne.

vous l'avais bien dit. Singulière manière de consoler ! satisfaction que la vanité se donne aux dépens de la douleur !

Corinne faisait des efforts inouïs pour dissimuler ce qu'elle souffrait, car on est honteux des affections fortes devant les âmes légères ; un sentiment de pudeur s'attache à tout ce qui n'est pas compris, à tout ce qu'il faut expliquer, à ces secrets de l'âme enfin, dont on ne vous soulage qu'en les devinant. Corinne aussi se savait mauvais gré de n'être pas assez reconnaissante des marques de dévouement que lui donnait le comte d'Erfeuil ; mais il y avait dans sa voix, dans son accent, dans ses regards, tant de distraction, tant de besoin de s'amuser, qu'on était sans cesse au moment d'oublier ses actions généreuses, comme il les oubliait lui-même. Il est sans doute très noble de mettre peu de prix à ses bonnes actions ; mais il pourrait arriver que l'indifférence, si belle en elle-même, fût néanmoins, dans de certains caractères, l'effet de la frivolité.

Le comte d'Erfeuil lui donna le bras pour aller jusqu'à son vaisseau : au moment de s'embarquer, elle se tourna vers l'Angleterre, vers ce pays qu'elle quittait pour toujours, et qu'habitait le seul objet de sa tendresse et de sa douleur : ses yeux se remplirent de larmes, les premières qui lui fussent échappées en présence du comte d'Erfeuil. « Belle Corinne, lui dit-il, oubliez un ingrat ; souvenez-vous des amis qui vous sont si tendrement attachés ; et croyez-moi, pensez avec plaisir à tous les avantages que vous possédez. » Corinne, à ces mots, retira sa main au comte d'Erfeuil et fit quelques pas loin de lui ; puis, se reprochant le mouvement auquel elle s'était livrée, elle revint et lui dit doucement adieu. Le comte d'Erfeuil ne s'aperçut point de ce qui s'était passé dans l'âme de Corinne : il entra dans la chaloupe avec elle, la recommanda vivement au capitaine, s'occupa même, avec le soin le plus aimable, de tous les détails qui pouvaient rendre sa traversée plus agréable, et revenant avec la chaloupe, il salua le vaisseau de son mouchoir, aussi longtemps qu'il le put. Corinne répondit avec reconnaissance au comte d'Erfeuil : mais, hélas ! était-ce donc là l'ami sur lequel elle devait compter?

Les sentiments légers ont souvent une longue durée ; rien ne les brise, parce que rien ne les resserre ; ils suivent les circonstances, disparaissent et reviennent avec elles, tandis que les affections profondes se déchirent sans retour et ne laissent à leur place qu'une douloureuse blessure. (Livre XVIII, chap. Ier.)

FRAGMENTS DES PENSÉES DE CORINNE

« Comment se fait-il que deux êtres qui se sont confié leurs pensées les plus intimes, qui se sont parlé de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de sa douleur, redeviennent tout à coup étrangers l'un à l'autre? Étonnant mystère que l'amour ! sentiment admirable ou nul ! religieux comme l'étaient les martyrs, ou plus froid que l'amitié la plus simple. Ce qu'il y a de plus involontaire au monde vient-il du ciel, ou des passions terrestres? Faut-il s'y soumettre ou le combattre? Ah ! qu'il se passe d'orages au fond du cœur !

« ... Je m'examine quelquefois comme un étranger pourrait le faire, et j'ai pitié de moi. J'étais spirituelle, vraie, bonne, généreuse, sensible ; pourquoi tout cela tourne-t-il si fort à mal? Le monde est-il vraiment méchant? et de certaines qualités nous ôtent-elles nos armes au lieu de nous donner de la force?

« C'est dommage : j'étais née avec quelque talent ; je mourrai sans que l'on ait aucune idée de moi, bien que je sois célèbre. Si j'avais été heureuse, si lafièvre du cœur ne m'avait pas dévorée, j'aurais contemplé de très haut la destinée humaine, j'y aurais découvert des rapports inconnus avec la nature et le ciel ; mais la serre du malheur me tient ; comment penser librement, quand elle se fait sentir chaque fois qu'on essaye de respirer?

« Pourquoi n'a-t-il pas été tenté de rendre heureuse une personne dont il avait seul le secret, une personne qui ne parlait qu'à lui du fond du cœur? Ah ! l'on peut se séparer de ces femmes communes qui aiment au hasard : mais celle qui a besoin d'admirer ce qu'elle aime, celle dont le jugement est pénétrant, bien que son imagination soit exaltée, il n'y a pour elle qu'un objet dans l'univers.

« J'avais appris la vie dans les poètes ; elle n'est pas ainsi ; il y a quelque chose d'aride dans la réalité, que l'on s'efforce en vain de changer.

« Quand je me rappelle mes succès, j'éprouve un sentiment d'irritation. Pourquoi me dire que j'étais charmante, si je ne devais pas être aimée? Pourquoi m'inspirer de la confiance pour qu'il me fût plus affreux d'être détrompée? Trouvera-t-il dans une autre plus d'esprit, plus d'âme, plus de tendresse qu'en moi? Non, il trouvera moins et sera satisfait ; il se sentira

d'accord avec la société. Quelles jouissances, quelles peines factices elle donne !

« En présence du soleil et des sphères étoilées, on n'a besoin que de s'aimer et de se sentir dignes l'un de l'autre. Mais la société, la société ! comme elle rend le cœur dur et l'esprit frivole ! comme elle fait vivre pour ce que l'on dira de vous ! Si les hommes se rencontraient un jour, dégagés chacun de l'influence de tous, quel air pur entrerait dans l'âme ! que d'idées nouvelles, que de sentiments vrais la rafraîchiraient !

« La nature aussi est cruelle. Cette figure que j'avais, elle va se flétrir ; et c'est en vain alors que j'éprouverais les affections les plus tendres ; des yeux éteints ne peindraient plus mon âme, n'attendriraient plus pour ma prière.

« Il y a des peines en moi que je n'exprimerai jamais, pas même en écrivant ; je n'en ai pas la force : l'amour seul pourrait sonder ces abîmes.

« Que les hommes sont heureux d'aller à la guerre, d'exposer leur vie, de se livrer à l'enthousiasme de l'honneur et du danger ! Mais il n'y a rien au dehors qui soulage les femmes ; leur existence, immobile en présence du malheur, est un bien long supplice. (Livre XVIII, chap. v.)

***

En mai 1807, Mme de Staël est de retour en Suisse. Elle est dans tout l'éclat de sa gloire. Aucun écrivain à cette heure, pas même Chateaubriand, ne brille dans le ciel poétique à l'égal de l'auteur de *Corinne :* aucun livre sous l'Empire n'a plus remué les âmes.

C'est à partir de cette époque que se tiennent à Coppet ces « grandes assises de l'opinion européenne », où se réunissent les penseurs illustres, les philosophes, les politiques, les intrigants aussi, les vaincus et les bannis, tous ceux que le pouvoir d'un homme écrase et qui attendent avec impatience l'heure de la chute.

Il eût été politique, de la part de Napoléon, de ménager, de flatter la gloire de Mme de Staël ; il y eût gagné certes, et la France avec lui. Mais cette méfiance, au fond, n'est que l'aveu de sa faiblesse ; cet homme si grand, en plein

triomphe, à Tilsitt même, a le sentiment du fragile et de l'éphémère de sa destinée.

D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que la politique occupe tous les loisirs de Mme de Staël et de ses invités. On conspire ; on se divertit aussi à jouer à Genève ou à Coppet, dans la grande bibliothèque du château, la tragédie, la comédie, le répertoire classique, Racine, Voltaire et les œuvres de la maîtresse de la maison, qui a toujours eu un goût très vif pour le théâtre : *Agar dans le désert* (1806), *Geneviève de Brabant* (1808), *la Sunamite* (1808), *le Capitaine Kernadec* (1810), etc. Les acteurs sont les amis de Mme de Staël et Mme de Staël elle-même. Voici une scène d'un proverbe à la manière de Carmontelle, *le Mannequin*, composé en 1811, qui montre que Mme de Staël avait le sens du comique et de la fine plaisanterie. Nous retrouvons ici notre vieille connaissance de *Corinne*, le comte d'Erfeuil, sous le nom à peine déguisé de d'Erville. La légèreté française est pour Mme de Staël un thème inépuisable. La scène se passe à Berlin, au temps de Voltaire et du grand Frédéric. M. de La Morlière, descendant d'une famille protestante émigrée, a formé le projet de marier sa fille unique, Sophie, au comte d'Erville, Français aimable et frivole, qui voyage en Allemagne.



LE MANNEQUIN

SCÈNE II

M. DE LA MORLIÈRE ET LE COMTE D'ERVILLE

LE COMTE

Bonjour, mon cher beau-père ; car je me plais à vous appeler ainsi ; mon cœur est déjà tout à vous, comme si le lien qui doit nous unir était formé.

M. DE LA MORLIÈRE

Que c'est aimable ce que vous me dites là ! Ces Allemands sont des années à former une liaison intime, tandis que vous je vous connais depuis quinze jours, et nous sommes déjà les meilleurs amis du monde.

LE COMTE

Oh ! cela est vrai : tout ce qui vous intéresse m'est, pour ainsi dire, personnel.

M. DE LA MORLIÈRE

Vous avez donc eu sûrement la bonté de recommander mon frère au ministre, pour l'emploi qu'il désirait?

LE COMTE

Monsieur votre frère ! Est-ce que vous avez un frère?

M. DE LA MORLIÈRE

Comment ! si j'en ai un ! depuis une semaine je vous ai parlé de lui chaque jour au moins deux heures.

LE COMTE

C'est que le temps me paraît si court quand vous me parlez...

M. DE LA MORLIÈRE

Que vous ne m'écoutez pas. Allons, allons, laissons cela ;

c'est la vivacité française qui excuse tout : mais puisque vous ne m'avez pas entendu, je recommencerai avec plus de détails.

LE COMTE

Oh ! cela n'est pas nécessaire ; je conçois... Monsieur votre frère est Allemand.

M. DE LA MORLIÈRE

Allemand ! non, puisque je suis Français ; mais réfugié. Auriez-vous oublié cela, par exemple? il me semble cependant que la manière dont je parle...

LE COMTE

Est très agréable. Mais dites-moi, je vous prie, entendez-vous tout en français?

M. DE LA MORLIÈRE

Si j'entends tout en français ! mais je sais à peine l'allemand ; je ne le parle jamais que pour affaires.

LE COMTE

Vous avez raison, il n'y a que le français qui soit de bonne compagnie ; il n'est pas poli de parler les langues étrangères ; aussi moi je n'en sais pas une. Mon gouverneur voulait me les faire apprendre, mais j'ai craint de gâter mon français en parlant une autre langue.

M. DE LA MORLIÈRE

Ah ! c'est bien vrai. Pour moi, je ne peux pas m'empêcher de savoir un peu l'allemand ; mais je vais tâcher de l'oublier.

LE COMTE

Vous avez raison ; à quoi cela sert-il?

M. DE LA MORLIÈRE

En Allemagne cependant, c'est quelquefois commode.

LE COMTE

Oui, cela peut se soutenir ; mais moi je m'en suis toujours passé.

M. DE LA MORLIÈRE

Je voudrais que vous me disiez naturellement si j'ai de l'accent.

LE COMTE

De l'accent ! gascon, picard, normand?

M. DE LA MORLIÈRE

Non, de l'accent de ce pays, de l'accent allemand enfin, puisqu'il faut le dire.

LE COMTE

Je n'y ai pas trop fait d'attention ; mais à présent que vous me le dites, il me semble bien que...

M. DE LA MORLIÈRE

Achevez, achevez.

LE COMTE

Qu'il y a quelques mots que vous prononcez...

M. DE LA MORLIÈRE

Comment?

LE COMTE

Un peu trop bien.

M. DE LA MORLIÈRE

Que voulez-vous dire?

LE COMTE

Un peu trop fort.

M. DE LA MORLIÈRE

Hélas! mon Dieu, c'est bien vrai. Mon grand-père m'en avertissait toujours; mais c'est que j'ai tant de zèle à parler le français, que je crains toujours de ne pas le faire assez bien entendre.

LE COMTE

Ah! c'est tout simple; mais quand nous aurons passé quelque temps ensemble, vous le parlerez comme moi, d'une façon légère et rapide. Le roi de Prusse, par exemple, le croiriez-vous? le grand Frédéric ne parle pas comme un Français. Ce qu'il dit est bien; mais il n'y a pas d'aisance dans ses phrases; il prononce lentement; on dirait qu'il réfléchit en parlant, et cela n'a pas du tout de grâce.

M. DE LA MORLIÈRE

Et M. de Voltaire, qui est à présent à la cour de notre roi, comment l'avez-vous trouvé?

LE COMTE

Si vous voulez que je vous parle franchement, je ne l'ai pas fort écouté; j'étais très empressé de raconter Paris que je venais de quiter, et dont chacun était curieux; et j'ai pensé que j'aurais toujours le temps de causer avec M. de Voltaire.

M. DE LA MORLIÈRE

Cependant, il part demain, à ce qu'on dit.

LE COMTE

Ah! j'en suis fâché: mais il se fait souvent imprimer: ainsi je suis toujours à portée de le lire quand je voudrai; il n'y a que ceux qui ne font que parler dont il ne faille rien perdre. Ceux qui écrivent, on est toujours à temps de connaître leur esprit.

M. DE LA MORLIÈRE

Et comment trouvez-vous celui de ma fille? dites-le-moi naturellement.

LE COMTE

Vous le voulez, je répondrai avec une extrême franchise ; c'est mon genre, et, comme il a réussi, je n'ai pas songé aux inconvénients qu'il peut avoir. Elle est fort spirituelle, Sophie, fort spirituelle ; mais elle se met trop en avant ; elle fait un peu trop de bruit dans une chambre.

M. DE LA MORLIÈRE

Ma fille a une innocente vivacité que je croyais surtout dans le goût des Français.

LE COMTE

Oui, sans doute ; mais cependant moi, je ne sais si vous êtes de mon avis, mais j'aime les femmes qui parlent peu ; un sourire d'approbation, d'encouragement, m'est cent fois plus agréable que cette manière de tenir le dé de la conversation ; et je trouve plus convenable...

M. DE LA MORLIÈRE

Quoi, monsieur?

LE COMTE

Votre fille est charmante, et je l'adore ; je vous l'ai déjà dit ; mais je ne sais, il y a quelque chose dans vos manières de plus français que dans les siennes.

M. DE LA MORLIÈRE

Ah ! c'est tout simple, je me suis toujours plus occupé de la mère patrie.

LE COMTE

Vous croirez y être, quand je serai votre gendre. A propos, vous savez que mes affaires ne sont pas trop en ordre ; je ne vous l'ai pas caché ; j'ai d'immenses terres qui sont depuis bien des siècles dans ma famille ; mais j'ai beaucoup de dettes, ah ! beaucoup.

M. DE LA MORLIÈRE

Était-ce l'usage en France?

LE COMTE

Universel.

M. DE LA MORLIÈRE

En ce cas, il faut s'y soumettre. Vous ne voulez pas cependant, je pense, ruiner ni vous ni ma fille?

LE COMTE

Non assurément, non ; c'est un vieux genre ; on ne se ruine plus ; on a senti que l'argent était nécessaire à l'élégance même et on tâche d'être le plus riche qu'on peut, parce que la fortune a de la grâce.

M. DE LA MORLIÈRE

Sans doute ; mais, à mon grand regret, j'ai bien peu d'argent comptant.

LE COMTE

Tant pis ; c'est le plus agréable. Je voudrais, par exemple, que vous m'en vissiez dépenser ; la façon dont je m'y prends vous plairait.

M. DE LA MORLIÈRE

Oui, si c'était le vôtre ; mais le mien...

LE COMTE

Qu'importe pour un homme comme vous? C'est la manière qui fait tout.

M. DE LA MORLIÈRE

Vous avez raison, je suis bien Français à cet égard ; vivent les manières ! il n'y a que cela qui plaise. A propos, je vous ai préparé une surprise qui, je crois, vous sera agréable. Vous connaissez ce peintre allemand, Frédéric Hoffmann, qui a du talent, et qui...

LE COMTE

Ah ! je vous entends ; vous voulez que je fasse faire mon portrait pour mademoiselle votre fille : c'est bien aimable, mais j'ai prévenu vos désirs. Le voici.

M. DE LA MORLIÈRE

Mais non, c'est celui de ma fille dont je me suis occupé.

LE COMTE

Ah ! vous avez bien raison ; je le désirais beaucoup aussi, mais je n'osais pas...

M. DE LA MORLIÈRE

Cependant il faut plus d'assurance, à ce qu'il me semble, pour offrir son portrait que pour recevoir celui de la femme qu'on aime.

LE COMTE, *regardant son portrait.*

Vous êtes bien bon.

M. DE LA MORLIÈRE

Mais vous ne répondez pas à ce que je dis.

LE COMTE

Pardon, j'étais distrait. Il manque à mon portrait de la physionomie : les peintres ne savent jamais la saisir.

M. DE LA MORLIÈRE

Faites-le corriger par Frédéric, il est habile... Vous vous taisez ; en seriez-vous jaloux?

LE COMTE

Jaloux ! Pourquoi?

M. DE LA MORLIÈRE

Parce qu'on dit qu'il est amoureux de ma fille.

LE COMTE

Ah! mon Dieu! je n'y pensais pas. Il n'est pas dans mon caractère, à moi, d'être jaloux; et puis je me fie un peu à mon étoile, elle m'a toujours bien servi. D'ailleurs, en conscience, un artiste...

M. DE LA MORLIÈRE

Sans doute. Cependant, il faut en convenir, Frédéric est bien né, spirituel, et je n'ai guère vu d'Allemand qui parlât si bien le français.

LE COMTE

Hors de France, cela passe pour un mérite de bien parler le français; mais nous autres, nous sommes un peu blasés sur cet avantage. Il y a pourtant des manières de s'exprimer qui se font remarquer. Croyez-vous que mademoiselle votre fille puisse sentir toutes les nuances?

M. DE LA MORLIÈRE

En doutez-vous?

LE COMTE

Elle m'écoutait si mal hier! C'est un grand talent pour une femme que d'écouter. Vous, par exemple, vous l'avez; il y a du plaisir à vous parler.

M. DE LA MORLIÈRE

Ah! c'est que je suis plus près que ma fille du moment où mon grand-père a quitté la France! La tradition française s'affaiblit à chaque génération.

LE COMTE

Comment, à chaque génération! un mois d'absence suffit pour rouiller. Il me faudra du temps, quand je reviendrai à Paris, pour retrouver... pour être, enfin, tout ce qu'on doit être.

M. DE LA MORLIÈRE

Ah! s'il en est ainsi, hâtons le mariage : dès demain, dès ce soir. Je ne voudrais pas, pour rien au monde, avoir un gendre rouillé; je sens par moi-même à quel point c'est triste. On est tout je ne sais comment, quand on ignore comme on est à Paris; on parle au hasard, on ne sait pas seulement si l'on a raison de sentir ce qu'on sent; enfin, on n'est sûr de rien.

LE COMTE

Comptez sur moi pour vous mettre au fait.

M. DE LA MORLIÈRE

Attendez ici, je vous prie, le peintre, qui doit vous apporter

le portrait de ma fille. Mais je vois à ma montre que je suis obligé de sortir, pour aller chez mon frère ; c'est bien familier de vous laisser ainsi chez moi ; mais je veux vous quitter à la française, sans faire des excuses. N'est-ce pas ainsi que cela se passe à Paris? (*Il fait plusieurs révérences.*) Ne croyez pas pourtant que j'ignore, monsieur le comte, les égards que je vous dois ; mais je m'en vais sur la pointe des pieds, sans dire un mot, sans faire une seule révérence, lestement, comme l'aurait fait mon grand-père ; je veux dire comme un vrai Français. Allons, allons, ne me saluez pas. Je pars. — Je suis parti.

SCÈNE III

LE COMTE D'ERVILLE, *seul.*

Il appelle cela ne rien dire ! J'ai cru qu'il ne sortirait jamais, à force de me demander la permission de sortir. Cependant, tel qu'il est, je voudrais bien que sa fille lui ressemblât. C'est une petite personne trop avisée, et je n'aime point cela.

***

Cependant Mme de Staël s'ennuie. Elle quitte Coppet, reprend sa course errante, se dirige cette fois vers l'Allemagne du Sud et l'Autriche. Elle veut compléter ses notes en vue du grand ouvrage qu'elle se propose d'écrire. Elle part avec Schlegel, ce précepteur de ses enfants qui, avec Benjamin Constant, l'initie à la pensée allemande ; en décembre 1807, elle est à Munich ; en janvier 1808, à Vienne. Elle assiste au cours de littérature où Schlegel exalte son auditoire et combat l'influence française. Ne s'agit-il pas d'accomplir ce qu'on appelle dans le jargon du temps la « grande œuvre de délivrance européenne » et de l'accomplir par la nation allemande? Ne soyons pas trop sévères pour les illusions de Mme de Staël. Dans ce conflit des intérêts politiques, des passions et de la vengeance, qui donc, à cette époque, avait la claire notion du réel et de l'avenir?

En juillet 1808, Mme de Staël est de retour à Coppet. Elle écrit une préface pour les *Lettres et pensées* du vieux maréchal prince de Ligne, qui paraissent en 1809 (1); puis elle se met à son grand ouvrage *De l'Allemagne*, sur lequel reposent tant d'espérances de rappel et de gloire. Mais elle est étroitement surveillée à Coppet, à l'étranger même, où il est défendu à nos agents de lui faire accueil. Pour la première fois, l'heure critique a sonné pour l'Empire : la résistance de l'Espagne, la guerre avec l'Autriche, les journées si chèrement achetées d'Essling, de Wagram sont les premiers symptômes de la chute. L'Empereur veut tenir loin de Paris tous ses ennemis : libre à Mme de Staël de partir comme elle l'annonce, pour les États-Unis ; elle peut, en attendant, venir en France, mais à la condition de résider à cinquante lieues de Paris. Elle se décide pour la France : là, du moins, elle verra ses amis, surveillera l'impression de son ouvrage.

En avril 1810, elle quitte Coppet, passe par Lyon où elle voit jouer Talma, se rend à Blois, puis au château de Chaumont-sur-Loire, dont le maître est absent et où elle pourra tenir sa cour. Cour véritable, en effet, où tous ses vassaux, les Constant, les Montmorency, les Sabran, les Barante, les Chamisso et tant d'autres, sans oublier l'amie très chère, Mme Récamier, l'environnent d'hommages. Le préfet du Loir-et-Cher lui-même, le pauvre M. de Corbigny, est séduit ; il sera destitué. « Elle me perd tous les gens qui m'entourent », disait Napoléon. Le mot est vrai, sans exagération. Il gracie plusieurs exilés à l'occasion du mariage avec Marie-Louise ; mais il ne gracie pas Mme de Staël.

Cependant le libraire Nicolle imprime le livre *De l'Allemagne*. Mme de Staël corrige les épreuves ; la censure, sauf quelques phrases, autorise l'ouvrage ; le directeur de la Librairie, Portalis, est favorable. Tout marche à souhait, quand le 24 septembre, sans consulter personne, le ministre de la police, duc de Rovigo, donne ordre au préfet de Blois

(1) Voir n° 19 de la bibliographie.

de signifier à Mme de Staël qu'elle ait à remettre son manuscrit et à partir dans les quarante-huit heures. La police fait une descente chez l'imprimeur, rompt les formes, saisit tous les exemplaires et les envoie au pilon. Que s'est-il passé? Ceci, simplement : l'Empereur a réglé l'affaire directement avec son ministre de la police. En vain Mme de Staël lui a fait parvenir, avant de connaître sa décision, cette lettre si noble, si éloquente :

LETTRE DE Mme DE STAËL A L'EMPEREUR (1810)

Sire, je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelque réflexion et que le temps a mûri.

Sire, il y a dix ans que je n'ai vu Votre Majesté et huit que je suis exilée. Huit ans de malheurs modifient tous les caractères, et le destin enseigne la résignation à ceux qui souffrent.

Prête à m'embarquer (1), je supplie Votre Majesté de m'accorder la faveur de lui parler avant mon départ. Je me permettrai une seule chose dans cette lettre : c'est l'explication des motifs qui me forcent à quitter le continent, si je n'obtiens pas de Votre Majesté la permission de vivre dans une campagne auprès de Paris, pour que mes enfants y puissent demeurer.

La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe, que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets ; les uns craignent de se compromettre en me voyant, les autres se croient des Romains en triomphant de cette crainte ; les plus simples rapports de la société deviennent des services qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité ; mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la crainte de ne pas obtenir de sacrifices et la douleur d'en être l'objet.

Il est peut-être ridicule d'entrer ainsi dans le détail de ses impressions avec le souverain du monde, mais ce qui vous a

(1) Pour l'Amérique.

donné le monde, Sire, c'est un souverain génie, et, en fait d'observation sur le cœur humain, Votre Majesté comprend depuis les plus vastes ressorts jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point de carrière ; ma fille a treize ans ; dans peu d'années, il faudra l'établir. Il y aurait de l'égoïsme à la forcer de vivre dans les insipides séjours où je suis condamnée. Il faudrait donc aussi me séparer d'elle ! Cette vie n'est pas tolérable, et je n'y vois aucun remède.

Sur le continent, quelle ville puis-je choisir où la disgrâce de Votre Majesté ne mette un invincible obstacle à l'établissement de mes enfants comme à mon repos personnel? Votre Majesté ne sait peut-être pas elle-même la peur que les exilés font à la plupart des autorités de tous les pays, et j'aurais, dans ce genre, des choses à lui raconter qui dépassent sûrement ce qu'Elle aurait ordonné.

On a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris à cause du Musée et de Talma. C'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le malheur que Cicéron et Bolingbroke ont déclaré le plus insupportable de tous. Mais quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté ; quand j'aimerais ces belles tragédies, l'image de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, à m'en blâmer? Le bonheur de chaque individu ne se compose-t-il pas de la nature de ses facultés? Et si le ciel m'a donné des talents, n'ai-je pas l'imagination qui rend les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires? Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages de toute espèce ; pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence idéale, dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France (1)?

Lettre noble, éloquente, oui ! mais qui prouve aussi la force d'illusions de Mme de Staël. Ce n'était pas pour une phrase, ni pour un chapitre que Napoléon supprimait le livre *De l'Allemagne ;* c'était pour l'esprit de l'ouvrage. Le livre « n'est pas français », écrivait à Mme de Staël le duc de Rovigo dans la lettre célèbre qu'elle a clouée au pilori dans la préface de *l'Allemagne*. Disons simplement : « Ce

(1) Lettre publiée dans *Coppet et Weimar*, par l'*Auteur des souvenirs de Mme Récamier* (Mme LENORMANT).

livre n'est pas favorable à l'Empereur et à sa politique ; il est parfois injuste pour la France ». Mme de Staël n'a pas pardonné aux Français de s'être ralliés à l'Empire : légers, immoraux, vaniteux, aimant le succès et la force, c'est ainsi qu'elle les peint dans la première partie de son livre. Par contre, les Allemands sont vertueux, candides, loyaux, respectueux des femmes, incapables de déloyauté et de mensonge. Leur seul défaut est de manquer de sentiment national. Qu'ils apprennent à *vouloir*, et ils seront un grand peuple. « *Les individus doivent se résigner à la destinée, mais jamais les nations.* » Franchement, il est très difficile de soutenir, comme l'a fait Mme de Staël, qu'elle s'était interdit « toute réflexion sur l'état politique de l'Allemagne ». Cette Allemagne de 1810 n'était que trop portée à l'écouter. C'était le temps où tous, pasteurs, poètes, philosophes, politiques, les Gentz, les Stein, les Stadion, les Schleiermacher, les Arndt, les Fichte s'unissaient pour refaire le moral de la nation allemande, affranchir l'Allemagne ; et de qui? De la France? Trois ans plus tard, l'œuvre était accomplie. En octobre 1813, la bataille de Leipzig libérait l'Allemagne. Ce fut justement en ce mois-là que parut à Londres le livre de Mme de Staël.

L'ouvrage nous intéresse maintenant à d'autres titres.

1° D'abord c'est un événement littéraire qui a eu sur le romantisme une action certaine. On a exagéré cette action ; le livre *De l'Allemagne* n'a pas plus créé le romantisme que *René* n'a inventé le sentiment de la mélancolie ; mais il a fait triompher cette vérité, que l'on sentait confusément, que l'art classique français du dix-septième siècle n'est pas le seul, qu'il est très particulier à une nation, à un siècle, qu'on ne saurait lui ramener tous nos jugements, qu'il existe d'autres sources tout aussi profondes d'art, de poésie et de beauté. Cette vérité, banale aujourd'hui, paraissait encore à beaucoup sacrilège. Elle a soutenu l'enthousiasme des jeunes générations romantiques, qui marchaient à l'assaut du pseudo-classicisme.

2° L'enthousiasme, avons-nous dit, et c'est bien le mot qui caractérise le livre de Mme de Staël, comme c'est le

dernier chapitre et le plus significatif du livre : enthousiasme pour la pensée, pour la liberté, pour le génie, pour le droit des peuples, pour la poésie, considérée non plus comme une sorte de jeu d'esprit, mais comme la plus noble prérogative de l'humanité, comme l'expression de ses élans mystérieux et des affinités divines de l'âme. Ce serait une étrange erreur de ne voir dans ce livre que l'éloge de la littérature allemande. Il a agi à la manière d'un stimulant sur la pensée française. La littérature nouvelle, la littérature « de l'âme », si fort à la mode, à l'époque de Lamennais, des *Méditations*, du premier romantisme et du cénacle, cette littérature peut se réclamer de Mme de Staël.

3° Enfin ce livre, comme tous les grands livres, a créé une légende, et cette légende a duré tout un demi-siècle : c'est celle d'une Allemagne rêveuse, sentimentale, dédaigneuse du réel et de la force. Une chaumière encadrée de vigne vierge et de rosiers en fleurs, un pur visage de jeune fille à la fenêtre, une voix chantant sous les tilleuls de la fontaine un vieux lied d'amour, telle est l'Allemagne chère aux romantiques, et c'est l'Allemagne de Mme de Staël. Cette Allemague n'a peut-être jamais existé. Ce n'était pas du moins toute l'Allemagne. La volonté ferme et patiente du peuple allemand, sa ténacité, sa passion, son ardeur guerrière, son orgueil, son incomparable sens pratique et sa discipline sont des forces que Mme de Staël n'a jamais soupçonnées. Elle a ignoré le peuple allemand, l'âme allemande, et les Allemands eux-mêmes ont souri de l'image idyllique, fade et par trop irréelle, qu'elle traçait de leurs vertus, Mais elle tenait à cette image passionnément, par haine de l'Empire, et cela n'a pas été sans conséquences graves pour la France du dix-neuvième siècle.

Point d'ordre rigoureux dans ce livre. Simplement quatre parties, très larges : *De l'Allemagne et des mœurs des Allemands; De la littérature et des arts; De la philosophie et de la morale; De la religion et de l'enthousiasme.* On pourrait croire cette dernière un hors-d'œuvre, si l'on ne savait que, pour l'auteur et pour ses contemporains, c'est le principal et la clef de l'ouvrage.



DE L'ALLEMAGNE

POURQUOI Mme DE STAËL ÉCRIT SON LIVRE

Je ne me dissimule point que je vais exposer, en littérature comme en philosophie, des opinions étrangères à celles qui règnent en France ; mais, soit qu'elles paraissent justes ou non, soit qu'on les adopte ou qu'on les combatte, elles donnent toujours à penser. « Car nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer » (1).

Il est impossible que les écrivains allemands, ces hommes les plus instruits et les plus méditatifs de l'Europe, ne méritent pas qu'on accorde un moment d'attention à leur littérature et à leur philosophie. On oppose à l'une qu'elle n'est pas de bon goût, et à l'autre qu'elle est pleine de folies. Il se pourrait qu'une littérature ne fût pas conforme à notre législation du bon goût, et qu'elle contînt des idées nouvelles dont nous pussions nous enrichir, en les modifiant à notre manière. C'est ainsi que les Grecs nous ont valu Racine, et Shakespeare plusieurs tragédies de Voltaire. La stérilité dont notre littérature est

(1) Ces guillemets indiquent les phrases dont les censeurs de Paris avaient exigé la suppression. Dans le second volume, ils ne trouvèrent rien de répréhensible ; mais les chapitres du troisième sur l'enthousiasme, et surtout la dernière phrase de l'ouvrage, n'obtinrent pas leur approbation. J'étais prête à me soumettre à leurs critiques d'une façon négative, c'est-à-dire en retranchant sans jamais rien ajouter ; mais les gendarmes envoyés par le ministre de la police firent l'office de censeurs d'une façon plus brutale, en mettant le livre entier en pièces. (*Note de l'auteur.*)

menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse ; et comme l'élégance de la société nous préservera toujours de certaines fautes, il nous importe surtout de retrouver la source des grandes beautés.

Après avoir repoussé la littérature des Allemands au nom du bon goût, on croit pouvoir aussi se débarrasser de leur philosophie au nom de la raison. Le bon goût et la raison sont des paroles qu'il est toujours agréable de prononcer, même au hasard ; mais peut-on de bonne foi se persuader que des écrivains d'une érudition immense, et qui connaissent tous les livres français aussi bien que nous-mêmes, s'occupent depuis vingt années de pures absurdités?

Les siècles superstitieux accusent facilement les opinions nouvelles d'impiété et les siècles incrédules les accusent non moins facilement de folie. Dans le seizième siècle, Galilée a été livré à l'inquisition pour avoir dit que la terre tournait ; et, dans le dix-huitième, quelques-uns ont voulu faire passer J.-J. Rousseau pour un dévot fanatique. Les opinions qui diffèrent de l'esprit dominant, quel qu'il soit, scandalisent toujours le vulgaire : l'étude et l'examen peuvent seuls donner cette libéralité de jugement, sans laquelle il est impossible d'acquérir des lumières nouvelles, ou de conserver même celles qu'on a ; car on se soumet à de certaines idées reçues, non comme à des vérités, mais comme au pouvoir ; et c'est ainsi que la raison humaine s'habitue à la servitude, dans le camp même de la littérature et de la philosophie. (*Observations générales*, publiées en tête de l'ouvrage.)

LA POÉSIE DE L'AME

On a beaucoup de peine à s'accoutumer, en sortant de France, à la lenteur et à l'inertie du peuple allemand ; il ne se presse jamais, il trouve des obstacles à tout ; vous entendez dire en Allemagne *c'est impossible*, cent fois contre une en France. Quand il est question d'agir, les Allemands ne savent pas lutter avec les difficultés ; et leur respect pour la puissance vient plus encore de ce qu'elle ressemble à la destinée, que d'aucun motif intéressé. Les gens du peuple ont des formes assez grossières, surtout quand on veut heurter leur manière d'être habituelle ; ils auraient naturellement, plus que les nobles, cette sainte

antipathie pour les mœurs, les coutumes et les langues étrangères, qui fortifie dans tous les pays le lien national. L'argent qu'on leur offre ne dérange pas leur façon d'agir, la peur ne les en détourne pas ; ils sont très capables enfin de cette fixité en toutes choses, qui est une excellente donnée pour la morale ; car l'homme que la crainte et plus encore l'espérance mettent sans cesse en mouvement, passe aisément d'une opinion à l'autre, quand son intérêt l'exige.

Dès que l'on s'élève un peu au-dessus de la dernière classe du peuple en Allemagne, on s'aperçoit aisément de cette vie intime, de cette poésie de l'âme qui caractérise les Allemands. Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs, savent presque tous la musique ; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies par la fumée de tabac, et d'entendre tout à coup, non seulement la maîtresse, mais le maître du logis, improviser sur le clavecin, comme les Italiens improvisent un vers. L'on a soin presque partout, que, les jours de marché, il y ait des joueurs d'instruments à vent sur le balcon de l'hôtel de ville qui domine la place publique : les paysans des environs participent ainsi à la douce jouissance du premier des arts. Les écoliers se promènent dans les rues, le dimanche, en chantant les psaumes en chœur. On raconte que Luther fit souvent partie de ce chœur, dans sa première jeunesse. J'étais à Eisenach, petite ville de Saxe, un jour d'hiver si froid, que les rues mêmes étaient encombrées de neige : je vis une longue suite de jeunes gens en manteau noir, qui traversaient la ville en célébrant les louanges de Dieu. Il n'y avait qu'eux dans la rue, car la rigueur des frimas en écartait tout le monde ; et ces voix, presque aussi harmonieuses que celles du Midi, en se faisant entendre au milieu d'une nature si sévère, causaient d'autant plus d'attendrissement. Les habitants de la ville n'osaient, par ce froid terrible, ouvrir leurs fenêtres ; mais on apercevait, derrière les vitraux, des visages tristes ou sereins, jeunes ou vieux, qui recevaient avec joie les consolations religieuses que leur offrait cette douce mélodie. (Ire partie, chap. II.)

LA DESTINÉE DES FEMMES

La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que, de nos jours, elles ne vaillent en général mieux que les hommes. Dans

une époque où le mal universel est l'égoïsme, les hommes, auxquels tous les intérêts positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité que les femmes ; elles ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées : leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle de l'homme n'a que lui-même pour but. On leur rend hommage par les affections qu'ells inspirent, mais celles qu'elles accordent sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement, est leur jouissance et leur destinée : nul bonheur ne peut exister pour elles que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre ; enfin, vivre hors de soi-même, soit par les idées, soit par les sentiments, soit surtout par les vertus, donne à l'âme un sentiment habituel d'élévation.

Dans les pays où les hommes sont appelés par les institutions politiques à exercer toutes les vertus militaires et civiles qu'inspire l'amour de la patrie, ils reprennent la supériorité qui leur appartient ; ils rentrent avec éclat dans leurs droits de maîtres du monde ; mais lorsqu'ils sont condamnés de quelque manière à l'oisiveté, ou à la servitude, ils tombent d'autant plus bas qu'ils devaient s'élever plus haut. La destinée des femmes reste toujours la même, c'est leur âme seule qui la fait, les circonstances politiques n'y influent en rien. Lorsque les hommes ne savent pas, ou ne peuvent pas employer dignement et noblement leur vie, la nature se venge sur eux des dons mêmes qu'ils en ont reçus ; l'activité du corps ne sert plus qu'à la paresse de l'esprit, la force de l'âme devient de la rudesse ; et le jour se passe dans des exercices et des amusements vulgaires, les chevaux, la chasse, les festins, qui conviendraient comme délassement, mais qui abrutissent comme occupations. Pendant ce temps, les femmes cultivent leur esprit, et le sentiment et la rêverie conservent dans leur âme l'image de tout ce qui est noble et beau. (Ire partie, chap. III.)

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR POUR UNE NATION?

Dans un pays où tout mouvement est difficile ; dans un pays où tout inspire une tranquillité profonde, le plus léger obstacle suffit pour ne rien faire, pour ne rien écrire et, si l'on le veut même, pour ne rien penser. Qu'y a-t-il de mieux que le bonheur? dira-t-on. Il faut savoir néanmoins ce qu'on entend par ce mot.

Le bonheur consiste-t-il dans les facultés qu'on développe, ou dans celles qu'on étouffe? Sans doute un gouvernement est toujours digne d'estime quand il n'abuse point de son pouvoir et ne sacrifie jamais la justice à son intérêt; mais la félicité du sommeil est trompeuse; de grands revers peuvent la troubler; et pour tenir plus aisément et plus doucement les rênes, il ne faut pas engourdir les coursiers.

Une nation peut très facilement se contenter des biens communs de la vie, le repos et l'aisance; et des penseurs superficiels prétendront que tout l'art social se borne à donner au peuple ces biens. Il en faut pourtant de plus nobles pour se croire une patrie. Le sentiment patriotique se compose des souvenirs que les grands hommes ont laissés, de l'admiration qu'inspirent les chefs-d'œuvre du génie national, enfin de l'amour que l'on ressent pour les institutions, la religion et la gloire de son pays. Toutes ces richesses de l'âme sont les seules que ravirait un joug étranger; mais si l'on s'en tenait uniquement aux jouissances matérielles, le même sol, quel que fût son maître, ne pourait-il pas toujours les procurer (Ire partie, chap. VI.)

IL FAUT QUE LES ÉTRANGERS RESTENT ORIGINAUX

Si vous rencontrez un vrai Français, vous trouvez du plaisir à parler avec lui sur la littérature française; vous vous sentez chez vous, et vous vous entretenez de vos affaires ensemble; mais un étranger *francisé* ne se permet pas une opinion ni une phrase qui ne soit orthodoxe, et le plus souvent c'est une vieille orthodoxie qu'il prend pour l'opinion du jour. L'on en est encore, dans plusieurs pays du Nord, aux anecdotes de la cour de Louis XIV. Les étrangers, imitateurs des Français, racontent les querelles de Mlle de Fontanges et de Mme de Montespan avec un détail qui serait fatigant quand il s'agirait d'un événement de la veille. Cette érudition de boudoir, cet attachement opiniâtre à quelques idées reçues, parce qu'on ne saurait pas trop comment renouveler sa provision en ce genre, tout cela est fastidieux et même nuisible; car la véritable force d'un pays, c'est son caractère naturel; et l'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme.

Les Français hommes d'esprit, lorsqu'ils voyagent, n'aiment point à rencontrer, parmi les étrangers, l'esprit français, et recherchent surtout les hommes qui réunissent l'originalité natio-

nale à l'originalité individuelle. Les marchandes de modes, en France, envoient aux colonies, dans l'Allemagne et dans le Nord, ce qu'elles appellent vulgairement *le fond de boutique*, et cependant elles recherchent avec le plus grand soin les habits nationaux de ces mêmes pays, et les regardent avec raison comme des modèles très élégants. Ce qui est vrai pour la parure l'est également pour l'esprit. Nous avons une cargaison de madrigaux, de calembours, de vaudevilles, que nous faisons passer à l'étranger, quand on n'en fait plus rien en France ; mais les Français eux-mêmes n'estiment dans les littératures étrangères que les beautés indigènes. Il n'y a point de nature, point de vie dans l'imitation ; et l'on pourrait appliquer, en général, à tous ces esprits, à tous ces ouvrages imités du français, l'éloge que Roland, dans l'Arioste, fait de sa jument qu'il traîne après lui : *Elle réunit*, dit-il, *toutes les qualités imaginables; mais elle a pourtant un défaut*, *c'est qu'elle est morte.* (Ire partie, chap. IX.)

PREMIÈRES IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE

Les premières impressions qu'on reçoit en arrivant dans le nord de l'Allemagne, surtout au milieu de l'hiver, sont extrêmement tristes ; et je ne suis pas étonnée que ces impressions aient empêché la plupart des Français que l'exil a conduits dans ce pays, de l'observer sans prévention. Cette frontière du Rhin est solennelle ; on craint, en la passant, de s'entendre prononcer ce mot terrible : *Vous êtes hors de France.* C'est en vain que l'esprit juge avec impartialité le pays qui nous a vus naître, nos affections ne s'en détachent jamais ; et quand on est contraint à le quitter, l'existence semble déracinée, on se devient comme étranger à soi-même. Les plus simples usages, comme les relations les plus intimes, les intérêts les plus graves, comme les moindres plaisirs, tout était de la patrie, tout n'en est plus. On ne rencontre personne qui puisse vous parler d'autrefois, personne qui vous atteste l'identité des jours passés avec les jours actuels ; la destinée recommence, sans que la confiance des premières années se renouvelle ; l'on change de monde, sans avoir changé de cœur. Ainsi l'exil condamne à se survivre ; les adieux, les séparations, tout est comme à l'instant de la mort, et l'on y assiste cependant avec les forces entières de la vie.

J'étais, il y a six ans (1), sur les bords du Rhin, attendant la barque qui devait me conduire à l'autre rive ; le temps était froid, le ciel obscur, et tout me semblait un présage funeste. Quand la douleur agite violemment notre âme, on ne peut se persuader que la nature y soit indifférente ; il est permis à l'homme d'attribuer quelque puissance à ses peines : ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la confiance dans la céleste pitié. Je m'inquiétais pour mes enfants, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans l'âge de sentir ces émotions de l'âme qui répandent l'effroi sur tous les objets extérieurs. Mes domestiques français s'impatientaient de la lenteur allemande et s'étonnaient de n'être pas compris quand ils parlaient la seule langue qu'ils crussent admise dans les pays civilisés. Il y avait dans notre bac une vieille femme allemande ; assise sur une charrette, elle ne voulait pas en descendre même pour traverser le fleuve. « Vous êtes bien tranquille ! lui dis-je. — Oui, me répondit-elle, pourquoi faire du bruit ? » Ces simples mots me frappèrent ; en effet, *pourquoi faire du bruit ?* Mais quand des générations entières traverseraient la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeraient pas moins et sauraient de même les atteindre. (Ire partie, chap. XIII.)

QUEL EST LE MEILLEUR SYSTÈME D'ÉDUCATION ?

L'étude des langues, qui fait la base de l'instruction en Allemagne, est beaucoup plus favorable aux progrès des facultés dans l'enfance, que celle des mathématiques ou des sciences physiques (2). Pascal, ce grand géomètre, dont la pensée profonde planait sur la science dont il s'occupait spécialement, comme sur toutes les autres, a reconnu lui-même les défauts inséparables des esprits formés d'abord par les mathématiques : cette étude, dans le premier âge, n'exerce que le mécanisme de

(1) On voit que ce passage a été écrit en 1809. Il s'agit du premier exil de Mme de Staël en 1803.

(2) Cette critique de l'éducation par les mathématiques et par les sciences était dirigée contre l'éducation des collèges de l'Empire. Cf. LAMARTINE, *Des destinées de la poésie* : « C'était une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie. » Aucun plaidoyer plus éloquent que celui de Mme de Staël n'a été écrit en faveur de l'éducation par les langues et de la nécessité de *l'effort*.

l'intelligence ; les enfants que l'on occupe de si bonne heure à calculer, perdent toute cette sève de l'imagination, alors si belle et si féconde, et n'acquièrent point à la place une justesse d'esprit transcendante : car l'arithmétique et l'algèbre se bornent à nous apprendre de mille manières des propositions toujours identiques. Les problèmes de la vie sont plus compliqués : aucun n'est positif, aucun n'est absolu : il faut deviner, il faut choisir, à l'aide d'aperçus et de suppositions qui n'ont aucun rapport avec la marche infaillible du calcul.

Les vérités démontrées ne conduisent point aux vérités probables, les seules qui servent de guide dans les affaires, comme dans les arts, comme dans la société. Il y a sans doute un point où les mathématiques elles-mêmes exigent cette puissance lumineuse de l'invention, sans laquelle on ne peut pénétrer dans les secrets de la nature : au sommet de la pensée, l'imagination d'Homère et celle de Newton semblent se réunir : mais combien d'enfants, sans génie pour les mathématiques, ne consacrent-ils pas tout leur temps à cette science ! On n'exerce chez eux qu'une seule faculté, tandis qu'il faut développer tout l'être moral dans une époque où l'on peut si facilement déranger l'âme comme le corps, en ne fortifiant qu'une partie.

Rien n'est moins applicable à la vie qu'un raisonnement mathématique. Une proposition, en fait de chiffres, est décidément fausse ou vraie ; sous tous les autres rapports le vrai se mêle avec le faux d'une telle manière, que souvent l'instinct peut seul nous décider entre de motifs divers, quelquefois aussi puissants d'un côté que de l'autre. L'étude des mathématiques, habituant à la certitude, irrite contre toutes les opinions opposées à la nôtre ; tandis que ce qu'il y a de plus important pour la conduite de ce monde, c'est d'apprendre les autres, c'est-à-dire de concevoir tout ce qui les porte à penser et à sentir autrement que nous. Les mathématiques induisent à ne tenir compte que de ce qui est prouvé, tandis que les vérités primitives, celles que le sentiment et le génie saisissent, ne sont pas susceptibles de démonstration.

Enfin les mathématiques, soumettant tout au calcul, inspirent trop de respect pour la force ; et cette énergie sublime qui ne compte pour rien les obstacles et se plaît dans les sacrifices, s'accorde difficilement avec le genre de raison que développent les combinaisons algébriques.

Il me semble donc que, pour l'avantage de la morale, aussi bien que pour celui de l'esprit, il vaut mieux placer l'étude des

mathématiques dans son temps, et comme une portion de l'instruction totale, mais non en faire la base de l'éducation, et par conséquent le principe déterminant du caractère et de l'âme.

Parmi les systèmes d'éducation, il en est aussi qui conseillent de commencer l'enseignement par les sciences naturelles ; elles ne sont dans l'enfance qu'un simple divertissement ; ce sont des hochets savants qui accoutument à s'amuser avec méthode et à étudier superficiellement. On s'est imaginé qu'il fallait, autant qu'on le pouvait, épargner de la peine aux enfants, changer en délassement toutes leurs études, leur donner de bonne heure des collections d'histoire naturelle pour jouets, des expériences de physique pour spectacle. Il me semble que cela aussi est un système erroné. S'il était possible qu'un enfant apprît bien quelque chose en s'amusant, je regretterais encore pour lui le développement d'une faculté, l'attention, faculté qui est beaucoup plus essentielle qu'une connaissance de plus. Je sais qu'on me dira que les mathématiques rendent particulièrement appliqué ; mais elles n'habituent pas à rassembler, à apprécier, à concentrer : l'attention qu'elles exigent est, pour ainsi dire, en ligne droite : l'esprit humain agit en mathématiques comme un ressort qui suit une direction toujours la même.

L'éducation faite en s'amusant disperse la pensée ; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature : l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude, comme notre âme à la souffrance. Le perfectionnement du premier âge tient au travail, comme le perfectionnement du second à la douleur : il est à souhaiter sans doute que les parents et la destinée n'abusent pas trop de ce double secret ; mais il n'y a d'important, à toutes les époques de la vie, que ce qui agit sur le centre même de l'existence, et l'on considère trop souvent l'être moral en détail. Vous enseignerez avec des tableaux, avec des cartes, une quantité de choses à votre enfant, mais vous ne lui apprendrez pas à apprendre ; et l'habitude de s'amuser, que vous dirigez sur les sciences, suivra bientôt un autre cours, quand l'enfant ne sera plus dans votre dépendance.

Ce n'est donc pas sans raison que l'étude des langues anciennes et modernes a été la base de tous les établissements d'éducation qui ont formé les hommes les plus capables en Europe : le sens d'une phrase dans une langue étrangère est à la fois un problème grammatical et intellectuel ; ce problème est tout à fait proportionné à l'intelligence de l'enfant : d'abord il n'entend que les

mots, puis il s'élève jusqu'à la conception de la phrase ; et bientôt après, le charme de l'expression, sa force, son harmonie, tout ce qui se trouve enfin dans le langage de l'homme, se fait sentir par degrés à l'enfant qui traduit. Il s'essaye tout seul avec les difficultés que lui présentent deux langues à la fois ; il s'introduit dans les idées successivement, compare et combine divers genres d'analogies et de vraisemblances ; et l'activité spontanée de l'esprit, la seule qui développe vraiment la faculté de penser, est vivement excitée par cette étude. Le nombre des facultés qu'elle fait mouvoir à la fois lui donne l'avantage sur tout autre travail, et l'on est trop heureux d'employer la mémoire flexible de l'enfant à retenir un genre de connaissances sans lequel il serait borné toute sa vie au cercle de sa propre nation, cercle étroit comme tout ce qui est exclusif.

L'étude de la grammaire exige la même suite et la même force d'attention que les mathématiques, mais elle tient de beaucoup plus près à la pensée. La grammaire lie les idées l'une à l'autre, comme le calcul enchaîne les chiffres ; la logique grammaticale est aussi précise que celle de l'algèbre, et cependant elle s'applique à tout ce qu'il y a de vivant dans notre esprit : les mots sont en même temps des chiffres et des images ; ils sont esclaves et libres, soumis à la discipline de la syntaxe, et tout-puissants par leur signification naturelle ; ainsi l'on trouve dans la métaphysique de la grammaire l'exactitude du raisonnement et l'indépendance de la pensée réunies ensemble ; tout a passé par les mots et tout s'y retrouve quand on sait les examiner : les langues sont inépuisables pour l'enfant comme pour l'homme, et chacun en peut tirer tout ce dont il a besoin. Ire partie, chap. XVIII.)

DIFFÉRENCES ESSENTIELLES ENTRE LE GOUT DES FRANÇAIS ET CELUI DES ALLEMANDS

En France, on ne lit guère un ouvrage que pour en parler ; en Allemagne, où l'on vit presque seul, on veut que l'ouvrage même tienne compagnie ; et quelle société de l'âme peut-on faire avec un livre qui ne serait lui-même que l'écho de la société ! Dans le silence de la retraite, rien ne semble plus triste que l'esprit du monde. L'homme solitaire a besoin qu'une émotion intime lui tienne lieu du mouvement extérieur qui lui manque.

La clarté passe en France pour l'un des premiers mérites d'un

écrivain : car il s'agit, avant tout, de ne pas se donner de la peine et d'attraper, en lisant le matin, ce qui fait briller le soir en causant. Mais les Allemands savent que la clarté ne peut jamais être qu'un mérite relatif : un livre est clair selon le sujet et selon le lecteur. Montesquieu ne peut être compris aussi facilement que Voltaire, et néanmoins il est aussi lucide que l'objet de ses méditations le permet. Sans doute, il faut porter la lumière dans la profondeur ; mais ceux qui s'en tiennent aux grâces de l'esprit et aux jeux des paroles, sont bien plus sûrs d'être compris : ils n'approchent d'aucun mystère, comment donc seraient-ils obscurs? Les Allemands, par un défaut opposé, se plaisent dans les ténèbres ; souvent ils remettent dans la nuit ce qui était au jour, plutôt que de suivre la route battue ; ils ont un tel dégoût pour les idées communes, que, lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité de les retracer, ils les environnent d'une métaphysique abstraite qui peut les faire croire nouvelles jusqu'à ce qu'on les ait reconnues. Les écrivains allemands ne se gênent point avec leurs lecteurs ; leurs ouvrages étant reçus et commentés comme des oracles, ils peuvent les entourer d'autant de nuages qu'il leur plaît ; la patience ne manquera point pour écarter ces nuages ; mais il faut qu'à la fin on aperçoive une divinité : car ce que les Allemands tolèrent le moins, c'est l'attente trompée : leurs efforts mêmes et leur persévérance leur rendent les grands résultats nécessaires. Dès qu'il n'y a pas dans un livre des pensées fortes et nouvelles, il est bien vite dédaigné : et si le talent fait tout pardonner, l'on n'apprécie guère les divers genres d'adresse par lesquels on peut essayer d'y suppléer.

La prose des Allemands est souvent trop négligée. L'on attache beaucoup plus d'importance au style en France qu'en Allemagne ; c'est une suite naturelle de l'intérêt qu'on met à la parole, et du prix qu'elle doit avoir dans un pays où la société domine. Tous les hommes d'un peu d'esprit sont juges de la justesse et de la convenance de telle ou telle phrase, tandis qu'il faut beaucoup d'attention et d'étude pour saisir l'ensemble et l'enchaînement d'un ouvrage. D'ailleurs les expressions prêtent bien plus à la plaisanterie que les pensées, et dans tout ce qui tient aux mots, l'on rit avant d'avoir réfléchi. Cependant, la beauté du style n'est point, il faut en convenir, un avantage purement extérieur ; car les sentiments vrais inspirent presque toujours les expressions les plus nobles et les plus justes ; et, s'il est permis d'être indulgent pour le style d'un écrit philoso-

phique, on ne doit pas l'être pour celui d'une composition littéraire ; dans la sphère des beaux-arts, la forme appartient autant à l'âme que le sujet même.

L'art dramatique offre un exemple frappant des facultés distinctes des deux peuples. Tout ce qui se rapporte à l'action, à l'intrigue, à l'intérêt des événements, est mille fois mieux combiné, mille fois mieux conçu chez les Français ; tout ce qui tient au développement des impressions du cœur, aux orages secrets des passions fortes, est beaucoup plus approfondi chez les Allemands.

Il faut, pour que les hommes supérieurs de l'un et de l'autre pays atteignent au plus haut point de perfection, que le Français soit religieux et que l'Allemand soit un peu mondain. La piété s'oppose à la dissipation d'âme, qui est le défaut et la grâce de la nation française : la connaissance des hommes et de la société donnerait aux Allemands, en littérature, le goût et la dextérité qui leur manquent. Les écrivains des deux pays sont injustes les uns envers les autres : les Français cependant se rendent plus coupables à cet égard que les Allemands ; ils jugent sans connaître, ou n'examinent qu'avec un parti pris : les Allemands sont plus impartiaux. L'étendue des connaissances fait passer sous les yeux tant de manières de voir diverses, qu'elle donne à l'esprit la tolérance qui naît de l'universalité.

Les Français gagneraient plus néanmoins à concevoir le génie allemand, que les Allemands à se soumettre au bon goût français. Toutes les fois que, de nos jours, on a pu faire entrer dans la régularité française un peu de sève étrangère, les Français y ont applaudi avec transport. J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, etc., dans quelques-uns de leurs ouvrages, sont tous, même à leur insu, de l'école germanique, c'est-à-dire, qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme. Mais si l'on voulait discipliner les écrivains allemands d'après les lois prohibitives de la littérature française, ils ne sauraient comment naviguer au milieu des écueils qu'on leur aurait indiqués ; ils regretteraient la pleine mer, et leur esprit serait plus troublé qu'éclairé. Il ne s'ensuit pas qu'ils doivent tout hasarder, et qu'ils ne feraient pas bien de s'imposer quelquefois des bornes ; mais il leur importe de les placer d'après leur manière de voir. Il faut, pour leur faire adopter de certaines restrictions nécessaires, remonter au principe de ces restrictions, sans jamais employer l'autorité du ridicule, contre laquelle ils sont tout à fait révoltés.

Les hommes de génie de tous les pays sont faits pour se comprendre et pour s'estimer : mais le vulgaire des écrivains et des lecteurs allemands et français rappelle cette fable de La Fontaine où la cigogne ne peut manger dans le plat, ni le renard dans la bouteille. Le contraste le plus parfait se fait voir entre les esprits développés dans la solitude et ceux qui sont formés par la société. Les impressions du dehors et le recueillement de l'âme, la connaissance des hommes et l'étude des idées abstraites, l'action et la théorie donnent des résultats tout à fait opposés. La littérature, les arts, la philosophie, la religion des deux peuples attestent cette différence ; et l'éternelle barrière du Rhin sépare deux régions intellectuelles qui, non moins què les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre. (IIe partie, chap. 1er.)

GŒTHE

Gœthe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation (1) ; et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer. On peut présenter quelques exemples d'hommes de génie taciturnes : la timidité, le malheur, le dédain ou l'ennui, en sont souvent la cause ; mais en général l'étendue des idées et la chaleur de l'âme doivent inspirer le besoin de se communiquer aux autres ; et ces hommes, qui ne veulent pas être jugés par ce qu'ils disent, pourraient bien ne pas mériter plus d'intérêt pour ce qu'ils pensent. Quand on sait faire parler Gœthe, il est admirable ; son éloquence est nourrie de pensées ; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie ; son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens ; et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps. Rien ne trouble la force de sa tête ; et les inconvénients mêmes de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte, passent comme des nuages au bas de la montagne sur le sommet de laquelle son génie est placé.

Ce qu'on nous raconte de l'entretien de Diderot pourrait donner quelque idée de celui de Gœthe ; mais, si l'on en juge par les écrits de Diderot, la distance doit être infinie entre ces deux

(1) Écrit avec les souvenirs du séjour à Weimar (janvier-février 1804). Ce fut le jour de Noël 1803 chez la duchesse-mère que Mme de Staël vit Gœthe pour la première fois.

hommes. Diderot est sous le joug de son esprit ; Gœthe domine même son talent : Diderot est affecté, à force de vouloir faire effet ; on aperçoit le dédain du succès dans Gœthe, à un degré qui plaît singulièrement, alors même qu'on s'impatiente de sa négligence. Diderot a besoin de suppléer, à force de philanthropie, aux sentiments religieux qui lui manquent ; Gœthe serait plus volontiers amer que doucereux ; mais ce qu'il est avant tout, c'est naturel ; et sans cette qualité, en effet, qu'y a-t-il dans un homme qui puisse en intéresser un autre?

Gœthe n'a plus cette ardeur entraînante qui lui inspira *Werther;* mais la chaleur de ses pensées suffit encore pour tout animer. On dirait qu'il n'est pas atteint par la vie, et qu'il la décrit seulement en peintre : il attache plus de prix maintenant aux tableaux qu'il nous présente qu'aux émotions qu'il éprouve ; le temps l'a rendu spectateur. Quand il avait encore une part active dans les scènes des passions, quand il souffrait lui-même par le cœur, ses écrits produisaient une impression plus vive.

Comme on se fait toujours la poétique de son talent, Gœthe soutient à présent qu'il faut que l'auteur soit calme, alors même qu'il compose un ouvrage passionné, et que l'artiste doit conserver son sang-froid pour agir plus fortement sur l'imagination de ses lecteurs : peut-être n'aurait-il pas eu cette opinion dans sa première jeunesse ; peut-être alors était-il possédé par son génie, au lieu d'en être le maître : peut-être sentait-il alors que le sublime et le divin étant momentanés dans le cœur de l'homme, le poète est inférieur à l'inspiration qui l'anime et ne peut la juger sans la perdre.

Au premier moment, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de roide à l'auteur de *Werther;* mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la gêne qu'on a d'abord sentie : c'est un homme dont l'esprit est universel, et impartial parce qu'il est universel ; car il n'y a point d'indifférence dans son impartialité : c'est une double existence, une double force, une double lumière qui éclaire à la fois dans toute chose les deux côtés de la question. Quand il s'agit de penser, rien ne l'arrête, ni son siècle, ni ses habitudes, ni ses relations : il fait tomber à plomb son regard d'aigle sur les objets qu'il observe : s'il avait eu une carrière politique, si son âme s'était développée par les actions, son caractère serait plus décidé, plus ferme, plus patriote ; mais son esprit ne planerait pas si

librement sur toutes les manières de voir ; les passions ou les intérêts lui traceraient une route positive.

Gœthe se plaît, dans ses écrits comme dans ses discours, à briser les fils qu'il a tissés lui-même, à déjouer les émotions qu'il excite, à renverser les statues qu'il a fait admirer. Lorsque dans ses fictions il inspire de l'intérêt pour un caractère, bientôt il montre les inconséquences qui doivent en détacher. Il dispose du monde poétique comme un conquérant du monde réel, et se croit assez fort pour introduire, comme la nature, le génie destructeur dans ses propres ouvrages. S'il n'était pas un homme estimable, on aurait peur d'un genre de supériorité qui s'élève au-dessus de tout, dégrade et relève, attendrit et persifle, affirme et doute alternativement, et toujours avec le même succès.

J'ai dit que Gœthe possédait à lui seul les traits principaux du génie allemand ; on les trouve tous en lui à un degré éminent : une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, grâce plus originale que celle que donne l'esprit de société, enfin une sensibilité quelquefois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur destinée monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événements véritables. Si Gœthe était un Français, on le ferait parler du matin au soir : tous les auteurs contemporains de Diderot allaient puiser des idées dans son entretien, et lui donnaient une jouissance habituelle par l'admiration qu'il inspirait. En Allemagne, on ne sait pas dépenser son talent dans la conversation ; et si peu de gens, même parmi les plus distingués, ont l'habitude d'interroger et de répondre, que la société n'y compte pour presque rien ; mais l'influence de Gœthe n'en est pas moins extraordinaire. Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiraient trouver du génie dans l'adresse d'une lettre, si c'était lui qui l'eût mise. L'admiration pour Gœthe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns aux autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qui gagnent cependant beaucoup à l'examen. Un homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal ; car il n'y a que la puissance, dans quelque genre que ce soit, que les hommes craignent assez pour l'aimer de cette manière. (IIe partie, chap. VII.)

SCHILLER

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar (1), en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante : il lisait très bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé : je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres ; il ne se refusa point à me combattre, et, sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie : mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots : je fus si frappée de cette simplicité de caractère, qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées, je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration.

Atteint, jeune encore, par une maladie sans espoir, ses enfants, sa femme, qui méritait par mille qualités touchantes l'attachement qu'il avait pour elle, ont adouci ses derniers moments. Mme de Wollzogen, une amie digne de le comprendre, lui demanda, quelques heures avant sa mort, comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, lui répondit-il. En effet, n'avait-il pas raison de se confier à la Divinité, dont il avait secondé le règne sur la terre? n'approchait-il pas du séjour des justes? n'est-il pas dans ce moment auprès de ses pareils, et n'a-t-il pas déjà retrouvé les amis qui nous attendent? (IIe partie, chap. VIII.)

(1) Schiller était en uniforme de cour, et Mme de Staël le prit pour un général. Ils parlèrent de Kant et du drame français. « La seule chose qui me fatigue chez elle, écrit Schiller à Gœthe le 21 décembre 1803, c'est l'agilité admirablement extraordinaire de sa langue, qui vous oblige, pour le moins, à vous transformer en pur organe de l'ouïe. Malgré mon peu d'habitude du français, je me tire passablement d'affaire avec elle. »

DU GOUT

Ceux qui se croient du goût en sont plus orgueilleux que ceux qui se croient du génie (1). Le goût est en littérature comme le bon ton en société ; on le considère comme une preuve de la fortune, de la naissance, ou du moins des habitudes qui tiennent à toutes les deux, tandis que le génie peut naître dans la tête d'un artisan qui n'aurait jamais eu de rapport avec la bonne compagnie. Dans tout pays où il y aura de la vanité, le goût sera mis au premier rang, parce qu'il sépare les classes et qu'il est un signe de ralliement entre tous les individus de la première. Dans tous les pays où s'exercera la puissance du ridicule, le goût sera compté comme l'un des premiers avantages, car il sert surtout à connatîre ce qu'il faut éviter. Le tact des convenances est une partie du goût, et c'est une arme excellente pour parer les coups, entre les divers amours-propres ; enfin, il peut arriver qu'une nation entière se place en aristocratie de bon goût, par rapport aux autres, et qu'elle soit ou qu'elle se croie la seule bonne compagnie de l'Europe ; et c'est ce qui peut s'appliquer à la France, où l'esprit de société régnait si éminemment, qu'elle avait quelque excuse pour cette prétention.

Mais le goût, dans son application aux beaux-arts, diffère singulièrement du goût dans son application aux convenances sociales : lorsqu'il s'agit de forcer les hommes à nous accorder une considération éphémère comme notre vie, ce qu'on ne fait pas est au moins aussi nécessaire que ce qu'on fait ; car le grand monde est si facilement hostile, qu'il faut des agréments bien extraordinaires pour qu'ils compensent l'avantage de ne donner prise sur soi à personne : mais le goût en poésie tient à la nature et doit être créateur comme elle : les principes de ce goût sont donc tout autres que ceux qui dépendent des relations de la société.

C'est la confusion de ces deux genres qui est la cause des jugements si opposés en littérature ; les Français jugent les beaux-arts comme des convenances, et les Allemands les convenances comme des beaux-arts : dans les rapports avec la société il faut se défendre, dans les rapports avec la poésie il faut se livrer. Si vous considérez tout en homme du monde, vous ne sentirez

(1) Cf. le passage sur le goût dans la préface de *Cromwell*.

point la nature ; si vous considérez tout en artiste, vous manquerez du tact que la société seule peut donner. S'il ne faut transporter dans les arts que l'imitation de la bonne compagnie, les Français seuls en sont vraiment capables : mais plus de latitude dans la composition est nécessaire pour remuer fortement l'imagination et l'âme. Je sais qu'on peut m'objecter avec raison que nos trois grands tragiques, sans manquer aux règles établies, se sont élevés à la plus sublime hauteur. Quelques hommes de génie, ayant à moissonner dans un champ tout nouveau, ont su se rendre illustres, malgré les difficultés qu'ils avaient à vaincre : mais la cessation du progrès de l'art, depuis eux, n'est-elle pas une preuve qu'il y a trop de barrières dans la route qu'ils ont suivie?

« Le bon goût en littérature est, à quelques égards, comme l'ordre sous le despotisme ; il importe d'examiner à quel prix on l'achète (1). » *En politique*, disait M. Necker, *il faut toute la liberté qui est conciliable avec l'ordre.* Je retournerais la maxime, en disant : Il faut, en littérature, tout le goût qui est conciliable avec le génie : car si l'important dans l'état social, c'est le repos, l'important dans la littérature, au contraire, c'est l'intérêt, le mouvement, l'émotion, dont le goût à lui tout seul est souvent l'ennemi. (IIe partie, chap. XIV.)

NÉCESSITÉ D'UNE RÉFORME DE NOTRE THÉATRE

Ces observations (2) n'ont assurément pas pour objet le moindre blâme contre nos grands maîtres. Quelques scènes produisent des impressions plus vives dans les pièces étrangères : mais rien ne peut être comparé à l'ensemble imposant et bien combiné de nos chefs-d'œuvre dramatiques : la question seulement est de savoir si, en se bornant, comme on le fait maintenant, à l'imitation de ces chefs-d'œuvre, il y en aura jamais de nouveaux. Rien dans la vie ne doit être stationnaire, et l'art est pétrifié quand il ne change plus. Vingt ans de révolution ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait, quand les romans de Crébillon peignaient l'amour et la société du temps. Les sujets grecs sont épuisés ; un seul homme, Lemercier, a su mériter encore une nouvelle gloire

(1) Supprimé par la censure.
(2) Sur notre théâtre classique.

dans un sujet antique, Agamemnon : mais la tendance naturelle du siècle, c'est la tragédie historique (1).

Tout est tragédie dans les événements qui intéressent les nations ; et cet immense drame, que le genre humain représente depuis six mille ans, fournirait des sujets sans nombre pour le théâtre, si l'on donnait plus de liberté à l'art dramatique. Les règles ne sont que l'itinéraire du génie ; elles nous apprennent seulement que Corneille, Racine et Voltaire ont passé par là ; mais si l'on arrive au but, pourquoi chicaner sur la route? et le but n'est-il pas d'émouvoir l'âme en l'ennoblissant?

La curiosité est un des grands mobiles du théâtre : néanmoins l'intérêt qu'excite la profondeur des affections est le seul inépuisable. On s'attache à la poésie, qui révèle l'homme à l'homme ; on aime à voir comment la créature semblable à nous se débat avec la souffrance, y succombe, en triomphe, s'abat et se relève sous la puissance du sort. Dans quelques-unes de nos tragédies, il y a des situations tout aussi violentes que dans les tragédies anglaises ou allemandes : mais ces situations ne sont pas présentées dans toute leur force, et quelquefois c'est par l'affectation qu'on en adoucit l'effet, ou plutôt qu'on l'efface. L'on sort rarement d'une certaine nature convenue, qui revêt de ses couleurs les mœurs anciennes comme les mœurs modernes, le crime comme la vertu, l'assassinat comme la galanterie. Cette nature est belle et soigneusement parée, mais on s'en fatigue à la longue : et le besoin de se plonger dans des mystères plus profonds doit s'emparer invinciblement du génie.

Il serait donc à désirer qu'on pût sortir de l'enceinte que les hémistiches et les rimes ont tracée autour de l'art ; il faut permettre plus de hardiesse, il faut exiger plus de connaissance de l'histoire ; car si l'on s'en tient exclusivement à ces copies toujours plus pâles des mêmes chefs-d'œuvre, on finira par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, préférant la mort à l'esclavage, inspirées par l'antithèse, dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à tour l'entraîne et le poursuit.

Les défauts du théâtre allemand sont faciles à remarquer : tout ce qui tient au manque d'usage du monde, dans les arts comme dans la société, frappe d'abord les esprits les plus super-

(1) Tout ce passage est à rapprocher des théories romantiques.

ficiels ; mais, pour sentir les beautés qui viennent de l'âme, il est nécessaire d'apporter dans l'appréciation des ouvrages qui nous sont présentés, un genre de bonhomie tout à fait d'accord avec une haute supériorité. La moquerie n'est souvent qu'un sentiment vulgaire traduit en impertinence. La faculté d'admirer la véritable grandeur, à travers les fautes de goût en littérature, comme à travers les inconséquences dans la vie, cette faculté est la seule qui honore celui qui juge.

En faisant connaître un théâtre fondé sur des principes très différents des nôtres, je ne prétends assurément, ni que ces principes soient les meilleurs, ni surtout qu'on doive les adopter en France : mais des combinaisons étrangères peuvent exciter des idées nouvelles : et quand on voit de quelle stérilité notre littérature est menacée, il me paraît difficile de ne pas désirer que nos écrivains reculent un peu les bornes de la carrière : ne feraient-ils pas bien de devenir à leur tour conquérants dans l'empire de l'imagination? Il n'en doit guère coûter à des Français pour suivre un semblable conseil. (IIe partie, chap. XV.)

UNE CRITIQUE DE « WALLENSTEIN »

La critique la plus universellement répétée contre le Walstein français (1), c'est que le caractère de Walstein lui-même est superstitieux, incertain, irrésolu, et ne s'accorde pas avec le modèle héroïque admis pour ce genre de rôle. Les Français se privent d'une source infinie d'effets et d'émotions, en réduisant les caractères tragiques, comme les notes de musique ou les couleurs du prisme, à quelques traits saillants, toujours les mêmes ; chaque personnage doit se conformer à l'un des principaux types reconnus. On dirait que chez nous la logique est le fondement des arts, et cette nature *ondoyante* dont parle Montaigne est bannie de nos tragédies : on n'y admet que des sentiments tout bons ou tout mauvais, et cependant il n'y a rien qui ne soit mélangé dans l'âme humaine.

On raisonne en France sur un personnage tragique comme sur un ministre d'État, et l'on se plaint de ce qu'il fait ou de ce qu'il ne fait pas, comme si l'on tenait une gazette à la main pour le juger. Les inconséquences des passions sont permises sur le

(1) L'adaptation que Benjamin Constant avait faite de la pièce de Schiller (1809).

théâtre français, mais non pas les inconséquences des caractères. La passion étant connue plus ou moins de tous les cœurs, on s'attend à ses égarements, et l'on peut, en quelque sorte, fixer d'avance ses contradictions mêmes ; mais le caractère a toujours quelque chose d'inattendu, qu'on ne peut renfermer dans aucune règle. Tantôt il se dirige vers son but, tantôt il s'en éloigne. Quand on a dit d'un personnage en France : « Il ne sait pas ce qu'il veut, » on ne s'y intéresse plus : tandis que c'est précisément l'homme qui ne sait pas ce qu'il veut, dans lequel la nature se montre avec une force et une indépendance vraiment tragiques.

Les personnages de Shakspeare font éprouver plusieurs fois dans la même pièce des impressions tout à fait différentes aux spectateurs. Richard II, dans les trois premiers actes de la tragédie de ce nom, inspire de l'aversion et du mépris ; mais quand le malheur l'atteint, quand on le force à céder son trône à son ennemi, au milieu du parlement, sa situation et son courage arrachent des larmes. On aime cette noblesse royale qui reparaît dans l'adversité, et la couronne semble planer encore sur la tête de celui qu'on en dépouille. Il suffit à Shakspeare de quelques paroles pour disposer de l'âme des auditeurs et les faire passer de la haine à la pitié. Les diversités sans nombre du cœur humain renouvellent sans cesse la source où le talent peut puiser.

Dans la réalité, pourra-t-on dire, les hommes sont inconséquents et bizarres, et souvent les plus belles qualités se mêlent à de misérables défauts ; mais de tels caractères ne conviennent pas au théâtre ; l'art dramatique exigeant la rapidité de l'action, l'on ne peut, dans ce cadre, peindre les hommes que par des traits forts et des circonstances frappantes. Mais s'ensuit-il cependant qu'il faille se borner à ces personnages tranchés dans le mal et dans le bien, qui sont comme les éléments invariables de la plupart de nos tragédies? Quelle influence le théâtre pourrait-il exercer sur la moralité des spectateurs, si l'on ne leur faisait voir qu'une nature de convention? Il est vrai que sur ce terrain factice la vertu triomphe toujours, et le vice est toujours puni ; mais comment cela s'appliquerait-il jamais à ce qui se passe dans la vie, puisque les hommes qu'on montre sur la scène ne sont pas les hommes tels qu'ils sont?

Il serait curieux de voir représenter la pièce de Walstein sur notre théâtre ; et si l'auteur français ne s'était pas si rigoureusement asservi à la régularité française, ce serait plus curieux

encore : mais, pour bien juger des innovations, il faudrait porter dans les arts une jeunesse d'âme qui cherchât des plaisirs nouveaux. S'en tenir aux chefs-d'œuvre anciens est un excellent régime pour le goût, mais non pour le talent : il faut des impressions inattendues pour l'exciter ; les ouvrages que nous savons par cœur dès l'enfance se changent en habitudes et n'ébranlent plus fortement notre imagination. (IIe partie, chap. XVIII.)

TALMA

Quand il paraît un homme de génie en France, dans quelque carrière que ce soit, il atteint presque toujours à un degré de perfection sans exemple ; car il réunit l'audace qui fait sortir de la route commune, au tact du bon goût qu'il importe tant de conserver, lorsque l'originalité du talent n'en souffre pas. Il me semble donc que Talma peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. Il possède tous les secrets des arts divers : ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité ; son vêtement, sans qu'il y pense, est drapé dans tous ses mouvements, comme s'il avait eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos. L'expression de son visage, celle de son regard doivent être l'étude de tous les peintres. Quelquefois il arrive les yeux à demi ouverts, et tout à coup le sentiment en fait jaillir des rayons de lumière qui semblent éclairer toute la scène.

Le son de sa voix ébranle dès qu'il parle, avant que le sens même des paroles qu'il prononce ait excité l'émotion. Lorsque dans les tragédies il s'est trouvé par hasard quelques vers descriptifs, il a fait sentir les beautés de ce genre de poésie, comme si Pindare avait récité lui-même ses chants. D'autres ont besoin de temps pour émouvoir et font bien d'en prendre ; mais il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie qui, dès les premiers accents, réveille toute la sympathie du cœur. Le charme de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la poésie et, par-dessus tout, du langage de l'âme, voilà ses moyens pour développer dans celui qui l'écoute toute la puissance des passions généreuses et terribles.

Quelle connaissance du cœur humain il montre dans sa manière de concevoir ses rôles ! Il en est le second auteur par ses accents et par sa physionomie. Lorsque Œdipe raconte à Jocaste comment il a tué Laïus, sans le connaître, son récit commence ainsi : *J'étais jeune et superbe;* la plupart des acteurs,

avant lui, croyaient devoir jouer le mot *superbe* et relevaient la tête pour le signaler : Talma, qui sent que tous les souvenirs de l'orgueilleux Œdipe commencent à devenir pour lui des remords, prononce d'une voix timide ces mots faits pour rappeler une confiance qu'il n'a déjà plus. Phorbas arrive de Corinthe, au moment où Œdipe vient de concevoir des craintes sur sa naissance : il lui demande un entretien secret. Les autres acteurs, avant Talma, se hâtaient de se retourner vers leur suite et de l'éloigner avec un geste majestueux : Talma reste les yeux fixés sur Phorbas ; il ne peut le perdre de vue, et sa main agitée fait un signe pour écarter ce qui l'entoure. Il n'a rien dit encore, mais ses mouvements égarés trahissent le trouble de son âme ; et quand, au dernier acte, il s'écrie en quittant Jocaste :

Oui, Laïus est mon père, et je suis votre fils,

on croit voir s'entr'ouvrir le séjour du Ténare, où le destin perfide entraîne les mortels.

... Hamlet est son triomphe parmi les tragédies du genre étranger (1). Les spectateurs ne voient pas l'ombre du père d'Hamlet sur la scène française, l'apparition se passe en entier dans la physionomie de Talma, et certes elle n'en est pas ainsi moins effrayante. Quand, au milieu d'un entretien calme et mélancolique, tout à coup il aperçoit le spectre, on suit tous les mouvements dans les yeux qui le contemplent, et l'on ne peut douter de la présence du fantôme, quand un tel regard l'atteste.

Lorsque, au troisième acte, Hamlet arrive seul sur la scène, et qu'il dit en beaux vers français le fameux monologue : *To be or not to be :*

La mort, c'est le sommeil, c'est un réveil peut-être.
Peut-être ! — Ah ! c'est le mot qui glace, épouvanté,
L'homme, au bord du cercueil, par le doute arrêté ;
Devant ce vaste abîme, il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence et s'attache à la terre.

Talma ne faisait pas un geste, quelquefois seulement il remuait la tête, pour questionner la terre et le ciel sur ce que c'est que

(1) C'est à Lyon, en 1809, que Mme de Staël vit jouer *Hamlet* par Talma. Elle témoigna son admiration au grand tragédien dans une lettre écrite au lendemain de cette représentation. (Cf. Blennerhassett, III, 344.)

la mort. Immobile, la dignité de la méditation absorbait tout son être. L'on voyait un homme, au milieu de deux mille hommes en silence, interroger la pensée sur le sort des mortels ! Dans peu d'années tout ce qui était là n'existera plus, mais d'autres hommes assisteront à leur tour aux mêmes incertitudes, et se plongeront de même dans l'abîme, sans en connaître la profondeur.

Lorsque Hamlet veut faire jurer à sa mère, sur l'urne qui renferme les cendres de son époux, qu'elle n'a point eu de part au crime qui l'a fait périr, elle hésite, se trouble et finit par avouer le forfait dont elle est coupable. Alors Hamlet tire le poignard que son père lui commande d'enfoncer dans le sein maternel : mais, au moment de frapper, la tendresse et la pitié l'emportent, et, se retournant vers l'ombre de son père, il s'écrie : *Grâce, grâce, mon père!* avec un accent où toutes les émotions de la nature semblent à la fois s'échapper du cœur, et, se jetant aux pieds de sa mère évanouie, il lui dit ces deux vers qui renferment une inépuisable pitié :

> Votre crime est horrible, exécrable, odieux ;
> Mais il n'est pas plus grand que la bonté des cieux.

... En parlant avec quelque détail de Talma, je ne crois point m'être arrêtée sur un sujet étranger à mon ouvrage. Cet artiste donne, autant qu'il est possible, à la tragédie française ce qu'à tort ou à raison les Allemands lui reprochent de n'avoir pas : l'originalité et le naturel. Il sait caractériser les mœurs étrangères dans les différents personnages qu'il représente, et nul acteur ne hasarde davantage de grands effets par des moyens simples. Il y a, dans sa manière de déclamer, Shakspeare et Racine artistement combinés. Pourquoi les écrivains dramatiques n'essayeraient-ils pas aussi de réunir dans leurs compositions ce que l'acteur a su si bien amalgamer par son jeu? (IIe partie, chap. XXVII.)

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Le génie poétique, si le ciel nous le rend, pourrait aussi recevoir une impulsion heureuse de l'amour pour la nature, les arts et la philosophie, qui fermente dans les contrées germaniques ; mais au moins j'ose affirmer que tout homme qui

voudra se vouer maintenant à quelque travail sérieux que ce soit, sur l'histoire, la philosophie ou l'antiquité, ne saurait se passer de connaître les écrivains allemands qui s'en sont occupés.

La France peut s'honorer d'un grand nombre d'érudits de la première force, mais rarement les connaissances et la sagacité philosophique y ont été réunies, tandis qu'en Allemagne elles sont maintenant presque inséparables. Ceux qui plaident en faveur de l'ignorance, comme d'un garant de la grâce, citent un grand nombre d'hommes de beaucoup d'esprit qui n'avaient aucune instruction ; mais ils oublient que ces hommes ont profondément étudié le cœur humain tel qu'il se montre dans le monde, et que c'était sur ce sujet qu'ils avaient des idées. Mais si ces savants, en fait de société, voulaient juger la littérature sans la connaître, ils seraient ennuyeux comme les bourgeois quand ils parlent de la cour.

Lorsque j'ai commencé l'étude de l'allemand, il m'a semblé que j'entrais dans une sphère nouvelle, où se manifestaient les lumières les plus frappantes sur tout ce que je sentais auparavant d'une manière confuse. Depuis quelque temps on ne lit guère en France que des mémoires ou des romans, et ce n'est pas tout à fait par frivolité qu'on est devenu moins capable de lectures plus sérieuses, c'est parce que les événements de la Révolution ont accoutumé à ne mettre de prix qu'à la connaissance des faits et des hommes : on trouve dans les livres allemands, sur les sujets les plus abstraits, le genre d'intérêt qui fait rechercher les bons romans, c'est-à-dire, ce qu'ils nous apprennent sur notre propre cœur. Le caractère distinctif de la littérature allemande est de rapporter tout à l'existence intérieure ; et comme c'est là le mystère des mystères, une curiosité sans bornes s'y attache. (IIe partie, chap. XXXI.)

IL FAUT ACCUEILLIR LES PENSÉES ÉTRANGÈRES

Les nations doivent se servir de guide les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. Il y a quelque chose de très singulier dans la différence d'un peuple à un autre : le climat, l'aspect de la nature, la langue, le gouvernement, enfin surtout les événements de l'histoire, puissance plus extraordinaire encore que toutes les autres, contribuent à ces diversités, et nul homme, quelque supérieur qu'il soit, ne peut deviner ce qui se développe natu-

rellement dans l'esprit de celui qui vit sur un autre sol et respire un autre air : on se trouvera donc bien en tout pays d'accueillir les pensées étrangères ; car, dans ce genre, l'hospitalité fait la fortune de celui qui reçoit. (IIe partie, chap. XXXI.)

DE LA PHILOSOPHIE

On a voulu jeter, depuis quelque temps, une grande défaveur sur le mot de philosophie (1). Il en est ainsi de tous ceux dont l'acception est très étendue ; ils sont l'objet des bénédictions ou des malédictions de l'espèce humaine, suivant qu'on les emploie à des époques heureuses ou malheureuses ; mais, malgré les injures et les louanges accidentelles des individus et des nations, la philosophie, la liberté, la religion ne changent jamais de valeur. L'homme a maudit le soleil, l'amour et la vie ; il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la nature ; mais voudrait-il pour cela les éteindre?

Tout ce qui tend à comprimer nos facultés est toujours une doctrine avilissante ; il faut les diriger vers le but sublime de l'existence, le perfectionnement moral ; mais ce n'est point par le suicide partiel de telle ou telle puissance de notre être que nous nous rendrons capables de nous élever vers ce but ; nous n'avons pas trop de tous nos moyens pour nous en rapprocher ; et si le ciel avait accordé à l'homme plus de génie, il en aurait d'autant plus de vertu.

... Je demandais un jour à Fichte, l'une des plus fortes têtes pensantes de l'Allemagne, s'il ne pouvait pas me dire sa morale, plutôt que sa métaphysique. « L'une dépend de l'autre, » me répondit-il. Et ce mot était plein de profondeur : il renferme tous les motifs de l'intérêt qu'on peut prendre à la philosophie. (IIIe partie, chap. Ier.)

DÉFAUTS DE L'ANALYSE

L'âme est un foyer qui rayonne dans tous les sens ; c'est dans ce foyer que consiste l'existence ; toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce *moi*, centre

(1) Allusion aux attaques contre l'idéologie, favorisées par le Premier Consul et l'Empereur.

et mobile de nos sentiments et de nos idées. Sans doute l'incomplet du langage nous oblige à nous servir d'expressions erronées : il faut répéter suivant l'usage : *tel individu a de la raison*, ou *de l'imagination*, ou *de la sensibilité*, etc. ; mais si l'on voulait s'entendre par un mot, on devrait dire seulement (1) : *Il a de l'âme, il a beaucoup d'âme.* C'est ce souffle divin qui fait tout l'homme.

Aimer en apprend plus sur ce qui tient aux mystères de l'âme que la métaphysique la plus subtile. On ne s'attache jamais à telle ou telle qualité de la personne qu'on préfère, et tous les madrigaux disent un grand mot philosophique, en répétant que c'est pour *je ne sais quoi* qu'on aime, car ce je ne sais quoi, c'est l'ensemble et l'harmonie que nous reconnaissons par l'amour, par l'admiration, par tous les sentiments qui nous révèlent ce qu'il y a de plus profond et de plus intime dans le cœur d'un autre.

L'analyse, ne pouvant examiner qu'en divisant, s'applique, comme le scalpel, à la nature morte : mais c'est un mauvais instrument pour apprendre à connaître ce qui est vivant ; et si l'on a de la peine à définir par des paroles la conception animée qui nous représente les objets tout entiers, c'est précisément parce que cette conception tient de plus près à l'essence des choses. Diviser pour comprendre est en philosophie un signe de faiblesse, comme en politique diviser pour régner. (IIIe partie, chap. II.)

LA SUPRÊME LOI, C'EST LA JUSTICE (2)

Quand, à l'époque la plus sanglante de la Révolution, on a voulu autoriser tous les crimes, on a nommé le gouvernement *Comité de Salut public* ; c'était mettre en lumière cette maxime reçue : que le salut du peuple est la suprême loi. La suprême loi, c'est la justice. Quand il serait prouvé qu'on servirait les intérêts terrestres d'un peuple par une bassesse ou par une injustice, on serait également vil ou criminel en la commettant : car

(1) M. Ancillon, dont j'aurai l'occasion de parler dans la suite de cet ouvrage, s'est servi de cette expression dans un livre qu'on ne saurait se lasser de méditer. (*Note de l'auteur.*)

(2) Ce chapitre est dirigé manifestement contre l'esprit de la politique impériale ; il est un de ceux qui ont fait supprimer l'ouvrage.

l'intégrité des principes de la morale importe plus que les intérêts des peuples. L'individu et la société sont responsables, avant tout, de l'héritage céleste qui doit être transmis aux générations successives de la race humaine. Il faut que la fierté, la générosité, l'équité, tous les sentiments magnanimes enfin, soient sauvés, à nos dépens d'abord, et même aux dépens des autres, puisque les autres doivent, comme nous, s'immoler à ces sentiments.

L'injustice sacrifie toujours une portion quelconque de la société à l'autre. Jusqu'à quel calcul arithmétique ce sacrifice est-il commandé? La majorité peut-elle disposer de la minorité, si l'une l'emporte à peine de quelques voix sur l'autre? Les membres d'une même famille, une compagnie de négociants, les nobles, les ecclésiastiques, quelque nombreux qu'ils soient, n'ont pas le droit de dire que tout doit céder à leur intérêt : mais quand une réunion quelconque, fût-elle aussi peu considérable que celle des Romains dans leur origine : quand cette réunion, dis-je, s'appelle une nation, tout lui serait permis pour se faire du bien! Le mot de nation serait alors synonyme de celui de *légion*, que s'attribue le démon dans l'Évangile : néanmoins, il n'y a pas plus de motif pour sacrifier le devoir à une nation qu'à toute autre collection d'hommes.

Ce n'est pas le nombre des individus qui constitue leur importance en morale. Lorsqu'un innocent meurt sur l'échafaud, des générations entières s'occupent de son malheur, tandis que des milliers d'hommes périssent dans une bataille sans qu'on s'informe de leur sort. D'où vient cette prodigieuse différence que mettent tous les hommes entre l'injustice commise envers un seul et la mort de plusieurs? c'est à cause de l'importance que tous attachent à la loi morale ; elle est mille fois plus que la vie physique dans l'univers et dans l'âme de chacun de nous, qui est aussi un univers.

Si l'on ne fait de la morale qu'un calcul de prudence et de sagesse, une économie de ménage, il y a presque de l'énergie à n'en pas vouloir. Une sorte de ridicule s'attache aux hommes d'État qui conservent encore ce qu'on appelle des maximes romanesques, la fidélité dans les engagements, le respect pour les droits individuels, etc. On pardonne ces scrupules aux particuliers, qui sont bien les maîtres d'être dupes, à leurs propres dépens ; mais quand il s'agit de ceux qui disposent du destin des peuples, il y aurait des circonstances où l'on pourrait les blâmer d'être justes et leur faire un tort de la loyauté : car si la

morale privée est fondée sur l'intérêt personnel, à plus forte raison la morale publique doit-elle l'être sur l'intérêt national, et cette morale, suivant l'occasion, pourrait faire un devoir des plus grands forfaits, tant il est facile de conduire à l'absurde celui qui s'écarte des simples bases de la vérité. Rousseau a dit *qu'il n'était pas permis à une nation d'acheter la révolution la plus désirable par le sang d'un innocent;* ces simples paroles renferment ce qu'il y a de vrai, de sacré, de divin dans la destinée de l'homme.

La leçon qu'il importe le plus de donner aux hommes dans ce monde, et surtout dans la carrière publique, c'est de ne transiger avec aucune considération quand il s'agit du devoir.

Dès (1) qu'on se met à négocier avec les circonstances, tout est perdu, car il n'est personne qui n'ait des circonstances. Les uns ont une femme, des enfants, ou des neveux, pour lesquels il faut de la fortune ; d'autres un besoin d'activité, d'occupation ; que sais-je? une quantité de vertus, qui toutes conduisent à la nécessité d'avoir une place, à laquelle soient attachés de l'argent et du pouvoir. N'est-on pas las de ces subterfuges dont la Révolution n'a cessé d'offrir l'exemple? L'on ne rencontrait que des gens qui se plaignaient d'avoir été forcés de quitter le repos qu'ils préféraient à tout, la vie domestique, dans laquelle ils étaient impatients de rentrer, et l'on apprenait que ces gens-là avaient employé les jours et les nuits à supplier qu'on les contraignît de se dévouer à la chose publique, qui se passait parfaitement d'eux.

... L'espèce humaine demande à grands cris qu'on sacrifie tout à son intérêt, et finit par compromettre cet intérêt, à force de vouloir y tout immoler ; mais il serait temps de lui dire que son bonheur même, dont on s'est tant servi comme prétexte, n'est sacré que dans ses rapports avec la morale ; car sans elle qu'importeraient tous à chacun? Quand une fois l'on s'est dit qu'il faut sacrifier la morale à l'intérêt national, on est bien près de resserrer de jour en jour le sens du mot nation et d'en faire d'abord ses partisans, puis ses amis, puis sa famille, qui n'est qu'un terme décent pour se déguiser soi-même. (IIIe partie, chap. XIII.)

(1) Ce passage excita la plus grande rumeur à la censure. On eût dit que ces observations pouvaient empêcher d'obtenir et surtout de demander des places. (*Note de l'auteur.*)

LA FIDÉLITÉ DANS LE MARIAGE

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles : rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. Mais si la destinée des femmes doit consister dans un acte continuel de dévouement à l'amour conjugal, la récompense de ce dévouement, c'est la scrupuleuse fidélité de celui qui en est l'objet.

La religion ne fait aucune différence entre les devoirs des deux époux, mais le monde en établit une grande : et de cette différence naît la ruse dans les femmes, et le ressentiment dans les hommes. Quel est le cœur qui peut se donner tout entier, sans vouloir un autre cœur aussi tout entier? Qui donc accepte de bonne foi l'amitié pour prix de l'amour? qui promet sincèrement la constance à qui ne veut pas être fidèle? Sans doute la religion peut l'exiger, car elle seule a le secret de cette contrée mystérieuse où les sacrifices sont des jouissances ; mais qu'il est injuste, l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne !

« Je vous aimerai, dit-il, avec passion deux ou trois ans, et puis, au bout de ce temps, je vous parlerai raison. » Et ce qu'ils appellent raison, c'est le désenchantement de la vie. « Je montrerai dans ma maison de la froideur et de l'ennui : je tâcherai de plaire ailleurs : mais vous qui avez d'ordinaire plus d'imagination et de sensibilité que moi, vous qui n'avez ni carrière ni distraction, tandis que le monde m'en offre de toute espèce : vous qui n'existez que pour moi, tandis que j'ai mille autres pensées, vous serez satisfaite de l'affection subordonnée, glacée, partagée, qu'il me convient de vous accorder, et vous dédaignerez tous les hommages qui exprimeraient des sentiments plus exaltés et plus tendres. »

Quel injuste traité ! tous les sentiments humains s'y refusent. Il existe un contraste singulier entre les formes de respect envers les femmes, que l'esprit chevaleresque a introduites en Europe, et la tyrannique liberté que les hommes se sont adjugée. Ce contraste produit tous les malheurs du sentiment, les attachements illégitimes, la perfidie, l'abandon et le désespoir. Les nations germaniques ont été moins atteintes que les autres

par ces funestes effets, mais elles doivent craindre à cet égard l'influence qu'exerce à la longue la civilisation moderne. Il vaut mieux renfermer les femmes comme des esclaves, ne point exciter leur esprit ni leur imagination, que de les lancer au milieu du monde et de développer toutes leurs facultés, pour leur refuser ensuite le bonheur que ces facultés leur rendent nécessaire.

Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines de ce monde (1). L'âme entière d'une femme repose sur l'attachement conjugal : lutter seul contre le sort, s'avancer vers le cercueil sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une faible idée ; et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain, quand vous n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ces premiers rayons, quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore, et qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de la nuit, votre cœur se révolte, il vous semble qu'on vous a privée des dons de Dieu sur la terre ; et si vous aimez encore celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous appartient pas et qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés, et la conscience elle-même se trouble à force de malheur.

Les femmes pourraient adresser à l'époux qui traite légèrement leur destinée ces deux vers d'une fable :

Oui, c'est un jeu pour vous,
Mais c'est la mort pour nous.

Et tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution quelconque, qui change l'opinion des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous les deux souffrira. (IIe partie, chap. XIX.)

L'ASSOCIATION DES HOMMES QUI PENSENT

Enfin, il reste encore une chose vraiment belle et morale, dont l'ignorance et la frivolité ne peuvent jouir, c'est l'association de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent ils n'ont entre eux aucune relation ; ils sont

(1) Mme de Staël a livré dans cette page admirable le secret de sa vie et de sa douleur.

dispersés souvent à de grandes distances l'un de l'autre ; mais quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnaissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'étude, c'est le culte de la vérité qui les réunit. Tantôt, comme les mineurs, ils creusent jusqu'au fond de la terre, pour pénétrer, au sein de l'éternelle nuit, les mystères du monde ténébreux ; tantôt ils s'élèvent au sommet du Chimborazo, pour découvrir au point le plus élevé du globe quelques phénomènes inconnus ; tantôt ils étudient les langues de l'Orient, pour y chercher l'histoire primitive de l'homme ; tantôt ils vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion et la poésie (1) ; enfin, ils sont vraiment le peuple de Dieu, ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine et veulent lui conserver l'empire de la pensée. (IIIe partie, chap. XXI.)

IMPRESSION DE VOYAGE

Une fois, en voyageant de Dresde à Leipsick, je m'arrêtai le soir à Meissen, petite ville placée sur une hauteur, au-dessus de la rivière, et dont l'église renferme des tombeaux consacrés à d'illustres souvenirs. Je me promenais sur l'esplanade, et je me laissais aller à cette rêverie que le coucher du soleil, l'aspect lointain du paysage, et le bruit de l'onde qui coule au fond de la vallée, excitent si facilement dans notre âme : j'entendis alors les voix de quelques hommes du peuple, et je craignais d'écouter des paroles vulgaires, telles qu'on en chante ailleurs dans les rues. Quel fut mon étonnement, lorsque je compris le refrain de leur chanson : *ils se sont aimés, et ils sont morts avec l'espoir de se retrouver un jour!* Heureux pays que celui où de tels sentiments sont populaires et répandent jusque dans l'air qu'on respire je ne sais quelle fraternité religieuse, dont l'amour pour le ciel et la pitié pour l'homme sont le touchant lien ! (IVe partie, chap. II.)

DEUX RACES D'HOMMES. — LE RESPECT DES CROYANCES

Les hommes dont les affections sont désintéressées et les pensées religieuses ; les hommes qui vivent dans le sanctuaire

(1) Allusion à Chateaubriand.

de leur conscience et savent y concentrer, comme dans un miroir ardent, tous les rayons de l'univers : ces hommes, dis-je, sont les prêtres du culte de l'âme, et rien ne doit jamais les désunir. Un abîme sépare ceux qui se conduisent par le calcul et ceux qui sont guidés par le sentiment ; toutes les autres différences d'opinion ne sont rien, celle-là seule est radicale. Il se peut qu'un jour un cri d'union s'élève, et que l'universalité des chrétiens aspire à professer la même religion théologique, politique et morale : mais avant que ce miracle soit accompli, tous les hommes qui ont un cœur et qui lui obéissent, doivent se respecter mutuellement. (IVe partie, chap. IV.)

LE SENS DE LA VIE

C'est manquer, ce me semble, tout à fait de respect à la Providence, que de nous supposer en proie à ces fantômes qu'on appelle les événements : leur réalité consiste dans ce qu'ils produisent sur l'âme, et il y a une égalité parfaite entre toutes les situations et toutes les destinées, non pas vues extérieurement, mais jugées d'après leur influence sur le perfectionnement religieux. Si chacun de nous veut examiner attentivement la trame de sa propre vie, il y verra deux tissus parfaitement distincts, l'un qui semble en entier soumis aux causes et aux effets naturels, l'autre dont la tendance tout à fait mystérieuse ne se comprend qu'avec le temps. C'est comme les tapisseries de haute lisse, dont on travaille les peintures à l'envers, jusqu'à ce que, mises en place, on en puisse juger l'effet. On finit par apercevoir, même dans cette vie, pourquoi l'on a souffert, pourquoi l'on n'a pas obtenu ce qu'on désirait. L'amélioration de notre propre cœur nous révèle l'intention bienfaisante qui nous a soumis à la peine : car les prospérités de la terre auraient même quelque chose de redoutable, si elles tombaient sur nous après que nous nous serions rendus coupables de grandes fautes : on se croirait alors abandonné par la main de celui qui nous livrerait au bonheur ici-bas, comme à notre seul avenir.

Ou tout est hasard, ou il n'y en a pas un seul dans ce monde, et s'il n'y en a pas, le sentiment religieux consiste à se mettre en harmonie avec l'ordre universel, malgré l'esprit de rébellion ou d'envahissement que l'égoïsme inspire à chacun de nous en particulier. Tous les dogmes et tous les cultes sont les formes diverses que ce sentiment religieux a revêtues, selon les temps

et selon les pays ; il peut se dégrader par la terreur, quoiqu'il soit fondé sur la confiance ; mais il consiste toujours dans la conviction qu'il n'y a rien d'accidentel dans les événements, et que notre seule manière d'influer sur le sort, c'est en agissant sur nous-mêmes. La raison n'en règne pas moins dans tout ce qui tient à la conduite de la vie ; mais quand cette ménagère de l'existence l'a arrangée le mieux qu'elle a pu, le fond de notre cœur appartient toujours à l'amour. (IVe partie, chap. v.)

DE L'ENTHOUSIASME (1)

Tout ce qui nous porte à sacrifier notre propre bien-être, ou notre propre vie, est presque toujours de l'enthousiasme ; car le droit chemin de la raison égoïste doit être de se prendre soi-même pour but de tous ses efforts et de n'estimer dans ce monde que la santé, l'argent et le pouvoir. Sans doute la conscience suffit pour conduire le caractère le plus froid dans la route de la vertu ; mais l'enthousiasme est à la conscience ce que l'honneur est au devoir : il y a en nous un superflu d'âme qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau, quand ce qui est bien est accompli. Le génie et l'imagination ont aussi besoin qu'on soigne un peu leur bonheur dans ce monde ; et la loi du devoir, quelque sublime qu'elle soit, ne suffit pas pour faire goûter toutes les merveilles du cœur et de la pensée.

On ne saurait le nier, les intérêts de la personnalité pressent l'homme de toutes parts ; il y a même dans ce qui est vulgaire une certaine jouissance dont beaucoup de gens sont très susceptibles, et l'on retrouve souvent les traces de penchants ignobles sous l'apparence des manières les plus distinguées. Les talents supérieurs ne garantissent pas toujours de cette nature dégradée, qui dispose sourdement de l'existence des hommes, et leur fait placer leur bonheur plus bas qu'eux-mêmes. L'enthousiasme seul peut contre-balancer la tendance à l'égoïsme, et c'est à ce signe divin qu'il faut reconnaître les créatures immortelles. Lorsque vous parlez à quelqu'un sur des sujets dignes d'un saint respect, vous apercevez d'abord s'il éprouve un noble frémissement, si son cœur bat pour des sentiments élevés, s'il

(1) Il est aisé de voir que tout le chapitre est dirigé contre l'Empereur et contre ceux qui, dans son entourage, raillaient ces nobles élans de l'âme. (Cf. LAMARTINE, *Des destinées de la poésie.*)

a fait alliance avec l'autre vie, ou bien s'il n'a qu'un peu d'esprit qui lui sert à diriger le mécanisme de l'existence. Et qu'est-ce donc que l'être humain, quand on ne voit en lui qu'une prudence dont son propre avantage est l'objet? L'instinct des animaux vaut mieux, car il est quelquefois généreux et fier; mais ce calcul, qui semble l'attribut de la raison, finit par rendre incapable de la première des vertus, le dévouement.

Parmi ceux qui s'essayent à tourner les sentiments exaltés en ridicule, plusieurs en sont pourtant susceptibles à leur insu. La guerre, fût-elle entreprise par des vues personnelles, donne toujours quelques-unes des jouissances de l'enthousiasme; l'enivrement d'un jour de bataille, le plaisir singulier de s'exposer à la mort, quand toute notre nature nous commande d'aimer la vie, c'est encore à l'enthousiasme qu'il faut l'attribuer. La musique militaire, le hennissement des chevaux, l'explosion de la poudre, cette foule de soldats revêtus des mêmes couleurs, émus par le même désir, se rangeant autour des mêmes bannières, font éprouver une émotion qui triomphe de l'instinct conservateur de l'existence; et cette jouissance est si forte, que ni les fatigues, ni les souffrances, ni les périls, ne peuvent en déprendre les âmes. Quiconque a vécu de cette vie n'aime qu'elle. Le but atteint ne satisfait jamais; c'est l'action de se risquer qui est nécessaire, c'est elle qui fait passer l'enthousiasme dans le sang; et, quoiqu'il soit plus pur au fond de l'âme, il est encore d'une noble nature, lors même qu'il a pu devenir une impulsion presque physique.

« O France! terre de gloire et d'amour! si l'enthousiasme s'éteignait un jour sur votre sol, si le calcul disposait de tout, et que le raisonnement seul inspirât même le mépris des périls, à quoi vous serviraient votre beau ciel, vos esprits si brillants, votre nature si féconde? Une intelligence active, une impétuosité savante vous rendraient les maîtres du monde; mais vous n'y laisseriez que la trace des torrents de sable, terribles comme les flots, arides comme le désert (1). » (IV[e] partie, chap. x.)

(1) Cette dernière phrase est celle qui a excité le plus d'indignation à la police contre mon livre: il me semble cependant qu'elle n'aurait pu déplaire aux Français. (*Note de l'auteur.*)

* * *

En octobre 1810, Mme de Staël est de retour à Coppet. Elle est étroitement surveillée, avec une rigueur qu'elle n'a pas encore connue. La raison en est, d'abord, le livre *De l'Allemagne* et la tentative avortée de publication de ce livre ; ensuite le remplacement de Fouché à la police par le duc de Rovigo. Fouché connaissait Mme de Staël ; par politique et par système, il évitait les vexations inutiles : Savary, en soldat discipliné, est l'exécuteur impitoyable des ordres de l'Empereur. Mais de toutes ces raisons la plus puissante est que l'Empire est engagé dans une lutte sans merci contre tous ses ennemis de l'intérieur et de l'extérieur ; il est condamné au despotisme pour se défendre.

Par une conséquence naturelle, le rôle de Mme de Staël grandit encore. Ce rôle devient européen et mondial. Elle groupe autour d'elle les exilés de marque, tous ceux qu'a frappés la vengeance impériale. Mme Récamier, Mathieu de Montmorency viennent la voir à Coppet : ils sont exilés à quarante lieues de Paris. En réalité, ce n'est pas pour cette visite ; le salon de Mme Récamier donnait des inquiétudes à l'Empereur ; Mathieu s'était compromis dans l'affaire des princes espagnols et des « cardinaux noirs (1) ». Mais Mme de Staël persuade à l'opinion, se persuade à elle-même que, s'ils sont exilés, c'est à cause d'elle. Elle aussi pourrait s'écrier :

> Ah ! je porte malheur à tout ce qui m'entoure !

Coppet devient le cercle fatal dont nul n'approche sans être frappé de la foudre.

En mai 1812, se produit un coup de théâtre, le « comble du bien joué », dit Rovigo dans ses *Mémoires* : Mme de

(1) Voir notre ouvrage sur *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*.

Staël s'évade de Coppet. Elle part en chaise de poste pour une randonnée fantastique : Autriche, Russie, Suède, Angleterre ; de ce dernier pays enfin, elle pourra braver impunément son ennemi. Que s'est-il passé? Rien de la part de l'Empereur ; aucune persécution nouvelle (1). Mais, beaucoup par la faute de Mme de Staël, le séjour à Coppet est devenu impossible. A la fin de 1810, elle a inspiré une passion très vive à un jeune officier de hussards, John Rocca, blessé en Espagne, en convalescence à Genève dans sa famille. Cet amour romanesque et payé de retour est la fable de Genève et de Lausanne. Mme de Staël épouse secrètement ce jeune homme, qui a vingt et un ans de moins qu'elle ; elle a de lui un enfant, qui naît le 17 avril 1812. Or, c'est en mai qu'elle part de Coppet. Pourquoi? C'est que la police, le préfet de Genève ont flairé la vérité ; rapports, épigrammes, chansons parviennent à l'Empereur. Les ennemis de Mme de Staël exultent ; les amis sont confondus. Il ne reste à Mme de Staël qu'une ressource : partir. Mais ce départ sera un coup de maître. Elle va persuader à l'Europe qu'elle fuit la tyrannie impériale, prêcher la croisade sainte, enflammer les courages, exciter à Vienne, à Moscou, à Pétersbourg, à Stockholm les rancunes, les haines, les désirs de vengeance.

A Vienne, la société lui fait un accueil triomphal. Mais le gouvernement, qui ménage encore Napoléon, l'invite à poursuivre son voyage. Elle traverse la Moravie, la Galicie, la Pologne ; elle entre en Russie le 14 juillet 1812, fait un long détour pour éviter les armées françaises qui envahissent le pays. A Kiew, à Moscou, à Pétersbourg, elle excite la curiosité, l'enthousiasme : « Voilà donc cette illustre Mme de Staël qui n'a pas craint d'engager la lutte avec le tyran de l'Europe ! » A vrai dire, elle se sent dépaysée en Russie ; on la regarde un peu trop comme un phénomène, sans comprendre sa lumineuse intelligence ; mais on sent en elle

(1) Elle l'avoue elle-même dans *Dix années d'exil* (Édit. Paul Gautier, p. 221) : « Depuis six mois, il n'était pas arrivé de persécutions nouvelles. »

une force précieuse à ménager dans les circonstances de l'heure présente. Les Miloradowitch, les Stein, les Narischkine, les Romanzof, les Orlof lui font fête ; le tsar Alexandre, la tsarine Élisabeth la reçoivent.

De Russie, elle passe en Suède ; elle arrive à Stockholm le 24 septembre 1812. Elle y retrouve son ancien ami, son complice du temps du Consulat, Bernadotte, devenu prince royal, toujours indécis et perplexe, ne sachant encore s'il doit rompre avec Napoléon et se jeter dans les bras de la Russie et de l'Angleterre. Elle intrigue avec les agents de la Prusse, de la Russie, de l'Autriche ; sous son inspiration, Schlegel publie sa brochure *Sur le système continental et sur ses rapports avec la Suède*, à laquelle elle a très certainement collaboré. Elle-même revoit son *Essai sur le suicide*, qu'elle a écrit à Coppet à la fin de 1811, qui paraît à Londres au commencement de 1813, et qui est moitié méditation philosophique, moitié pamphlet politique, tout vibrant d'enthousiasme et d'amour de la liberté. Enfin elle continue à rédiger cette partie de ses *Mémoires* connue sous le nom de *Dix années d'exil*, commencée à Coppet avant sa fuite ; ils sont d'ailleurs inachevés et s'arrêtent au moment où elle va aborder en Suède. C'est dans cet état qu'ils seront publiés après sa mort par son fils, le baron Auguste de Staël ; nous en parlerons alors.

En juin 1813, Mme de Staël quitte Stockholm pour l'Angleterre, où elle séjournera près d'un an, jusqu'à sa rentrée en France en mai 1814 (1). Elle est au but de son voyage ; elle n'a entrepris cette longue tournée que pour trouver asile dans le seul pays d'Europe qui a échappé à la tyrannie napoléonienne et dont elle admire passionnément la liberté, les institutions, la société. Son arrivée est l'événement de la « saison » ; on l'admire, mais non sans réserves ; ses habitudes, son esprit interrogateur, sa curiosité tyrannique choquaient au plus haut point les habitudes anglaises.

(1) Voir, sur ce séjour en Angleterre, le charmant article, très documenté, de Doris GUNNELL, *Mme de Staël en Angleterre*. (*Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1913.)

Walter Scott soupira d'aise en apprenant que le « tourbillon en jupons » n'irait pas honorer Édimbourg de sa visite : « Tous la fuyaient comme la peste, dit sir Philip Francis dans ses *Mémoires*, sauf quelques-uns qui allaient la regarder en passant, comme on regarde un boa constrictor ou un orang-outang ! »

Voici une amusante anecdote que raconte le même sir Philip et qui montre les scènes comiques auxquelles donna lieu la présence de Mme de Staël.

Lorsque j'entrai dans la pièce, Mme de Staël m'avait l'air d'être aux abois, cernée par ses adorateurs, prête à soutenir l'attaque que ceux-ci semblaient préparer. D'autres prenaient le rôle de spectateurs, tout yeux, tout oreilles, mais sans voix. Enfin un des plus audacieux hasarda une question, résolu à partager l'immortalité avec elle ou à mourir à la peine. La conversation était tombée sur Bonaparte, qui venait d'être envoyé à l'île d'Elbe, et l'interrogateur demanda à Mme de Staël si Bonaparte était à son avis un grand homme. Un silence de mort attendit la réponse de l'oracle, qui prononça enfin : « Bonaparte n'est pas un homme, c'est un système ! » De tous côtés, on entendit des approbations respectueuses où dominaient des « Comme c' st profond ! » « Comme c'est vrai ! » « Comme c'est beau ! » « Comme c'est original ! » Cependant James Smith, un des auteurs des *Rejected Addresses*, se trouvait dans l'assistance. Ce n'était pas un homme à se laisser prendre par des mots ou par la magie d'un grand nom, et *sotto voce* il demanda à son voisin : « Savez-vous ce qu'elle veut dire? — Mais certainement, fut la réponse. — Eh bien, quoi? demanda Smith. — Mais que Bonaparte n'est pas un-un-un *homme*, que c'est un-un-un *système*. — Et après, qu'est-ce que cela veut dire? poursuivit l'inexorable Smith. — Ma foi, je ne sais pas trop, mais je suppose qu'elle voulait dire quelque chose. »

Elle mettait aussi à de rudes épreuves le *cant* et le *respectability*; la présence de « M. l'Amant », comme disait lord Byron, ce fâcheux Rocca, qui la suivait comme son ombre, n'allait pas sans quelque ridicule ; mais enfin elle finit par conquérir de haute lutte une société qui n'avait que peu de sympathie pour les intellectuelles. « Je n'aime

pas Mme de Staël, écrivait Byron à Murray. Mais, croyez-moi, elle bat à plate couture tous nos indigènes. » La publication du livre *De l'Allemagne* à Londres, en octobre 1813, désarma les critiques et mit le comble à sa gloire. Le livre arrivait à son heure, à la veille de Leipzig ; il avait des accents prophétiques ; il profitait de l'immense réclame que lui avait faite la saisie de la police impériale. On se jeta sur ce livre : en trois jours, l'édition fut épuisée. On admirait les développements littéraires, mais on écoutait surtout la voix éloquente qui appelait aux armes un grand peuple en exaltant en lui le sentiment de la liberté.

Cependant le dénouement approche ; le Rhin est franchi, les Alliés entrent en France. Il semble qu'alors les yeux de Mme de Staël se dessillent, que la lumière se fasse dans son esprit. Elle n'avait pas prévu l'invasion de la France, la domination étrangère ; elle est dans une situation très fausse, prise entre sa haine de Napoléon et son amour sincère, profond pour la France. « De quoi me faites-vous compliment? dit-elle à ceux qui la félicitent, de ce que je suis au désespoir? »

En mai 1814, elle est de retour à Paris, et ce retour est le plus éclatant des triomphes. « En Europe, disait-on à cette époque, il faut compter trois puissances : l'Angleterre, la Russie et Mme de Staël (1). » Elle est, à la lettre, un des oracles de l'opinion européenne et la personnalité à la mode avec l'empereur Alexandre. Souverains, ministres, hommes d'État, généraux, écrivains, simples gens du monde se pressent aux célèbres réunions de Clichy. Dans ce tumulte de passions et dans l'enivrement de la victoire, elle conserve la clarté de son jugement et sa générosité native. Elle devient vite suspecte au gouvernement de la Restauration par la sympathie qu'elle manifeste aux vaincus. « L'hôpital des partis vaincus », jamais sa maison ne mérita mieux ce beau nom qu'elle avait tant de fois justifié.

Aux Cent Jours, Mme de Staël se retire à Coppet. « C'en est fait de la liberté, disait-elle, si Bonaparte triomphe,

(1) Mme de Chastenay, *Mémoires*, t. II, p. 445.

et de l'indépendance nationale, s'il est battu. » C'est par amour de la France, par horreur de l'invasion étrangère, beaucoup plus que par l'effet des promesses de l'Empereur à son égard, qu'elle écrit, qu'elle fait passer en Angleterre par l'intermédiaire de Crawford, ministre des États-Unis, la lettre à Castlereagh, dont on a contesté, bien à tort, l'authenticité et qui est tout à la gloire de son auteur (1).

Après Waterloo, Mme de Staël revient à Paris ; mais elle ne jouit pas longtemps de son triomphe. Physiquement, elle est épuisée ; cette longue lutte, ces pérégrinations à travers l'Europe, les souffrances morales de toutes sortes, la mort tragique de son fils Albert tué en duel, la maladie de Rocca, phtisique, condamné par les médecins, tant d'épreuves ont triomphé de sa forte nature. Elle a encore un bonheur : le mariage de sa fille Albertine avec le duc de Broglie (février 1816). Elle défend avec toute l'ardeur de son âme la cause de la liberté menacée par les *ultras*. Enfin, elle reçoit le premier coup de la mort. En février 1817, en pleine soirée, chez le duc Decazes, elle est frappée de paralysie. Elle ne doit plus se relever. Ses amis se pressent autour de son lit, rue Royale, puis rue Neuve-des-Mathurins. Chateaubriand, son « cher Francis », qu'elle avait protégé au temps d'*Atala* et qui avait conservé pour elle quelque reconnaissance, nous a laissé une relation émouvante de sa visite. Il vit, dans la pénombre de la chambre, la femme étendue sur son lit, pâle, tragique, avec ses grands yeux brûlants de fièvre, tendant vers lui sa main amaigrie, et, dans la ruelle, un fantôme, une « nueuse idole », Rocca, qui s'apprêtait à suivre son amie. Elle s'éteignit sans souffrance : le matin du 14 juillet 1817, on la trouva morte.

Elle avait beaucoup souffert, beaucoup par ses fautes, beaucoup aussi par la destinée. Le fond véritable de sa nature, celui que connaissaient bien ses amis, ses intimes, c'était la mélancolie. « Une mélancolique du grand monde, » a dit Stendhal ; et Stendhal a raison. Elle redoutait par-

(1) *Letters and Dispatches of lord Castlereagh*, t. II, p. 336.

dessus tout la solitude, parce que la solitude la laissait face à face avec ses pensées, qui étaient tristes. Elle a cherché à s'étourdir par les succès mondains, par la gloire ; mais tout ce fracas n'a pu étouffer la plainte douloureuse de son âme. Elle a trahi son secret par quelques mots, qui montrent la désillusion de sa vie : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. » « Dans la première partie de la vie, l'éducation se fait par le travail, et dans la seconde par la douleur. » Et, en janvier 1814, après le publication du livre *De l'Allemagne*, en plein triomphe, elle écrivait à Benjamin Constant : « Rien n'a d'existence solide que la douleur. » Mais si le mot du poète est vrai, il s'applique à Mme de Staël :

Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.

La douleur a ennobli sa vie ; elle confère à la seconde partie de son existence et de son œuvre une sorte de beauté grave et tragique.

CHAPITRE V

LA RESTAURATION. — LES ŒUVRES POSTHUMES

La gloire de Mme de Staël n'a jamais été plus éclatante que dans les années qui ont suivi sa mort. C'est qu'elle laissait, presque achevé, un ouvrage que ses héritiers ont publié et qui, par l'ampleur des idées, par la nouveauté des jugements, par l'indépendance généreuse de l'esprit qui l'anime, a exercé sur les contemporains une influence extraordinaire. Il est probable que les *Considérations sur la Révolution française* sont le plus grand livre de l'époque de la Restauration ; il est certain que nul n'a suscité de plus violentes polémiques et un plus grand enthousiasme.

Qu'est-ce que ce livre?

Ce devait être d'abord une apologie de M. Necker et de sa conduite politique sous la Révolution (Cf. l'*Avertissement* en tête de l'ouvrage) ; Mme de Staël avait conçu l'idée de ce livre dès 1804, après la mort de son père (1), et le premier volume porte la marque du projet primitif. Mais la grandeur du sujet — la Révolution française — avait entraîné l'auteur ; chemin faisant, le livre s'était grossi, gonflé de toutes sortes de réflexions sur les hommes, les événements de cette époque extraordinaire. De la Révolution, Mme de Staël était passée à l'époque du

(1) « Je me propose un jour, si mon esprit se relève du coup qui a pour jamais détruit mon bonheur, d'écrire la vie publique de mon père, comme ministre et comme écrivain ; mais cette vie étant nécessairement liée tout entière à la plus grande époque de l'histoire européenne, à la Révolution de France, je renvoie à d'autres temps un travail qui pourrait réveiller les passions haineuses que la mort a désarmées. » (*Du caractère de M. Necker.*)

Consulat et de l'Empire. Elle avait travaillé longuement à cet ouvrage en 1813, en Angleterre ; il semble qu'alors elle ait été plus particulièrement frappée de la situation respective de la France et de l'Angleterre et qu'elle ait fait entrer, à cette époque, des considérations sur ce sujet dans son livre (1). Bref, il n'y a pas unité de plan ; il y en a moins encore que dans les autres ouvrages de Mme de Staël. Le temps a fait ce livre. Sa vraie unité vient de l'esprit de liberté qui l'anime.

Ce livre est-il tout entier de la main de Mme de Staël? Il faut faire des réserves. En 1816, le livre est rédigé dans ses grandes lignes, suivant la méthode de Mme de Staël, qui écrivait de premier jet ses pensées, presque sans retouche, sans laisser refroidir l'inspiration, reprenait ensuite, modifiait cette rédaction primitive et récrivait en entier l'ouvrage. C'est ainsi qu'il existe plusieurs manuscrits pour chacune de ses œuvres. De 1816 à 1817, elle passe une année à reviser, à corriger son livre. Quand elle meurt, les deux premiers volumes sont terminés et une partie du troisième. Son gendre, le duc de Broglie, et son fils, le baron Auguste de Staël, sous la direction de Schlegel, le confident, l'ami de Mme de Staël, le précepteur de ses enfants, se mettent à l'œuvre. Dans quelle mesure ont-ils respecté le texte de Mme de Staël? Ils avouent dans la préface qu'ils ont corrigé de « légères inexactitudes », fait des retouches de style ; cela est inquiétant. D'autre part, le troisième volume n'était écrit que de premier jet ; des « notes marginales » indiquaient les points que l'auteur avait développés. Dans quelle mesure ces notes sont-elles entrées dans le texte? Il y avait maintes allusions à des événements, à des personnages contemporains ; il est certain que les éditeurs se sont livrés pour les *Considérations* au même travail de prudent « échenillage » que

(1) Voir *Bibliographie des œuvres de Mme de Staël*, n° 22, le titre sous lequel l'ouvrage est annoncé en 1817 dans le *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*. Cf. *Avertissement* de l'auteur : « ... Présenter le tableau de l'Angleterre comme une justification de l'opinion de M. Necker relativement aux institutions politiques de ce pays. »

pour *Dix années d'exil*. Quand l'ouvrage parut, en 1818, ne prétendit-on pas que le troisième volume était de Benjamin Constant (1)? Cela est excessif, sans doute, mais cela nous prouve que les contemporains eux-mêmes doutèrent de l'authenticité du tome troisième. Il serait nécessaire de faire pour les *Considérations* ce que nous avons fait pour *Dix années d'exil*, c'est-à-dire de revoir le texte avec les méthodes modernes, sur les manuscrits de Mme de Staël (2).

Ces réserves faites, il faut admettre que c'est bien l'esprit de Mme de Staël qui anime l'ouvrage. C'est son testament politique. Il eut un retentissement extraordinaire, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Il a plus fait pour la gloire de l'auteur que sa longue lutte elle-même avec l'empereur Napoléon.

1° Le premier mérite, on pourrait dire la première audace de ce livre, c'est qu'il réhabilite la Révolution. En pleine réaction royaliste, en pleine « Chambre introuvable », alors que régicides, conventionnels sont traqués, pourchassés, proscrits, réduits à se cacher à Bruxelles, à Londres, en Allemagne, en Amérique, il ose proclamer la Révolution de France « une des grandes époques de l'ordre social (3) ». Ce mot fit scandale. Bien plus, Mme de Staël soutient avec raison que l'état révolutionnaire était depuis un siècle et demi l'état normal de la monarchie française. A la monarchie idyllique du Vert-Galant et de la Poule au pot, célébrée par tous les apologistes et les chansonniers de la Restauration, elle oppose le lourd despotisme de Richelieu, l'arbitraire de Louis XIV, la ruine de la France à la fin de son règne, l'esprit débile et les « inconséquences perpétuelles » de Louis XV, la faiblesse de Louis XVI, et elle conclut par ce mot admirable : « Il faut attribuer la Révo-

(1) Mme DE BOIGNE, *Mémoires*, t. II.

(2) L'un de ces manuscrits fut donné, par la famille, au baron Gérard, l'auteur du célèbre portrait de Mme de Staël. Un autre est conservé, relié en maroquin rouge, au château de Broglie, où nous l'avons vu.

(3) *Considérations*, t. Ier, p. 9.

lution à tout et à rien : *chaque année du siècle y conduisait par toutes les routes.* » Elle montre enfin, avec une franchise qui fit scandale, la part très certaine qui revient à chacun et aux nobles mêmes dans la chute de la royauté : ce sont les corps aristocratiques qui ont les premiers attaqué le pouvoir royal ; ce sont eux encore qui l'ont attaqué sous Louis XVI. Bref, elle a mis en éclatante lumière le caractère fatal, supérieur au pouvoir, à la volonté des hommes, de la Révolution. D'une époque considérée alors comme infernale et comme la crise de folie convulsive de l'espèce humaine, elle a fait l'aboutissement logique de cent cinquante années d'erreurs et de fautes ; elle a montré, dans ces hommes qu'on chargeait d'anathèmes, les instruments de forces irrésistibles dont ils ont été les premières victimes. « Dans la Révolution de France, les hommes ne sont rien ; les principes sont tout. » Profonde vérité, qui montrait aux *ultras* de 1818 que, s'ils en avaient fini avec ces hommes, il restait encore « les principes ».

2° C'est là la seconde nouveauté du livre de Mme de Staël. Dans un temps où le mot d'ordre, d'un bout de l'Europe à l'autre, était : « Guerre à la Révolution et à ses principes », Mme de Staël démontre qu'en France il ne peut y avoir désormais de gouvernement qu'à la condition de s'inspirer des idées de liberté. A cette question très discutée : « Les Français sont-ils faits pour être libres? » (VIe partie, chap. Ier), elle répond sans hésiter par l'affirmative : liberté des élections, la monarchie avec la Charte, telle est sa profession de foi politique ; c'est aussi celle du parti libéral sous la Restauration. Les *Considérations* sont inséparables de l'histoire de ce parti : c'est l'arsenal où, pendant douze années, il a été chercher des armes contre l'arbitraire pour la liberté.

3° L'esprit de ce livre, c'est, au fond, celui du livre de la *Littérature;* malgré ses variations plus apparentes que réelles, Mme de Staël est restée fidèle à son idéal d'autrefois. Cet idéal, c'est la foi indéfectible dans le progrès et dans le triomphe de la raison. La conviction profonde qu'il est puéril de vouloir ramener les sociétés en arrière, que la

science du gouvernement est une science soumise aux lois de la raison, qu'on ne gouverne pas contre les lumières, que l'humanité poursuit sa marche en avant et renverse les obstacles que de médiocres politiques élèvent sur sa route, voilà bien l'âme de ce livre. Ni les tragédies sanglantes de la Terreur, ni les guerres, ni les persécutions de l'Empire, ni la réaction de l'heure présente, rien n'a pu triompher du robuste optimisme de Mme de Staël. C'est que cet optimisme a sa source dans l'élan de son cœur, dans son éducation première, dans la philosophie du dix-huitième siècle qui est, au fond, la sienne. Elle a très bien vu que ce qui fait la grandeur de la Révolution de France, c'est qu'elle n'est pas un acte isolé, monstrueux, inexplicable à la raison humaine ; mais elle se rattache au mouvement des idées du dix-huitième siècle, elle en est la conséquence nécessaire et fatale. Les adversaires de cette Révolution s'en rendaient bien compte ; mais les Bonald et les de Maistre condamnent cette philosophie au nom de la Révolution, tandis que Mme de Staël absout la Révolution au nom de cette philosophie, c'est-à-dire de la foi dans la puissance bienfaisante du progrès et de la raison.

4º Sans doute, on peut remarquer dans ce livre, en particulier dans le tome III, une admiration excessive de l'Angleterre et des institutions de l'Angleterre, « le plus beau monument de justice et de grandeur morale existant parmi les Européens ». Cela montre où a été composée cette partie de l'ouvrage et sous quelles influences. Les événements de 1813-1814 ont fait rayonner le prestige de cette nation d'un éclat extraordinaire ; elles ont confirmé les vieilles théories de Montesquieu et l'engouement des philosophes du dix-huitième siècle ; c'est la « liberté anglaise » qui a brisé le joug napoléonien, délivré l'Europe asservie, honneur qu'elle partage d'ailleurs avec le tsar de toutes les Russies. Mais ces contradictions ne sont pas pour arrêter Mme de Staël. Le grand triomphe de l'Angleterre, c'est le triomphe des idées libérales qui lui sont chères, et c'est le modèle qu'elle propose à la France.

5º Enfin ce livre est un charmant livre d'impressions et

de souvenirs, et c'est, à l'heure actuelle, ce qui nous semble le plus précieux dans cet ouvrage. C'est la Révolution française, ce sont les événements de cette Révolution, de la plus prodigieuse époque des temps modernes, vus par un témoin d'une merveilleuse intelligence, et qui, par sa naissance, par son mariage, par ses relations, par son caractère d'étrangère, est placée dans des conditions vraiment uniques pour les contempler et pour les comprendre. Elle a *vu*, de ses yeux *vu*, les plus grands acteurs du siècle, Mirabeau et sa crinière léonine, le pâle Robespierre, le maigre et jaune Bonaparte, suivi de ses aides de camp, « courbés par le respect » ; elle a *vu* les plus grandes scènes de ce temps, l'ouverture des États généraux, les séances de l'Assemblée constituante, Versailles envahi par la populace ; elle a *vu* les massacreurs de Septembre et leurs bras rouges de sang ; elle a monté entre deux rangs de sabres et de piques les degrés de l'Hôtel de Ville. Visions inoubliables, qui sont la toile de fond, le décor de ce livre. Ce ne sont pas seulement des *Considérations*, ce sont des *Tableaux* de la Révolution française.



CONSIDÉRATIONS
SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

LA RÉVOLUTION EST UNE DES GRANDES ÉPOQUES DE L'ORDRE SOCIAL

La Révolution de France est une des grandes époques de l'ordre social. Ceux qui la considèrent comme un événement accidentel n'ont porté leurs regards ni dans le passé, ni dans l'avenir. Ils ont pris les acteurs pour la pièce ; et, afin de satisfaire leurs passions, ils ont attribué aux hommes du moment ce que les siècles avaient préparé.

Il suffisait cependant de jeter un coup d'œil sur les principales crises de l'histoire, pour se convaincre qu'elles ont été toutes inévitables, quand elles se rattachaient de quelque manière au développement des idées, et qu'après une lutte et des malheurs plus ou moins prolongés, le triomphe des lumières a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine.

Mon ambition serait de parler du temps dans lequel nous avons vécu, comme s'il était déjà loin de nous. Les hommes éclairés, qui sont toujours contemporains des siècles futurs par leurs pensées, jugeront si j'ai su m'élever à la hauteur d'impartialité à laquelle je voulais atteindre. (Ire partie, chap. 1er.)

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE

Les hommes ne savent guère que l'histoire de leur temps ; et l'on dirait, en lisant les déclamations de nos jours, que les

huit siècles de la monarchie qui ont précédé la Révolution française n'ont été que des temps tranquilles, et que la nation était alors sur des roses. On oublie les templiers brûlés sous Philippe le Bel; les triomphes des Anglais sous les Valois; la guerre de la Jacquerie; les assassinats du duc d'Orléans et du duc de Bourgogne; les cruautés perfides de Louis XI; les protestants français condamnés à d'affreux supplices sous François Ier, pendant qu'il s'alliait lui-même aux protestants d'Allemagne; les horreurs de la Ligue surpassées toutes encore par le massacre de la Saint-Barthélemy; les conspirations contre Henri IV, et son assassinat, œuvre effroyable des ligueurs; les échafauds arbitraires élevés par le cardinal de Richelieu; les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes, l'expulsion des protestants et la guerre des Cévennes, sous Louis XIV; enfin les querelles plus douces, mais non moins importantes, des parlements, sous Louis XV.

Des troubles sans fin se sont élevés pour obtenir la liberté telle qu'on la concevait à différentes périodes, soit féodale, soit religieuse, enfin représentative; et, si l'on en excepte les règnes où des monarques, tels que François Ier, et surtout Louis XIV, ont eu la dangereuse habileté d'occuper les esprits par la guerre, il ne s'est pas écoulé, pendant l'espace de huit siècles, vingt-cinq ans durant lesquels, ou les grands vassaux armés contre les rois, ou les paysans soulevés contre les seigneurs, ou les réformés se défendant contre les catholiques, ou les parlements se prononçant contre la cour, n'aient essayé d'échapper au pouvoir arbitraire, le plus insupportable fardeau qui puisse peser sur un peuple. Les troubles civils, aussi bien que les violences auxquelles on a eu recours pour les étouffer, attestent que les Français ont lutté autant que les Anglais pour obtenir la liberté légale, qui seule peut faire jouir une nation du calme, de l'émulation et de la prospérité.

Il importe de répéter à tous les partisans des droits qui reposent sur le passé, que c'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est moderne. (Ire partie, chap. II.)

LOUIS XIV

Le roi qui a pensé que les propriétés de ses sujets lui appartenaient, et qui s'est permis tous les genres d'actes arbitraires; enfin, le roi (ose-t-on le dire, et peut-on l'oublier!) qui vint, le

fouet à la main, interdire comme une offense le dernier reste de l'ombre d'un droit, les remontrances du parlement, ne respectait que lui-même, et n'a jamais pu concevoir ce que c'était qu'une nation. Tous les torts qu'on a reprochés à Louis XIV sont une conséquence naturelle de la superstition de son pouvoir, dont on l'avait imbu dès son enfance. Comment le despotisme n'entraînerait-il pas la flatterie? et comment la flatterie ne fausserait-elle pas les idées de toute créature humaine qui y est exposée? Quel est l'homme de génie qui se soit entendu dire la centième partie des éloges prodigués aux rois les plus médiocres? et cependant ces rois, par cela même qu'ils ne méritent pas qu'on leur adresse ces éloges, en sont plus facilement enivrés.

Si Louis XIV fût né simple particulier, on n'aurait probablement jamais parlé de lui, parce qu'il n'avait en rien des facultés transcendantes ; mais il entendait bien cette dignité factice qui met l'âme des autres mal à l'aise. Henri IV s'entretenait familièrement avec tous ses sujets, depuis la première classe jusqu'à la dernière ; Louis XIV a fondé cette étiquette exagérée qui a privé les rois de sa maison, soit en France, soit en Espagne, de toute communication franche et naturelle avec les hommes : aussi ne les connut-il pas, dès que les circonstances devinrent menaçantes. Un ministre (Louvois) l'engagea dans une guerre sanglante, pour avoir été tourmenté par lui sur les fenêtres d'un bâtiment ; et, pendant soixante-huit années de règne, Louis XIV, bien qu'il n'eût aucun talent comme général, a pourtant fait cinquante-six ans la guerre. Le Palatinat a été ravagé ; des exécutions atroces ont eu lieu dans la Bretagne. Le bannissement de deux cent mille Français protestants, les dragonnades et la guerre des Cévennes, n'égalent pas encore les horreurs réfléchies qui se trouvent dans les différentes ordonnances rendues après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Le code lancé alors contre les religionnaires peut tout à fait se comparer aux lois de la Convention contre les émigrés et porte les mêmes caractères. L'état civil leur était refusé, c'est-à-dire, que leurs enfants n'étaient pas considérés comme légitimes, jusqu'en 1787, que l'assemblée des notables a provoqué la justice de Louis XVI à cet égard. Non seulement leurs biens étaient confisqués, mais ils étaient attribués à ceux qui les dénonçaient ; leurs enfants leur étaient pris de force, pour être élevés dans la religion catholique. Les ministres du culte, et ceux qu'on appelait les relaps, étaient condamnés aux galères ou à la mort ; et, comme enfin on avait déclaré qu'il n'y avait

plus de protestants en France, on considérait tous ceux qui l'étaient comme relaps, quand il convenait de les traiter ainsi.

Des injustices de tout genre ont signalé ce règne de Louis XIV, objet de tant de madrigaux ; et personne n'a réclamé contre les abus d'une autorité qui était elle-même un abus continuel. Fénelon a seul osé élever sa voix ; mais c'est assez aux yeux de la postérité. Ce roi, si scrupuleux sur les dogmes religieux, ne l'était guère sur les bonnes mœurs, et ce n'est qu'à l'époque de ses revers qu'il a développé de véritables vertus. On ne se sent pas avec lui la moindre sympathie, jusqu'au moment où il fut malheureux ; alors une grandeur native reparut dans son âme.

On vante les beaux édifices que Louis XIV a fait élever. Mais nous savons par expérience que, dans tous les pays où les députés de la nation ne défendent pas l'argent du peuple, il est aisé d'en avoir pour toute espèce de dépense. Les pyramides de Memphis ont coûté plus de travail que les embellissements de Paris, et cependant les despotes d'Égypte disposaient facilement de leurs esclaves pour les bâtir.

Attribuera-t-on aussi à Louis XIV les grands écrivains de son temps? Il persécuta Port-Royal dont Pascal était le chef ; il fit mourir de chagrin Racine ; il exila Fénelon ; il s'opposa constamment aux honneurs qu'on voulait rendre à La Fontaine, et ne professa de l'admiration que pour Boileau. La littérature, en l'exaltant avec excès, a bien plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelques pensions accordées aux gens de lettres n'exerceront jamais beaucoup d'influence sur les vrais talents. Le génie n'en veut qu'à la gloire, et la gloire ne jaillit que de l'opinion publique. (Ire partie, chap. II.)

LA GUERRE D'AMÉRIQUE

En jugeant le passé d'après la connaissance des événements qui l'ont suivi, on peut dire, je crois, que Louis XVI eut tort de se mêler de la guerre entre l'Amérique et l'Angleterre, quoique l'indépendance des États-Unis fût désirée par toutes les âmes généreuses. Les principes de la monarchie française ne permettaient pas d'encourager ce qui devait être considéré comme une révolte, d'après ces mêmes principes. D'ailleurs, la France n'avait point à se plaindre alors de l'Angleterre ; et déclarer une guerre seulement d'après la rivalité toujours subsistante entre ces deux pays, c'est un genre de politique mauvais en lui-

même, et plus nuisible encore à la France qu'à l'Angleterre. Car la France ayant de plus grandes sources naturelles de prospérité, et beaucoup moins de puissance et d'habileté sur mer, c'est la paix qui la fortifie, et la guerre maritime qui la ruine.

La cause de l'Amérique et les débats du parlement d'Angleterre à ce sujet excitèrent un grand intérêt en France. Tous les Français qui furent envoyés pour servir avec le général Washington revinrent pénétrés d'un enthousiasme de liberté qui devait leur rendre difficile de retourner tranquillement à la cour de Versailles, sans rien souhaiter de plus que l'honneur d'y être admis. Il faut donc, dira-t-on, attribuer la Révolution à la faute que fit le gouvernement français en prenant part à la guerre d'Amérique. Il faut attribuer la Révolution à tout et à rien : chaque année du siècle y conduisait par toutes les routes. Il était très difficile de se refuser aux cris de Paris en faveur de l'indépendance des Américains. Déjà le marquis de La Fayette, un noble Français, amoureux de la gloire et de la liberté, avait obtenu l'approbation générale en allant se joindre aux Américains, avant même que le gouvernement français eût pris parti pour eux. La résistance à la volonté du roi, dans cette circonstance, fut encouragée par les applaudissements du public. Or, quand l'autorité du prince est en défaveur auprès de l'opinion, le principe de la monarchie, qui place l'honneur dans l'obéissance, est attaqué par sa base.

A quoi fallait-il donc se décider? M. Necker fit au roi des représentations très fortes en faveur du maintien de la paix, et ce ministre, accusé de sentiments républicains, se prononça contre une guerre dont l'indépendance d'un peuple était l'objet. Ce n'est point, je n'ai pas besoin de le dire, qu'il ne souhaitât vivement le triomphe des Américains dans leur admirable cause ; mais d'une part il ne croyait pas permis de déclarer la guerre sans une nécessité positive et, de l'autre, il était convaincu qu'aucune combinaison politique ne vaudrait à la France les avantages qu'elle pouvait retirer de ses capitaux consumés par cette guerre. Ces arguments ne prévalurent pas, et le roi se décida pour la guerre. Il faut convenir néanmoins qu'elle pouvait être appuyée par des motifs essentiels ; et, quelque parti qu'on prît, on s'exposait à de graves inconvénients. Déjà le temps approchait où l'on devait appliquer à Louis XVI ce que Hume dit de Charles Ier : *Il se trouvait dans une situation où les fautes étaient irréparables, et cette situation ne saurait convenir à la faible nature humaine.* (Ire partie, chap. VII.)

EXIL DE NECKER

Un soir, dans l'hiver de 1787, deux jours après que la réponse aux attaques de M. de Calonne eût paru, on fit demander mon père dans le salon où nous étions tous rassemblés avec quelques amis ; il sortit et fit appeler d'abord ma mère, et puis moi, quelques minutes après, et me dit que M. le Noir, lieutenant de police, venait de lui apporter une lettre de cachet qui l'exilait à quarante lieues de Paris. Je ne saurais peindre l'état où je fus à cette nouvelle ; cet exil me parut un acte de despotisme sans exemple ; il s'agissait de mon père, dont tous les sentiments nobles et purs m'étaient intimement connus. Je n'avais pas encore l'idée de ce que c'est qu'un gouvernement, et la conduite de celui de France me paraissait la plus révoltante de toutes les injustices. Certes, je n'ai point changé à l'égard de l'exil imposé sans jugement ; je pense, et je tâcherai de le prouver, que c'est, parmi les peines cruelles, celle dont on peut le plus facilement abuser. Mais alors les lettres de cachet, comme tant d'autres illégalités, étaient passées en habitude, et le caractère personnel du roi adoucissait l'abus autant qu'il était possible.

L'opinion publique, d'ailleurs, changeait les persécutions en triomphe. Tout Paris vint visiter M. Necker pendant les vingt-quatre heures qu'il lui fallut pour faire les préparatifs de son départ. L'archevêque de Toulouse, protégé de la reine, et qui se préparait à remplacer M. de Calonne, se crut obligé, même par un calcul d'ambition, à se montrer chez un exilé. De toutes parts on s'empressait d'offrir des habitations à M. Necker ; tous les châteaux, à quarante lieues de Paris, furent mis à sa disposition. Le malheur d'un exil qu'on savait momentané ne pouvait être très grand, et la compensation était superbe. Mais est-ce ainsi qu'un pays peut être gouverné? Rien n'est si agréable, pendant un certain temps, que le déclin d'un gouvernement quelconque, car sa faiblesse lui donne l'apparence de la douceur : mais la chute qui s'ensuit est terrible. (Ire partie, chap. IX.)

OUVERTURE DES ÉTATS GÉNÉRAUX, LE 5 MAI 1789

Je n'oublierai jamais le moment où l'on vit passer les douze cents députés de la France, se rendant en procession à l'église

pour entendre la messe, la veille de l'ouverture des États généraux. C'était un spectacle bien imposant et bien nouveau pour des Français ; tout ce qu'il y avait d'habitants dans la ville de Versailles, ou de curieux arrivés de Paris, se rassemblait pour le contempler. Cette nouvelle sorte d'autorité dans l'État, dont on ne connaissait encore ni la nature, ni la force, étonnait la plupart de ceux qui n'avaient pas réfléchi sur les droits des nations.

Le haut clergé avait perdu une partie de sa considération, parce que beaucoup de prélats ne s'étaient pas montrés assez réguliers dans leur conduite, et qu'un plus grand nombre encore n'étaient occupés que des affaires politiques. Le peuple est sévère pour les prêtres comme pour les femmes : il veut, dans les uns et dans les autres, du dévouement à leurs devoirs. La gloire militaire, qui constitue la considération de la noblesse, comme la piété celle du clergé, ne pouvait plus apparaître que dans le passé. Une longue paix n'avait donné à aucun des nobles qui en auraient été les plus avides l'occasion de recommencer leurs aïeux, et c'étaient d'illustres obscurs que tous les grands seigneurs de France. La noblesse de second ordre n'avait pas eu plus d'occasions de se distinguer, puisque la nature du gouvernement ne permettait aux gentilshommes que la carrière des armes. Les anoblis, qu'on voyait marcher en grand nombre dans les rangs des nobles, portaient d'assez mauvaise grâce le panache et l'épée ; et l'on se demandait pourquoi ils se plaçaient dans le premier ordre de l'État, seulement parce qu'ils avaient obtenu de ne pas payer leur part des impôts publics : car, en effet, c'était à cet injuste privilège que se bornaient leurs droits politiques.

La noblesse se trouvant déchue de sa splendeur par l'esprit de courtisan, par l'alliage des anoblis et par une longue paix ; le clergé ne possédant plus l'ascendant des lumières qu'il avait eu dans les temps barbares, l'importance des députés du Tiers-État en était augmentée. Leurs habits et leurs manteaux noirs, leurs regards assurés, leur nombre imposant, attiraient l'attention sur eux : des hommes de lettres, des négociants, un grand nombre d'avocats composaient ce troisième ordre. Quelques nobles s'étaient fait nommer députés du Tiers, et parmi ces nobles on remarquait surtout le comte de Mirabeau : l'opinion qu'on avait de son esprit était singulièrement augmentée par la peur que faisait son immoralité ; et cependant, c'est cette immoralité même qui a diminué l'influence que ses étonnantes

facultés devaient lui valoir. Il était difficile de ne pas le regarder longtemps, quand on l'avait une fois aperçu : son immense chevelure le distinguait entre tous ; on eût dit que sa force en dépendait comme celle de Samson ; son visage empruntait de l'expression de sa laideur même, et toute sa personne donnait l'idée d'une puissance telle qu'on se la représenterait dans un tribun du peuple.

Aucun nom, excepté le sien, n'était encore célèbre dans les six cents députés du Tiers ; mais il y avait beaucoup d'hommes honorables et beaucoup d'hommes à craindre. L'esprit de faction commençait à planer sur la France, et l'on ne pouvait l'abattre que par la sagesse ou par le pouvoir. Or, si l'opinion avait déjà miné le pouvoir, que pouvait-on faire sans sagesse?

J'étais placée à une fenêtre près de Mme de Montmorin, femme du ministre des affaires étrangères, et je me livrais, je l'avoue, à la plus vive espérance, en voyant pour la première fois en France des représentants de la nation. Mme de Montmorin, dont l'esprit n'était en rien distingué, me dit avec un ton décidé, qui cependant me fit effet : « Vous avez tort de vous réjouir, il arrivera de ceci de grands désastres à la France et à nous ». Cette malheureuse femme a péri sur l'échafaud avec un de ses fils, l'autre s'est noyé ; son mari a été massacré le 2 septembre ; sa fille aînée a péri dans l'hôpital d'une prison ; sa fille cadette, Mme de Beaumont (1), personne spirituelle et généreuse, a succombé sous le poids de ses regrets avant trente ans ; la famille de Niobé n'a pas été plus cruellement frappée que celle de cette pauvre mère : on eût dit qu'elle le pressentait.

L'ouverture des États généraux eut lieu le lendemain : on avait construit à la hâte une grande salle dans l'avenue de Versailles pour y recevoir les députés. Beaucoup de spectateurs furent admis à cette cérémonie. Une estrade était élevée pour y placer le trône du roi, le fauteuil de la reine, et des chaises pour le reste de la famille royale.

Le chancelier, M. de Barentin, s'assit sur l'avant-scène de cette espèce de théâtre. Les trois ordres étaient, pour ainsi dire, dans le parterre, le clergé et la noblesse à droite et à gauche, les députés du Tiers-État en face. Ils avaient déclaré d'avance qu'ils ne se mettraient pas à genoux au moment de l'arrivée du roi, suivant l'ancien usage, encore pratiqué la dernière fois que les États généraux s'étaient rassemblés. Si les députés du Tiers-État

(1) L'amie de Chateaubriand.

s'étaient mis à genoux en 1789, tout le monde, y compris les aristocrates les plus purs, aurait trouvé cette action ridicule, c'est-à-dire en désaccord avec les idées du temps.

Lorsque Mirabeau parut, un murmure se fit entendre dans l'assemblée. Il en comprit le sens ; mais, traversant la salle fièrement jusqu'à sa place, il eut l'air de se préparer à faire naître assez de troubles dans l'État pour confondre les rangs de l'estime aussi bien que tous les autres. M. Necker fut couvert d'applaudissements dès qu'il entra ; sa popularité était alors entière, et le roi pouvait s'en servir utilement, en restant fidèle au système dont il avait adopté les principes fondamentaux.

Quand le roi vint se placer sur le trône, au milieu de cette assemblée, j'éprouvai pour la première fois un sentiment de crainte. D'abord je remarquai que la reine était très émue ; elle arriva plus tard que l'heure assignée, et les couleurs de son teint étaient altérées. Le roi prononça son discours avec sa simplicité accoutumée ; mais les physionomies des députés exprimaient plus d'énergie que celle du monarque, et ce contraste devait inquiéter, dans des circonstances où, rien n'étant encore établi, il fallait de la force des deux côtés. (Ire partie, chap. XVI.)

LE BARON DE BRETEUIL

Le baron de Breteuil, qui aspirait à remplacer M. Necker, était incapable de comprendre autre chose que l'ancien régime ; et encore, dans l'ancien régime, ses idées ne s'étaient jamais étendues au delà des cours, soit en France, soit dans les pays étrangers où il avait été envoyé comme ambassadeur. Il avait revêtu son ambition des formes de la bonhomie ; il serrait la main à la manière anglaise à tous ceux qu'il rencontrait, comme s'il eût dit à chacun : « Je voudrais être ministre ; quel mal cela vous fait-il? » A force de répéter qu'il voulait être ministre, on y avait consenti, et il avait aussi bien gouverné qu'un autre, quand il ne s'agissait que de signer le travail ordinaire que les commis apportaient tout fait à leurs chefs. Mais dans la grande circonstance dont je vais parler, il fit, par ses conseils, un mal affreux à la cause du roi. Son gros son de voix ressemblait à de l'énergie ; il marchait à grand bruit en frappant du pied, comme s'il avait voulu faire sortir de terre une armée, et toutes ses manières décidées faisaient illusion à ceux qui avaient foi à leurs propres désirs. (Ire partie, chap. XX.)

RETOUR TRIOMPHAL DE NECKER

Qu'il me soit permis de m'arrêter encore une fois sur ce jour, le dernier de la prospérité de ma vie, cependant, qui s'ouvrait à peine devant moi. La population entière de Paris se pressait en foule dans les rues ; on voyait des hommes et des femmes aux fenêtres et sur les toits, criant : Vive M. Necker ! Quand il arriva près de l'Hôtel de Ville, les acclamations redoublèrent ; la place était remplie d'une multitude animée du même sentiment, et qui se précipitait sur les pas d'un seul homme, et cet homme était mon père. Il monta dans la salle de l'Hôtel de Ville, rendit compte aux magistrats nouvellement élus de l'ordre qu'il avait donné pour sauver M. de Besenval ; et, leur faisant sentir avec sa délicatesse accoutumée tout ce qui plaidait en faveur de ceux qui avaient obéi à leur souverain, et qui défendaient un ordre de choses existant depuis plusieurs siècles, il demanda l'amnistie pour le passé, quel qu'il fût, et la réconciliation pour l'avenir. Les confédérés du Rutli, au commencement du quatorzième siècle, en jurant la délivrance de la Suisse, jurèrent aussi d'être justes envers leurs adversaires ; et c'est sans doute à cette noble résolution qu'ils durent leur triomphe. Au moment où M. Necker prononça ce mot d'amnistie, il retentit dans tous les cœurs ; aussitôt le peuple, rassemblé sur la place publique, voulut s'y associer. M. Necker alors s'avança sur le balcon, et, proclamant à haute voix les saintes paroles de la paix entre les Français de tous les partis, la multitude entière y répondit avec transport. Je ne vis rien de plus dans cet instant, car je perdis connaissance à force de joie. (Ire partie, chap. XXIII.)

MIRABEAU

On dirait qu'à toutes les époques de l'histoire il y a des personnages qu'on peut considérer comme les représentants du bon et du mauvais principe. Tels étaient Cicéron et Catilina dans Rome ; tels furent M. Necker et Mirabeau en France. Mirabeau, doué de l'esprit le plus énergique et le plus étendu, se crut assez fort pour renverser le gouvernement et pour établir sur ses ruines un ordre de choses quelconque qui fût l'œuvre de ses mains. Ce projet gigantesque perdit la France et le perdit

lui-même ; car il se conduisit d'abord comme un factieux, bien que sa véritable manière de voir fût celle de l'homme d'État le plus réfléchi. Ayant passé toute sa vie, jusqu'à quarante ans qu'il avait alors, dans les procès, les enlèvements et les prisons, il était banni de la bonne compagnie, et son premier désir était d'y rentrer. Mais il fallait mettre le feu à l'édifice social, pour que les portes des salons de Paris lui fussent ouvertes. Mirabeau, comme tous les hommes sans morale, vit d'abord son intérêt personnel dans la chose publique, et sa prévoyance fut bornée par son égoïsme...

Mirabeau se hâta de proclamer les principes les plus désorganisateurs, lui dont la raison, isolée de son caractère, était parfaitement sage et lumineuse. M. Necker a dit de lui, dans un de ses ouvrages, qu'il était *tribun par calcul et aristocrate par goût*. Rien ne pouvait mieux le peindre : non seulement son esprit était trop supérieur pour ne pas connaître l'impossibilité de la démocratie en France ; mais ce gouvernement eût été praticable qu'il ne s'en serait pas soucié. Il attachait un grand prix de vanité à sa naissance ; en parlant de la Saint-Barthélemy, on l'entendait dire : *l'amiral Coligny, qui, par parenthèse, était mon cousin;* tant il cherchait l'occasion de rappeler qu'il était bon gentilhomme.

Ses goûts dispendieux lui rendaient l'argent fort nécessaire, et l'on a reproché à M. Necker de ne lui en avoir pas donné, à l'ouverture des Etats généraux. Les autres ministres s'étaient chargés de ce genre d'affaires, auquel le caractère de M. Necker n'était point propre. D'ailleurs Mirabeau, soit qu'il acceptât ou non l'argent de la cour, était bien décidé à se faire le maître et non l'instrument de cette cour, et l'on n'aurait jamais obtenu de lui qu'il renonçât à sa force démagogique, avant que cette force l'eût conduit à la tête du gouvernement. Il proclamait la réunion de tous les pouvoirs dans une seule assemblée, bien qu'il sût parfaitement qu'une telle organisation politique était destructive de tout bien ; mais il se persuadait que la France serait dans sa main et qu'il pourrait, après l'avoir précipitée dans la confusion, l'en retirer à sa volonté. La morale est la science des sciences, à ne la considérer que sous le rapport du calcul, et il y a toujours des limites à l'esprit de ceux qui n'ont pas senti l'harmonie de la nature des choses avec les devoirs de l'homme. *La petite morale tue la grande*, répétait souvent Mirabeau ; mais l'occasion de la grande ne se présentait guère, selon lui, dans tout le cours d'une vie.

Il avait plus d'esprit que de talent, et ce n'était jamais qu'avec effort qu'il improvisait à la tribune. Cette même difficulté de rédaction le fit avoir recours à ses amis, pour l'aider dans tous ses ouvrages ; mais cependant aucun d'eux, après sa mort, n'aurait pu écrire ce qu'il savait leur inspirer. Il disait, en parlant de l'abbé Maury : *Quand il a raison, nous disputons; quand il a tort, je l'écrase;* mais c'est que l'abbé Maury défendait souvent, même de bonnes causes, avec cette espèce de faconde qui ne vient pas de l'émotion intime de l'âme.

... La nature l'avait bien servi, en lui donnant les défauts et les avantages qui agissent sur une assemblée populaire : de l'amertume, de la plaisanterie, de la force et de l'originalité. Quand il se levait pour parler, quand il montait à la tribune, la curiosité de tous était excitée ; personne ne l'estimait, mais on avait une si haute idée de ses facultés, que nul n'osait l'attaquer, si ce n'est ceux des aristocrates qui, ne se servant point de la parole, lui envoyaient défi sur défi pour l'appeler en duel. Il s'y refusait toujours, prenant note sur ses tablettes des propositions de ce genre qu'on lui adressait, et promettant qu'il y répondrait à la fin de l'assemblée. *Il n'est pas juste*, disait-il, en parlant d'un honnête gentilhomme de je ne sais quelle province, *que j'expose un homme d'esprit comme moi contre un sot comme lui.* Et, chose bizarre dans un pays tel que la France, cette conduite ne le déconsidérait pas ; elle ne faisait pas même suspecter son courage. Il y avait quelque chose de si martial dans son esprit, de si hardi dans ses manières, qu'on ne pouvait accuser un tel homme d'aucune peur. (IIe partie, chap. Ier.)

SIEYÈS

Au premier rang du côté populaire, on remarquait l'abbé Sieyès, isolé par son caractère, bien qu'entouré des admirateurs de son esprit. Il avait mené, jusqu'à quarante ans, une vie solitaire, réfléchissant sur les questions politiques, et portant une grande force d'abstraction dans cette étude ; mais il était peu fait pour communiquer avec les autres hommes, tant il s'irritait aisément de leurs travers, et tant il les blessait par les siens ! Toutefois, comme il avait un esprit supérieur et des façons de s'exprimer laconiques et tranchantes, c'était la mode dans l'Assemblée de lui montrer un respect presque superstitieux. Mirabeau ne demandait pas mieux que d'accorder au silence

de l'abbé Sieyès le pas sur sa propre éloquence, car ce genre de rivalité n'est pas redoutable. On croyait à Sieyès, à cet homme mystérieux, des secrets sur les constitutions, dont on espérait toujours des effets étonnants, quand il les révélerait. Quelques jeunes gens, et même des esprits d'une grande force, professaient la plus haute admiration pour lui, et on s'accordait à le louer aux dépens de tout autre, parce qu'il ne se faisait jamais juger en entier dans aucune circonstance.

Ce qu'on savait avec certitude, c'est qu'il détestait les distinctions nobiliaires ; et cependant il avait conservé de son état de prêtre un attachement au clergé, qui se manifesta le plus clairement du monde lors de la suppression des dîmes. *Ils veulent être libres et ne savent pas être justes*, disait-il à cette occasion ; et toutes les fautes de l'Assemblée étaient renfermées dans ces paroles. Mais il fallait les appliquer également aux diverses classes de la société qui avaient droit à des dédommagements pécuniaires. L'attachement de l'abbé Sieyès pour le clergé aurait perdu tout autre homme auprès du parti populaire ; mais, en considération de sa haine contre les nobles, les montagnards lui pardonnèrent son faible pour les prêtres. (IIe partie, chap. VII.)

LE DISCOURS DE MIRABEAU SUR LA CONTRIBUTION DU QUART

Le jour où Mirabeau fut le plus éloquent, fut celui où, défendant astucieusement un décret de finance proposé par M. Necker, il peignit les horreurs de la banqueroute (1). Trois fois il reparut à la tribune pour effrayer sur ce malheur ; les députés des provinces n'y étaient pas très sensibles ; mais comme on ne savait pas alors, ce qu'on a trop appris depuis, à quel point une nation peut supporter la banqueroute, la famine, les massacres, les échafauds, la guerre civile, la guerre étrangère et la tyrannie, l'on reculait à l'idée des souffrances dont l'orateur présentait le tableau. J'étais à peu de distance de Mirabeau, quand il se fit entendre avec tant d'éclat dans l'assemblée ; et, quoique je ne crusse pas à ses bonnes intentions, il captiva pendant deux heures toute mon admiration. Rien n'était plus *impressif* que sa voix, si l'on peut s'exprimer ainsi : les gestes et les paroles

(1) Septembre 1789.

mordantes dont il savait se servir ne venaient peut-être pas purement de l'âme, c'est-à-dire, de l'émotion intérieure ; mais on sentait une puissance de vie dans ses discours, dont l'effet était prodigieux. *Que serait-ce, si vous aviez vu le monstre?* dit Garat dans son spirituel *Journal de Paris*. Le mot d'Eschine sur Démosthène ne pouvait mieux être appliqué, et l'incertitude sur le sens de l'expression qui veut dire prodige, en bien comme en mal, ne laissait pas d'avoir son prix.

Toutefois il ne serait pas juste de ne voir dans Mirabeau que des vices ; avec tant de véritable esprit, il y a toujours quelque mélange de bons sentiments. Mais il n'avait pas de conscience en politique, et c'est le grand défaut qu'on peut souvent reprocher en France aux individus comme aux assemblées. Les uns pensent aux succès, les autres aux honneurs, plusieurs à l'argent, quelques-uns, et ce sont les meilleurs, au triomphe de leur opinion. Mais où sont ceux qui se demandent avec recueillement quel est leur devoir, sans s'informer du sacrifice quelconque que ce devoir peut exiger d'eux? (IIe partie, chap. VII.)

DES ÉVÉNEMENTS DU 5 ET DU 6 OCTOBRE (1789)

J'appris, le matin du 5 octobre, que le peuple marchait sur Versailles ; mon père et ma mère y étaient établis. Je partis à l'instant pour aller les rejoindre, et je passai par une route peu fréquentée, sur laquelle je ne rencontrai personne. Seulement, en approchant de Versailles, je vis les piqueurs qui avaient accompagné le roi à la chasse, et je sus, en arrivant, qu'on lui avait envoyé un exprès pour le supplier de revenir. Singulier pouvoir des habitudes dans la vie des cours ! le roi faisait les mêmes choses, de la même manière et à la même heure que dans les temps les plus calmes : la tranquillité d'âme que cela suppose lui a mérité l'admiration, quand les circonstances ne lui ont plus permis que les vertus des victimes. M. Necker monta très vite au château, pour se rendre au conseil ; et ma mère, toujours plus effrayée par les nouvelles menaçantes qu'on apportait de Paris, se rendit dans la salle qui précédait celle où se tenait le roi, afin de partager le sort de mon père, quoi qu'il arrivât. Je la suivis, et je trouvai cette salle remplie d'un grand nombre de personnes, attirées là par des sentiments bien divers.

Nous vîmes passer Mounier, qui venait, fort à contre-cœur,

exiger, comme président de l'Assemblée Constituante, la sanction royale pure et simple à la déclaration des droits. Le roi en avait, pour ainsi dire, littéralement admis les maximes, mais il attendait, avait-il dit, leur application pour y apposer son consentement. L'Assemblée s'était révoltée contre ce léger obstacle à ses volontés ; car il n'y a rien de si violent en France que la colère qu'on a contre ceux qui s'avisent de résister sans être les plus forts.

Chacun se demandait, dans la salle où nous étions réunis, si le roi partirait ou non. On apprit d'abord qu'il avait commandé ses voitures, et que le peuple de Versailles les avait dételées ; ensuite qu'il avait ordonné au régiment de Flandre, alors en garnison à Versailles, de prendre les armes, et que ce régiment s'y était refusé. Nous avons su, depuis, qu'on avait délibéré dans le conseil si le roi se retirerait dans une province : mais, comme le trésor royal manquait d'argent, que la disette de blé était telle qu'on ne pouvait faire aucun rassemblement de troupes, et que l'on n'avait rien préparé pour s'assurer des régiments dont on croyait encore pouvoir disposer, le roi craignait de s'exposer à tout en s'éloignant : il était d'ailleurs convaincu que, s'il partait, l'Assemblée donnerait la couronne au duc d'Orléans. Mais l'Assemblée n'y songeait pas, même à cette époque : et, lorsque le roi consentit, dix-huit mois après, au voyage de Varennes, il dut voir qu'il n'avait eu aucune raison de crainte à cet égard. M. Necker n'était pas d'avis que la cour s'en allât ainsi sans aucun secours qui pût assurer le succès de cette démarche décisive ; mais il offrit pourtant au roi de le suivre, s'il s'y décidait, prêt à lui dévouer sa fortune et sa vie, quoiqu'il sût bien quelle serait sa situation, en conservant ses principes au milieu de courtisans qui n'en connaissent qu'un en politique comme en religion, l'intolérance.

Le roi ayant succombé à Paris sous le glaive des factieux, il est naturel que ceux qui ont été d'avis de son départ, le 5 octobre, s'en glorifient : car on peut toujours dire ce qu'on veut des bons effets d'un conseil qui n'a pas été suivi. Mais, outre qu'il était peut-être déjà impossible au roi de sortir de Versailles, il ne faut point oublier que M. Necker, en admettant la nécessité de venir à Paris, proposait en même temps que le roi marchât désormais sincèrement avec la constitutionet ne s'appuyât que sur elle : sans cela l'on s'exposait, quoi qu'on fît, aux plus grands malheurs.

Le roi, tout en se déterminant à rester, pouvait encore prendre

le parti de se mettre à la tête des gardes du corps et de repousser la force par la force. Mais Louis XVI se faisait un scrupule religieux d'exposer la vie des Français pour sa défense personnelle ; et son courage, dont on ne saurait douter quand on l'a vu périr, ne le portait jamais à aucune résolution spontanée. D'ailleurs, à cette époque, un succès même ne l'aurait pas sauvé ; l'esprit public était dans le sens de la Révolution, et c'est en étudiant le cours des choses qu'on parvient à prévoir, autant que cela est donné à l'esprit humain, les événements que les esprits vulgaires voudraient faire passer pour le résultat du hasard ou de l'action inconsidérée de quelques hommes.

Le roi se résolut donc à attendre l'armée, ou plutôt la foule parisienne, qui déjà s'était mise en marche ; et tous les regards se tournaient vers le chemin qui était en face des croisées. Nous pensions que les canons pourraient d'abord se diriger contre nous, et cela nous faisait assez de peur ; mais cependant aucune femme, dans une aussi grande circonstance, n'eut l'idée de s'éloigner.

Tandis que cette masse s'avançait sur nous, on annonçait l'arrivée de M. de La Fayette, à la tête de la garde nationale, et c'était sans doute un motif pour se tranquilliser. Mais il avait résisté longtemps au désir de la garde nationale, et ce n'était que par un ordre exprès de la commune de Paris qu'il avait marché, pour prévenir par sa présence les malheurs dont on était menacé. La nuit approchait, et la frayeur s'accroissait avec l'obscurité, lorsque nous vîmes entrer dans le palais M. de Chinon qui, depuis, sous le nom de duc de Richelieu, a si justement acquis une grande considération. Il était pâle, défait, vêtu presque comme un homme du peuple ; c'était la première fois qu'un tel costume entrait dans la demeure des rois et qu'un aussi grand seigneur que M. de Chinon se trouvait réduit à le porter. Il avait marché quelque temps de Paris à Versailles, confondu dans la foule, pour entendre les propos qui s'y tenaient, et il s'en était séparé à moitié chemin, afin d'arriver à temps pour prévenir la famille royale de ce qui se passait. Quel récit que le sien ! Des femmes et des enfants armés de piques et de faux se pressaient de toutes parts. Les dernières classes du peuple étaient encore plus abruties par l'ivresse que par la fureur. Au milieu de cette bande infernale, des hommes se vantaient d'avoir reçu le nom de *coupe-têtes* et promettaient de le mériter. La garde nationale marchait avec ordre, obéissait à son chef et n'exprimait que le désir de ramener à Paris le roi et l'Assemblée.

Enfin M. de La Fayette entra dans le château et traversa la salle où nous étions, pour se rendre chez le roi. Chacun l'entourait avec ardeur, comme s'il eût été le maître des événements, et déjà le parti populaire était plus fort que son chef ; les principes cédaient aux factions, ou plutôt ne leur servaient plus que de prétexte.

M. de La Fayette avait l'air très calme ; personne ne l'a jamais vu autrement ; mais sa délicatesse souffrait de l'importance de son rôle ; il demanda les postes intérieurs du château, pour en garantir la sûreté. On se contenta de lui accorder ceux du dehors. Ce refus était simple, puisque les gardes du corps ne devaient point être déplacés ; mais le plus grand des malheurs faillit en résulter. M. de La Fayette sortit de chez le roi en nous rassurant tous : chacun se retira chez soi après minuit ; il semblait que c'était bien assez de la crise de la journée, et l'on se crut en parfaite sécurité, comme il arrive presque toujours quand on a longtemps éprouvé une grande crainte et qu'elle ne s'est pas réalisée. M. de La Fayette, à cinq heures du matin, pensa que tous les dangers étaient passés et s'en fia aux gardes du corps, qui avaient répondu de l'intérieur du château. Une issue qu'ils avaient oublié de fermer permit aux assassins de pénétrer. On a vu le même hasard favoriser deux conspirations en Russie, dans les moments où la surveillance était la plus exacte et les circonstances extérieures les plus calmes ; il est donc absurde de reprocher à M. de La Fayette un événement si difficile à supposer. A peine en fut-il instruit, qu'il se précipita au secours de ceux qui étaient menacés, avec une chaleur qui fut reconnue dans le moment même, avant que la calomnie eût combiné ses poisons.

Le 6 octobre, de grand matin, une femme très âgée, la mère du comte de Choiseul-Gouffier, auteur du charmant *Voyage en Grèce*, entra dans ma chambre ; elle venait, dans son effroi, se réfugier chez nous, quoique nous n'eussions jamais eu l'honneur de la voir. Elle m'apprit que des assassins avaient pénétré jusqu'à l'antichambre de la reine, qu'ils avaient massacré quelques-uns de ses gardes à sa porte, et que, réveillée par leurs cris, elle n'avait pu sauver sa propre vie qu'en fuyant dans l'appartement du roi par une issue dérobée. Je sus en même temps que mon père était déjà parti pour le château, et que ma mère se disposait à le suivre ; je me hâtai de l'accompagner.

Un long corridor conduisait du contrôle général, où nous demeurions, jusqu'au château : en approchant, nous entendîmes

des coups de fusil dans les cours ; et, comme nous traversions la galerie, nous vîmes sur le plancher des traces récentes de sang. Dans la salle suivante, les gardes du corps embrassaient les gardes nationaux avec cette effusion qu'inspire toujours le trouble des grandes circonstances ; ils échangeaient leurs marques distinctives ; les gardes nationaux portaient la bandoulière des gardes du corps, et les gardes du corps la cocarde tricolore ; tous criaient alors avec transport : Vive La Fayette ! parce qu'il avait sauvé la vie des gardes du corps, menacés par la populace. Nous passâmes au milieu de ces braves gens, qui venaient de voir périr leurs camarades et s'attendaient au même sort. Leur émotion contenue, mais visible, arrachait des larmes aux assistants. Mais, plus loin, quelle scène !

Le peuple exigeait, avec de grandes clameurs, que le roi et sa famille se transportassent à Paris ; on annonça de leur part qu'ils y consentaient, et les cris et les coups de fusil que nous entendions étaient des signes de réjouissance de la troupe parisienne. La reine parut alors dans le salon ; ses cheveux étaient en désordre, sa figure était pâle, mais digne, et tout, dans sa personne, frappait l'imagination : le peuple demanda qu'elle se montrât sur le balcon ; et comme toute la cour appelée la Cour de marbre était remplie d'hommes qui tenaient en main des armes à feu, on put apercevoir dans la physionomie de la reine ce qu'elle redoutait. Néanmoins elle s'avança, sans hésiter, avec ses deux enfants qui lui servaient de sauvegarde.

La multitude parut attendrie en voyant la reine comme mère, et les fureurs politiques s'apaisèrent à cet aspect ; ceux qui, la nuit même, avaient peut-être voulu l'assassiner, portèrent son nom jusqu'aux nues.

Le peuple en insurrection est inaccessible d'ordinaire au raisonnement, et l'on n'agit sur lui que par des sensations aussi rapides que les coups de l'électricité et qui se communiquent de même. Les masses sont, suivant les circonstances, meilleures ou plus mauvaises que les individus qui les composent ; mais, dans quelque disposition qu'elles soient, on ne peut les porter au crime comme à la vertu qu'en faisant usage d'une impulsion naturelle.

La reine, en sortant du balcon, s'approcha de ma mère et lui dit, avec des sanglots étouffés : *ils vont nous forcer, le roi et moi, à nous rendre à Paris, avec les têtes de nos gardes du corps portées devant nous au bout de leurs piques.* Sa prédiction faillit s'accomplir. Ainsi la reine et le roi furent amenés dans leur capitale.

Nous revînmes à Paris par une autre route, qui nous éloignait de cet affreux spectacle : c'était à travers le bois de Boulogne que nous passâmes, et le temps était d'une rare beauté ; l'air agitait à peine les arbres, et le soleil avait assez d'éclat pour ne laisser rien de sombre dans la campagne : aucun objet extérieur ne répondait à notre tristesse. Combien de fois ce contraste, entre la beauté de la nature et les souffrances imposées par les hommes, ne se renouvelle-t-il pas dans le cours de la vie ! (IIe partie, chap. XI.)

CE QUE C'ÉTAIT QUE LA SOCIÉTÉ DE PARIS PENDANT L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

Les étrangers ne sauraient concevoir le charme et l'éclat tant vanté de la société de Paris, s'ils n'ont vu la France que depuis vingt ans ; mais on peut dire avec vérité que jamais cette société n'a été aussi brillante et aussi sérieuse tout ensemble que pendant les trois ou quatre premières années de la Révolution, à compter de 1788 jusqu'à la fin de 1791. Comme les affaires politiques étaient encore entre les mains de la première classe, toute la vigueur de la liberté et toute la grâce de la politesse ancienne se réunissaient dans les mêmes personnes. Les hommes du tiers état, distingués par leurs lumières et leurs talents, se joignaient à ces gentilshommes, plus fiers de leur propre mérite que des privilèges de leur corps ; et les plus hautes questions que l'ordre social ait jamais fait naître étaient traitées par les esprits les plus capables de les entendre et de les discuter.

Ce qui nuit aux agréments de la société en Angleterre, ce sont les occupations et les intérêts d'un État depuis longtemps représentatif. Ce qui rendait au contraire la société française un peu superficielle, c'étaient les loisirs de la monarchie. Mais tout à coup la force de la liberté vint se mêler à l'élégance de l'aristocratie : dans aucun pays ni dans aucun temps, l'art de parler sous toutes ses formes n'a été aussi remarquable que dans les premières années de la Révolution.

Les femmes en Angleterre sont accoutumées à se taire devant les hommes, quand il est question de politique ; les femmes en France dirigeaient chez elles presque toutes les conversations, et leur esprit s'était formé de bonne heure à la facilité que ce talent exige. Les discussions sur les affaires publiques étaient donc adoucies par elles, et souvent entremêlées de plaisanteries

aimables et piquantes. L'esprit de parti, il est vrai, divisait la société ; mais chacun vivait avec les siens.

A la cour, les deux bataillons de la bonne compagnie, l'un fidèle à l'ancien régime, et l'autre partisan de la liberté, se rangeaient en présence et ne s'approchaient guère. Il m'arrivait quelquefois, par esprit d'entreprise, d'essayer quelques mélanges des deux partis, en faisant dîner ensemble les hommes les plus spirituels des bancs opposés ; car on s'entend presque toujours à une certaine hauteur ; mais les choses devenaient trop graves pour que cet accord, même momentané, pût se renouveler facilement.

L'Assemblée Constituante, comme je l'ai déjà dit, ne suspendit pas un seul jour la liberté de la presse. Ainsi ceux qui souffraient de se trouver constamment en minorité dans l'Assemblée avaient au moins la satisfaction de se moquer de tout le parti contraire. Leurs journaux faisaient de spirituels calembours sur les circonstances les plus importantes : c'était l'histoire du monde changé en commérage. Tel est partout le caractère de l'aristocratie des cours. Néanmoins, comme les violences qui avaient signalé les commencements de la Révolution s'étaient promptement apaisées, et qu'aucune confiscation, aucun jugement révolutionnaire n'avaient eu lieu, chacun conservait encore assez de bien-être pour se livrer au développement entier de son esprit ; les crimes dont on a souillé depuis la cause des patriotes n'oppressaient pas alors leur âme : et les aristocrates n'avaient point encore assez souffert pour qu'on n'osât plus même avoir raison contre eux.

Tout était en opposition dans les intérêts, dans les sentiments, dans la manière de penser ; mais, tant que les échafauds n'avaient point été dressés, la parole était encore un médiateur acceptable entre les deux partis. C'est la dernière fois, hélas ! que l'esprit français se soit montré dans tout son éclat ; c'est la dernière fois, et à quelques égards aussi la première, que la société de Paris ait pu donner l'idée de cette communication des esprits supérieurs entre eux, la plus noble jouissance dont la nature humaine soit capable. Ceux qui ont vécu dans ce temps ne sauraient s'empêcher d'avouer qu'on n'a jamais vu ni tant de vie, ni tant d'esprit nulle part ; l'on peut juger, par la foule d'hommes de talent que les circonstances développèrent alors, ce que seraient les Français s'ils étaient appelés à se mêler des affaires publiques, dans la route tracée par une constitution sage et sincère.

On peut mettre en effet dans les institutions politiques une sorte d'hypocrisie qui condamne, dès qu'on se trouve en société, à se taire ou à tromper. La conversation en France est aussi gâtée depuis quinze ans par les sophismes de l'esprit de parti et par la prudence de la bassesse, qu'elle était franche et spirituelle lorsqu'on abordait hardiment toutes les questions les plus importantes ; on n'éprouvait alors qu'une crainte, celle de ne pas mériter assez l'estime publique ; et cette crainte agrandit les facultés, au lieu de les comprimer. (IIe partie, chap. XVII.)

MORT DE MIRABEAU

Mirabeau n'était pas encore tout à fait un homme de génie, mais il en approchait à force de talents.

Je l'avouerai donc, malgré les torts affreux de Mirabeau, malgré le juste ressentiment que j'avais des attaques qu'il s'était permises contre mon père en public (car dans l'intimité il n'en parlait jamais qu'avec admiration), sa mort me frappa douloureusement, et tout Paris éprouva la même impression. Pendant sa maladie, une foule immense se rassemblait chaque jour et à chaque heure devant sa porte : cette foule ne faisait pas le moindre bruit, dans la crainte de l'incommoder ; elle se renouvelait plusieurs fois pendant le cours des vingt-quatre heures, et des individus de différentes classes se conduisaient tous avec les mêmes égards. Un jeune homme, ayant ouï dire que, si l'on introduisait du sang nouveau dans les veines d'un mourant, il revivrait, vint s'offrir pour sauver la vie de Mirabeau aux dépens de la sienne. On ne peut voir sans être attendri les hommages rendus au talent : ils diffèrent tant de ceux qu'on prodigue à la puissance !

Mirabeau savait qu'il allait mourir. Dans cet instant, loin de s'affliger, il s'enorgueillissait : on tirait le canon pour une cérémonie, il s'écria : *J'entends déjà les funérailles d'Achille.* En effet, un orateur intrépide qui défendait avec constance la cause de la liberté, pourrait se comparer à un héros. *Après ma mort,* dit-il encore, *les factieux se partageront les lambeaux de la monarchie.* Il avait conçu le projet de réparer beaucoup de maux, mais il ne lui fut pas accordé d'expier lui-même ses fautes. Il souffrait cruellement dans les derniers jours de sa vie ; et, ne pouvant plus parler, il écrivit à Cabanis, son médecin, pour en obtenir de l'opium, ces mots de Hamlet : *Mourir, c'est dormir.*

Les idées religieuses ne vinrent point à son secours ; il fut atteint par la mort dans la plénitude des intérêts de ce monde et lorsqu'il se croyait près du terme où son ambition aspirait. Il y a dans la destinée de tous les hommes, quand on se donne la peine d'y regarder, la preuve manifeste d'un but moral et religieux dont ils ne se doutent pas toujours eux-mêmes, et vers lequel ils marchent à leur insu.

Tous les partis regrettaient alors Mirabeau. La cour se flattait de l'avoir gagné ; les amis de la liberté comptaient néanmoins sur son secours. Les uns se disaient qu'avec une telle hauteur de talent il ne pouvait désirer l'anarchie, puisqu'il n'avait pas besoin de la confusion pour être le premier ; et les autres étaient certains qu'il souhaitait des institutions libres, puisque la valeur personnelle n'est à sa place que là où elles existent. Enfin il mourut dans le moment le plus brillant de sa carrière, et les larmes du peuple qui accompagnait son enterrement en rendirent la pompe très touchante. C'était la première fois en France qu'un homme célèbre par ses écrits et par son éloquence recevait des honneurs qu'on n'accordait jadis qu'aux grands seigneurs ou aux guerriers. Le lendemain de sa mort, personne, dans l'Assemblée Constituante, ne regardait sans tristesse la place où Mirabeau avait coutume de s'asseoir. Le grand chêne était tombé, le reste ne se distinguait plus. (IIe partie, chap. XX.)

DE L'ÉMIGRATION

Loin que l'émigration ait maintenu la considération de la noblesse, elle y a porté la plus forte atteinte. Une génération nouvelle s'est élevée pendant l'absence des gentilshommes ; et, comme cette génération a vécu, prospéré, triomphé dans les privilégiés, elle croit encore pouvoir exister par elle-même. Les émigrés, d'autre part, vivant toujours dans le même cercle, se sont persuadés que tout était rébellion hors de leurs anciennes habitudes ; ils ont pris ainsi par degrés le même genre d'inflexibilité qu'ont les prêtres. Toutes les traditions politiques sont devenues à leurs yeux des articles de foi, et ils se sont fait des dogmes des abus. Leur attachement à la famille royale, dans son malheur, est très digne de respect ; mais pourquoi faire consister cet attachement dans la haine des institutions libres et l'amour du pouvoir absolu? Et pourquoi repousser le raisonnement en politique, comme s'il s'agissait des saints mystères et

non pas des affaires humaines? En 1791, le parti des aristocrates s'est séparé de la nation, de fait et de droit ; d'une part, en s'éloignant de France, et de l'autre, en ne reconnaissant pas que la volonté d'un grand peuple doit être de quelque chose dans le choix de son gouvernement. Qu'est-ce que cela signifie, des nations? répétaient-ils sans cesse : il faut des armées. Mais les armées ne font-elles pas partie des nations? Tôt ou tard l'opinion ne pénètre-t-elle pas aussi dans les rangs mêmes des soldats, et de quelle manière peut-on étouffer ce qui anime maintenant tous les pays éclairés, la connaissance libre et réfléchie des intérêts et des droits de tous?

Les émigrés ont dû se convaincre, par leurs propres sentiments, dans différentes circonstances, que le parti qu'ils avaient pris était digne de blâme (1). Quand ils se trouvaient au milieu des uniformes étrangers, quand ils entendaient les langues germaniques, dont aucun son ne leur rappelait les souvenirs de leur vie passée, pouvaient-ils se croire encore sans reproche? Ne voyaient-ils pas la France tout entière se défendant sur l'autre bord? N'éprouvaient-ils pas une insupportable douleur, en reconnaissant les airs nationaux, les accents de leur province, dans le camp qu'il fallait appeler ennemi? Combien d'entre eux ne se sont pas retournés tristement vers les Allemands, vers les Anglais, vers tant d'autres peuples qu'on leur ordonnait de considérer comme leurs alliés ! Ah ! l'on ne peut transporter ses dieux pénates dans les foyers des étrangers. Les émigrés, lors même qu'ils faisaient la guerre à la France, ont souvent été fiers des victoires de leurs compatriotes. Ils étaient battus comme émigrés, mais ils triomphaient comme Français, et la joie qu'ils en ressentaient était la noble inconséquence des cœurs généreux. (IIIe partie, chap. Ier.)

LE ROI ET LA REINE AU 14 JUILLET 1792

Les Marseillais envoyés au Champ de Mars pour célébrer le 14 juillet portaient écrit sur leurs chapeaux déguenillés : *Pétion, ou la Mort!* Ils passaient devant l'espèce d'estrade sur laquelle était placée la famille royale, en criant : *Vive Pétion!* misérable

(1) A remarquer le courage de ce jugement à l'époque où le formule Mme de Staël, c'est-à-dire au début de la Restauration, au moment de la rentrée des émigrés.

nom que le mal même qu'il a fait n'a pu sauver de l'obscurité! A peine quelques faibles voix faisaient entendre : *Vive le roi!* comme un d rnier adieu, comme une dernière prière.

L'expression du visage de la reine ne s'effacera jamais de mon souvenir : ses yeux étaient abîmés de pleurs ; la splendeur de sa toilette, la dignité de son maintien, contrastaient avec le cortège dont elle était environnée. Quelques gardes nationaux la séparaient seuls de l populace ; les hommes armés, rassemblés dans le Champ de Mars, avaient plus l'air d'être réunis pour une émeute que pour une fête. Le roi se rendit à pied, du pavillon sous lequel il était, jusqu'à l'autel élevé à l'extrémité du Champ de Mars. C'est là qu'il devait prêter serment pour la seconde fois à la constitution, dont les débris allaient écraser le trône. Quelques enfants suivaient le roi en l'applaudissant ; ces enfants ne savaient pas encore de quel forfait leurs pères étaient prêts à se ouiller.

Il fallait le caractère de Louis XVI, ce caractère de martyr qu'il n'a jamais démenti, pour supporter ainsi une pareille situation. Sa manière de marcher, sa contenance avaient quelque chose de particulier ; dans d'autres occasions, on aurait pu lui souhaiter plus de grandeur ; mais il suffisait, dans ce moment, de rester en tout le même pour paraître sublime. Je suivis de loin sa tête poudrée au milieu de ces têtes à cheveux noir ; son habit, encore brodé comme jadis, ressortait à côté du costume des gens du peuple qui se pressaient autour de lui. Quand il monta les degrés de l'autel, on crut voir la victime sainte, s'offrant volontairement en sacrifice. Il redescendit ; et, traversant de nouveau les rangs en désordre, il revint s'asseoir auprès de la reine et de ses enfants. Depuis ce jour le peuple ne l'a plus revu que sur l'échafaud. (IIIe partie, chap. VII.)

LE 10 AOUT 1792

Avant minuit, le 9 août, les quarante-huit tocsins des sections de Paris commencèrent à se faire entendre, et toute la nuit ce son monotone, lugubre et rapide, ne cessa pas un instant. J'étais à ma fenêtre avec quelques-uns de mes amis, et, de quart d'heure en quart d'heure, la patrouille volontaire des constitutionnels nous envoyait des nouvelles. On nous disait que les faubourgs s'avançaient, ayant à leur tête Santerre le brasseur et Westermann, militaire qui depuis s'est battu contre la

Vendée. Personne ne pouvait prévoir ce qui arriverait le lendemain, et nul ne s'attendait alors à vivre au delà d'un jour. Il y eut néanmoins quelques moments d'espoir pendant cette nuit effroyable ; on se flatta, je ne sais pourquoi, peut-être seulement parce qu'on avait épuisé la crainte.

Tout à coup, à sept heures, le bruit affreux du canon des faubourgs se fait entendre ; et, dans la première attaque, les gardes suisses furent vainqueurs. Le peuple fuyait dans les rues avec autant d'effroi qu'il avait eu de fureur. Il faut le dire, le roi devait alors se mettre à la tête des troupes et combattre ses ennemis. La reine fut de cet avis, et le conseil courageux qu'elle donna dans cette circonstance à son époux l'honore et la recommande à la postérité.

Plusieurs bataillons de la garde nationale, entre autres celui des Filles-Saint-Thomas, étaient pleins d'ardeur et de zèle ; mais le roi, en quittant les Tuileries, ne pouvait plus compter sur cet enthousiasme qui fait la force des citoyens armés.

Beaucoup de républicains pensent que si Louis XVI eût triomphé le 10 août, les étrangers seraient arrivés à Paris et y auraient rétabli l'ancien despotisme, devenu plus odieux encore par le moyen même dont il aurait tenu sa force. Il est possible que les choses fussent arrivées à cette extrémité ; mais qui les y avait conduites? L'on peut toujours, dans les troubles civils, rendre un crime politiquement utile ; mais c'est par les crimes précédents qu'on parvient à créer cette infernale nécessité.

On vint me dire que tous mes amis, qui faisaient la garde en dehors du château, avaient été saisis et massacrés. Je sortis à l'instant pour en savoir des nouvelles ; le cocher qui me conduisait fut arrêté sur le pont par des hommes qui, silencieusement, lui faisaient signe qu'on égorgeait de l'autre côté. Après deux heures d'inutiles efforts pour passer, j'appris que tous ceux qui m'intéressaient vivaient encore, mais que la plupart d'entre eux étaient contraints à se cacher, pour éviter les proscriptions dont ils étaient menacés. Lorsque j'allais les voir le soir, à pied, dans les maisons obscures où ils avaient pu trouver asile, je rencontrais des hommes armés couchés devant les portes, assoupis par l'ivresse et ne se réveillant à demi que pour prononcer des jurements exécrables. Plusieurs femmes du peuple étaient aussi dans le même état, et leurs vociférations avaient quelque chose de plus odieux encore. Dès qu'on apercevait une patrouille destinée à maintenir l'ordre, les honnêtes gens fuyaient pour l'éviter ; car, ce qu'on appelait maintenir l'ordre, c'était contri-

buer au triomphe des assassins et les préserver de tout obstacle. (IIIe partie, chap. IX.)

PERQUISITION A L'HOTEL DE SUÈDE

DÉPART DE PARIS

Plusieurs de mes amis, MM. de Narbonne, Montmorency, Baumets, étaient personnellement menacés, et chacun d'eux se tenait caché dans la maison de quelque bourgeois. Mais il fallait chaque jour changer de demeure, parce que la peur prenait à ceux qui donnaient un asile. On ne voulut pas d'abord se servir de ma maison, parce qu'on craignait qu'elle n'attirât l'attention ; mais, d'un autre côté, il me semblait qu'étant celle d'un ambassadeur, et portant sur la porte le nom d'hôtel de Suède, elle pourrait être respectée, quoique M. de Staël fût absent. Enfin, il n'y eut plus à délibérer, quand on ne trouva plus personne qui osât recevoir les proscrits. Deux d'entre eux vinrent chez moi je ne mis dans ma confidence qu'un de mes gens, dont j'étais sûre. J'enfermai mes amis dans la chambre la plus reculée, et je passai la nuit dans les appartements qui donnaient sur la rue, redoutant à chaque instant ce qu'on appelait les visites domiciliaires.

Un matin, un de mes domestiques, dont je me défiais, vint me dire que l'on avait affiché, au coin de ma rue, le signalement et la dénonciation de M. de Narbonne : c'était l'une des personnes cachées chez moi. Je crus que cet homme voulait pénétrer mon secret en m'effrayant, mais il me racontait le fait tout simplement. Peu de temps après, la redoutable visite domiciliaire se fit dans ma maison. M. de Narbonne, étant mis hors la loi, périssait le même jour, s'il était découvert ; et quelques précautions que j'eusse prises, je savais bien que, si la recherche était exactement faite, il ne pouvait y échapper. Il fallait donc, à tout prix, empêcher cette recherche ; je rassemblai mes forces, et j'ai senti, dans cette circonstance, qu'on peut toujours dominer son émotion, quelque violente qu'elle soit, quand on sait qu'elle expose la vie d'un autre.

On avait envoyé, pour s'emparer des proscrits, dans toutes les maisons de Paris, des commissaires de la classe la plus subalterne ; et, pendant qu'ils faisaient leurs visites, des postes militaires gardaient les deux extrémités de la rue pour empêcher que personne ne s'échappât. Je commençai par effrayer, autant

que je pus, ces hommes sur la violation du droit des gens qu'ils commettaient en visitant la maison d'un ambassadeur ; et, comme ils ne savaient pas trop bien la géographie, je leur persuadai que la Suède était une puissance qui pouvait les menacer d'une attaque immédiate, parce qu'elle était frontière de la France. Vingt ans après, chose inouïe, cela s'est trouvé vrai ; car Lubeck et la Poméranie suédoise étaient au pouvoir des Français.

Les gens du p uple sont prenables tout de suite ou jamais : il n'y a presque point de gradations ni dans leurs sentiments, ni dans leurs idées. Je m'aperçus donc que mes raisonnements leur faisaient impression, et j'eus le courage, avec la mort dans le cœur, de leur faire des plaisanteries sur l'injustice de leurs soupçons. Rien n'est plus agréable aux hommes de cette classe que des plaisanteries ; car, dans l'excès de leur fureur contre les nobles, ils ont du plaisir à être traités par eux comme des égaux. Je les reconduisis ainsi jusqu'à la porte, et je bénis Dieu de la force extraordinaire qu'il m'avait prêtée dans cet instant ; néanmoins cette situation ne pouvait se prolonger, et le moindre hasard suffisait pour perdre un proscrit qui était très connu par son ministère récent (1).

Un Hanovrien généreux et spirituel, le docteur Bollmann, qui, depuis, s'est exposé pour délivrer M. de La Fayette des prisons d'Autriche, apprit mon anxiété, et m'offrit, sans autre motif que l'enthousiasme de la bonté, de conduire M. de Narbonne en Angleterre, en lui donnant le passe-port d'un de ses amis. Rien n'était plus hardi que cette action ; car, si un étranger, quel qu'il fût, avait été pris emmenant un proscrit sous un nom supposé, il eût été condamné à mort. Le courage du docteur Bollmann ne se démentit ni dans la volonté ni dans l'exécution, et, quatre jours après son départ, M. de Narbonne était à Londres.

On m'avait accordé des passeports pour me rendre en Suisse ; mais il était si triste de se mettre en sûreté toute seule, quand on laissait encore tant d'amis en danger, que je retardais de jour en jour pour savoir ce que chacun d'eux était devenu. On vint me dire, le 31 août, que M. de Jaucourt, député à l'Assemblée législative, et M. de Lally-Tollendal, venaient d'être conduits tous les deux à l'Abbaye, et l'on savait déjà qu'on n'envoyait

(1) Narbonne avait été ministre de la guerre. On connaît sa liaison avec Mme de Staël.

dans cette prison que ceux qu'on voulait livrer aux assassins. Le beau talent de M. de Lally lui servit d'égide d'une façon singulière. Il fit le plaidoyer d'un de ses camarades de prison, traduit devant le tribunal avant le massacre ; le prisonnier fut acquitté, et chacun sut qu'il le devait à l'éloquence de Lally. M. de Condorcet admirait son rare talent et s'employa pour le sauver : d'ailleurs, M. de Lally trouvait une protection efficace dans l'intérêt de l'ambassadeur d'Angleterre, qui était encore à Paris à cette époque (1). M. de Jaucourt n'avait pas le même appui : je me fis montrer la liste de tous les membres de la commune de Paris, alors maîtres de la ville : je ne les connaissais que par leur terrible réputation, et je cherchais au hasard un motif pour déterminer mon choix. Je me rappelai tout à coup que Manuel, l'un d'entre eux, se mêlait de littérature et qu'il venait de publier des *Lettres de Mirabeau* avec une préface, bien mauvaise, il est vrai, mais dans laquelle cependant on remarquait la bonne volonté de montrer de l'esprit. Je me persuadai qu'aimer les applaudissements pouvait rendre accessible de quelque manière aux sollicitations ; ce fut donc à Manuel que j'écrivis pour lui demander une audience. Il me l'assigna pour le lendemain, chez lui, à sept heures du matin : c'était un peu démocratique, mais certes j'y fus exacte. J'arrivai avant qu'il fût levé, je l'attendis dans son cabinet, et je vis son portrait, à lui-même, placé sur son propre bureau ; cela me fit espérer que, du moins, il était un peu prenable par la vanité. Il entra, et je dois lui rendre la justice que ce fut par les bons sentiments que je parvins à l'ébranler. Je lui peignis les vicissitudes effrayantes de la popularité, dont on pouvait lui citer des exemples chaque jour. « Dans six mois, lui dis-je, vous n'aurez peut-être plus de pouvoir (avant six mois il périt sur l'échafaud). Sauvez M. de Lally et M. de Jaucourt : réservez-vous un souvenir doux et consolant pour l'époque où vous serez peut-être proscrit à votre tour. » Manuel était un homme remuable entraîné par ses passions, mais capable de mouvements honnêtes ; car c'est pour avoir défendu le roi qu'il fut condamné à mort. Il m'écrivit, le 1er septembre, que M. de Condorcet avait obtenu la liberté de M. de Lally, et qu'à ma prière il venait de faire mettre M. de Jaucourt en liberté. Heureuse d'avoir sauvé la

(1) Lady Sutherland, à présent marquise de Stafford, alors ambassadrice d'Angleterre, prodigua, dans ces temps affreux, les soins les plus dévoués à la famille royale. (*Note de l'édition de* 1818.)

vie d'un homme aussi estimable, je résolus de partir le lendemain, mais je m'engageai à prendre, hors de la barrière, l'abbé de Montesquiou, aussi proscrit, et à le conduire, déguisé en domestique, jusqu'en Suisse : pour que le changement fût plus facile et plus sûr, je donnai à l'un de ses gens le passeport d'un des miens, et nous convînmes de la place où je trouverais l'abbé de Montesquiou sur le grand chemin. Il était donc impossible de manquer à ce rendez-vous, dont l'heure et le lieu étaient fixés, sans exposer celui qui m'attendait à faire naître les soupçons des patrouilles qui parcouraient les grandes routes.

La nouvelle de la prise de Longwy et de Verdun était arrivée le matin du 2 septembre. On entendait de nouveau, de toutes parts, cet effrayant tocsin, dont le souvenir n'était que trop gravé dans mon âme par la nuit du 10 août. On voulut m'empêcher de partir ; mais pouvais-je compromettre la sûreté d'un homme qui s'était alors confié à moi?

J'avais des passeports très en règle, et je me figurais que le mieux serait de sortir en berline à six chevaux, avec mes gens en grande livrée. Il me semblait qu'en me voyant dans cet apparat, on me croirait le droit de partir, et qu'on me laisserait passer. C'était très mal combiné ; car ce qu'il faut, avant tout, dans de tels moments, c'est de ne pas frapper l'imagination du peuple, et la plus mauvaise chaise de poste m'aurait conduite plus sûrement. A peine ma voiture avait-elle fait quatre pas, qu'au bruit des fouets des postillons un essaim de vieilles femmes, sorties de l'enfer, se jettent sur mes chevaux et crient qu'on doit m'arrêter, que j'emporte avec moi l'or de la nation, que je vais rejoindre les ennemis, que sais-je? mille autres injures plus absurdes encore. Ces femmes attirent la foule à l'instant, et des gens du peuple, avec des physionomies féroces, se saisissent de mes postillons et leur ordonnent de me mener à l'assemblée de la section du quartier où je demeurais (le faubourg Saint-Germain). En descendant de voiture, j'eus le temps de dire tout bas au domestique de l'abbé de Montesquiou de s'en aller et d'avertir son maître.

J'entrai dans cette assemblée, dont les délibérations avaient l'air d'une insurrection en permanence. Celui qui se disait le président me déclara que j'étais dénoncée comme voulant emmener avec moi des proscrits et qu'on allait examiner mes gens. Il trouva qu'il en manquait un désigné sur mon passeport (c'était celui que j'avais renvoyé) ; et, en conséquence de cette erreur, il exigea que je fusse conduite par un gendarme

à l'Hôtel de Ville. Rien n'était plus effrayant qu'un tel ordre ; il fallait traverser la moitié de Paris et descendre sur la place de Grève, en face de l'Hôtel de Ville : or, c'était sur les degrés mêmes de l'escalier de cet hôtel que plusieurs personnes avaient été massacrées, le 10 août ; aucune femme n'avait encore péri, mais le lendemain la princesse de Lamballe fut assassinée par le peuple, dont la fureur était déjà telle que tous les yeux semblaient demander du sang.

Je fus trois heures à me rendre du faubourg Saint-Germain à l'Hôtel de Ville : on me conduisit au pas, à travers une foule immense qui m'assaillait par des cris de mort ; ce n'était pas moi qu'on injuriait, à peine alors me connaissait-on ; mais une grande voiture et des habits galonnés représentaient aux yeux du peuple ceux qu'il devait massacrer. Ne sachant pas encore combien dans les révolutions l'homme devient inhumain, je m'adressai deux ou trois fois aux gendarmes, qui passaient près de ma voiture, pour leur demander du secours, et ils me répondirent par les gestes les plus dédaigneux et les plus menaçants. J'étais grosse, et cela ne les désarmait pas ; tout au contraire, ils étaient d'autant plus irrités qu'ils se sentaient plus coupables : néanmoins le gendarme qu'on avait mis dans ma voiture, n'étant point animé par ses camarades, se laissa toucher par ma situation, et il me promit de me défendre au péril de sa vie. Le moment le plus dangereux devait être à la place de Grève : mais j'eus le temps de m'y préparer d'avance, et les figures dont j'étais entourée avaient une expression si méchante, que l'aversion qu'elles m'inspiraient me donnait plus de force.

Je sortis de ma voiture au milieu d'une multitude armée, et je m'avançai sous une voûte de piques. Comme je montais l'escalier, également hérissé de lances, un homme dirigea contre moi celle qu'il tenait dans sa main. Mon gendarme m'en garantit avec son sabre ; si j'étais tombée dans cet instant, c'en était fait de ma vie : car il est de la nature du peuple de respecter ce qui est encore debout ; mais, quand la victime est déjà frappée, il l'achève.

J'arrivai donc enfin à cette commune présidée par Robespierre, et je respirai, parce que j'échappais à la populace : quel protecteur cependant que Robespierre ! Collot d'Herbois et Billaud-Varennes lui servaient de secrétaires, et ce dernier avait conservé sa barbe depuis quinze jours, pour se mettre plus sûrement à l'abri de tout soupçon d'aristocratie. La salle

était comble de gens du peuple ; les femmes, les enfants, les hommes criaient de toutes leurs forces : *Vive la nation!* Le bureau de la commune, étant un peu élevé, permettait à ceux qui s'y trouvaient placés de se parler. On m'y avait fait asseoir ; et, pendant que je reprenais mes sens, le bailli de Virieu, envoyé de Parme, qui avait été arrêté en même temps que moi, se leva pour déclarer qu'il ne me connaissait pas ; que mon affaire, quelle qu'elle fût, n'avait aucun rapport avec la sienne et qu'on ne devait pas nous confondre ensemble. Le manque de chevalerie du pauvre homme me déplut, et cela m'inspira un désir d'autant plus vif de m'être utile à moi-même, puisqu'il ne paraissait pas que le bailli de Virieu eût envie de m'en épargner le soin. Je me levai donc, et je représentai le droit que j'avais de partir, comme ambassadrice de Suède, et les passeports qu'on m'avait donnés en conséquence de ce droit. Dans ce moment Manuel arriva : il fut très étonné de me voir dans une si triste position ; et, répondant aussitôt de moi jusqu'à ce que la commune eût décidé de mon sort, il me fit quitter cette terrible place et m'enferma avec ma femme de chambre dans son cabinet.

Nous restâmes là six heures à l'attendre, mourant de faim, de soif et de peur. La fenêtre de l'appartement de Manuel donnait sur la place de Grève, et nous voyions les assassins revenir des prisons avec les bras nus et sanglants, et poussant des cris horribles.

Ma voiture chargée était restée au milieu de la place et le peuple se préparait à la piller, lorsque j'aperçus un grand homme en habit de garde national, qui monta sur le siège et défendit à la populace de rien dérober. Il passa deux heures à défendre mes bagages, et je ne pouvais concevoir comment un si mince intérêt l'occupait, au milieu de circonstances si effroyables. Le soir cet homme entra dans la chambre où l'on me tenait renfermée, accompagnant Manuel. C'était le brasseur Santerre, si cruellement connu depuis ; il avait été plusieurs fois témoin et distributeur, dans le faubourg Saint-Antoine où il demeurait, des approvisionnements de blé envoyés par mon père dans les temps de disette, et il en conservait de la reconnaissance. D'ailleurs, ne voulant pas, comme il l'aurait dû en sa qualité de commandant, courir au secours des prisonniers, garder ma voiture lui servait de prétexte. Il voulut s'en vanter auprès de moi, mais je ne pus m'empêcher de lui rappeler ce qu'il devait faire dans un pareil moment. Dès que Manuel

me revit, il s'écria avec beaucoup d'émotion : *Ah! que je suis bien aise d'avoir mis hier vos deux amis en liberté!* En effet, il souffrait amèrement des assassinats qui venaient de se commettre, mais il n'avait déjà plus le pouvoir de s'y opposer. L'abîme s'entr'ouvrait derrière les pas de chaque homme qui acquérait de l'autorité; et, dès qu'il reculait, il y tombait.

Manuel, à la nuit, me ramena chez moi dans ma voiture; il aurait craint de se dépopulariser en me conduisant de jour. Les réverbères n'étaient point allumés dans les rues, mais on rencontrait beaucoup d'hommes avec des flambeaux dont la lueur causait plus d'effroi que l'obscurité même. Souvent on arrêtait Manuel pour lui demander qui il était; mais il répondait : *le procureur de la commune;* cette dignité révolutionnaire était respectueusement saluée.

Arrivée chez moi, Manuel me dit qu'on m'expédierait un noveau passeport, sans qu'il me fût permis d'emmener aucune autre personne pour me suivre que ma femme de chambre. Un gendarme devait me conduire jusqu'à la frontière. Le lendemain, Tallien, le même qui délivra vingt mois après la France de Robespierre, au 9 thermidor, vint chez moi, chargé par la commune de m'accompagner jusqu'à la barrière. A chaque instant on apprenait de nouveaux massacres. Plusieurs personnes, très compromises alors, étaient dans ma chambre; je priai Tallien de ne pas les nommer; il s'y engagea et tint sa promesse. Je montai dans ma voiture avec lui, et nous nous quittâmes sans avoir pu nous dire mutuellement notre pensée; la circonstance glaçait la parole sur les lèvres (IIIe partie, chap. x.)

Mme DE STAEL SAUVE ACHILLE DU CHAYLA

Un jeune gentilhomme français, M. Achille du Chayla, neveu du comte de Jaucourt, voulut sortir de France avec un passeport suisse que nous lui avions envoyé, pour le sauver sous un nom supposé, car nous nous croyions très permis de tromper la tyrannie. A Moret, ville frontière, située au pied du mont Jura, on soupçonna M. du Chayla de n'être pas ce que son passeport indiquait, et on l'arrêta, en déclarant qu'il resterait prisonnier jusqu'à ce que le lieutenant baillival de Noyon attestât qu'il était Suisse. M. de Jaucourt demeurait alors chez moi, sous l'un de ces noms suédois dont nous étions les

inventeurs (1). A la nouvelle de l'arrestation de son neveu, son désespoir fut extrême ; car ce jeune homme, alors de la réquisition, porteur d'un faux passeport et, de plus, fils d'un des chefs de l'armée de Condé, devait être fusillé à l'instant même, si l'on devinait son nom. Il ne restait qu'un espoir, c'était d'obtenir de M. Reverdil, lieutenant baillival à Nyon, de réclamer M. du Chayla comme véritablement natif du pays de Vaud.

J'allai chez M. Reverdil pour lui demander cette grâce : c'était un ancien ami de mes parents, et l'un des hommes les plus éclairés et les plus considérés de la Suisse française (1). Il me refusa d'abord, en m'opposant des motifs respectables ; il se faisait scrupule d'altérer la vérité pour quelque objet que ce pût être ; et de plus, comme magistrat, il craignait de compromettre son pays par un acte de faux. « Si la vérité est découverte, me disait-il, nous n'aurons plus de droit de réclamer nos propres compatriotes, qui peuvent être arrêtés en France, et j'expose ainsi l'intérêt de ceux qui me sont confiés, pour le salut d'un homme auquel je ne dois rien. » Cet argument avait un côté très plausible ; mais la fraude pieuse que je sollicitais pouvait seule sauver la vie d'un homme qui avait la hache meurtrière suspendue sur sa tête. Je restai deux heures avec M. Reverdil, cherchant à vaincre sa conscience par son humanité ; il résista longtemps : mais quand je lui répétai plusieurs fois : « Si vous dites *non*, un fils unique, un homme sans reproche, est assassiné dans vingt-quatre heures, et votre simple parole le tue », mon émotion, ou plutôt la sienne, triompha de toute autre considération, et le jeune du Chayla fut réclamé. C'est la première fois qu'il se soit offert à moi une circonstance dans laquelle deux devoirs luttaient l'un contre l'autre avec une égale force ; mais je pense encore, comme je pensais il y a vingt-trois ans, que le danger de la victime devait l'emporter sur les dangers incertains de l'avenir. Il n'y a pas, dans le court espace de l'exis-

(1) « Deux messieurs, de Montmorency et de Jaucourt, sont chez moi depuis deux mois, sous des noms suédois ; M. de Narbonne y arrive sous un nom espagnol. » (*Mme de Staël à Meister*, 21 décembre 1793. — *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*, publiées par Usteri et Ritter.)

(2) M. Reverdil avait été choisi pour présider à l'éducation du roi de Danemark. Il a écrit, pendant son séjour dans le Nord, des Mémoires d'un grand intérêt sur les événements dont il a été témoin. Ces Mémoires n'ont pas encore paru. (*Note de l'édition de* 1818.)

tence, une plus grande chance de bonheur que de sauver la vie à un homme innocent ; et je ne sais comment l'on pourrait résister à cette séduction, en supposant que, dans ce cas-là, c'en soit une. (IIIe partie, chap. XVIII.)

ROBESPIERRE

Aucun nom ne restera de cette époque, excepté Robespierre. Il n'était cependant ni plus habile ni plus éloquent que les autres ; mais son fanatisme politique avait un caractère de calme et d'austérité qui le faisait redouter de tous ses collègues.

J'ai causé une fois avec lui chez mon père, en 1789, lorsqu'on ne le connaissait que comme un avocat de l'Artois, très exagéré dans ses principes démocratiques. Ses traits étaient ignobles, son teint pâle, ses veines d'une couleur verte ; il soutenait les thèses les plus absurdes avec un sang-froid qui avait l'air de la conviction ; et je croirais assez que, dans les commencements de la Révolution, il avait adopté de bonne foi, sur l'égalité des fortunes, aussi bien que sur celle des rangs, de certaines idées attrapées dans ses lectures, et dont son caractère envieux et méchant s'armait avec plaisir. Mais il devint ambitieux lorsqu'il eut triomphé de son rival en démagogie, Danton, le Mirabeau de la populace. Ce dernier était plus spirituel que Robespierre, plus accessible à la pitié ; mais on le soupçonnait avec raison de pouvoir être corrompu par l'argent, et cette faiblesse finit toujours par perdre les démagogues : car le peuple ne peut souffrir ceux qui s'enrichissent : c'est un genre d'austérité dont rien ne saurait l'engager à se départir.

Danton était un factieux, Robespierre un hypocrite : Danton voulait du plaisir, Robespierre seulement du pouvoir : il envoyait à l'échafaud les uns comme contre-révolutionnaires, les autres comme ultra-révolutionnaires. Il y avait quelque chose de mystérieux dans sa façon d'être, qui faisait planer une terreur inconnue au milieu de la terreur ostensible que le gouvernement proclamait. Jamais il n'adopta les moyens de popularité généralement reçus alors : il n'était point mal vêtu ; au contraire, il portait seul de la poudre sur ses cheveux, ses habits étaient soignés, et sa contenance n'avait rien de familier. Le désir de dominer le portait sans doute à se distinguer des autres, dans le moment même où l'on voulait en tout l'égalité. L'on aperçoit aussi les traces d'un dessein secret, dans les discours embrouillés

qu'il tenait à la Convention, et qui rappellent, à quelques égards, ceux de Cromwell. Il n'y a guère cependant qu'un chef militaire qui puisse devenir dictateur. Mais alors le pouvoir civil était bien plus influent que le pouvoir militaire ; l'esprit républicain portait à la défiance contre tous les généraux victorieux ; les soldats eux-mêmes livraient leurs chefs, aussitôt qu'il s'élevait la moindre inquiétude sur leur bonne foi. Les dogmes politiques, si ce nom peut convenir à de tels égarements, régnaient alors, et non les hommes. On voulait quelque chose d'abstrait dans l'autorité, pour que tout le monde fût censé y avoir pris part. Robespierre avait acquis la réputation d'une haute vertu démocratique, on le croyait incapable d'une vue personnelle : dès que l'on l'en soupçonna, sa puissance fut ébranlée. (IIIe partie, chap. XIX.)

UNE GÉNÉREUSE DÉMARCHE

Deux jours après le supplice de M. d'Ambert, je vis entrer dans ma chambre, à dix heures du matin, le frère de M. Norvins de Montbreton, que j'avais connu en Suisse pendant son émigration (1). Il me dit, avec une grande émotion, que l'on avait arrêté son frère, et que la commission militaire était assemblée pour le juger à mort ; il me demanda si je pouvais trouver un moyen quelconque de le sauver. Comment se flatter de rien obtenir du Directoire, quand les prières du général Bernadotte avaient été infructueuses? et comment se résoudre cependant à ne rien tenter pour un homme qu'on connaît, et qui sera fusillé dans deux heures si personne ne vient à son secours? Je me rappelai tout à coup que j'avais vu chez Barras un général Lemoine, celui que j'ai cité à l'occasion de l'expédition de Quiberon, et qu'il m'avait paru causer volontiers avec moi. Ce général commandait la division de Paris, et il avait le droit de suspendre les jugements de la commission militaire établie dans

(1) Voir, pour toute cette affaire, le *Mémorial* de NORVINS DE MONTBRETON, édit. *de Lanzac de Laborie* (Plon, éd.), et LACRETELLE, *Dix années d'épreuves*. — Mme de Staël confond les dates. Le marquis d'Ambert fut exécuté le 2 juillet 1798. Norvins fut arrêté en brumaire an VI (novembre 1797) pour n'avoir pas obéi à la loi du 19 fructidor concernant les émigrés. L'ordre de dessaisissement du ministre de la police générale, Sotin, au président de la commission militaire est du 18 brumaire an VI (8 novembre 1797).

cette ville. Je remerciai Dieu de cette idée, et je partis à l'instant même avec le frère du malheureux Norvins ; nous entrâmes tous les deux dans la chambre du général, qui fut bien étonné de me voir. Il commença par me faire des excuses sur sa toilette du matin, sur son appartement ; enfin, je ne pouvais l'empêcher de revenir continuellement à la politesse, quoique je le suppliasse de n'y pas donner un instant, car cet instant pouvait être irréparable. Je me hâtai de lui dire le sujet de ma venue, et d'abord il me refusa nettement. Mon cœur tressaillait à l'aspect de ce frère qui pouvait penser que je ne trouvais pas les paroles faites pour obtenir ce que je demandais. Je recommençai mes sollicitations, en me recueillant pour rassembler toutes mes forces : je craignais d'en dire trop, ou trop peu ; de perdre l'heure fatale après laquelle c'en était fait, ou de négliger un argument qui pouvait frapper au but. Je regardais tour à tour la pendule et le général, pour voir laquelle des deux puissances, son âme ou le temps, approchait le plus vite du terme. Deux fois le général prit la plume pour signer le sursis, et deux fois la crainte de se compromettre l'arrêta ; enfin, il ne put nous refuser, et grâces lui soient encore rendues. Il donna le papier sauveur, et M. de Montbreton courut au tribunal, où il apprit que son frère avait déjà tout avoué ; mais le sursis rompit la séance, et l'homme innocent a vécu.

C'est notre devoir, à nous autres femmes, de secourir dans tous les temps les individus accusés pour des opinions politiques, quelles qu'elles puissent être ; car qu'est-ce que des opinions dans les temps de partis? Pouvons-nous être certains que tels ou tels événements, telle ou telle situation, n'auraient pas changé notre manière de voir? Et si l'on en excepte quelques sentiments invariables, qui sait comment le sort aurait agi sur nous ? (IIIe partie, chap. xxv.)

LE GÉNÉRAL BONAPARTE

C'est avec ce sentiment (1) du moins que je le vis pour la première fois à Paris (2). Je ne trouvai pas de paroles pour lui répondre, quand il vint à moi me dire qu'il avait cherché mon père à

(1) Sentiment d'admiration.
(2) Le 16 frimaire an VI (6 décembre 1797). Cf. *Mme de Staël et Napoléon.*

Coppet, et qu'il regrettait d'avoir passé en Suisse sans le voir. Mais lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prononcé lui succéda. Bonaparte alors n'avait aucune puissance ; on le croyait même assez menacé par les soupçons ombrageux du Directoire ; ainsi la crainte qu'il inspirait n'était causée que par le singulier effet de sa personne sur presque tous ceux qui l'approchent. J'avais vu des hommes très dignes de respect, j'avais vu aussi des hommes féroces : il n'y avait rien, dans l'impression que Bonaparte produisit sur moi, qui pût me rappeler ni les uns ni les autres. J'aperçus assez vite, dans les différentes occasions que j'eus de le rencontrer pendant son séjour à Paris, que son caractère ne pouvait être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir ; il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des individus à nous connus. Un tel être, n'ayant point de pareils, ne pouvait ni ressentir, ni faire éprouver aucune sympathie : c'était plus ou moins qu'un homme. Sa tournure, son esprit, son langage sont empreints d'une nature étrangère ; avantage de plus pour subjuguer les Français, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Loin de me rassurer en voyant Bonaparte plus souvent, il m'intimidait toujours davantage. Je sentais confusément qu'aucune émotion du cœur ne pouvait agir sur lui. Il regarde une créature humaine comme un fait ou comme une chose, mais non comme un semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime ; il n'y a que lui pour lui ; tout le reste des créatures sont des chiffres. La force de sa volonté consiste dans l'imperturbable calcul de son égoïsme ; c'est un habile joueur d'échecs dont le genre humain est la partie adverse qu'il se propose de faire échec et mat. Ses succès tiennent autant aux qualités qui lui manquent, qu'aux talents qu'il possède. Ni la pitié, ni l'attrait, ni la religion, ni l'attachement à une idée quelconque, ne sauraient le détourner de sa direction principale. Il est pour son intérêt ce que le juste doit être pour la vertu : si le but était bon, sa persévérance serait belle.

Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa supériorité : elle n'avait pourtant aucun rapport avec celle des hommes instruits et cultivés par l'étude ou la société, tels que l'Angleterre et la France peuvent en offrir des exemples. Mais ses discours indiquaient le tact des circonstances, comme le chasseur a celui de sa proie. Quelquefois il racontait les faits politiques et militaires de sa vie d'une façon très intéressante ; il avait même, dans les récits qui permettaient de la gaieté, un

peu de l'imagination italienne. Cependant rien ne pouvait triompher de mon invincible éloignement pour ce que j'apercevais en lui. Je sentais dans son âme une épée froide et tranchante qui glaçait en blessant ; je sentais dans son esprit une ironie profonde à laquelle rien de grand ni de beau, pas même sa propre gloire, ne pouvait échapper ; car il méprisait la nation dont il voulait les suffrages, et nulle étincelle d'enthousiasme ne se mêlait à son besoin d'étonner l'espèce humaine.

Ce fut dans l'intervalle entre le retour de Bonaparte et son départ pour l'Egypte, c'est-à-dire vers la fin de 1797, que je le vis plusieurs fois à Paris, et jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper. J'étais un jour à table entre lui et l'abbé Sieyès : singulière situation, si j'avais pu prévoir l'avenir ! J'examinais avec attention la figure de Bonaparte ; mais, chaque fois qu'il découvrait en moi des regards observateurs, il avait l'art d'ôter à ses yeux toute expression, comme s'ils fussent devenus de marbre. Son visage était alors immobile, excepté un sourire vague qu'il plaçait sur ses lèvres à tout hasard, pour dérouter quiconque voudrait observer les signes extérieurs de sa pensée.

L'abbé Sieyès, pendant le dîner, causa simplement et facilement, ainsi qu'il convient à un esprit de sa force. Il s'exprima sur mon père avec une estime sentie. *C'est le seul homme,* dit-il. *qui ait jamais réuni la plus parfaite précision dans les calculs d'un grand financier à l'imagination d'un poète.* Cet éloge me plut, parce qu'il était caractérisé. Le général Bonaparte, qui l'entendit, me dit aussi quelques mots obligeants sur mon père et sur moi, mais en homme qui ne s'occupe guère des individus dont il ne peut tirer parti.

Sa figure, alors maigre et pâle, était assez agréable ; depuis, il est engraissé, ce qui lui va très mal : car on a besoin de croire un tel homme tourmenté par son caractère, pour tolérer un peu que ce caractère fasse tellement souffrir les autres. Comme sa stature est petite, et cependant sa taille fort longue, il était beaucoup mieux à cheval qu'à pied ; en tout, c'est la guerre, et seulement la guerre qui lui sied. Sa manière d'être dans la société est gênée sans timidité ; il a quelque chose de dédaigneux quand il se contient, et de vulgaire quand il se met à l'aise ; le dédain lui va mieux, aussi ne s'en fait-il pas faute.

Par une vocation naturelle pour l'état de prince, il adressait déjà des questions insignifiantes à tous ceux qu'on lui présentait. Êtes-vous marié? demandait-il à l'un des convives. Com-

bien avez-vous d'enfants? disait-il à l'autre. Depuis quand êtes-vous arrivé? Quand partez-vous? et autres interrogations de ce genre, qui établissent la supériorité de celui qui les fait sur celui qui veut bien se laisser questionner ainsi. Il se plaisait déjà dans l'art d'embarrasser, en disant des choses désagréables : art dont il s'est fait depuis un système, comme de toutes les manières de subjuguer les autres en les avilissant. Il avait pourtant, à cette époque, le désir de plaire, puisqu'il renfermait dans son esprit le projet de renverser le Directoire et de se mettre à sa place : mais, malgré ce désir, on eût dit qu'à l'inverse du prophète il maudissait involontairement, quoiqu'il eût l'intention de bénir.

Je l'ai vu un jour s'approcher d'une Française très connue par sa beauté, son esprit et la vivacité de ses opinions (1) ; il se plaça tout droit devant elle comme le plus roide des généraux allemands, et lui dit : « *Madame, je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique. — Vous avez raison, général*, lui répondit-elle, *mais dans un pays où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi.* » Bonaparte alors ne répliqua rien. C'est un homme que la résistance véritable apaise ; ceux qui ont souffert son despotisme doivent en être autant accusés que lui-même.

Le Directoire fit au général Bonaparte une réception solennelle qui, à plusieurs égards, doit être considérée comme une époque dans l'histoire de la Révolution. On choisit la cour du palais du Luxembourg pour cette cérémonie. Aucune salle n'aurait été assez vaste pour contenir la foule qu'elle attirait : il y avait des spectateurs à toutes les fenêtres et sur tous les toits. Les cinq directeurs, en costume romain, étaient placés sur une estrade au fond de la cour, et près d'eux les députés des deux conseils, les tribunaux et l'Institut. Si ce spectacle avait eu lieu avant que la représentation nationale eût subi le joug du pouvoir militaire, le 18 fructidor, on y aurait trouvé de la grandeur : une belle musique jouait des airs patriotiques, des drapeaux servaient de dais au Directoire, et ces drapeaux rappelaient de grandes victoires.

Bonaparte arriva très simplement vêtu, suivi de ses aides de camp, tous d'une taille plus haute que la sienne, mais presque courbés par le respect qu'ils lui témoignaient. L'élite de la France, alors présente, couvrait le général victorieux d'applau-

(1) Mme de Condorcet.

dissements ; il était l'espoir de chacun : républicains, royalistes, tous voyaient le présent et l'avenir dans l'appui de sa main puissante. Hélas ! de tous les jeunes gens qui criaient alors : *Vive Bonaparte*, combien son insatiable ambition en a-t-elle laissé vivre !

M. de Talleyrand, en présentant Bonaparte au Directoire, l'appela *le libérateur de l'Italie et le pacificateur du continent.* Il assura *que le général Bonaparte détestait le luxe et l'éclat, misérable ambition des âmes communes, et qu'il aimait les poésies d'Ossian, surtout parce qu'elles détachent de la terre.* La terre n'eût pas mieux demandé, je crois, que de le laisser se détacher d'elle. Enfin Bonaparte parla lui-même avec une sorte de négligence affectée, comme s'il eût voulu faire comprendre qu'il aimait peu le régime sous lequel il était appelé à servir.

Il dit que depuis vingt siècles le royalisme et la féodalité avaient gouverné le monde, et que la paix qu'il venait de conclure était l'ère du gouvernement républicain. *Lorsque le bonheur des Français*, ajouta-t-il, *sera assis sur de meilleures lois organiques, l'Europe entière sera libre.* Je ne sais s'il entendait, par les lois organiques de la liberté, l'établissement de son pouvoir absolu. Quoi qu'il en soit, Barras, alors son ami et président du Directoire, lui répondit, en le supposant de bonne foi dans tout ce qu'il venait de dire ; il finit par le charger spécialement de conquérir l'Angleterre, mission un peu difficile.

On chanta de toutes parts l'hymne que Chénier avait composé pour célébrer cette journée. En voici le premier couplet :

Contemplez nos lauriers civiques !
L'Italie a produit ces fertiles moissons ;
Ceux-là croissaient pour nous au milieu des glaçons ;
Voici ceux de Fleurus, ceux des plaines belgiques.
Tous les fleuves surpris nous ont vus triomphants ;
Tous les jours nous furent prospères.
Que le front blanchi de nos pères
Soit couvert des lauriers cueillis par leurs enfants.
Tu fus longtemps l'effroi, sois l'honneur de la terre,
O république des Français !
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre,
La victoire a conquis la paix.

Hélas ! que sont-ils devenus, ces jours de gloire et de paix, dont la France se flattait il y a vingt années ! Tous ces biens ont été dans les mains d'un seul homme : qu'en a-t-il fait? (IIIe partie, chap. XXVI.)

POURQUOI LES FRANÇAIS SONT IRRÉLIGIEUX

On accuse amèrement le Français d'être irréligieux ; mais l'une des principales causes de ce funeste résultat, c'est que les différents partis, depuis vingt-cinq ans, ont toujours voulu diriger la religion vers un but politique, et rien ne dispose moins à la piété que d'employer la religion pour un autre projet qu'elle-même. Plus les sentiments sont beaux par leur nature, plus ils inspirent de répugnance quand l'ambition et l'hypocrisie s'en emparent. Lorsque Bonaparte fut empereur, il nomma le même archevêque d'Aix (1), dont nous venons de parler, à l'archevêché de Tours ; et celui-ci, dans un de ses mandements, exhorta la nation à reconnaître Napoléon comme souverain légitime de la France. Le ministre des cultes, se promenant alors avec un de ses amis, lui montra le mandement et lui dit : « Voyez, il appelle l'empereur grand, généreux, illustre, tout cela est fort bien ; mais c'est *légitime* qui était le mot important dans la bouche d'un prêtre. » Pendant douze ans, à dater du Concordat, les ecclésiastiques de tous les rangs n'ont laissé passer aucune occasion de louer Bonaparte à leur manière, c'est-à-dire, en l'appelant l'envoyé de Dieu, l'instrument de ses décrets, le représentant de la Providence sur la terre. Les mêmes prêtres ont depuis prêché sans doute une autre doctrine ; mais comment veut-on qu'un clergé, toujours aux ordres de l'autorité, quelle qu'elle soit, ajoute à l'ascendant de la religion sur les âmes?

Le catéchisme qui a été reçu dans toutes les églises, pendant le règne de Bonaparte, menaçait des peines éternelles quiconque *n'aimerait pas ou ne défendrait pas la dynastie de Napoléon.* « Si vous n'aimez pas Napoléon et sa famille, disait ce catéchisme (qui, à cela près, est celui de Bossuet), que vous en arrivera-t-il? — Réponse : Alors nous encourrons la damnation éternelle (2). »

(1) M. de Boisgelin.

(2) P. 55. D. *Quels sont les devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent, et quels sont en particulier nos devoirs envers Napoléon Ier, notre empereur?*

R. Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent, et nous devons en particulier à Napoléon Ier, notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'Empire et de son trône...

Fallait-il croire, toutefois, que Bonaparte disposerait de l'enfer dans l'autre monde, parce qu'il en donnait l'idée dans celui-ci? En vérité, les nations n'ont de piété sincère que dans les pays où la doctrine de l'Église n'a point de rapport avec les dogmes politiques, dans les pays où les prêtres n'exercent point de pouvoir sur l'État, dans les pays enfin où l'on peut aimer Dieu et la religion chrétienne de toute son âme, sans perdre et surtout sans obtenir aucun avantage terrestre par la manifestation de ce sentiment. (IVe partie, chap. VI.)

L'ARMÉE DOIT-ELLE OBÉIR SANS RAISONNER?

Qu'arrive-t-il enfin de cette maxime emphatique : *L'armée ne doit pas juger, mais obéir?* C'est que l'armée, dans les troubles civils, dispose toujours du sort des empires ; mais seulement elle en dispose mal, parce qu'on lui a interdit l'usage de sa raison. C'est par une suite de cette obéissance aveugle à ses chefs, dont on avait fait un devoir à l'armée française, qu'elle a maintenu le gouvernement de Bonaparte : combien ne l'a-t-on pas blâmée cependant de ne l'avoir pas renversé ! Les corps civils, pour se justifier de leur servilité envers l'empereur, s'en prenaient à l'armée ; et il est facile de faire dire dans la même phrase aux partisans du pouvoir absolu, qui d'ordinaire ne sont pas forts en logique, d'abord que les militaires ne doivent jamais avoir d'opinion sur rien en politique, et puis, qu'ils ont été bien coupables de se prêter aux guerres injustes de Bonaparte. Certes, ceux qui versent leur sang pour l'État ont bien un peu

Honorer et servir notre Empereur est donc honorer et servir Dieu même.

D. *N'y a-t-il pas des motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon Ier, notre empereur?*

R. Oui : car il est celui que Dieu a suscité dans les circonstances difficiles, pour rétablir le culte public de la religion sainte de nos pères et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active ; il défend l'État par son bras puissant ; il est devenu l'oint du Seigneur par la consécration qu'il a reçue du souverain pontife, chef de l'Église universelle.

D. *Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre empereur?*

R. Selon l'apôtre saint Paul, ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même, et se rendraient dignes de la damnation éternelle. (*Note de l'édition de* 1818.)

le droit de savoir si c'est de l'État qu'il s'agit quand ils se battent. Il ne s'ensuit pas que l'armée puisse être le gouvernement : Dieu nous en préserve ! Mais, si l'armée doit se tenir à part des affaires publiques dans tout ce qui concerne leur direction habituelle, la liberté du pays n'en est pas moins sous sa sauvegarde : et quand le despotisme s'en empare, il faut qu'elle se refuse à le soutenir. Quoi ! dira-t-on, vous voulez que l'armée délibère? Si vous appelez délibérer, connaître son devoir et se servir de ses facultés pour l'accomplir, je répondrai que, si vous défendez aujourd'hui de raisonner contre vos ordres, vous trouverez mauvais demain qu'on n'ait pas raisonné contre ceux d'un autre ; tous les partis qui exigent, en matière de politique comme en matière de foi, qu'on renonce à l'exercice de sa pensée, veulent seulement que l'on pense comme eux, quoi qu'il arrive ; et cependant, quand on transforme les soldats en machines, si ces machines cèdent à la force, on n'a pas le droit de s'en plaindre. L'on ne saurait se passer de l'opinion des hommes pour les gouverner. L'armée, comme toute autre association, doit savoir qu'elle fait partie d'un État libre, et défendre, envers et contre tous, la constitution légalement établie. (IVe partie, chap. XIV.)

RETOUR A PARIS

Après dix ans d'exil, j'abordai à Calais (1), et je comptais sur un grand plaisir en revoyant ce beau pays de France que j'avais tant regretté : mes sensations furent tout autres que celles que j'attendais. Les premiers hommes que j'aperçus sur la rive portaient l'uniforme prussien ; ils étaient les maîtres de la ville, ils en avaient acquis le droit par la conquête : mais il me semblait assister à l'établissement du règne féodal, tel que les anciens historiens le décrivent, lorsque les habitants du pays n'étaient là que pour cultiver la terre dont les guerriers de la Germanie devaient recueillir les fruits (2). O France ! ô France ! il fallait un tyran étranger pour vous réduire à cet état ; un souverain français, quel qu'il fût, vous aurait trop aimée pour jamais vous y exposer.

(1) En mai 1814.

(2) C'est la même idée, née des malheurs de la France et de l'invasion, l'idée de la conquête, qui inspire Aug. Thierry, quand il écrit son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825).

Je continuai ma route, le cœur toujours souffrant par la même pensée ; en approchant de Paris, les Allemands, les Russes, les Cosaques, les Baskirs s'offrirent à mes yeux de toutes parts : ils étaient campés autour de l'église de Saint-Denis, où la cendre des rois de France repose. La discipline commandée par les chefs de ces soldats empêchait qu'ils ne fissent aucun mal à personne, aucun mal, excepté l'oppression de l'âme, qu'il était impossible de ne pas ressentir. Enfin, je rentrai dans cette ville, où se sont passés les jours les plus heureux et les plus brillants de ma vie, comme si j'eusse fait un rêve pénible. Étais-je en Allemagne ou en Russie? Avait-on imité les rues et les places de la capitale de la France, pour en retracer les souvenirs, alors qu'elle n'existait plus? Enfin, tout était trouble en moi ; car, malgré l'âpreté de ma peine, j'estimais les étrangers d'avoir secoué le joug. Je les admirais sans restriction à cette époque ; mais, voir Paris occupé par eux, les Tuileries, le Louvre, gardés par des troupes venues des confins de l'Asie, à qui notre langue, notre histoire, nos grands hommes, tout était moins connu que le dernier khan de Tartarie ; c'était une douleur insupportable. Si telle était mon impression à moi, qui n'aurais pu revenir en France sous le règne de Bonaparte, quelle devait être celle de ces guerriers couverts de blessures, d'autant plus fiers de leur gloire militaire qu'ils ne pouvaient depuis longtemps en réclamer une autre pour la France?

Quelques jours après mon arrivée, je voulus aller à l'Opéra ; plusieurs fois, dans mon exil, je m'étais retracé cette fête journalière de Paris, comme plus gracieuse et plus brillante encore que toutes les pompes extraordinaires des autres pays. On donnait le ballet de Psyché, qui, depuis vingt ans, a sans cesse été représenté dans bien des circonstances différentes. L'escalier de l'Opéra était garni de sentinelles russes ; en entrant dans la salle, je regardai de tous les côtés pour découvrir un visage qui me fût connu, et je n'aperçus que des uniformes étrangers ; à peine quelques vieux bourgeois de Paris se montraient-ils encore au parterre, pour ne pas perdre leurs anciennes habitudes : du reste, tous les spectateurs étaient changés, le spectacle seul restait le même : les décorations, la musique, la danse n'avaient rien perdu de leur charme, et je me sentais humiliée de la grâce française prodiguée devant ces sabres et ces moustaches, comme s'il était du devoir des vaincus d'amuser encore les vainqueurs. (V[e] partie, chap. VI.)

RETOUR DE BONAPARTE

Non, jamais je n'oublierai le moment où j'appris par un de mes amis, le matin du 6 mars 1815, que Bonaparte était débarqué sur les côtes de France ; j'eus le malheur de prévoir à l'instant les suites de cet événement, telles qu'elles ont eu lieu depuis, et je crus que la terre allait s'entr'ouvrir sous mes pas. Pendant plusieurs jours, après le triomphe de cet homme, le secours de la prière m'a manqué complètement : et, dans mon trouble, il me semblait que la Divinité s'était retirée de la terre et qu'elle ne voulait plus communiquer avec les êtres qu'elle y a mis.

Je souffrais jusqu'au fond du cœur, par les circonstances où je me trouvais personnellement ; mais la situation de la France absorbait toute autre pensée. Je dis à M. de Lavalette, que je rencontrai presque à l'heure même où cette nouvelle retentissait autour de nous : « C'en est fait de la liberté, si Bonaparte triomphe, et de l'indépendance nationale, s'il est battu. » L'événement n'a que trop justifié, ce me semble, cette triste prédiction.

L'on ne pouvait se défendre d'une inexprimable irritation, avant le retour et pendant le voyage de Bonaparte. Depuis un mois, tous ceux qui ont quelque connaissance des révolutions sentaient l'air chargé d'orages ; on ne cessait d'en avertir les alentours du gouvernement ; mais plusieurs d'entre eux regardaient les amis inquiets de la liberté comme des relaps qui croyaient encore à l'influence du peuple, à la force des révolutions. Les plus modérés parmi les aristocrates pensaient que les affaires publiques ne devaient regarder que les gouvernants, et qu'il était indiscret de s'en occuper. On ne pouvait leur faire comprendre que, pour savoir ce qui se passe dans un pays où l'esprit de la liberté fermente, il ne faut négliger aucun avis, n'être indifférent à aucune circonstance, et se multiplier par l'activité, au lieu de se renfermer dans un silence mystérieux. Les partisans de Bonaparte étaient mille fois mieux instruits sur toutes choses que les serviteurs du roi ; car les bonapartistes, aussi bien que leur maître, savaient de quelle importance peut être chaque individu dans les temps de trouble. Autrefois tout consistait dans les hommes en place ; maintenant, ceux qui sont hors du gouvernement agissent plus sur l'opinion que le gouver-

nement lui-même, et par conséquent prévoient mieux l'avenir.

Une crainte continuelle s'était emparée de mon âme, plusieurs semaines avant le débarquement de Bonaparte. Le soir, quand les beaux édifices de la ville étaient éclairés par les rayons de la lune, il me semblait que je voyais mon bonheur et celui de la France comme un ami malade, dont le sourire est d'autant plus aimable qu'il va nous quitter bientôt. Lors donc qu'on me dit que ce terrible homme était à Cannes, je reculai devant cette certitude comme devant un poignard ; mais, quand il ne fut plus possible d'y échapper, je ne fus que trop assurée qu'il serait à Paris dans quinze jours. Les royalistes se moquaient de cette terreur ; il fallait leur entendre dire que cet événement était le plus heureux du monde, parce qu'on allait être débarrassé de Bonaparte, parce que les deux Chambres allaient sentir la nécessité de donner au roi un pouvoir absolu, comme si cela se donnait ! Le despotisme, aussi bien que la liberté, se prend et ne s'accorde pas. Je ne suis pas sûre que, parmi les ennemis de toute constitution, il ne s'en soit pas trouvé qui se réjouissaient du bouleversement qui pouvait rappeler les étrangers, et les engager à imposer à la France un gouvernement absolu.

Trois jours se passèrent dans les espérances inconsidérées du parti royaliste. Enfin, le 9 mars, on nous dit qu'on ne savait rien du télégraphe de Lyon, parce qu'un nuage avait empêché de lire ce qu'il annonçait : je compris ce que c'était que ce nuage. J'allai le soir aux Tuileries pour faire ma cour au roi ; en le voyant, il me sembla qu'à travers beaucoup de courage il avait une expression de tristesse ; et rien n'était plus touchant que sa noble résignation dans un pareil moment. En sortant, j'aperçus sur les parois de l'appartement les aigles de Napoléon qu'on n'avait pas encore ôtées, et elles me paraissaient redevenues menaçantes. (V^e partie, chap. XIII.)



En novembre 1819 (1), commence à paraître la grande édition des *Œuvres complètes* de Mme de Staël, publiée

(1) Le *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*, (20 novembre 1819.) annonce les quatre premiers volumes. — Le prospectus (nº 2224) est du 12 juin 1819.

par son fils, Auguste de Staël, et par son gendre, le duc de Broglie, et précédée de la notice biographique de Mme Necker de Saussure. Le bruit fait par les *Considérations* l'année précédente s'augmente de la publication de ces *Œuvres;* nulle mémoire n'a été servie avec plus d'habileté et de piété que celle de Mme de Staël (1). Morte, elle revit aux yeux des contemporains pendant ces années 1818, 1819, 1820, 1821, dans un prolongement de gloire qui fait d'elle, avec Chateaubriand, la plus grande influence littéraire et morale de cette époque.

En juillet 1821 paraît le tome XV de cette édition ; il contenait un ouvrage inédit, intitulé *Dix années d'exil*, « fragment d'un ouvrage composé dans les années 1810 à 1813 ». Auguste de Staël en explique dans sa préface le caractère. Mme de Staël ne l'avait pas rédigé en entier ; peut-être même ne l'eût-elle jamais publié. Ce sont les mémoires d'une petite partie de sa vie, exactement de sept années, et non de dix : de 1800 à 1804, et ensuite de 1810 à 1812 ; ils s'arrêtent au moment où Mme de Staël va passer en Suède. Pourquoi ne les a-t-elle jamais complétés? Sans doute parce qu'elle travaillait aux *Considérations*, son grand ouvrage, mais aussi parce qu'elle jugeait que, Napoléon disparu, le livre perdait beaucoup de son intérêt (2).

Ce sont, en effet, des *Mémoires* très singuliers, et non pas vraiment des *Mémoires;* car on n'y trouve pas ce luxe de détails sur l'auteur, sa vie privée, sa famille, son entourage, sa société, auxquels tant d'autres ouvrages de ce genre nous ont accoutumés, et dont le lecteur de nos jours est friand. Il n'en faut pas douter : *Dix années d'exil* était une œuvre politique, un pamphlet violent contre l'Empire et l'Empereur, quelque chose comme *Napoléon le Petit* de Victor Hugo. La première partie du livre, l'époque du Consulat (1800

(1) En même temps que les œuvres de Mme de Staël, paraissent en 1820-1821, chez Treuttel et Würtz, les *Œuvres complètes de M. Necker*, publiées par Aug. de Staël. C'est un nouveau monument élevé à la gloire de la famille.

(2) Cf. la préface de notre édition de *Dix années d'exil* (Plon édit.).

à 1804), a été écrite à Coppet à partir de 1810, sous l'influence de la suppression brutale de *l'Allemagne;* c'est la revanche de Mme de Staël. La seconde (1810 à 1812) a été écrite en Suède, après le voyage épique à travers la Russie en armes ; on y sent une ardeur prophétique, le pressentiment de la délivrance, qui brille dans les flammes vengeresses de Moscou. N'attendons de ce livre aucune impartialité ; il est injuste, passionné, aveugle ; il ne l'est pas plus que les pages célèbres *De Buonaparte et des Bourbons.* Il est un document précieux sur l'état d'esprit des plus nobles représentants d'une génération, — les Staël, les Chateaubriand, les Lamartine, — que nous avons peine à comprendre et que la gloire des armes ne pouvait consoler de la perte de la liberté.

La haine du despotisme est l'âme de ce livre. Mais elle se personnifie dans un sentiment nouveau, que Mme de Staël a analysé avec une sincérité, une profondeur, un accent déchirant qui nous émeut plus encore chez une étrangère : c'est le sentiment de l'exil.

Oh ! n'exilons personne ! Oh ! l'exil est impie.

Le vers du grand exilé de Jersey et de Guernesey pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre de cette femme. L'exil était, pour lui, le regret de la patrie ; l'exil était pour Mme de Staël le regret des plus nobles jouissances de l'esprit et du cœur, que personnifiaient à ses yeux Paris et la France. La mélancolie, l'effroi de la solitude, le regret de ses amis, l'amour de la gloire et de la liberté, les sentiments les plus personnels et les plus généraux se mêlaient tumultueusement dans son âme, et c'est de très bonne foi qu'elle se comparait au jeune héros antique poursuivi par les Furies vengeresses : « l'Oreste de l'exil, » — ce mot de la lettre à Napoléon de 1810, elle l'a expliqué, illustré dans *Dix années d'exil.*



DIX ANNÉES D'EXIL

TALLEYRAND

J'avais rendu les plus importants services à M. de Talleyrand, et, ce qui vaut mieux que tous les services, j'avais eu pour lui la plus parfaite amitié pendant des années. Il devait donner un grand bal (1), et Mme B. (Bonaparte), qui a toujours été aussi bien pour les malheureux que sa situation pouvait le permettre, me fit dire qu'elle engagerait dans ce bal le Premier Consul à me parler,et qu'elle espérait que l'explication que j'aurais avec lui finirait toute inquiétude sur la possibilité de l'exil. J'attendais donc ce bal avec impatience, et il ne me venait pas dans l'esprit que M. de Talleyrand pût ne pas m'inviter ; c'est cependant ce qu'il fit, quoiqu'un de mes amis eût fixé son attention sur l'importance dont il pouvait être pour moi de me trouver à cette fête. Cet homme, qui avait passé depuis dix ans la moitié de sa vie dans ma maison, qui me devait son retour d'Amérique (2), l'arrangement de ses affaires pendant son absence ; cet homme à la fortune duquel j'avoue que j'avais puissamment contribué, et dont j'avais dix lettres dans lesquelles il me disait

(1) Il s'agit du bal donné par Talleyrand, ministre des Relations extérieures, le 6 ventôse an VIII (25 février 1800). (Cf. Aulard, *Paris sous le Consulat*, p. 180.

(2) Talleyrand, forcé de quitter l'Angleterre (février 1794), était passé aux États-Unis. Il obtint, par sa pétition du 16 juin 1795 à la Convention, que sa proscription fût rapportée (4 septembre) grâce à l'influence de M. J. Chénier et aux efforts de Mme de Staël. Il revint à Paris en mars 1796.

qu'il me devait plus que la vie (1), donna le signal de mes persécutions et fut la première cause de mon exil dans la suite. Car, obligé à se justifier, il me faisait l'honneur et le tort de me représenter à Bonaparte et à ses adhérents comme une personne d'un esprit tout-puissant, et répétait sans cesse que j'étais irrésistible, lui, sur qui je n'avais pas l'ascendant que la plus simple amitié devait exercer. Depuis cette époque je n'ai pas revu M. de Talleyrand.

C'est un homme éminemment propre à conduire les choses de ce monde, et je suis étonnée qu'il ait perdu sa faveur auprès de l'Empereur, car je lui ai toujours connu l'art d'entrer avec une rare habileté dans le caractère de chaque individu. Il parle peu, ce qui lui rend plus facile de calculer ses paroles : comme il n'est jamais instruit que par la conversation, il n'aime point la discussion dans laquelle il trahirait en fait d'instruction solide ce qui lui manque. Il n'y supplée pas par de l'éloquence, parce qu'il faut du mouvement d'âme pour être éloquent, et que c'est un homme maître de lui-même au point qu'il ne le serait plus de s'abandonner quand il le voudrait. Il n'a pas de facilité d'expression, parce qu'il faut écrire facilement pour bien parler, et que cet homme, si spirituel d'ailleurs, n'est pas en état de composer une seule des pages qu'il a publiées sous son nom (2) ; mais il a dans ses moindres expressions, quand il le veut, une grâce de bon goût tout à fait inimitable. Quand il en a eu besoin, il s'est servi de l'esprit de tout le monde : juge excellent, critique plein de finesse, mais singulièrement stérile et ayant besoin de puissance et de fortune, non seulement pour satisfaire ses goûts, mais pour placer son esprit dans son véritable jour, c'est-à-dire laissant tomber quelques paroles amères ou flatteuses, suivant que la circonstance l'exige, et n'étant entouré que de personnes qui relèvent ce qu'il laisse tomber et qui lui servent une nouvelle balle toute préparée. Il prend plus de peine avec ceux qu'il veut captiver ; mais je ne sais s'il est aussi à son avantage dans cette situation que dans l'autre. Je

(1) Plusieurs de ces lettres sont conservées dans les archives du château de Broglie.

(2) C'est également ce que dit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (édit. Biré, t. VI, p. 426) : « Incapable d'écrire une seule phrase, M. de Talleyrand faisait travailler complètement sous lui. » Sainte-Beuve, dans ses *Nouveaux Lundis* (t. II, p. 33), ne partage pas absolument cette opinion.

l'ai vu au Directoire, faisant l'impossible pour se donner l'air cordial et pour avoir des opinions prononcées : il ne pouvait inspirer aucune confiance à personne, et lorsqu'il se trouvait au milieu des hommes de la classe et du parti populaire, il n'avait pas l'air d'un grand seigneur déguisé, mais d'un parvenu maladroit en républicanisme. Il était un peu plus dans son élément à la cour de Bonaparte, et je ne m'étonne pas que sa grâce ait captivé Bonaparte, même à son insu. Il lui apprenait le monde de l'ancien régime, que Bonaparte ne connaissait pas et qu'il voulait connaître, pour tâcher de rendre sa dynastie ancienne dès le premier jour.

D'ailleurs, tant qu'il a fallu de l'adresse pour traiter avec les puissances, il n'y avait point d'homme plus utile à Bonaparte que M. de Talleyrand. Un visage imperturbable, un silence d'airain quand il le fallait, une insolence très bien ménagée quand cela était nécessaire, et des manières polies et séduisantes quand il voulait remettre à l'aise ceux qui étaient bien fâchés d'être en colère et bien empressés à s'apaiser : en voilà bien plus qu'il n'en fallait pour captiver tous les princes allemands, que la Confédération du Rhin peut contenir. Quel misérable spectacle que celui de tous ces grands seigneurs tâchant encore de rester tels et se confondant en bassesses auprès d'un homme dont le beau nom du moins mettait leur amour-propre à l'aise ! A présent, toutes ces précautions sont inutiles et la force est arrivée à un point qui rend tous les ménagements superflus (1). (*Dix années d'exil*, édit. P. GAUTIER, Ire partie, chap. II.)

ENTREVUE DE Mme DE STAËL ET DU PREMIER CONSUL

J'allai chez le général Berthier (2) un jour où le Premier Consul devait s'y trouver ; et comme je savais qu'il s'exprimait très mal sur moi, il me vint dans l'esprit qu'il m'adresserait peut-être quelques-unes des choses grossières qu'il se plaisait souvent à dire aux femmes même qui lui faisaient la cour, et

(1) Écrit en 1811. Cf. le portrait que Chateaubriand a fait de Talleyrand vieilli dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. VI, p. 415 et suiv. — Ce portrait de Talleyrand par Mme de Staël avait été supprimé par les éditeurs dans l'édition de 1821. Nous l'avons rétabli d'après le manuscrit de *Dix années d'exil*.

(2) Ministre de la guerre.

j'écrivis à tout hasard, avant de me rendre à la fête, les diverses réponses fières et piquantes que je pourrais lui faire, selon les choses qu'il me dirait (1). Je ne voulais pas être prise au dépourvu s'il se permettait de m'offenser, car c'eût été manquer encore plus de caractère que d'esprit ; et, comme nul ne peut se promettre de n'être pas troublé en présence d'un tel homme, je m'étais préparée d'avance à le braver. Heureusement cela fut inutile ; il ne m'adressa que la plus commune question du monde ; il en arriva de même à ceux des opposants auxquels il croyait la possibilité de lui répondre : en tout genre, il n'attaque jamais que quand il se sent de beaucoup le plus fort. Pendant le souper, Bonaparte était debout derrière la chaise de Mme Bonaparte et se balançait à la manière des Bourbons, sur un pied et sur l'autre. Je fis remarquer à mon voisin cette vocation pour la royauté déjà si manifeste. En effet, les princes, donnant de longues audiences sans s'asseoir, il en est plusieurs qui ont pris ainsi la désagréable manie de se balancer. Bonaparte a toujours eu une sorte d'embarras dans les manières, qui donnent de la gaucherie à ses compliments, mais ne tempèrent point ses injures. (Ire partie, chap. VI.)

SÉJOUR A MAFLIERS. — PREMIER EXIL (1803)

J'arrivai dans une petite campagne à dix lieues de Paris (2), formant le projet de m'établir les hivers dans cette retraite

(1) Cf. *Considérations sur la Révolution française*, IIIe partie, chap. XXVI. Mme de Staël n'a pas tout dit sur cette entrevue avec Bonaparte chez Berthier. Nous savons quelle fut « la plus commune question du monde ». Elle en a fait confidence au Russe Golofkine, qui l'a consignée dans ses *Souvenirs* inédits. Mme de Staël avait passé « deux jours et deux nuits » à préparer par écrit des réponses sur tous les sujets qu'aborderait son ennemi. Or, suivi de son frère Lucien, Bonaparte s'arrête devant Mme de Staël, avise ses épaules décolletées, et brusquement : « Vous avez sans doute nourri vous-même vos enfants? » Mme de Staël resta muette, pétrifiée : elle n'avait pas prévu la question. Et Bonaparte de s'en aller, en disant à Lucien : « Vous le voyez, elle ne veut même pas dire ni oui, ni non ! » (Cf. L. PINGAUD, *Madame de Staël et le duc de Rovigo*, *Revue de Paris*, 1er décembre 1903.) — Voir encore sur les grossièretés de Napoléon à l'égard des femmes, Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, t. II, p. 77, 179 ; CHAPTAL, *Mes Souvenirs sur Napoléon*, p. 321.

(2) A Mafliers, près de Beaumont-sur-Oise, au nord de la forêt de Montmorency. Mme de Staël y arriva en septembre 1803.

tant que durerait la tyrannie. Je ne voulais qu'y voir mes amis, et quelquefois aller au spectacle et au Musée. C'est tout ce que je souhaitais du séjour de Paris, dans l'état de défiance et d'espionnage qui commençait à s'établir ; et j'avoue que je ne vois pas quel inconvénient il pouvait y avoir pour le Premier Consul à me laisser ainsi dans un exil volontaire. J'y étais en effet paisible depuis un mois, lorsqu'une femme, comme il y en a tant (1), cherchant à se faire valoir aux dépens d'une autre femme plus connue qu'elle, vint dire au Premier Consul que les chemins étaient couverts de gens qui allaient me faire visite. Certes, rien n'était moins vrai. Les exilés qu'on allait voir, c'étaient ceux qui, dans le dix-huitième siècle, avaient presque autant de force que les rois qui les éloignaient ; mais quand on résiste au pouvoir, c'est qu'il n'est pas tyrannique, car il ne peut l'être que par la soumission générale. Quoi qu'il en soit, Bonaparte saisit le motif qu'on lui donna pour m'exiler, et un de mes amis me prévint qu'un gendarme viendrait sous peu de jours me signifier l'ordre de partir. On n'a pas l'idée, dans les pays où la routine au moins garantit les particuliers de toute injustice, de l'état où jette la nouvelle subite de certain acte arbitraire. Je suis d'ailleurs très ébranlable par ma nature ; mon imagination conçoit mieux la peine que l'espérance, et quoique souvent j'aie éprouvé que le chagrin se dissipe par des circonstances nouvelles, il me semble toujours, quand il arrive, que rien ne pourra m'en délivrer. En effet, ce qui est facile, c'est d'être malheureux, surtout lorsqu'on aspire aux lots privilégiés de la vie.

Je me retirai dans l'instant même chez une femme vraiment bonne et spirituelle (2), à qui, je dois le dire, j'étais recommandée par un homme qui occupait une place importante dans le gouvernement (3) ; je n'oublierai point le courage avec lequel il m'offrit lui-même un asile : mais il aurait la même bonne intention aujourd'hui, qu'il ne pourrait se conduire de même sans perdre toute son existence. A mesure qu'on laisse avancer la tyrannie, elle croît aux regards comme un fantôme ; mais elle saisit avec la force d'un être réel. J'arrivai donc dans la campagne d'une personne que je connaissais à peine, au milieu d'une société qui m'était tout à fait étrangère, et portant dans le cœur un cha-

(1) Mme de Genlis.
(2) Mme de la Tour.
(3) Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

grin cuisant que je ne voulais pas laisser voir. La nuit, seule avec une femme dévouée depuis plusieurs années à mon service, j'écoutais à la fenêtre si nous n'entendrions point les pas d'un gendarme à cheval : le jour j'essayais d'être aimable pour cacher ma situation. J'écrivis de cette campagne à Joseph Bonaparte une lettre qui exprimait avec vérité toute ma tristesse. Une retraite à dix lieues de Paris était l'unique objet de mon ambition, et je sentais avec désespoir que si j'étais une fois exilée, ce serait pour longtemps, et peut-être pour toujours. Joseph et son frère Lucien firent généreusement tous leurs efforts pour me sauver, et l'on va voir qu'ils ne furent pas les seuls.

Mme Récamier, cette femme si célèbre pour sa figure, et dont le caractère est exprimé par sa beauté même, me fit proposer de venir demeurer à sa campagne, à Saint-Brice, à deux lieues de Paris. J'acceptai, car je ne savais pas alors que je pouvais nuire à une personne si étrangère à la politique ; je la croyais à l'abri de tout, malgré la générosité de son caractère. La société la plus agréable se réunissait chez elle, et je jouissais là, pour la dernière fois, de tout ce que j'allais quitter. C'est dans ces jours orageux que je reçus le plaidoyer de M. Mackintosh : là je lus ces pages où il faisait le portrait d'un jacobin qui s'est montré terrible dans la Révolution contre les enfants, les vieillards et les femmes, et qui se plie sous la verge du Corse qui lui ravit jusqu'à la moindre part de cette liberté, pour laquelle il se prétendait armé. Ce morceau, de la plus belle éloquence, m'émut jusqu'au fond de l'âme : les écrivains supérieurs peuvent quelquefois, à leur insu, soulager les infortunés, dans tous les pays et dans tous les temps. La France se taisait si profondément autour de moi, que cette voix, qui tout à coup répondait à mon âme, me semblait descendue du ciel : elle venait d'un pays libre. Après quelques jours passés chez Mme Récamier sans entendre parler de mon exil, je me persuadai que Bonaparte y avait renoncé. Il n'y a rien de plus ordinaire que de se rassurer sur un danger quelconque, lorsqu'on n'en voit point de symptômes autour de soi. Je me sentais si éloignée de tout projet comme de tout moyen hostile, même contre cet homme, qu'il me semblait impossible qu'il ne me laissât pas en paix ; et, après quelques jours, je retournai dans ma maison de campagne, convaincue qu'il ajournait ses résolutions contre moi et se contentait de m'avoir fait peur. En effet, c'en était bien assez, non pour changer mon opinion, non pour m'obli-

ger à le désavouer, mais pour réprimer en moi le reste d'habitude républicaine qui m'avait portée l'année précédente à parler avec trop de franchise.

J'étais à table avec trois de mes amis, dans une salle d'où l'on voyait le grand chemin et la porte d'entrée : c'était à la fin de septembre (1). A quatre heures, un homme en habit gris, à cheval, s'arrête à la grille et sonne : je fus certaine de mon sort. Il me fit demander ; je le reçus dans le jardin. En avançant vers lui, le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappèrent. Les sensations qui nous viennent par les combinaisons de la société sont si différentes de celles de la nature ! Cet homme me dit qu'il était le chef de la gendarmerie de Versailles (2), mais qu'on lui avait ordonné de ne pas mettre son uniforme dans la crainte de m'effrayer : il me montra une lettre signée de Bonaparte qui portait l'ordre de m'éloigner à quarante lieues de Paris dans vingt-quatre heures, en me traitant cependant avec tous les égards dus à une femme d'un nom connu. Il ajoutait qu'étant étrangère, j'étais soumise à la police : cet égard pour la liberté individuelle ne dura pas longtemps, et bientôt après moi d'autres Français et Françaises furent exilés sans aucune forme de procès. Je répondis à l'officier de gendarmerie que partir dans vingt-quatre heures convenait à des conscrits, mais non pas à une femme et à des enfants, et en conséquence je lui proposai de m'accompagner à Paris, où j'avais besoin de passer trois jours pour les arrangements nécessaires à mon voyage. Je montai dans ma voiture avec mes enfants et cet officier, qu'on avait choisi comme le plus littéraire des gendarmes. En effet, il me fit des compliments sur mes écrits. « Vous voyez, lui dis-je, monsieur, où cela me mène, d'être une femme d'esprit ; déconseillez-le, je vous prie, aux personnes de votre famille, si vous en avez l'occasion. » J'essayais de me monter par la fierté, mais je sentais la griffe dans mon cœur.

Je m'arrêtai quelques instants chez Mme Récamier ; j'y trouvai le général Junot, qui, par dévouement pour elle, promit d'aller parler le lendemain matin au Premier Consul (3). Il le

(1) Légère inexactitude. C'était le samedi 22 vendémiaire (15 octobre 1803).

(2) Il était, en réalité, lieutenant de gendarmerie ; il s'appelait Gaudriot.

(3) Cf. Mme d'Abrantès, *Salons de Paris*, t. II. « Quel intérêt prends-tu donc à cette femme? » s'écria Bonaparte en frappant du

fit en effet avec la plus grande chaleur. On croirait qu'un homme si utile par son ardeur militaire à la puissance de Bonaparte devait avoir sur lui le crédit de faire épargner une femme ; mais les généraux de Bonaparte, tout en obtenant de lui des grâces sans nombre pour eux-mêmes, n'ont aucun crédit. Quand ils demandent de l'argent ou des places, Bonaparte trouve cela convenable ; ils sont dans le sens de son pouvoir puisqu'ils se mettent dans sa dépendance ; mais si, ce qui leur arrive rarement, ils voulaient défendre des infortunés ou s'opposer à quelque injustice, on leur ferait sentir bien vite qu'ils ne sont que des bras chargés de maintenir l'esclavage, en s'y soumettant eux-mêmes.

J'arrivai à Paris dans une maison nouvellement louée, et que je n'avais pas encore habitée ; je l'avais choisie avec soin dans le quartier et l'exposition qui me plaisaient (1) ; et déjà, dans mon imagination, je m'étais établie dans le salon avec quelques amis dont l'entretien est, selon moi, le plus grand plaisir dont l'esprit humain puisse jouir. Je n'entrais dans cette maison qu'avec la certitude d'en sortir, et je passais les nuits à parcourir ces appartements dans lesquels je regrettais encore plus de bonheur que je n'en avais espéré. Mon gendarme revenait chaque matin, comme dans le conte de Barbe-Bleue, me presser de partir le lendemain, et chaque fois j'avais la faiblesse de demander encore un jour. Mes amis venaient dîner avec moi, et quelquefois nous étions gais, comme pour épuiser la coupe de la tristesse, en nous montrant les uns pour les autres les plus aimables qu'il nous était possible, au moment de nous quitter pour si longtemps. Ils me disaient que cet homme, qui venait chaque jour me sommer de partir, leur rappelait ces temps de la Terreur, pendant lesquels les gendarmes venaient demander leurs victimes.

On s'étonnera peut-être que je compare l'exil à la mort ; mais de grands hommes de l'antiquité et des temps modernes ont succombé à cette peine. On rencontre plus de braves contre l'échafaud que contre la perte de sa patrie. Dans tous les codes de lois, le bannissement perpétuel est considéré comme une

pied avec violence. — « L'intérêt, dit Junot, que je porterai toujours à un être faible souffrant par le cœur. Et puis cette femme serait enthousiaste de vous, mon général, si vous le vouliez. » — « Oui, oui, je la connais ; mais *passato il pericolo, gabbato il santo!* »

(1) Rue de Lille, n° 540.

des peines les plus sévères ; et le caprice d'un homme inflige en France, en se jouant, ce que des juges consciencieux n'imposent qu'à regret aux criminels. Des circonstances particulières m'offraient un asile et des ressources de fortune dans la patrie de mes parents, la Suisse ; j'étais à cet égard moins à plaindre qu'un autre, et néanmoins j'ai cruellement souffert. Je ne serai donc point inutile au monde, en signalant tout ce qui doit porter à ne laisser jamais aux souverains le droit arbitraire de l'exil. Nul député, nul écrivain, n'exprimera librement sa pensée, s'il peut être banni quand sa franchise aura déplu ; nul homme n'osera parler avec sincérité, s'il peut lui en coûter le bonheur de sa famille entière. Les femmes surtout, qui sont destinées à soutenir et à récompenser l'enthousiasme, tâcheront d'étouffer en elles les sentiments généreux, s'il doit en résulter ou qu'elles soient enlevées aux objets de leur tendresse, ou qu'ils leur sacrifient leur existence en les suivant dans l'exil. (Ire partie, chap. XI.)

SUPPRESSION DU LIVRE « DE L'ALLEMAGNE » (1810)

Le 23 septembre, je corrigeai la dernière épreuve de l'*Allemagne :* après six ans de travail, ce m'était une vraie joie de mettre le mot *fin* à mes trois volumes. Je fis la liste des cent personnes à qui je voulais les envoyer dans les différentes parties de la France et de l'Europe ; j'attachais un grand prix à ce livre, que je croyais propre à faire connaître des idées nouvelles à la France : il me semblait qu'un sentiment élevé sans être hostile l'avait inspiré, et qu'on y trouverait un langage qu'on ne parlait plus.

Munie d'une lettre de mon libraire (1), qui m'assurait que la Censure avait autorisé la publication de mon ouvrage, je crus n'avoir rien à craindre, et je partis avec mes amis dans une terre de M. Mathieu de Montmorency, qui est à cinq lieues de Blois (2). L'habitation de cette terre est au milieu d'une forêt : je m'y promenais avec l'homme que je respecte le plus dans le monde, depuis que j'ai perdu mon père. La beauté du temps, la magnifi-

(1) Le libraire Nicolle, éditeur du livre *De l'Allemagne*. En réalité, Nicolle avait imprimé l'ouvrage avant d'avoir obtenu le *visa* de la censure. Deux volumes sur trois avaient été examinés ; ce ne fut que le 26 septembre que l'examen du troisième fut terminé.

(2) La terre de La Forest ou de la Godinière.

cence de la forêt, les souvenirs historiques que retraçait ce lieu, où s'est donnée la bataille de Fretteval, entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, tout contribuait à mettre mon âme dans la disposition la plus douce et la plus calme. Mon digne ami (1), qui n'est occupé sur cette terre que de mériter le ciel, dans cette conversation comme dans toutes celles que nous avions eues ensemble, ne s'occupait point des affaires du temps et ne cherchait qu'à faire du bien à mon âme.

Nous repartîmes le lendemain, et dans ces plaines du Vendômois, où l'on ne rencontre pas une seule habitation, et qui, comme la mer, semblent offrir partout le même aspect, nous nous perdîmes complètement. Il était déjà minuit, et nous ne savions quelle route suivre, dans un pays toujours le même, et dont la fécondité est aussi monotone que pourrait l'être ailleurs la stérilité, lorsqu'un jeune homme à cheval, se doutant de notre embarras, vint nous prier de passer la nuit dans le château de ses parents (2). Nous acceptâmes cette invitation, qui était un vrai service, et nous nous trouvâmes tout à coup au milieu du luxe de l'Asie et de l'élégance de la France. Les maîtres de la maison avaient passé beaucoup de temps dans l'Inde, et leur château était orné de tout ce qu'ils avaient apporté de leurs voyages. Ce séjour excitait ma curiosité, et je m'y trouvais à merveille (3). Le lendemain, M. de Montmorency me remit un billet de mon fils, qui me pressait de revenir chez moi, parce que mon ouvrage éprouvait de nouvelles difficultés à la Censure. Mes amis, qui étaient avec moi dans le château, me conjuraient de partir ; je ne devinais point ce qu'ils me cachaient, et,

(1) M. de Montmorency.

(2) Le château de Conan, appartenant à M. Chevalier, aujourd'hui préfet du Var. (Édit. 1821.) Cf. sur la famille Chevalier Frénilly, *Mémoires.*

(3) Inquiet de ne pas voir arriver ma mère, j'étais monté à cheval pour aller à sa rencontre, afin d'adoucir, autant qu'il était en moi, la nouvelle qu'elle devait apprendre à son retour ; mais je m'égarai comme elle dans les plaines uniformes du Vendômois, et ce ne fut qu'au milieu de la nuit, qu'un heureux hasard me conduisit à la porte du château où on lui avait donné l'hospitalité. Je fis réveiller M. de Montmorency, et, après lui avoir appris le surcroît de persécution que la police impériale dirigeait contre ma mère, je repartis pour achever de mettre ses papiers en sûreté, laissant à M. de Montmorency le soin de la préparer au nouveau coup qui la menaçait. (*Note de M. de Staël fils*, édit. 1821.)

m'en tenant à la lettre de ce que m'écrivait Auguste, je passais mon temps à examiner toutes les raretés de l'Inde sans me douter de ce qui m'attendait. Enfin je montai en voiture, et mon brave et spirituel Vendéen (1), que ses propres périls n'avaient jamais ému, me serra la main les larmes aux yeux : je compris alors qu'on me faisait un mystère de quelques nouvelles persécutions, et M. de Montmorency, que j'interrogeai, m'apprit que le général Savary, autrement dit le duc de Rovigo, avait envoyé ses soldats de police pour mettre en pièces les dix mille exemplaires qu'on avait tirés de mon livre, et que j'avais reçu l'ordre de quitter la France sous trois jours (2). Mes enfants et mes amis n'avaient pas voulu que j'apprisse une telle nouvelle chez les étrangers ; mais ils avaient pris toutes les précautions possibles pour que mon manuscrit ne fût pas saisi, et ils parvinrent à le sauver quelques heures avant qu'on vînt me le demander.

Cette nouvelle douleur me prit l'âme avec une grande force. Je m'étais flattée d'un succès honorable par la publication de mon livre. Si les censeurs m'eussent refusé l'autorisation de l'imprimer, cela m'aurait paru simple ; mais, après avoir subi toutes leurs observations, après avoir fait des changements qu'ils exigeaient de moi, apprendre que mon livre était mis au pilon, et qu'il fallait me séparer des amis qui soutenaient mon courage, cela me fit verser des larmes. J'essayai cependant encore une fois de me surmonter, pour réfléchir à ce qu'il fallait faire dans une situation où le parti que j'allais prendre pouvait tant influer sur le sort de ma famille. En approchant de la maison que j'habitais, je donnai mon écritoire, qui renfermait encore quelques notes sur mon livre, à mon fils cadet ; il sauta par-dessus un mur pour entrer dans l'habitation par le jardin. Une Anglaise (3), mon excellente amie, vint au-devant de moi pour m'avertir de tout ce qui s'était passé ; j'apercevais de loin les gendarmes qui erraient autour de ma demeure ; mais il ne paraît pas qu'ils me cherchassent : ils étaient sans doute à la poursuite d'autres malheureux, de conscrits, d'exilés, de personnes en surveillance, enfin de toutes les classes d'opprimés qu'a créées le régime actuel en France. (IIe partie, chap. Ier.)

(1) M. de Salaberry.

(2) Le ministre avait donné l'ordre au préfet de la faire partir « dans les quarante-huit heures » pour l'Amérique ou pour Coppet.

(3) Mlle Randall, une Anglaise « froide, dure, ronde comme une boule, » dit Chamisso ; elle était institutrice d'Albertine de Staël.

FUITE DE COPPET (23 MAI 1812)

Déchirée par l'incertitude, je parcourus le parc de Coppet ; je m'assis dans tous les lieux où mon père avait coutume de se reposer pour contempler la nature ; je revis ces mêmes beautés des ondes et de la verdure que nous avions si souvent admirées ensemble ; je leur dis adieu en me recommandant à leur douce influence. Le monument qui renferme les cendres de mon père et de ma mère, et dans lequel, si le bon Dieu le permet, les miennes doivent être déposées (1), était une des principales causes de mes regrets, en m'éloignant des lieux que j'habitais : mais je trouvais presque toujours, en m'en approchant, une sorte de force qui me semblait venir d'en haut. Je passai une heure en prière devant cette porte de fer qui s'est refermée sur les restes du plus noble des humains, et là mon âme fut convaincue de la nécessité de partir. Je me rappelai ces vers fameux d'un poète latin, Claudien (2), dans lesquels il exprime l'espèce de doute qui s'élève dans les âmes les plus religieuses, lorsqu'elles voient la terre abandonnée aux méchants et le sort des mortels comme flottant au gré du hasard. Je sentais que je n'avais plus la force d'alimenter l'enthousiasme qui développait en moi tout ce que je puis avoir de bon, et qu'il me fallait entendre parler ceux qui pensaient comme moi, pour me fier à ma propre croyance et conserver le culte que mon père m'avait inspiré. J'invoquai plusieurs fois, dans cette anxiété, la mémoire de mon père, de cet homme, le Fénelon de la politique (3), dont le

(1) Ce monument est situé en face du château de Coppet, de l'autre côté du chemin.

(2) *Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem,*
Curarent superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu.
. . . .
Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum
Absolvitque deos. Jam non ad culmina rerum
Injustos crevisse queror; tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.
(*In Rufinum*, lib. I.)

(3) L'expression et la comparaison qui suit entre Necker et Napoléon paraîtront un peu hyperboliques à qui ne connaît pas la profonde dévotion que Mme de Staël gardait à la mémoire de son père.

génie était en tout opposé à celui de Bonaparte ; et il en avait, du génie, car il en faut au moins autant pour se mettre en harmonie avec le ciel que pour évoquer à soi tous les moyens déchaînés par l'absence des lois divines et humaines. J'allai revoir le cabinet de mon père, où son fauteuil, sa table et ses papiers sont encore à la même place ; j'embrassai chaque trace chérie, je pris son manteau, que jusque alors j'avais ordonné de laisser sur sa chaise, et je l'emportai avec moi pour m'en envelopper, si le messager de la mort s'approchait de moi. Ces adieux terminés, j'évitai le plus que je pus les autres adieux, qui me faisaient trop de mal, et j'écrivis aux amis que je quittais, en ayant pris soin que ma lettre ne leur fût remise que plusieurs jours après mon départ.

Le lendemain samedi, 23 mai 1812, à deux heures après midi, je montai dans ma voiture en disant que je reviendrais pour dîner : je ne pris avec moi aucun paquet quelconque ; j'avais mon éventail à la main, ma fille le sien, et seulement mon fils et M. Rocca portaient dans leurs poches ce qu'il nous fallait pour quelques jours de voyage. En descendant l'avenue de Coppet, en quittant ainsi ce château qui était devenu pour moi comme un ancien et bon ami, je fus près de m'évanouir : mon fils me prit la main et me dit : « Ma mère, tu pars pour l'Angleterre, songes-y (1). » Ce mot ranima mes esprits. J'étais cependant à près de deux mille lieues de ce but, où la route naturelle m'aurait si promptement conduite ; mais du moins chaque pas m'en rapprochait. Je renvoyai, à quelques lieues de là, un de mes gens, pour annoncer chez moi que je ne rentrerais que le lendemain, et je continuai ma route jour et nuit, jusqu'à une ferme au delà de Berne, où j'avais donné rendez-vous à un autre de mes amis, qui voulait bien m'accompagner ; c'était aussi là que je devais quitter mon fils aîné (2), qui a été élevé par l'exemple de mon père jusqu'à l'âge de quatorze ans et dont les traits le rappellent.

Une seconde fois, tout mon courage m'abandonna ; cette Suisse encore si calme et toujours si belle, ces habitants qui savent être libres par leurs vertus, lors même qu'ils ont perdu

(1) L'Angleterre était alors l'espoir de quiconque souffrait pour la cause de la liberté ; pourquoi faut-il qu'après la victoire ses ministres aient si cruellement trompé l'attente de l'Europe ! (*Note de M. de Staël fils*, édit. 1821.)

(2) Auguste de Staël.

l'indépendance politique, tout ce pays me retenait : il me semblait qu'il me disait de ne pas le quitter. Il était encore temps de revenir ; je n'avais point fait de pas irréparables. Quoique le préfet se fût avisé de m'interdire la Suisse, je voyais bien que c'était la crainte que je n'allasse plus loin. Enfin, je n'avais pas encore passé la barrière qui ne me laissait plus la possibilité de retourner : l'imagination a de la peine à soutenir cette pensée. D'un autre côté, il y avait aussi l'irréparable dans la résolution de rester ; car, ce moment passé, je sentais, et l'événement l'a bien prouvé, que je ne pourrais plus m'échapper. D'ailleurs, il y a je ne sais quelle honte à recommencer des adieux si solennels, et l'on ne peut guère ressusciter pour ses amis plus d'une fois. Je ne sais ce que je serais devenue, si cette incertitude, à l'instant même de l'action, avait duré plus longtemps, car ma tête en était troublée. Mes enfants me décidèrent, et en particulier ma fille, à peine âgée de quatorze ans (1). Je m'en remis, pour ainsi dire, à elle, comme si la voix de Dieu devait se faire entendre par la bouche d'un enfant. Mon fils s'en alla, et, quand je ne le vis plus, je pus dire comme lord Russel : *La douleur de la mort est passée.* Je montai dans ma voiture avec ma fille ; une fois l'incertitude finie, je rassemblai mes forces dans mon âme, et j'en trouvai pour agir qui m'avaient manqué en délibérant. (IIe partie, chap. v.)

(1) Albertine de Staël, la future duchesse de Broglie.

CONCLUSION

Il faut conclure.

De ce nom, de cette œuvre qui a passionné les contemporains, et qu'injustement de nos jours on ne lit plus guère, que reste-t-il?

Nous ne jugeons pas comme les contemporains. Pour eux, pour la génération du Concordat, de l'Empire, du début de la Restauration, il n'en faut pas douter, le grand nom, c'est Mme de Staël ; pour nous, le grand nom, c'est Chateaubriand. C'est que nous ne connaissons pas, comme eux, la *vraie* Mme de Staël ; nous ne la voyons plus que dans ses œuvres écrites. Son œuvre la plus essentielle, c'était sa vie. Elle était action et exemple ; elle n'a jamais écrit que pour agir, et elle agissait chaque jour, à chaque instant, par la parole plus encore que par la plume. Elle électrisait de ses regards, elle enflammait de ses accents passionnés un auditoire qui se renouvelait sans cesse, qui comptait tout ce que la France, tout ce que l'Europe, tout ce que l'univers de ce temps renfermait d'esprit nobles et généreux : politiques, diplomates, gens du monde ou gens de lettres. Mme de Staël a eu, en partie, la destinée des grands acteurs et des grands orateurs : le magnétisme puissant, les vibrations, les effluves que dégageaient son jeu, sa voix, son geste, tout cela a péri avec elle. Nous n'avons plus que l'œuvre écrite, c'est-à-dire la lave refroidie, figée, sortie du brasier ardent qu'était son âme. Comme tous ceux qui aiment avant tout *parler*, elle ne savait pas, elle ne pouvait pas s'astreindre au dur travail du style : faute inexpiable en France, où, avec quelque sévérité, on juge du mérite des ouvrages, non pas uniquement d'après la valeur

de la pensée, mais d'après le poli de la forme et la musique chantante des syllabes.

Ce mérite est très réel pourtant et la valeur de l'œuvre est grande.

1° Cette œuvre exprime plus que des idées passagères : elle représente vraiment une tendance de l'esprit humain. Des *Passions* à *l'Allemagne* et aux *Considérations*, Mme de Staël a proclamé sa foi dans l'invisible, dans la puissance des forces secrètes, élans de l'âme, poésie, dévouement, sacrifice, amour, amour de la liberté, amour de la gloire, qui mènent l'humanité et qu'elle désigne par ce mot : l'enthousiasme. Elle s'est constituée la prêtresse de l'idéal, et cela dans un temps très réaliste, très dur, dont nous nous faisons une idée assez fausse, où les plus nobles manifestations de la pensée étaient tournées en dérision par le pouvoir, leurs auteurs disgraciés, bannis, poursuivis d'asile en asile.

C'est le lien qui l'unit, elle, femme de la Révolution, sceptique, héritière des idées du dix-huitième siècle, au défenseur du christianisme, à l'adversaire des philosophes, à Chateaubriand. Leurs noms sont inséparables dans l'histoire, comme ils le sont dans l'hymne de reconnaissance et d'amour, que chante en leur honneur un autre idéaliste, leur fils spirituel, le grand et noble Lamartine (1). Tous deux ont été persécutés, l'auteur des *Martyrs* comme l'auteur de *Corinne* : mais les *Martyrs* et *Corinne* ont fait verser à la jeune génération romantique des larmes brûlantes ; ils ont été accueillis comme la manne céleste dans le désert par les âmes souffrantes et inquiètes, meurtries par l'implacable réalité, victimes de la destinée. Voilà ce que l'on ne comprend plus ; voilà pourtant ce qu'il faut comprendre, si l'on cherche les raisons de ce culte, de cette adoration incroyable, dont le Temps n'a laissé subsister que des restes. Nous cherchons en Mme de Staël l'artiste, l'écrivain de race, et nous sommes déçus ; elle était pour ses contemporains beaucoup plus encore : une sorte de prophétesse,

(1) *Des destinées de la poésie.*

comme dans le tableau célèbre où Gérard l'idéalise à peine (1). Assise sur le trépied fatal, elle vaticine les espoirs, les douleurs, les allégresses, tout le long enfantement du siècle naissant.

2° Le second mérite de cette œuvre, c'est d'avoir été le creuset où sont venus se fondre et s'amalgamer les éléments les plus divers de la pensée moderne. D'Allemagne, d'Angleterre, de toutes les parties du monde intellectuel, les idées affluent dans cette œuvre, maniées, élargies par une intelligence éprise de vérité et de vie, nullement embarrassée des préjugés qui, d'ordinaire, arrêtent les autres hommes. Un Français de vieille roche, vivant sous la Révolution et l'Empire, un Chateaubriand même, n'aurait pu faire cette œuvre ; il aurait été gêné par la tradition, par la race, par le spectacle du présent, par la force du souvenir. Mais cette étrangère, cette Genevoise mariée à un Suédois, cette cosmopolite qui n'est proprement d'aucun pays, ni d'aucune race, est vraiment citoyenne de l'univers habité : sa patrie, c'est la pensée humaine. Condition merveilleuse pour réaliser cet idéal que Fénelon souhaitait au bon historien et qu'a presque atteint Mme de Staël.

Mais c'est dire aussi pour quelle raison Mme de Staël choque parfois nos idées et nos sentiments. Elle n'a pas toujours l'accent de France. Elle aime beaucoup notre pays ; l'a-t-elle bien compris ? Serait-ce donc qu'il lui manque cette hérédité mystérieuse, cette sympathie qui constitue la race ? On serait tenté de le croire. Elle a été bien dure, bien injuste pour les Français de son temps ; elle les accuse d'être légers, insouciants, frivoles, dénués d'enthousiasme : et c'étaient les Français de la Révolution et de l'Empire !

3° Cela explique, suivant que l'on se place à un point de vue ou à l'autre, les jugements très divers que l'on porte sur cette œuvre. Elle fut, en son temps, une œuvre de

(1) Corinne au cap Misène. — Cf. pour l'influence de Mme de Staël sur la génération romantique, les lettres d'Edg. Quinet à sa mère et l'*Histoire de mes idées* du même Quinet.

combat ; ce caractère, bien que le temps l'ait atténué, persiste encore. Elle n'a pas la beauté sereine, majestueuse des œuvres éternelles. Mais telle qu'elle est, avec ses inégalités, ses injustices, ses passions, elle est le reflet, non seulement de la vie d'une femme extraordinaire, mais d'une époque tumultueuse, confuse, qui nous a légué ses inquiétudes et ses problèmes. De toutes les œuvres issues de la Révolution et de l'esprit révolutionnaire, c'est assurément la plus grande ; et l'histoire des idées ne peut pas plus se passer de Mme de Staël qu'elle ne peut se passer de Chateaubriand.

BIBLIOGRAPHIE [1]

I

OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES

1° *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, 1817, t. VII, p. 415 et suiv. (Contient une bibliographie des ouvrages de Mme de Staël parus de son vivant, publiée quelques jours après sa mort.)

2° *Table chronologique des écrits de Mme de Staël* (t. XVII de l'édition des *Œuvres complètes*, 1819-1821). Cette table contient de nombreuses erreurs ; elle confond souvent la date de composition avec la date de publication.

3° Quérard, *France littéraire*, t. IX, p. 249.

4° Bourquelot et Maury, *Littérature française contemporaine*, t. VI, p. 406.

5° Lorenz, *Catalogue général de la librairie française*. (Voir les tables.)

6° G. Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres du dix-neuvième siècle*, t. VII, p. 650.

7° G. Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, t. IV, p. 1074 et suiv.

(1) Cette bibliographie rectifie différentes erreurs concernant la date de publication des ouvrages de Mme de Staël, en particulier dans la table des *Œuvres complètes*.

II

ŒUVRES DE Mme DE STAËL

Éditions originales.

1o *Les Inconvénients de la vie à Paris.* Comédie en deux actes, composée par Germaine Necker à douze ans (1778) ; représentée dans le salon de Saint-Ouen. Non publiée ; simple compte rendu dans la *Correspondance littéraire* de septembre 1778. (Édition Maurice Tourneux, t. XII.)

2o *La Folle de la forêt de Sénart.* Nouvelle publiée en juin 1786 dans la *Correspondance littéraire.* — Cf. en avril, même recueil, *Véracité et franchise*, *Trait et saillie*, synonymes par Mme de Staël (1).

3o *Sophie ou les Sentiments secrets*, comédie en trois actes et en vers, composée en 1786, publiée en 1790 dans le même volume que la pièce suivante.

4o *Jeanne Grey*, tragédie en cinq actes et en vers, composée en 1787. Publiée en 1790, Paris. Tirée à un très petit nombre d'exemplaires. (Réimpr. t. XVII des *Œuvres complètes.*)

5o *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau;* écrit dès 1786, remanié et publié en 1788, in-12 de 140 pages, tiré à vingt exemplaires environ ; compte rendu dans la *Correspondance littéraire*, janvier 1789. Réimprimé en 1789, in-8o de 92 pages.

6o *Courte réplique à l'auteur d'une longue réponse.* Anonyme, Genève, 1789, in-8o de 14 pages. Réplique à l'ouvrage de Champcenetz, intitulé *Réponse aux lettres sur le caractère et les ouvrages de J.-J. Rousseau.* Attribué par le *Journal général de l'imprimerie et de la librairie* (juillet 1817) à Mme de Staël. Non réimprimé dans les *Œuvres complètes;* ne figure pas dans la *Table chronologique.*

(1) Les *synonymes* étaient un divertissement littéraire à la mode dans les salons du temps.

7° *Éloge de M. de Guibert*, écrit en 1790, non publié alors, sauf un fragment dans la *Correspondance littéraire*, août 1790. Publié en entier dans le tome XVII des *Œuvres complètes*.

8° *Réflexions sur le procès de la reine par une femme*, août 1793, in-8° de 37 pages, sans nom d'auteur. Réimprimé à la suite des *Réflexions sur le suicide*, Londres, 1813.

9° *Zulma*. « Fragment d'un ouvrage par Mme la baronne St*** de H*** à Londres, 1794. » (Cf. article de M. Eug. Ritter, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1904). L'ouvrage dont *Zulma* était détaché est le livre *De l'influence des passions*, qui paraît en 1796 ; mais *Zulma* n'y figure pas.

10° *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français*. Genève et Londres, février 1795, in-8° anonyme. (Cf. Ph. Godet, *Mme de Charrière*, t. II, p. 184.) La date de 1794 que donne la *Table chronologique* des Œuvres complètes est inexacte. Sans nom d'auteur.

11° *Recueil de morceaux détachés*, Lausanne, 1795, chez Durand, Ravanel et Cie ; Paris, chez Fuchs ; in-8° de 203 pages ; deuxième édition revue et augmentée, Leipzig, 1796, in-8°. Cet ouvrage contient l'*Epître sur le malheur*, l'*Essai sur les fictions* et trois nouvelles (1).

12° *Réflexions sur la paix intérieure;* écrit et imprimé en 1795 (juillet-août), mais *non publié* à cette époque à cause des événements de Vendémiaire. Publié pour la première fois en 1819, *Œuvres complètes*, t. II. (Cf. Paul Gautier, *le Premier exil de Mme de Staël*, *Revue des Deux Mondes*, juin 1906.)

13° *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Lausanne, 1796, in-8°, chez Mourer, Hignou et Cie ; 2e édit., 1797, 2 vol. in-12. (Inachevé ; Mme de Staël n'a traité que la première partie. C'est une erreur de considérer le livre *Des circonstances actuelles* comme étant la suite de cet ouvrage.) L'édition des *Œuvres complètes* de cet ouvrage porte comme épigraphe ces mots : *Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta*. Un exemplaire de l'édition de Lausanne de 1795 que nous avons sous les yeux porte les mots suivants de Sénèque : *Inde ista tanta coacervatio aliorum super alios ruentium.*

(1) Cf. Ph. Godet, t. II, p. 188.

14° *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la république en France.* Écrit en 1798 ; non publié à cause des événements de brumaire 1799. Fragments publiés par Paul Gautier (*Revue des Deux Mondes*, 1899) et Ed. Herriot (*Un ouvrage inédit de Mme de Staël*, in-8°, Plon, 1904). Édité par J. Viénot, Paris, 1906, in-8°. Cette édition très incorrecte ne peut dispenser de consulter le manuscrit déposé à la Bibliothèque nationale, *Nouvelles acquisitions françaises*, 1300.

15° *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, avril 1800, 2 vol. in-8°.

16° *Delphine*, Genève, chez Paschoud, 1802, 4 vol. in-12 ; Paris, chez Maradan, an XI (décembre 1802), 3 vol. in-12 en six parties ; même date, 3 vol. in-8°. Édition des *Œuvres complètes* (V, VI, VII), 1820, 3 vol. in-8°, avec un nouveau dénouement publié pour la première fois.

17° *Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille*, précédés de la *Vie privée de l'auteur*, par l'éditeur, 1805, in-8°. (L'ouvrage *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée* a été réimprimé t. XVII des *Œuvres complètes.*)

18° *Corinne ou l'Italie*, 1807, Paris, Nicolle, 2 vol. in-8° ; 3 vol. in-12.

19° *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne*, avec une préface de Mme de Staël, 1809, in-8°. (Trois éditions la même année.)

20° *a*) *De l'Allemagne*, 1810, Paris, Nicolle, 3 vol. in-8° ; 3 in-12. Édition mise au pilon par la police impériale. Un seul exemplaire actuellement connu subsiste de cette édition, probablement un exemplaire d'épreuves sauvé par Mme de Staël (1). Il a été légué par Fr. Schlegel à la bibliothèque de l'Université de Vienne. Cet exemplaire est sans préface et incomplet. (Cf. *Revue d'histoire littéraire de la France*, année 1907, p. 730.)

b) *De l'Allemagne*, 1813, Londres, Murray, 3 vol. in-8°. Première édition réelle de cet ouvrage.

c) *De l'Allemagne*, 1814, Paris, Nicolle (2e édition française, la première ayant été mise au pilon en 1810), 3 vol. in-8°.

(1) Cf. Paul Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 259.

21° *Réflexions sur le suicide*, 1813, Londres, in-8°; 1814, Paris, Nicolle, suivies de la *Défense de la reine*, publiée en août 1793 et des *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau.*

22° *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (ouvrage posthume publié par le duc de Broglie et le baron de Staël), 1818, Paris, Delaunay, 3 vol. in-8°. Manuscrit signalé dès le 19 juillet 1817 dans le *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, sous le titre : *Considérations sur la situation respective de la France et de l'Angleterre en 1813.* Première édition, 16 mai 1818 ; seconde édition, 1er août 1818.

23° *a*) *Dix années d'exil*, ouvrage inédit publié par le baron Auguste de Staël, 1821, dans le t. XV des *Œuvres complètes.*

b) *Dix années d'exil.* Édition critique, publiée d'après les manuscrits, par Paul Gautier, 1904, in-8°, Plon. Contient des morceaux inédits et des passages supprimés par le baron de Staël.

24° *Œuvres complètes de Mme la baronne de Staël*, publiées par son fils le baron de Staël, précédées d'une notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël par Mme Necker de Saussure, 1819-1821 (1), Paris, Treuttel et Wurtz, 17 vol. in-8°, ornés d'un portrait d'après Gérard. Même édition, in-12. Le tome XVI contient les *Essais dramatiques* de Mme de Staël, joués sur le théâtre de Coppet.

III

CORRESPONDANCE

La correspondance de Mme de Staël est immense : elle présenterait, si elle était publiée, un intérêt historique que l'on peut comparer sans exagération à celui de la correspondance de Voltaire, l'auteur ayant été en relations avec tous les personnages

(1) C'est bien en 1819 (et non en 1820, date que porte le tome Ier) que commence cette importante publication. Voir le *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*, année 1819. Les tomes Ier, II, III, IV sont signalés dans le numéro du 20 novembre 1819.

célèbres ou simplement connus de son temps. Beaucoup de ses lettres ont été recueillies et auraient été détruites par la famille, après sa mort, en particulier la plus grande partie de sa correspondance avec Benjamin Constant (1). Mais il en subsiste encore un très grand nombre, disséminées par toutes les archives privées ou publiques de l'Europe. Quelques-unes ont été publiées dans différents recueils ou revues : consulter sur ce point le *Manuel bibliographique* de Lanson, t. IV, p. 1075.

Il reste à faire une publication générale et méthodique de cette correspondance, qui serait actuellement l'œuvre la plus vivante de Mme de Staël et nous donnerait les renseignements les plus précieux sur la vraie personnalité de l'auteur, son entourage, et le mouvement littéraire, politique et social de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième.

IV

ÉTUDES SUR Mme DE STAËL

Nous ne signalerons que les principales ; pour les autres, consulter le *Manuel bibliographique* de Lanson.

1° Mme Lenormant, *Coppet et Weimar*, 1862, in-8°. — Du même auteur : *Souvenirs et correspondance, tirés des papiers de Mme Récamier*, 1872.

2° Lady Blennerhassett, *Mme de Staël et son temps*, traduction Dietrich, Paris, Westhausser, 1890, 3 vol. in-8°. (Cet ouvrage est le plus copieux travail d'ensemble qui ait été fait sur la vie de Mme de Staël.)

3° D'Haussonville, *le Salon de Mme Necker*, 1882, 2 vol. in-12. — *Mme de Staël et M. Necker* d'après leur correspondance (*Revue des Deux Mondes*, 1913-1914).

4° Dejob, *Mme de Staël et l'Italie*, 1890, in-12, A. Colin.

5° A. Sorel, *Mme de Staël*, 1890. Hachette, in-16.

(1) Ce renseignement nous a été donné par le feu duc de Broglie, petit-fils de Mme de Staël.

6º FAGUET, *Politiques et moralistes*, 1re série, 1891, Lecène et Oudin.

7º Paul GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, 1903, in-8º, Plon.

8º Paul GAUTIER, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, 1908, in-12, Plon.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Madame de Staël avant la Révolution (1766-1789).

Pages.

Madame de Staël avant la Révolution (1766-1789) 1

LETTRES SUR LES OUVRAGES
ET LE CARACTÈRE DE J.-J. ROUSSEAU

J.-J. Rousseau et les femmes 7
Les débuts de la Révolution 8

CHAPITRE II

Des États généraux (1789) au Consulat (1800).

Des États généraux (1789) *au Consulat* (1800) 11

ADÉLAÏDE ET THÉODORE 14

RÉFLEXIONS SUR LA PAIX INTÉRIEURE, ... 17

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LE BONHEUR
DES INDIVIDUS ET DES NATIONS

Introduction. Défense de l'auteur. But du livre 22
De l'ambition 26
Licidas 29
Vanité féminine ; vanité révolutionnaire 30
Note qu'il faut lire avant le chapitre de l'amour 35

Pages.
De l'amour conjugal.......... 37
La destinée des femmes.......... 39
Confession.......... 42
Le malheur.......... 43

DES CIRCONSTANCES ACTUELLES
QUI PEUVENT TERMINER LA RÉVOLUTION

L'opinion de la masse.......... 46
De la liberté et de l'esprit militaire.......... 47
Portrait de Mme de Staël par elle-même.......... 48

CHAPITRE III

Le Consulat.

Le Consulat.......... 51

DE LA LITTÉRATURE CONSIDÉRÉE
DANS SES RAPPORTS AVEC LES INSTITUTIONS SOCIALES

La perfectibilité.......... 53
La vraie gloire.......... 55
La liberté de penser et d'écrire, principe du gouvernement républicain.......... 56
Danger de l'esprit militaire.......... 57
Les Grecs n'ont pas connu l'amour moderne.......... 58
Même sujet.......... 59
Le moyen âge réhabilité.......... 60
Influence sociale du christianisme.......... 61
La religion chrétienne et le sentiment de la solitude morale.... 65
L'Allemagne, gardienne des idées morales. Nécessité de la morale en politique.......... 65
Le dix-huitième siècle. Voltaire.......... 67
Influence de la Révolution sur la littérature et la philosophie... 69
Les lettres, la gloire et la liberté.......... 71
Les femmes célèbres.......... 74
Conclusion. Regrets.......... 77

DELPHINE

Le *Génie du Christianisme*. Imagination et raison.......... 83
La danse du « schall ».......... 85
Un jaloux.......... 87
Une exécution mondaine.......... 89

Pages.
Catastrophe 90
Désespoir. Delphine assiste voilée au mariage de Léonce 92
Mélancolie de Delphine 94
Une femme du monde : Mme de Vernon 96
Le supplice de l'attente 97
La confession de Mme de Vernon. Dissimulation féminine 98
Léonce à Delphine. Il n'y a d'autre loi que l'amour 101
Même sujet 102
Delphine à Mlle d'Albémar. Dramatique rencontre 103
L'amour révèle Dieu et l'immortalité 105
Le bonheur dans le mariage : M. et Mme de Belmont 106
Delphine et l'opinion du monde 110
Plaidoyer de M. de Lebensei en faveur du divorce 112
Confession de Mme de Ternan. Désillusion de femme 115
Entrevue de Léonce et de Delphine au couvent 116

LETTRE DE BERLIN A MME NECKER DE SAUSSURE (1804) 120

LE RETOUR DE NECKER EN FRANCE (1789) 124

CHAPITRE IV

L'Empire.

L'Empire 129

CORINNE

Portrait d'Oswald 133
Le plaisir de voyager 136
Un émigré français : le comte d'Erfeuil 136
Corinne au Capitole 138
Encore le comte d'Erfeuil 139
Même sujet 140
A la fontaine de Trevi 142
La tarentelle 144
Le caractère des Italiens 146
Discussion littéraire 151
L'opinion et l'amour 152
Bonheur d'amour 153
Un vaisseau anglais 154
Lord Nelvil et son père 157
M. de Maltigues 158
Corinne au cap Misène 160
Improvisation de Corinne, dans la campagne de Naples 161
Nullité provinciale. La vie de province en Angleterre 165
Un prétendant à la main de Corinne 167
Douleur d'amour 169

Pages.
A Hyde-Park. Jalousie.................... 170
Où l'on retrouve d'Erfeuil.................... 172
Fragments des pensées de Corinne.................... 175
Le Mannequin, comédie.................... 178
Lettre de Mme de Stael a l'Empereur (1810).................... 186

DE L'ALLEMAGNE

Pourquoi Mme de Staël écrit son livre.................... 190
La poésie de l'âme.................... 191
La destinée des femmes.................... 192
Qu'est-ce que le bonheur pour une nation?.................... 193
Il faut que les étrangers restent originaux.................... 194
Premières impressions d'Allemagne.................... 195
Quel est le meilleur système d'éducation?.................... 196
Différences essentielles entre le goût des Français et celui des Allemands.................... 199
Gœthe.................... 202
Schiller.................... 205
Du goût.................... 206
Nécessité d'une réforme de notre théâtre.................... 207
Une critique de *Wallenstein*.................... 209
Talma.................... 211
Nécessité d'étudier la littérature allemande.................... 213
Il faut accueillir les pensées étrangères.................... 214
De la philosophie.................... 215
Défauts de l'analyse.................... 215
La suprême loi, c'est la justice.................... 216
La fidélité dans le mariage.................... 219
L'association des hommes qui pensent.................... 220
Impression de voyage.................... 221
Deux races d'hommes. Le respect des croyances.................... 221
Le sens de la vie.................... 222
De l'enthousiasme.................... 223

CHAPITRE V

La Restauration et les Œuvres posthumes.

La Restauration et les Œuvres posthumes.................... 233

CONSIDÉRATIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

La Révolution est une des grandes époques de l'ordre social.... 239
Coup d'œil sur l'histoire de la monarchie française.................... 239
Louis XIV.................... 240

Pages.
La guerre d'Amérique.......... 242
Exil de Necker.......... 244
Ouverture des États généraux le 5 mai 1789.......... 244
Le baron de Breteuil.......... 247
Retour triomphal de Necker.......... 248
Mirabeau.......... 248
Sieyès.......... 250
Le discours de Mirabeau sur la contribution du quart.......... 251
Des événements du 5 et du 6 octobre 1789.......... 252
Ce que c'était que la société de Paris pendant l'Assemblée constituante.......... 257
Mort de Mirabeau.......... 259
De l'émigration.......... 260
Le roi et la reine au 14 juillet 1792.......... 261
Le 10 août 1792.......... 262
Perquisition à l'hôtel de Suède; départ de Paris.......... 264
Mme de Staël sauve Achille du Chayla.......... 270
Robespierre.......... 272
Une généreuse démarche.......... 273
Le général Bonaparte.......... 274
Pourquoi les Français sont irréligieux.......... 279
L'armée doit-elle obéir sans raisonner?.......... 280
Retour à Paris.......... 281
Retour de Bonaparte.......... 283

DIX ANNÉES D'EXIL

Talleyrand.......... 287
Entrevue de Mme de Staël et du Premier Consul.......... 289
Séjour à Mafliers; premier exil (1803).......... 290
Suppression du livre *De l'Allemagne* (1810).......... 295
Fuite de Coppet (23 mai 1812).......... 298
Conclusion.......... 301
Bibliographie.......... 305

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière.